

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

VIE ET AVENTURES
DE
NICOLAS NICKLEBY

PAR
CH. DICKENS

CINQUIÈME ÉDITION ABRÉGÉE



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1904

Droits de traduction et de reproduction réservés.



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

Illustrée de nombreuses gravures

DEUXIÈME SÉRIE — FORMAT IN-8 RAISIN

David Copperfield. Un vol.

Nicolas Nickleby. Un vol.

Aventures de M. Pickwick. Un vol.

La Petite Doritt. Un vol.

Aventures de Martin Schuzzlewitt. Un vol.

Chaque volume broché, 2 fr. 60. — Cartonnage maroquin, tr. dorées, 3 fr. 60
Cart. percaline, tr. dorées, 3 fr. 90

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

VIE ET AVENTURES
DE
NICOLAS NICKLEBY

PAR
CH. DICKENS

CINQUIÈME ÉDITION ABRÉGÉE



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1904

Droits de traduction et de reproduction réservés.

I

Il y avait une fois, dans un coin du Devonshire, un digne gentleman du nom de Godefroy Nickleby qui avait attendu un peu tard pour se marier. Comme il n'était ni assez jeune ni assez riche pour aspirer à la main d'une héritière, il avait épousé, par pure affection, une vieille inclination.

Le revenu de M. Nickleby, au moment de son mariage, flottait entre 1500 et 2000 francs de rente, au plus.

Enfin, au bout de cinq ans, lorsque Mme Nickleby eut fait présent de deux fils à son époux, et que ce gentleman dans l'embarras, préoccupé de la nécessité de pourvoir à l'existence de sa famille, songeait sérieusement à aller prendre une assurance sur la vie pour le premier trimestre et puis à se laisser choir après cela par accident du haut de la fameuse colonne, il reçut un matin, parla poste, une lettre bordée de noir. Cette lettre l'informait que son oncle, M. Ralph Nickleby, venait de mourir, et lui avait laissé en totalité son petit avoir, montant à la somme de 125 000 francs.

M. Godefroy Nickleby employa une partie de cet héritage à l'acquisition d'une petite ferme près de Dawlish, dans le Devonshire, et s'y retira avec sa femme et ses deux enfants pour y vivre à la fois de l'intérêt le plus élevé que pourrait lui rapporter le reste de son argent, et du petit produit qu'il tirerait de son domaine. A sa mort, qui arriva quinze ans après cette époque, cinq ans après la perte de sa femme, il put laisser à son fils aîné, Ralph 75 000 francs écus, et à Nicolas, son cadet, 25 000 francs en sus de la ferme, laquelle constituait une terre domaniale aussi petite qu'on pût le souhaiter.

Ces deux frères avaient été élevés ensemble dans une pension d'Exeter. Et pendant leur sortie de chaque semaine ils avaient souvent recueilli de la bouche de leur mère le long récit des souffrances qu'avait endurées leur père dans ses jours de pauvreté, et de l'importance dont avait joui feu leur oncle dans ses jours d'opulence. Ces souvenirs produisirent sur eux des impressions très différentes. Pendant que le plus jeune, qui était d'un esprit timide et contemplatif, n'y voyait qu'un avertissement sérieux de fuir le grand monde et de s'attacher plus que jamais à la routine paisible de la vie

des champs, Ralph, l'aîné, raisonnant sur ces contes si souvent répétés, en tirait la conséquence qu'il n'y a d'autre source de bonheur et de puissance que la richesse, et que tous les moyens sont bons pour l'acquérir, pourvu qu'ils ne tombent pas sous le coup de la loi.

A la mort de son père, Ralph Nickleby, qui avait été placé peu de temps auparavant dans une maison de commerce de Londres, s'appliqua avec ardeur à la réalisation de son rêve : gagner de l'argent. Il s'absorba, il s'ensevelit tout entier dans cette passion, au point d'en oublier absolument son frère.

Quant à Nicolas, il vécut célibataire du produit de son patrimoine, jusqu'au jour où, las de son isolement, il prit pour femme la fille d'un gentleman du voisinage, avec une dot de 25 000 francs. Cette excellente dame lui donna deux enfants, un fils et une fille, et quand le garçon approcha de ses dix-neuf ans, la fille en avait quatorze. M. Nickleby songea sérieusement au moyen de réparer les tristes brèches faites à sa fortune par l'accroissement de sa famille et par la nécessité de pourvoir aux frais de l'éducation de Nicolas et de Catherine.

« Faites des spéculations avec votre capital, disait Mme Nickleby.

— Des spéculations, ma chère ? répétait M. Nickleby avec hésitation.

— Pourquoi pas ? demandait Mme Nickleby. Regardez votre frère, serait-il ce qu'il est s'il n'avait pas fait de spéculations ?

— C'est vrai, reprenait M. Nickleby. Vous avez raison, ma chère ; oui, je ferai des spéculations. »

Le sort ne fut pas favorable à M. Nickleby. Il y eut un coup de Bourse ; vient une déconfiture, la bulle crève, et voilà quatre agents de change qui se sauvent sur le continent, et quatre cents pauvres diables ruinés : M. Nickleby était du nombre.

Il se mit au lit, le cœur brisé.

Il embrassa sa femme et ses enfants, puis, après les avoir tour à tour pressés sur son cœur défaillant, il retomba épuisé sur son chevet. Ils eurent tout lieu de croire que sa raison s'égara après cette dernière émotion ; car il se mit à parler longuement de la générosité et du bon cœur de son frère, du bon vieux temps, à l'époque où ils étaient ensemble au collège. Quand cet accès de délire fut passé, il se recommanda par une prière solennelle à Celui qui n'a jamais abandonné la veuve et l'orphelin ; puis, leur souriant doucement, il détourna la tête, disant qu'il avait besoin de dormir.

II

M. Ralph Nickleby n'était pas, à proprement parler, comme qui dirait un négociant ; ce n'était pas non plus un banquier, ni un avocat consultant, ni un notaire. Ce n'était certainement pas un marchand, bien moins encore aurait-il pu prendre le titre de quelque spécialité professionnelle, car il eût été impossible de citer une profession connue à laquelle il appartînt. Néanmoins, comme il habitait, dans Golden-Square, une maison spacieuse, ornée d'abord d'une plaque de cuivre sur la porte de la rue, puis d'une autre deux fois plus petite sur le guichet à gauche, sur laquelle on lisait en grosses lettres le mot Bureau, il était clair que M. Ralph Nickleby faisait ou prétendait faire des affaires de quelque nature. Et si l'on en voulait une preuve plus irrécusable encore, on n'avait, pour dissiper ses doutes, qu'à observer la scrupuleuse exactitude avec laquelle, tous les jours, de neuf heures et demie à cinq heures, un homme à face blême, en habit jadis noir, la plume à l'oreille, se tenait assis, sur un tabouret extrêmement dur, dans une espèce d'office, au bout du corridor, excepté quand le bruit de la sonnette l'appelait à la porte d'entrée.

M. Ralph Nickleby était assis un matin dans son cabinet particulier, tout prêt à sortir. Il portait un spencer vert-bouteille par-dessus un habit bleu ; un gilet blanc, un pantalon gris mélangé, enfoncé dans des bottes à la Wellington. Ce spencer, autrefois à la mode, ne descendait pas assez par devant pour masquer une longue chaîne de montre en or, composée d'une série d'anneaux unis, dont le dernier était orné de deux petites clefs, l'une appartenant à la montre même, et l'autre à quelque cadenas de sûreté. M. Nickleby avait sur la tête une légère pointe de poudre, destinée sans doute à lui donner un air bienveillant. Mais, si telle était son intention, il aurait peut-être mieux fait, pendant qu'il y était, de poudrer sa figure. Car il y avait dans ses rides mêmes et dans son œil glacé, toujours en mouvement, quelque chose qui trahissait un esprit rusé, en dépit de ses efforts pour dissimuler sa ruse.

M. Nickleby ferma un livre de comptes qui était ouvert devant lui, sur son bureau, puis, se rejetant en arrière, dans son fauteuil, il porta d'un air distrait ses regards à travers les vitres poudreuses de sa fenêtre. A la fin, ses

yeux s'égarèrent à gauche, sur une autre petite croisée non moins sale, à travers laquelle on voyait confusément la figure du commis, dont il rencontra les regards ; il lui fit signe de venir.

LE CLERC SE PRÉSENTA.



Docile à cette invitation, le clerc laissa là sa haute escabelle, polie comme un miroir par un long commerce avec sa culotte, et se présenta dans le cabinet de M. Nickleby. C'était un homme grand, entre deux âges, avec des yeux à fleur de tête, dont l'un paraissait immobile, le nez rubicond, la face cadavéreuse, un accoutrement mal assorti de vêtements qui montraient la corde, beaucoup trop petits pour sa taille, et où l'on avait ménagé les boutons avec une telle parcimonie qu'il lui fallait bien de l'habileté pour réussir à les faire tenir sur lui.

« N'est-il pas midi et demi, Noggs ? dit M. Nickleby d'une voix aigre et rude.

— Il n'est encore que vingt cinq minutes au..... (Noggs allait dire : au cabaret ; mais il se ravisa prudemment)..... à Saint-Paul, continua-t-il.

— Ma montre s'est donc arrêtée ? dit M. Nickleby ; je ne sais pas comment cela se fait.

— Pas montée ? suggéra Noggs.

— Si, dit M. Nickleby.

- Alors..... démontée ? reprit Noggs.
- J'espère que non, répliqua M. Nickleby.
- Il faut bien....., dit Noggs.
- C'est bon, riposta M. Nickleby, remettant dans sa poche la montre à répétition ; peut-être bien. »

III

Noggs poussa un petit grognement à son usage, par lequel il terminait toute discussion avec son maître, pour faire entendre que c'était lui qui triomphait, et (comme il parlait rarement, si ce n'est pour répondre) il retomba dans son silence bourru, et se frotta lentement les mains l'une contre l'autre, non sans faire craquer ses doigts et les serrer de manière à leur imprimer toutes sortes de contorsions. Cette habitude routinière, à laquelle il se livrait à tout propos, et le regard fixe qu'il avait soin d'imposer à son bon œil pour le mettre d'accord avec le mauvais, de manière à dépister le curieux qui aurait voulu savoir de quel œil il regardait, étaient deux singularités de M. Noggs, qui n'en manquait pas, et frappaient tout d'abord l'observateur qui le voyait pour la première fois.

« Je vais ce matin à la Taverne de Londres, dit M. Nickleby.

— Séance publique ? » demanda Noggs.

M. Nickleby fit un signe d'assentiment.

« J'attends une lettre de l'avoué pour cette hypothèque de Ruddle. Si elle venait, ce ne sera toujours que par la distribution de deux heures. C'est le moment où je sortirai de la Cité pour aller à Charing Cross : je prendrai le trottoir de gauche ; s'il y a une lettre, venez à ma rencontre, vous me l'apporterez. »

La réunion d'actionnaires ayant pris fin, M. Ralph Nickleby se dirigea vers l'ouest de la ville. En passant devant Saint-Paul, il se retira sous une porte pour mettre sa montre à l'heure, et, la main sur la clef, l'œil sur le cadran de la cathédrale, il allait tourner l'aiguille, quand un homme s'arrêta tout à coup devant lui, c'était Newman Noggs.

« Ah ! Newman, dit M. Nickleby, les yeux toujours levés sur l'horloge, la lettre pour l'hypothèque est venue, n'est-ce pas ? Je m'en doutais.

— Erreur ! reprit Newman.

— Comment ! Et vous n'avez vu personne à propos de cette affaire ? » demanda M. Nickleby avec inquiétude.

Noggs secoua la tête.

« Alors qui est-ce qui est venu ? poursuivit M. Nickleby.

— Moi, dit Newman.

— Rien de plus ? »

Comme le patron disait cela, son visage se rembrunit.

« Ceci, dit Newman, tirant de sa poche une lettre timbrée à la poste : « Strand », cachetée de noir, bordée de noir, une main de poste : « Strand », cachetée de noir, bordée de noir, une main de femme ; C. N. dans un des coins.

— Un cachet noir ! dit M. Nickleby en jetant un coup d'œil sur la lettre. Il me semble que cette écriture ne m'est pas tout à fait inconnue. Newman, je ne serais pas surpris que mon frère fût mort.

— Certainement non, vous ne le seriez pas, dit Newman tranquillement.

— Et pourquoi cela, monsieur ? demanda M. Nickleby.

— Parce que vous n'êtes jamais surpris de rien, répliqua Newman ; voilà tout. »

M. Nickleby prit la lettre des mains de son clerc, en fixant sur lui un regard glacial, l'ouvrit, la lut, la mit dans sa poche, et, ayant réglé sa montre à une seconde près, il se mit à la monter.

« Je le disais bien, Newman, reprit M. Nickleby, tout en poursuivant son opération, il est mort. Eh bien ! voilà du nouveau, par exemple ; franchement, je ne m'y attendais pas.

— Des enfants vivants ? demanda Noggs en se rapprochant de son maître.

— Parbleu ! c'est bien là le hic, reprit M. Nickleby comme s'il avait justement l'esprit occupé d'eux en ce moment. Ils sont bien vivants tous les deux.

— Deux ! répéta Newman Noggs à voix basse.

— Et la veuve donc ! ajouta M. Nickleby. Ils sont tous les trois à Londres, Dieu me pardonne ! tous les trois ici, Newman ! »

Newman laissa son maître passer devant, et l'on eût pu voir sa figure se contracter d'une façon singulière, comme par l'effet d'un spasme nerveux. Mais quant à dire si c'était paralysie, ou chagrin, ou rire intérieur, il n'y avait que lui qui pût le savoir.

« Retournez à la maison », dit M. Nickleby après s'être avancé de quelques pas, et il fit les gros yeux à son clerc, comme s'il grondait un chien.

Newman n'attendit pas son reste et se perdit dans la foule.

IV

M. Nickleby continua son chemin vers le Strand, et reprenant sa lettre pour s'assurer du numéro de la maison où il avait affaire, il s'arrêta à une porte bâtarde, à peu près au milieu de ce carrefour populeux.

C'était la maison de quelque artiste en miniature, avec un encadrement dans lequel s'étaient sur un fond de velours noir deux portraits d'uniformes de marine, d'où sortaient deux figures sacrifiées au costume ; on n'y avait pas oublié les télescopes. Il y avait aussi un jeune homme en uniforme du plus beau vermillon ; celui-là brandissait un sabre. Un autre portrait, dans le style littéraire, était orné d'un front haut, d'une écritoire et d'une plume, avec accompagnement de rideau.

M. Nickleby jeta en passant un regard de mépris sur ces frivolités et frappa deux coups de marteau : l'expérience répétée une seconde, puis une troisième fois, évoqua enfin une petite bonne, qui vint ouvrir la porte, avec une figure extraordinairement malpropre.

« Mme Nickleby est-elle à la maison ? » demanda Ralph d'un ton bourru.

On entendit une voix, qui partait du haut d'un escalier perpendiculaire au fond du corridor, crier en bas :

« Qui est-ce qu'on demande ? »

— Mme Nickleby, répondit Ralph, entrant sans plus de façon dans le couloir. Ah ! pardon ! j'ai l'honneur de parler à... madame, comment donc ?

— Creevy..., miss La Creevy, dit une dame en coiffe jaune, qui laissa voir sa figure par-dessus la rampe.

— Je voudrais vous dire un mot, madame, avec votre permission », dit Ralph.

La voix répondit que le monsieur pouvait monter, et il fut reçu au premier étage par la propriétaire de la coiffe jaune, avec une robe assortie ; la dame aussi paraissait être de la même couleur. Miss La Creevy était une jeune mignonne de cinquante ans ; et le salon de miss La Creevy n'était guère que la répétition, sur une plus large échelle, du cadre doré pendu dans la rue ; seulement il était un peu plus sale.

« Je suppose, madame, dit M. Nickleby, que l'étage supérieur vous appartient. »

Miss La Creevy répondit qu'en effet le haut de la maison lui appartenait, et comme elle n'avait pas besoin, pour le moment, de l'appartement du second, elle avait l'habitude de le mettre en location. Il y avait même, en ce moment, une dame de province qui l'occupait avec ses deux enfants.

« Une veuve, madame ? dit Ralph.

— Oui, elle est veuve, répondit la dame.

— Une pauvre veuve, madame, reprit Ralph, en appuyant de toute sa force sur ce petit adjectif, qui en dit plus qu'il n'est gros. Je connais mieux que personne sa position, madame, reprit Ralph. Au fait, je suis un de ses parents, et je crois devoir vous prévenir de ne pas la garder chez vous, madame.

— J'ai lieu d'espérer pourtant que, s'il y avait impossibilité pour elle de remplir ses obligations pécuniaires, la famille de la dame ne manquerait pas...

— Non, non, elle n'en ferait rien, dit Ralph en l'interrompant avec vivacité, ne comptez pas là-dessus.

— Si je croyais cela, dit miss La Creevy, ce serait bien différent.

— En ce cas, madame, vous pouvez le croire, dit Ralph, et vous régler là-dessus. C'est moi qui suis la famille, madame ; du moins je ne pense pas qu'ils aient d'autre parent que moi, et je crois de mon devoir de vous faire savoir que je ne suis pas en état de les soutenir dans leurs folles dépenses. Pour combien de temps ont-ils pris cet appartement ?

— A la semaine seulement, répliqua miss La Creevy ; Mme Nickleby m'a payé la première d'avance.

— Alors vous ferez bien de les mettre dehors au bout des huit jours, dit Ralph. Ils n'ont rien de mieux à faire que de retourner en province ; ils embarrasseront tout le monde ici. Bonjour, madame », ajouta-t-il en se levant brusquement, et il sortit sans cérémonie.

« A présent, à ma belle-sœur ! Bah ! »

V

Il grimpe donc un autre étage et s'arrête, pour reprendre haleine, sur le palier, où l'avait déjà devancé la servante.

Une dame en grand deuil se leva pour recevoir M. Ralph Nickleby, mais elle se sentit incapable de faire un pas vers lui, et s'appuya sur le bras d'une jeune fille délicate, mais d'une rare beauté, qui venait de prendre place près d'elle, et qui pouvait avoir dix-sept ans. Un jeune homme, qui pouvait avoir un ou deux ans de plus qu'elle, s'avança vers Ralph, qu'il salua du nom de : « Mon oncle ».

« Tenez, prenez mon chapeau, dit Ralph d'un ton impérieux.

— Eh bien, madame, comment allez-vous ? Il faut surmonter vos chagrins, madame. Il faut faire comme moi.

— La perte que j'ai faite n'est pas une perte ordinaire, dit Mme Nickleby en portant son mouchoir à ses yeux.

— C'est une perte, madame, qui n'a rien d'extraordinaire, reprit-il en boutonnant froidement son spencer : il meurt des maris tous les jours, madame, et des femmes aussi.

— Et des frères aussi, monsieur, dit Nicolas avec un regard d'indignation.

— Oui, monsieur, et des petits chiens aussi, et des roquets, répliqua son oncle en prenant une chaise Vous ne m'avez pas dit, madame, dans votre lettre, ce qu'avait eu mon frère.

— Les docteurs n'ont pas donné à sa maladie de nom particulier, dit Mme Nickleby en fondant en larmes. Nous n'avons que trop de raisons de croire qu'il est mort le cœur brisé.

— Peuh ! dit Ralph, je ne connais pas de maladie de ce nom-là. Je comprends qu'un homme meure pour s'être rompu le cou, qu'il se brise un bras et qu'il en souffre ; on peut se briser la tête, se briser une jambe, se casser le nez, mais un cœur brisé ! Cela ne veut rien dire, c'est l'argot du temps. Quand un homme ne peut pas payer ses dettes, il meurt le cœur brisé, et sa veuve devient un martyr.

— En tout cas, dit tranquillement Nicolas, il me semble qu'il y a des gens qui n'ont pas de cœur à briser.

— Tiens ! quel âge a ce garçon ? demanda Ralph en se retournant avec sa chaise, et en toisant son neveu des pieds à la tête avec un souverain mépris.

L'ONCLE ET LE NEVEU SE DÉVISAGÈRENT.



— Nicolás va avoir dix-neuf ans, répondit la veuve.

— Dix-neuf ans ! Eh ! dit Ralph, et comment comptez-vous gagner votre pain, monsieur ?

— Sans vivre aux dépens du revenu de ma mère, répliqua Nicolás, le cœur gros.

— Vous ne vivriez toujours pas aux dépens de grand'chose, riposta l'oncle avec un coup d'œil de dédain.

— Si petit qu'il soit, dit Nicolás rouge de colère, ce n'est pas à vous que je m'adresserai pour l'augmenter.

— Nicolás, mon cher, maîtrisez-vous, dit Mme Nickleby avec inquiétude.

— Mon cher Nicolás, je t'en prie, ajouta la jeune fille avec tendresse.

— Vous ferez mieux de vous taire, monsieur, dit Ralph ; par ma foi, voilà un beau début, madame Nickleby, un beau début. »

Mme Nickleby, sans répliquer, fit un geste suppliant à Nicolás, pour qu'il se tînt tranquille ; et l'oncle et le neveu se dévisagèrent pendant quelques secondes sans dire un mot. La figure du vieux était sombre, ses traits durs et repoussants ; la physionomie du jeune homme était ouverte, belle et

généreuse. Les yeux du vieux pétillaient d'avarice et d'astuce ; ceux du jeune homme brillaient de l'éclat d'une ardeur vive et intelligente. Toute sa personne était un peu délicate, mais virile et bien prise, et, sans parler de la beauté pleine de grâce que donne la jeunesse, il y avait dans son port et dans son regard une étincelle du feu qui animait son jeune cœur et qui tenait en respect le vieux rusé.

La haine de Ralph contre Nicolas data de ce moment décisif,

VI

« Eh bien ! madame, dit Ralph avec impatience, les créanciers ont tout saisi, m'avez-vous dit, et il ne vous reste rien du tout ?

— Rien, répliqua Mme Nickleby.

— Et vous avez dépensé le peu d'argent que vous aviez pour venir voir à Londres ce que je pourrais faire en votre faveur ?

— J'espérais, dit Mme Nickleby d'une voix défaillante, que vous seriez à même de faire quelque chose pour les enfants de votre frère. J'obéissais au vœu qu'il m'avait exprimé à son lit de mort.

— Je ne sais comment cela se fait, murmura Ralph en se promenant de long en large dans la chambre, mais toutes les fois qu'un homme meurt sans laisser de bien, il croit toujours avoir le droit de disposer de celui des autres. A quoi votre fille est-elle bonne, madame ?

— Catherine a été bien élevée, dit avec un soupir Mme Nickleby. Dites à votre oncle, mon enfant, jusqu'où vous êtes allée dans le français et les arts d'agrément. »

La pauvre fille allait hasarder quelques mots, quand son oncle lui coupa la parole sans cérémonie.

« Il faut que nous essayions de vous mettre en apprentissage dans quelque institution, dit-il ; vous n'avez pas été élevée, j'espère, trop délicatement pour cela !

— Non certainement, mon oncle, répéta la jeune fille en pleurant ; je suis résolue à faire tout ce qui pourra me procurer un abri et du pain.

— C'est bon, c'est bon, dit Ralph un peu radouci, soit par la beauté de sa nièce, soit par son malheur ; vous en essayerez, et si l'épreuve est trop rude pour vous, peut-être supporterez-vous mieux les travaux du tambour et de l'aiguille. »

Puis se tournant du côté de son neveu :

« Et vous, monsieur, avez-vous jamais fait quelque chose ?

— Non, répondit brusquement Nicolas.

— Non ! j'en étais sûr, dit Ralph. C'est donc comme cela que mon frère élevait ses enfants, madame ?

— Il n'y a pas longtemps que Nicolas a achevé l'éducation qu'a pu lui donner son pauvre père ; mon mari songeait à...

— A faire de lui quelque chose un de ces jours, dit Ralph, je connais cela, c'est une vieille histoire ; on songe toujours, on ne fait jamais. Si mon frère avait été un homme actif et prudent, il vous aurait laissée riche, madame. Et s'il avait lancé son fils dans le monde, comme mon père m'y a lancé moi-même, plus jeune que ce garçon-là de dix-huit mois au moins, il se trouverait aujourd'hui en position de vous aider, au lieu d'être à votre charge et d'ajouter à votre embarras. Et vous, monsieur, avez-vous l'intention de travailler ? demanda-t-il à Nicolas en fronçant le sourcil.

— Gomment ne l'aurais-je pas ? répliqua Nicolas avec hauteur.

— Alors, voyez, monsieur, dit l'oncle ; voici un avis qui a frappé mes yeux ce matin, et dont vous devez remercier votre bonne étoile. »

VII

Après cet exorde, M. Ralph Nickleby tira de sa poche un journal, le déplia, et, après avoir cherché quelque temps dans les annonces, lut cet avertissement :

« ÉDUCATION. — Académie de M. Wacford Squeers, à Dotheboys-Hall, dans le délicieux village de Dotheboys, près de Greta-Bridge, en Yorkshire ; les jeunes gens sont nourris, vêtus, fournis de livres de classe et d'argent de poche, pourvus de toutes les choses nécessaires, instruits dans toutes les langues anciennes et modernes, les mathématiques, l'orthographe, la géométrie, l'astronomie, la trigonométrie, la sphère, l'algèbre, la canne (si on le demande), l'écriture, l'arithmétique, les fortifications et toutes les autres branches de littérature classique. Conditions : vingt guinées (520 fr.), pas de mémoires, pas de vacances, régime de nourriture incomparable. M. Squeers est en ville et se tient tous les jours d'une heure à quatre à la Tête de Sarrasin, Snow-Hill. — N.-B. On demande aussi un sous-maître capable : traitement annuel, 125 francs. On prendrait de préférence un maître ès arts. »

« Voilà, dit Ralph en pliant son journal ; qu'il obtienne cette place, et sa fortune est faite.

— Mais il n'est pas maître ès arts, objecta Mme Nickleby.

— Pour cela, répliqua Ralph, pour cela je pense qu'on passera par là-dessus.

— Mais le traitement est si peu de chose, et c'est si loin, mon oncle, dit Catherine d'une voix émue.

— Je dis, répéta Ralph d'un ton aigre, qu'il obtienne cette place, et sa fortune est faite ! S'il ne veut pas, qu'il se tire d'affaire tout seul.

— Si je suis assez heureux, monsieur, dit Nicolas, pour être nommé à un emploi dont je ne suis pas sûr de bien remplir toutes les conditions, que deviendront ma mère et ma sœur après mon départ ?

— Dans ce cas, monsieur, mais seulement dans ce cas, je me charge de pourvoir à leurs besoins, en les plaçant dans une sphère d'existence indépendante.

— Alors, dit Nicolas en s’avançant gaiement pour serrer la main à son oncle, je suis prêt à faire tout ce que vous voudrez. Essayons tout de suite de M. Squeers. »

Nicolas ayant copié avec exactitude l’adresse de M. Squeers, l’oncle et le neveu sortirent ensemble à la recherche de ce parfait gentleman : Nicolas était parfaitement convaincu qu’il avait fait à son parent une grande injustice en le prenant en grippe à première vue. Mme Nickleby faisait de son mieux pour catéchiser sa fille et lui persuader que certainement M. Ralph valait beaucoup mieux qu’il n’en avait l’air ; Mlle Nickleby lui faisait observer avec respect qu’il n’avait pas de peine à cela.

VIII

Juste à l'endroit de Snow-Hill où les chevaux d'omnibus qui partent pour l'est de la ville sont tentés de se laisser tomber exprès, et où ceux des fiacres qui vont vers l'ouest tombent souvent par accident, est située la cour intérieure de l'auberge dite la Tête de Sarrasin.

Au-dessus de votre tête vous remarquez une fenêtre avec ce mot : Café, peint en caractères lisibles sur le devant, et puis, en regardant derrière cette fenêtre, vous pourriez apercevoir de plus, en ce moment, M. Wacford Squeers, les mains dans ses poches.

L'extérieur de M. Squeers ne prévenait pas en sa faveur. Il n'avait qu'un œil, et je ne sais si c'est un préjugé, mais généralement on en préfère un de plus. L'œil qu'il possédait n'était certainement pas sans utilité, mais ce n'était pas assurément un œil d'agrément, car il était d'un vert gris, quant à la couleur, et, quant à la forme, il ressemblait à ces impostes vitrées qui couronnent d'un éventail la porte d'entrée des maisons. Le coin de l'œil, ridé et ratatiné, lui donnait une physionomie sinistre, surtout quand il voulait sourire, car alors l'expression de la physionomie prenait quelque chose de traître et de faux. Il avait les cheveux plats et luisants, excepté à la racine, où ils se redressaient, raides comme les crins d'une brosse, sur son front bas et protubérant ; le tout en harmonie avec la rudesse de sa voix et la grossièreté de ses manières. Il pouvait avoir de cinquante à cinquante-trois ans ; sa taille était un peu au-dessous de la moyenne. Il portait au col une cravate blanche à longs bouts ; son costume, tout scolastique, était entièrement noir, mais les manches de son habit étaient beaucoup trop longues et les canons de son pantalon beaucoup trop courts ; il n'avait pas l'air à son aise dans ses vêtements, et paraissait surtout dans un étonnement perpétuel de se voir si bien mis.

M. Squeers se tenait dans une stalle, près de la cheminée du café, avec une table devant lui, telle qu'on en voit dans tous les cafés ; mais il y en avait deux autres dans les encoignures, de forme et de dimension extraordinaires, pour s'accommoder aux angles de la cloison. Sur un coin de la banquette était une toute petite malle de bois blanc, attachée avec un misérable bout de ficelle. Sur cette malle était perché un atome de petit

garçon dont on voyait pendiller les bottines lacées et la culotte de peau. Il avait la tête enfoncée dans les épaules jusqu'aux oreilles, les mains étalées sur ses genoux, et jetait de temps en temps un coup d'œil furtif du côté du maître de pension avec des signes manifestes d'appréhension et de terreur.

« Trois heures et demie passées ! murmura M. Squeers, détournant les yeux de la fenêtre pour les reporter d'un air de mauvaise humeur sur la pendule du café : il ne viendra personne aujourd'hui. »

A cette pensée, M. Squeers, profondément vexé, regarda le petit garçon, dans l'espérance qu'il ferait quelque chose pour mériter d'être battu. Mais comme l'enfant ne faisait rien du tout, il se contenta de lui donner une paire de taloches, en lui disant de ne pas recommencer.

« Monsieur Squeers, dit le garçon d'auberge, passant en ce moment la tête par la porte entr'ouverte, il y a là un gentleman qui vous demande.

— Faites entrer le gentleman, répondit M. Squeers en adoucissant sa voix. Et vous, petit drôle, mettez votre mouchoir dans votre poche, ou je vais vous assassiner quand le gentleman sera parti.

— C'est monsieur qui est M. Squeers, je pense ? demanda l'étranger, une fois introduit.

— Moi-même, monsieur, répondit M. Squeers. Vous venez pour affaire, monsieur ? je le vois à ces petits messieurs que vous avez avec vous. Comment vous portez-vous, mes petits amis, et vous, monsieur, comment vous portez-vous ? »

En même temps il donnait des petits coups caressants sur la tête de deux enfants aux yeux caves, et d'une structure délicate, que l'étranger avait amenés avec lui, et semblait attendre de plus amples renseignements.

« Je suis dans la couleur à l'huile. Je m'appelle Snawley, monsieur », dit le nouveau venu.

Squeers inclina la tête comme s'il voulait dire : « Vous portez là un bien joli nom ! »

« J'ai l'intention, dit l'autre, de vous les confier. C'est particulièrement sur leur moralité que je vous prierai de veiller.

— J'en suis charmé, monsieur, reprit M. Squeers, se redressant orgueilleusement ; ils seront justement à la véritable école de la moralité, monsieur.

— Vous êtes vous-même un homme moral, dit le père.

— Mais je m'en flatte, monsieur, répliqua Squeers.

— Je m'en suis assuré, dit M. Snawley ; j'ai pris des informations près d'un de vos répondants, qui m'a dit que vous étiez très pieux.

— C'est vrai, monsieur, j'espère que je suis connu pour cela.

— C'est comme moi, reprit l'autre. Je voudrais vous dire un petit mot dans le cabinet voisin.

— Volontiers, dit Squeers avec un rire forcé. Mes chers enfants, amusez-vous à causer avec votre nouveau camarade. »

Snawley était un homme à la peau luisante, au nez épaté ; il portait des vêtements de couleur sombre, de longues guêtres noires, et toute sa personne respirait un air de sainte mortification.

« Il faut que vous sachiez, dit Snawley, que je ne suis pas le père de ces deux enfants qui sont là, à côté ; je ne suis que leur beau-père.

— Ah ! ah ! dit le maître de pension. A la bonne heure. Je me demandais aussi pourquoi, diable ! vous alliez les envoyer en Yorkshire. Ha ! ha ! oh ! maintenant je comprends.

— Voyez-vous, j'ai épousé leur mère, poursuivit Snawley. C'est trop coûteux de garder des enfants à la maison, et, comme elle a quelque argent à elle, j'ai peur (les femmes sont si peu raisonnables, monsieur Squeers) qu'elle ne soit tentée de le gaspiller pour eux, ce qui les ruinerait, vous comprenez ?

— Je comprends, dit Squeers, se rejetant en arrière dans son fauteuil, et lui faisant signe de ne pas parler trop haut.

— C'est là, continua Snawley, ce qui m'a fait prendre le parti de les mettre dans quelque bonne pension, un peu loin, où il n'y eût pas de congés, pas de ces absurdes vacances qui dérangent deux fois par an les enfants, pour les envoyer à la maison, et où ils puissent un peu se dégrossir, vous comprenez ?

— Les paiements seront réguliers, et qu'il n'en soit plus question », dit Squeers avec un signe de tête.

IX

On entendit alors une voix qui demandait M. Squeers.

« Le voici. Qu'est-ce que c'est ?

— Seulement une petite affaire, monsieur, dit Ralph Nickleby, s'introduisant sans autre formalité, avec Nicolas à ses côtés. N'est-ce pas vous qui avez fait insérer une annonce dans les journaux de ce matin ?

— C'est moi, monsieur. Par ici, s'il vous plaît, dit Squeers, qui était allé reprendre sa place dans sa stalle, près de la cheminée. Ne voulez-vous pas vous-asseyer ?

— Si fait, répondit Ralph, qui s'assit et plaça son chapeau sur la table. Voici mon neveu, M. Nicolas Nickleby.

— Comment vous portez-vous, monsieur ? » dit Squeers.

Nicolas salua, répondit qu'il se portait bien, et sembla fort surpris en voyant l'extérieur du propriétaire de Dotheboys-Hall ; il s'attendait à mieux.

« Peut-être que vous me reconnaissez ? dit Ralph en regardant de près le maître de pension.

— Oui, c'est vous qui régliez tous les six mois un petit compte avec moi, il y a quelques années, quand je venais à Londres, n'est-ce pas, monsieur ?

— Tout juste. Mais parlons de notre affaire.

— De tout mon cœur, monsieur, dit Squeers.

— Eh bien, reprit Ralph, ce ne sera pas long : j'espère qu'elle sera aussitôt conclue qu'entamée. Vous avez demandé dans les annonces un sous-maître capable, monsieur ?

— Précisément, dit Squeers.

— Et vous en voulez réellement un ?

— Certainement, répondit Squeers.

— Le voici, dit Ralph. Mon neveu Nicolas, tout frais émoulu des classes, la tête pleine de science et la poche vide, est tout juste l'homme qu'il vous faut.

— J'ai peur, dit Squeers embarrassé d'une telle demande pour un jeune homme de la tournure de Nicolas, j'ai peur que ce jeune monsieur ne puisse pas me convenir.

— Que si ! dit Ralph, il vous conviendra. »

Et s'adressant à Nicolas :

« Ne vous découragez pas, monsieur ; d'ici à huit jours vous instruirez toute la jeune noblesse de Dotheboys-Hall, ou il faudrait que ce gentleman fût plus obstiné que je ne le suppose.

— Je crains, monsieur, dit Nicolas, s'adressant à M. Squeers, que votre refus ne vienne de ma jeunesse, et de ce que je ne suis pas maître ès arts.

— Il est certain qu'il vaudrait mieux avoir pris quelque grade dans l'Université, répliqua Squeers, se donnant un air aussi grave qu'il le pouvait, et extrêmement troublé du contraste entre la simplicité du neveu et les manières aisées de l'oncle, mais surtout de l'allusion incompréhensible faite par le dernier à la jeune noblesse de son école.

— Tenez, monsieur, dit Ralph, je vais vous présenter l'affaire sous son véritable jour, en deux secondes.

— Vous m'obligerez, reprit Squeers.

— Voici, dit Ralph, un garçon ou un adolescent, ou un gaillard, ou un jeune homme, ou un mirliflore, ou tout ce que vous voudrez, de dix-huit à dix-neuf ans.

— Pour cela, je le vois.

— Son père est mort, continua Ralph ; il ne connaît pas du tout le monde, il n'a aucune ressource, et sent le besoin de s'occuper à quelque chose. Je vous le recommande pour qu'il entre dans votre splendide établissement, afin d'y faire son premier pas dans la voie de la fortune, s'il sait profiter de l'occasion ; vous comprenez ?

— Qui est-ce qui ne comprendrait pas cela ? répliqua Squeers, imitant le rire malicieux du vieux renard, qui regardait son neveu.

— Bien ! répliqua Ralph, laissez-moi vous dire deux mots. »

Les deux mots furent dits à part en moins de deux minutes, et M. Wackford Squeers annonça que M. Nicolas Nickleby était, à partir de ce moment, nommé officiellement et installé dans les fonctions de maître auxiliaire à Dotheboys-Hall.

« C'est à la recommandation de votre oncle que vous le devez, monsieur Nickleby », dit Wackford Squeers.

Nicolas, ivre de joie à la vue d'un pareil succès, serra avec chaleur la main de son oncle ; je crois qu'il aurait presque encensé Squeers lui-même, comme une divinité bienfaisante.

« Monsieur Nickleby, c'est à huit heures du matin que nous prenons demain la diligence, dit Squeers ; il faut que vous soyez ici un quart d'heure d'avance, parce que nous avons ces élèves à emmener avec nous.

— Je n'y manquerai pas, monsieur, dit Nicolas.

— J'ai payé votre place, grommela Ralph, ainsi vous n'aurez à songer à rien qu'à vous mettre chaudement. Maintenant vous ferez bien d'aller chez vous, faire votre malle. Croyez-vous pouvoir trouver le chemin de Golden-Square auparavant ? Oui ! Eh bien, alors, vous remettrez ces papiers à mon clerc. »

Nicolas remit soigneusement les papiers au clerc de M. Nickleby.

Voici un grand effort pour Newman Noggs, et personne n'a jamais pu savoir ce qu'il en coûta à ses habitudes réservées et silencieuses ; eh bien, quoique Nicolas lui fût entièrement inconnu, il prit son courage à deux mains et dit, à haute voix et d'une haleine, que si le jeune gentleman n'avait pas de répugnance à l'honorer d'une pareille confiance, il voudrait bien savoir ce que son oncle allait faire pour lui.

Nicolas n'avait pas l'ombre de répugnance à répondre à cette question : bien au contraire, il était charmé de trouver une occasion de causer sur le sujet qui occupait sa pensée. Entraîné par l'ardeur de son imagination, il fit une description brillante et animée de tous les honneurs et avantages dont il allait être comblé par suite de sa nomination à Dotheboys-Hall.

« Mais qu'est-ce qui vous prend ? Êtes-vous malade ? » dit Nicolas, s'interrompant brusquement à la vue d'une grande variété d'attitudes fantastiques que prenait son interlocuteur.

En effet, M. Noggs, passant ses mains sous son tabouret, faisait craquer ses doigts, comme s'il en brisait tous les os.

Newman Noggs, sans répondre un mot, continua à jouer des épaules et à faire craquer ses doigts ; pendant tout ce temps il avait un sourire horrible, un regard sans but, les yeux hors de la tête : on aurait dit un spectre.

Nicolas crut d'abord que le mystérieux inconnu avait une attaque de nerfs, mais, après réflexion, il s'arrêta à la pensée qu'il avait bu, auquel cas il était prudent de s'esquiver sans perdre de temps. Il réussit à gagner la porte, l'ouvrit, s'évada, et, en jetant un regard derrière lui, vit Newman Noggs encore occupé à se livrer aux mêmes exercices, avec des gestes extraordinaires et des craquements de doigts plus retentissants que jamais.

X

Si des larmes versées dans une malle étaient un talisman capable de défendre son propriétaire contre le chagrin et le malheur, Nicolas Nickleby aurait commencé son expédition sous les plus heureux auspices. Il y avait tant à faire et si peu de temps pour le faire ; tant de mots tendres à dire et à entendre, tant de douleurs à refouler dans leurs cœurs affligés, que les petits préparatifs de son voyage se firent avec une grande tristesse.

Le lendemain Nicolas se leva ponctuellement à six heures. Il écrivit quelques lignes au crayon pour dire de cœur l'adieu qu'il n'osait dire de bouche, et, déposant le billet avec la moitié de son petit pécule à la porte de sa sœur, il chargea sa malle sur son épaule et se glissa doucement le long de l'escalier. Il s'arrêta à moitié chemin pour recommander sa mère et sa sœur à miss La Creevy.

Arrivé à la Tête de Sarrasin, Nicolas eut fort à faire. Il lui fallut aider les petits garçons à monter, porter et placer leurs malles, et veiller à ce que le bagage de M. Squeers fût soigneusement serré dans le coffre. Il était dans le coup de feu, et tout entier à cette occupation, quand il fut accosté par M. Ralph Nickleby.

« Oh ! vous voilà, dit Ralph : tenez, voici votre mère et votre sœur, monsieur.

— Où donc ? cria Nicolas, en jetant à la hâte un regard autour de lui.

— Par ici, répliqua son oncle. Comme elles ont tant d'argent qu'elles n'en savent que faire, je viens de les trouver, comme j'arrivais, en train de payer un fiacre qu'elles ont pris.

— Nous avons peur d'arriver trop tard pour le voir partir, dit Mme Nickleby en embrassant son fils, sans se soucier des regards curieux des voyageurs.

— A présent, Nickleby, dit Squeers, qui s'approcha en boutonnant son paletot, je pense que vous ferez bien de monter derrière. J'ai peur qu'un de ces petits drôles ne tombe de là, et alors, bonsoir mes vingt guinées par an.

IL RECOMMANDA SA MÈRE ET SA SŒUR A MISS LA CREEVY.



— Cher Nicolas, dit Catherine à voix basse, en tirant son frère par le bras ; qu'est-ce que c'est que cet homme si commun ? et quel est donc le genre de place où vous allez ?

— Je le sais à peine, Catherine, répliqua Nicolas en serrant la main de sa sœur ; je suppose que les gens de Yorkshire sont un peu rudes et grossiers, voilà tout.

— Mais cet homme ?

— C'est mon patron, mon maître, tous les noms que vous voudrez bien lui donner, reprit vivement Nicolas. Mais voici qu'on regarde de mon côté, je devrais avoir déjà pris ma place. Dieu vous garde, ma bien-aimée sœur, et au revoir ! Ma mère, pensez désormais au bonheur de notre prochaine

réunion. Adieu ! mon oncle, je vous remercie de tout mon cœur de ce que vous avez fait et de ce que vous voulez faire encore... (Au conducteur). Me voilà prêt. »

Après ces adieux faits à la hâte, Nicolas monta lestement à sa place et fit de la main un salut si tendre qu'il semblait dire : « Mon cœur reste avec vous. »

Au moment même, Nicolas se sentit tirer doucement par la jambe. Il regarda en bas ; Newman Noggs lui glissa mystérieusement dans la main une lettre crottée.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Nicolas.

— Chut ! fit Noggs en montrant M. Nickleby, qui avait pris M. Squeers à part, à quelques pas de là, pour lui dire quelques mots. Prenez cela, lisez-le. Personne n'en sait rien, voilà tout ! »

Et il partit.

Les petits garçons ayant les jambes trop courtes pour les poser de pied ferme quand ils furent assis sur l'impériale, et par conséquent leurs petits corps étant à chaque instant menacés d'être lancés par-dessus bord, Nicolas avait fort à faire à les tenir en place, tant que l'on fut sur le pavé ; les mains en mouvement et l'esprit tendu pour accomplir cette tâche difficile, il ne fut pas fâché de voir la diligence s'arrêter à l'hôtel du Paon, à Islington. Il fut encore bien plus satisfait de voir un monsieur, à la mine franche et ouverte, avec une figure de bonne humeur, et le teint frais, monter derrière, et lui proposer de prendre l'autre côté de la banquette.

« Si nous mettions quelques-uns de ces écoliers au milieu, dit le nouveau venu, ils seraient plus en sûreté, dans le cas où ils viendraient à s'endormir, qu'en dites-vous ?

— Si vous voulez avoir cette bonté, dit Squeers, ce sera en effet pour le mieux. Monsieur Nickleby, prenez-en trois entre ce monsieur et vous. Billing et Snawley cadet se mettront entre moi et le conducteur. »

Il faisait un froid vif et piquant. Il tombait de temps en temps beaucoup de neige, et le vent était extraordinairement aigre. M. Squeers descendait presque à chaque relais, pour s'étirer les jambes ; il revenait toujours de ces excursions le nez extrêmement rouge, et se remettait tout de suite à dormir, ce qui donne à supposer que son procédé ne lui réussissait pas mal. Les petits garçons s'étaient évertués sur les restes de leur misérable déjeuner du matin, et, soi-disant fortifiés par quelques gorgées d'un cordial curieux que M. Squeers avait sur lui, et qui avait un goût d'eau panée égarée dans une

bouteille d'eau-de-vie, se mirent à dormir, à s'éveiller, à grelotter, à pleurer, chacun selon ses inclinations. Nicolas et le brave homme assis sur la banquette avaient toujours tant de choses à se dire qu'en causant ensemble, en amusant les enfants, ils ne s'aperçurent pas trop de la longueur du voyage.

XI

Le soir, on trouva tout préparé à Eton-Slocomb un bon dîner de table d'hôte auquel prirent part le coupé, les quatre voyageurs de l'impériale sur le devant, le voyageur de l'intérieur et le brave M. Squeers, pendant que l'on mettait dégeler les cinq petits garçons devant l'âtre, et qu'on les régalaient de sandwiches.

Un ou deux relais plus loin, on alluma les lanternes, et il y eut un grand remue-ménage pour prendre à une auberge une dame qui faisait beaucoup d'embarras avec tout un assortiment de manteaux et de petits paquets et une lampe portative.

Ils n'étaient plus guère qu'à un relais de Grantham, quand Nicolas, qui s'était un moment assoupi, fut réveillé en sursaut par un cahot violent, qui le jeta presque à bas de la banquette. En saisissant la rampe il s'aperçut que la diligence, penchée de côté, continuait d'être entraînée au galop par les chevaux ; et pendant que, partagé entre l'idée du plongeon qu'ils allaient faire et les cris affreux de la dame de l'intérieur, il se demandait s'il devait ou non sauter, le véhicule versa tout tranquillement et le tira d'incertitude en le lançant tout de son long sur la route.

« Ho ! ho ! cria le conducteur, qui fut sur pied en une minute, et qui courut à la tête des chevaux de devant. Y a-t-il quelqu'un de ces messieurs qui puisse me donner un coup de main ? Veux-tu te tenir tranquille, misérable rosse ! Hu ! ho !

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Nicolas en se frottant les yeux.

— Bah ! ce qu'il y a ? Il y en a assez pour cette nuit, répliqua le conducteur. Le diable emporte la rousse avec son œil vairon ! chienne de jument, je crois qu'elle a perdu la tête ; nous voilà bien, avec la diligence par terre. Ici, s'il vous plaît, un coup de main. Sapristi ! je crois que j'ai tous les os cassés.

— Voilà ! cria Nicolas en se remettant sur ses pieds. Me voilà. Je ne suis qu'un peu étourdi, ce n'est rien.

— Tenez-les bien ! cria le conducteur, pendant que je coupe les traits. Maudites bêtes Bien travaillé, mon garçon ; lâchez-les à présent. N'ayez pas peur, ils sauront bien retourner à l'écurie. »

En effet, les chevaux, à peine dégagés, regagnèrent bien vite, d'un pas accéléré, l'écurie qu'ils venaient de quitter, à moins d'un mille de là.

« Savez-vous sonner de la trompe ? demanda le conducteur, occupé à détacher une des lanternes.

— Mais je crois que oui, dit Nicolas.

— En ce cas, prenez-la donc, elle est là, par terre, et faites-moi le plaisir de sonner un air à réveiller un mort, pendant que je vais calmer ces gens-là, qui beuglent à l'intérieur. Allons, allons ! pas tant de bruit, ma petite dame. »

En même temps il se mit en devoir d'ouvrir celle des portières qui faisait face au firmament, pendant que Nicolas, saisissant la trompe, éveillait les échos à la ronde, en exécutant sur cet instrument un des exercices les plus extraordinaires qui aient jamais frappé des oreilles mortelles. L'effet n'en fut pas moins prodigieux, non seulement sur les voyageurs, qui se réveillèrent tout abasourdis de leur chute, mais encore sur les habitants d'alentour, qui comprirent aussitôt ce cri d'alarme. Car on vit des lumières briller à distance, et l'on aperçut des gens qui se mettaient en mouvement.

L'un d'eux vint au galop, avant que les voyageurs fussent tous réunis, et, informations prises, on reconnut que la dame de l'intérieur n'avait que sa lampe de cassée, plus heureuse que le monsieur, qui s'était cassé la tête ; les deux voyageurs de la banquette de devant en étaient quittes pour des yeux pochés ; le coupé avait le nez en sang ; le cocher une contusion à la tempe ; M. Squeers un coup de portemanteau dans les reins ; quant aux autres, pas le moindre mal, grâce à la mollesse de la couche de neige sur laquelle ils avaient été versés.

En arrivant au rendez-vous, ils se trouvèrent dans une maison isolée qui n'était guère logeable, toutes ses ressources, en fait d'appartements, se réduisant à une salle publique avec du sable pour tout parquet, et une chaise ou deux pour tout mobilier. Cependant, un gros fagot, jeté au feu avec une bonne provision de charbon de terre, changea bientôt la face des choses ; et pendant que les voyageurs effaçaient à grande eau toutes les taches effaçables de leur dernier accident, la chambre s'était échauffée et éclairée : agréable contraste avec le froid et les ténèbres du dehors.

« A propos, monsieur Nickleby, dit Squeers qui s'était arrangé d'un coin bien chaud auprès de la cheminée, vous avez très bien fait d'arrêter les chevaux : je n'y aurais pas manqué moi-même si j'étais arrivé à temps, mais c'est égal, vous avez bien fait, vous avez très bien fait, très bien.

— Si bien, dit le gentleman de bonne mine, qui n'avait pas l'air de goûter le ton protecteur de M. Squeers, que, si on ne les avait pas tenus d'une main aussi ferme, il ne vous resterait, à l'heure qu'il est, pas beaucoup de cervelle pour en faire usage dans votre classe. »

Cette observation mit toute la société sur le chapitre de la promptitude et de l'énergie que Nicolas avait déployées, et il fut accablé de compliments et de félicitations.

Le gentleman de bonne mine commanda un bol de punch, qu'il distribua à la ronde, puis, pour passer le temps, lui et un autre monsieur de bonne volonté contèrent des histoires.

XII

« Messieurs et mesdames, la voiture est prête, s'il vous plaît », dit un nouveau conducteur en ouvrant la porte.

Le jour se passa assez peu agréablement, et le soir, vers six heures, Nicolas, M. Squeers et les petits garçons, avec leur bagage commun, furent descendus de compagnie à l'hôtel George-and-New, Greta-Bridge.

M. Squeers, arrivé à bon port, laissa sur la route Nicolas, ses élèves (et leur bagage) s'amuser à regarder changer de chevaux, pendant qu'il courait au café de l'hôtel. Quelques minutes après, il revint, ayant bien employé son temps, autant qu'on en pouvait juger par le coloris de son nez et par un léger hoquet. Au même instant sortit de la cour un tilbury crasseux avec une charrette, conduite par deux journaliers.

« Mettez les enfants et les malles dans la charrette, dit Squeers en se frottant les mains ; ce jeune homme et moi, nous allons monter dans le tilbury. Montez, Nicolas. »

Nicolas obéit. M. Squeers eut quelque peine à persuader à son roussin de se montrer aussi docile ; enfin ils démarrèrent, laissant la charretée d'enfants venir comme elle pourrait.

« Sautiez à bas, dit Squeers quand ils furent enfin arrivés à destination. Holà ! ici ! qu'on vienne prendre le cheval et le mettre à l'écurie. Qu'on se dépêche, s'il vous plaît. »

Pendant que le maître de pension poussait ainsi des cris d'impatience, Nicolas eut le temps d'observer que son prétendu Hall se composait d'une maison longue, assez triste, bâtie seulement à un étage, avec quelques misérables constructions sur le derrière, une grange et une écurie y attenantes. Une minute ou deux après, on entendit quelqu'un débarrer la porte, et l'on vit apparaître un grand garçon bien maigre, une lanterne à la main.

« Est-ce vous, Smike ? cria Squeers.

— Oui, monsieur.

— Alors pourquoi, diable ! n'êtes-vous pas venu plus tôt ?

— Pardon, monsieur, c'est que je m'étais endormi près du feu, dit humblement Smike.

— Du feu ! quel feu ? où y a-t-il du feu ? demanda le maître de pension avec aigreur.

— C'est seulement à la cuisine, monsieur, répliqua l'autre : Madame m'a dit que, comme je veillais, je pouvais aller m'y chauffer.

— Votre maîtresse ne sait ce qu'elle dit, repartit Squeers. Vous auriez été diantrement plus exact à veiller au froid, j'en répons. »

Pendant ce temps-là M. Squeers avait mis pied à terre, et, après avoir donné ordre à son garçon de dételer et de rentrer le cheval, en lui recommandant bien de ne plus lui donner d'avoine jusqu'au lendemain, il dit à Nicolas d'attendre un moment à la porte, pendant qu'il allait faire un tour dans la maison, pour l'introduire.

La foule de mécomptes assez désagréables que Nicolas avait eu à subir dans le cours du voyage vint assaillir alors son esprit avec plus de force quand il se vit seul. L'éloignement considérable où il était de sa famille, et l'impossibilité absolue de retourner la rejoindre autrement qu'à pied, quelque envie qu'il en eût, se présentèrent à son esprit sous les plus tristes couleurs ; et, en levant les yeux sur cette maison lugubre et ses fenêtres sombres, puis après, en les reportant à la ronde sur ce pays désert, couvert de neige, il éprouva un découragement et un désespoir tels qu'il n'en avait jamais ressenti de pareils.

« Vous pouvez venir maintenant ! s'écria Squeers, passant la tête par la porte. Où êtes-vous, Nickleby ?

— Ici, monsieur, répondit Nicolas.

— Entrez donc, dit Squeers, il fait, à cette porte, un vent qui vous coupe la figure. »

Nicolas soupira et se dépêcha d'entrer. M. Squeers, ayant mis le verrou pour tenir la porte fermée, l'introduisit dans un petit parloir chichement garni de quelques chaises.

Il n'y avait pas deux minutes qu'il était dans cette pièce, quand une femme s'y précipita. La dame, grande, forte, et sèche comme un os, avait à peu près la tête de plus que M. Squeers, et portait une camisole de nuit en basin ; elle était en papillotes, coiffée aussi d'un bonnet de nuit malpropre, orné d'un mouchoir de coton jaune, qui l'attachait sous son menton.

« Ma chère, dit M. Squeers, voilà le nouveau jeune homme.

— Ah ! répliqua Mme Squeers, faisant un signe de tête à Nicolas pour tout salut, et le toisant froidement des pieds à la tête.

— Il va manger avec nous ce soir, dit Squeers, et il ira avec les élèves demain matin. Vous pouvez lui dresser un lit de sangle pour cette nuit, n'est-ce pas ?

— Il faudra bien qu'on s'arrange », répondit la dame.

Une jeune servante vint servir sur la table une tourte du Yorkshire et du bœuf froid, en même temps que M. Smeke apparut, un pot d'ale à la main.

Nicolas fut frappé tout d'abord de l'extraordinaire bigarrure des vêtements qui composaient son costume. Quoiqu'il dût avoir au moins dix-huit ou dix-neuf ans, et qu'il fût même assez grand pour cet âge, il portait un habillement enfantin tel qu'on le voit d'ordinaire à de tout petits garçons ; ce n'est pas qu'il fût trop étroit pour embrasser sa taille frêle et sa poitrine resserrée, mais il était ridiculement court des canons et des manches. Pour que le bas de ses jambes fût en parfaite harmonie avec ce singulier accoutrement, elles flottaient dans une paire de grandes bottes, qui, à l'origine, avaient dû avoir des revers ; aujourd'hui, après avoir été usées sans doute par quelque fermier robuste, elles étaient trop déchirées et trop rapiécées pour en faire cadeau à un mendiant. Quant à son linge, depuis que le pauvre diable était dans cette maison, et Dieu sait s'il y avait longtemps, c'était encore le même. De plus, Smeke était estropié.

Il n'y avait qu'un bifteck : c'était naturellement pour M. Squeers, qui ne se fit pas prier pour l'expédier avec diligence. Nicolas approcha sa chaise pour se mettre à table, quoique sans appétit.

« Comment trouvez-vous le bifteck, Squeers ? dit madame.

— Tendre comme un agneau, répliqua Squeers. En voulez-vous un morceau ?

— Il me serait impossible de rien prendre, répondit son épouse. Qu'est-ce que je vais donner au jeune homme, mon bon ami ?

— Tout ce qu'il voudra de ce qui est servi sur la table, répondit Squeers dans un accès de générosité inaccoutumée.

— Que voulez-vous, monsieur Knuckleboy ? demanda alors Mme Squeers.

— Je prendrai un peu de tourte, s'il vous plaît ; très peu, car je n'ai pas faim.

— Ma foi, ce serait dommage d'entamer la tourte si vous n'avez pas faim ; qu'en dites-vous ? lui demanda Mme Squeers. Voulez-vous essayer d'un morceau de bœuf.

— Tout ce qu'il vous plaira, répondit Nicolas machinalement, cela m'est parfaitement égal. »

Mme Squeers parut on ne peut plus satisfaite de cette réponse ; elle fit à Squeers un signe de tête qui voulait dire qu'elle était charmée de voir le jeune homme comprendre sa position ; et elle récompensa Nicolas d'une tranche de viande qu'elle lui coupa de ses propres mains.

Le souper fini, et la table desservie par la petite servante, qui regardait les plats d'un œil affamé, Mme Squeers se retira pour les enfermer sous clef.

M. Squeers se mit à pousser d'horribles bâillements, et fut d'avis qu'il était grand temps d'aller se coucher. A ce signal, Mme Squeers et la servante tirèrent dans la chambre une paillasse et une couple de couvertures, et en firent un lit pour Nicolas.

« Bonsoir, Nickleby, dit M. Squeers. Demain, à sept heures du matin, soyez exact.

— Je serai prêt, monsieur, répliqua Nicolas. Bonsoir. »

XIII

Nicolas, resté seul, fit cinq ou six fois à grands pas le tour de sa chambre, dans un état d'agitation nerveuse facile à concevoir, mais il se calma par degrés, s'assit sur une chaise, se raisonna et finit par se promettre, coûte que coûte, de tout faire, en attendant mieux, pour supporter les maux qu'il allait avoir à subir encore ; car il se rappelait le dénûment de sa mère et de sa sœur, et ne voulait pas donner à son oncle le moindre prétexte de les abandonner dans leur malheur. Il se sentit moins découragé et même (voyez un peu l'ardeur et la vivacité de la jeunesse !) il alla jusqu'à se flatter de l'espérance qu'il ne serait peut-être pas si mal à Dotheboys-Hall qu'il l'avait cru d'abord.

Il allait donc se mettre au lit avec une petite recrudescence de bonne humeur, quand il fit tomber de la poche de son habit une lettre cachetée. Dans son ahurissement au moment où il avait quitté Londres, il n'y avait plus pensé et ne l'avait pas revue depuis, mais il se rappela aussitôt la conduite mystérieuse de Newman Noggs.

« Ah ! mon Dieu ! dit Nicolas, quelle singulière écriture ! »

La lettre était à son adresse, écrite sur du papier dégoûtant, et les caractères en étaient presque illisibles, à force d'être tremblés et griffonnés. Il eut bien du mal à se tirer de là ; mais pourtant il finit par réussir à lire ce qui suit :

« Mon cher jeune homme,

» Je connais le monde, votre père ne le connaissait pas, c'est ce qui fait que dans une occasion il a été bon pour moi, qui ne pouvais pas lui rendre la pareille. Vous, vous ne le connaissez pas non plus, c'est ce qui fait que vous vous êtes décidé à ce voyage.

« Si jamais vous avez besoin d'un abri à Londres (ne vous fâchez pas ; il fut un temps où je n'aurais jamais cru en avoir besoin), adressez-vous à

l'enseigne de la Couronne, Silver-Street, Golden-Square, on vous dira là où je demeure. C'est au coin de Silver-Street et de James-Street : il y a à la maison une porte grillée qui donne sur les deux rues : vous pouvez venir la nuit. Autrefois personne ne se serait cru déshonoré de..... mais ne parlons plus de ça, c'est une affaire finie.

» Excusez mes fautes. Je ne sais plus ce que c'est de porter un habit qui n'est pas rapiécé. J'ai perdu toutes mes anciennes habitudes, mon orthographe peut bien avoir suivi le reste.

» NEWMAN NOGGS.

« P.-S. Si vous passez près de Barnard-Castle, vous trouverez de la bonne ale à la Tête du Roi. Dites que vous êtes de ma connaissance et vous n'en serez que mieux traité. Là, par exemple, vous pouvez dire : Monsieur Noggs, car j'ai été un gentleman dans mon temps, mais c'est passé. »

Je défie l'esprit le plus ingénieux d'imaginer un moyen plus infailible de transformer le lit le plus dur en un lit de duvet, qu'un voyage de quatre-vingts lieues en diligence, par un temps froid. Peut-être même est-ce aussi le meilleur moyen d'embellir les songes.

Nicolas était en train de faire une fortune des plus rapides, quand la faible lueur d'un lumignon presque éteint brilla devant ses yeux ; en même temps une voix, qu'il n'eut pas de peine à reconnaître pour appartenir à M. Squeers, l'avertit qu'il était temps de se lever.

Nicolas ne demanda pas son reste et fut sur pied à l'instant ; il se mit à s'habiller à la lueur de la chandelle que M. Squeers tenait à la main.

« Allons, dit M. Squeers, venez me donner un coup de main pour passer mon habit de classe, voulez-vous ? »

Nicolas aida son maître à passer un vieux costume de classe en futaine, qu'il décrocha dans le corridor. Et Squeers, armé d'une canne, le mena à travers la cour à une porte qui s'ouvrait derrière la maison.

« C'est ici, dit le maître de pension en le faisant entrer avec lui : voilà notre bazar, Nickleby. »

Le tableau qui se présenta alors à Nicolas offrait une scène si confuse, et tant d'objets à la fois appelèrent son attention et sa curiosité, qu'il commença par regarder, tout ébahi, sans rien démêler. Cependant, peu à peu, il vit que l'étude se composait d'une salle nue et malpropre, éclairée par deux fenêtres, dont un carreau sur dix était de verre, les autres étaient

remplacés par des feuilles de papier, arrachées à quelques vieux cahiers. On y voyait une couple de longues tables à pupitres, vieilles et délabrées, avec des entailles, des coupures, des taches d'encre, enfin toutes les traces de désordre imaginables ; deux ou trois bancs, un pupitre détaché pour Squeers, un autre pour son maître auxiliaire. Le plafond, comme celui d'une grange, était supporté par des poutres et des solives apparentes ; quant aux murs, ils étaient si tachés, si noircis, qu'il eût fallu bien de l'habileté pour décider s'ils avaient jamais reçu une couche de peinture ou de badigeon.

Mais c'étaient les élèves ! cette jeune noblesse dont avait parlé Ralph. C'est pour le coup que les dernières et faibles lueurs d'espérance qui brillaient encore au cœur de Nicolas s'éteignirent à la vue de ce sinistre entourage. Des visages pâles et des yeux hagards, des charpentes maigres et osseuses, des physionomies de vieillards sur des figures d'enfants, des êtres difformes dont les membres étaient enfermés dans des appareils orthopédiques, des petits garçons rabougris ou d'autres avec des jambes fluettes qui pouvaient à peine porter le poids de leur corps, voilà l'ensemble qui frappa tout d'abord sa vue. Peut-être quelques-unes de ces figures seraient devenues belles si elles n'avaient pas été altérées par le sentiment incessant d'une souffrance impitoyable. Il ne leur restait plus que la jeunesse, mais la jeunesse sans la vivacité du regard, la beauté des traits ; ou plutôt il ne restait plus à l'enfant que sa faiblesse.

La jeune noblesse de Dotheboys-Hall, pour le repas du matin, fut introduite dans une espèce de buanderie, où se trouvait une grande bouilloire sur un petit feu, avec un nombre considérable de petites écuelles de bois sur une table.

Mme Squeers, aidée de la servante affamée, versa dans ces écuelles une composition de couleur brune, qui ressemblait assez à une infusion de pelotes, moins l'enveloppe et les épingles, et que l'on décorait du nom de potage. Chaque écuelle avait sa petite croûte de pain bis, et quand le pain leur avait fait avaler le potage, les enfants finissaient de manger le pain trempé dans le potage, et le déjeuner était achevé.

XIV

Une demi-heure après, M. Squeers reparut, et les écoliers reprirent leurs places et leurs livres. Ce dernier avantage était le privilège d'un sur huit environ, les autres s'en passaient. Puis quelques minutes de recueillement, pendant lesquelles M. Squeers parut réfléchir profondément, comme un homme qui possède à fond tout ce qu'il y a dans les livres, et qui les réciterait d'un bout à l'autre, s'il voulait s'en donner la peine. Enfin il appela la première division.

A cet appel, on vit se ranger avec docilité, en face du pupitre du maître, une demi-douzaine de spectres, bons pour servir d'épouvantails aux moineaux, les genoux et les coudes percés ; l'un d'eux plaça sous les yeux de son docte instituteur un livre malpropre et déchiré.

« Voici la première division, Nickleby, celle d'orthographe et de philosophie, dit Squeers, faisant signe à Nicolas de se tenir debout auprès de lui. Nous allons en faire une de latin, que je vous repasserai. Voyons, maintenant, où est le premier ?

— Pardon, monsieur, il est à nettoyer les vitres de la fenêtre du parloir, dit celui qui le remplaçait à la tête de la classe de philosophie.

— C'est juste, répliqua Squeers. Nous employons un système d'enseignement pratique, Nickleby ; le système d'éducation rationnelle. N-e-t, net ; t-o-y, toy, NETTOY ; e-r, er, NETTOYER ; verbe actif qui veut dire, rendre net, essuyer. F-e, fe, n-ê, nê, FENÊ ; t-r-e, tre, FENÊTRE ; qui veut dire une croisée. Quand l'élève a appris cela dans son livre, il va vite appliquer les connaissances acquises. Absolument le même principe que la pratique des globes et des sphères. Où est le second ?

— Pardon, monsieur, il est à sarcler le jardin, répondit une petite voix.

— C'est juste, dit Squeers sans se déconcerter le moins du monde. C'est juste. B-o, bo ; t-a, ta, BOTA ; n-i, ni, BOTANI ; q-u-e, que, BOTANIQUE ; nom substantif qui veut dire : connaissance des plantes. Quand il a appris que la botanique est un moyen de connaître les plantes, il va les étudier sur place. Voilà notre système, Nickleby ; qu'est-ce que vous dites de ça ?



— C'est un système fort utile, dans tous les cas, répondit Nickleby.

— Je crois bien, reprit Squeers sans faire attention à l'équivoque. Numéro trois, qu'est-ce qu'un cheval ?

— Une bête, monsieur, répondit l'enfant.

— C'est cela, dit Squeers. N'est-ce pas, Nickleby ?

— Je ne crois pas qu'il y ait de doute à cet égard, monsieur, répliqua Nickleby.

— Certainement non ! dit Squeers ; un cheval est un quadrupède, et quadrupède, en latin, veut dire bête, comme le savent tous ceux qui ont appris la grammaire ; ou autrement, à quoi servirait d'avoir des grammaires ?

— A rien du tout, répondit Nicolas, pour dire quelque chose.

— Comme vous savez très bien cela, reprit Squeers, s'adressant à l'élève, allez panser mon cheval et étrillez-le bien, ou c'est moi qui vous étrillerai comme il faut. Reste de la classe, allez tirer de l'eau jusqu'à ce que l'on vous dise qu'il y en a assez ; car c'est demain jour de lessive, et il faut remplir les chaudières. »

Cela dit, il congédia la première division, l'envoya se livrer à ses applications de philosophie pratique, et regarda Nicolas d'un œil demi-malin, demi-méfiant, en homme qui ne sait trop qu'en dire.

« Voilà notre méthode, Nickleby, dit-il après une pause.

— Je vois bien, dit Nicolas, haussant les épaules, sans que l'autre s'en aperçût.

— Elle est très bonne, la méthode, continua Squeers. A présent, faites lire ces quatorze petits garçons, parce qu'il est temps que vous vous rendiez utile. Il n'y a pas à perdre son temps ici, cela n'irait pas. »

La matinée se passa assez péniblement à faire ânonner les quatorze petits garçons. A une heure, les élèves, dont on avait commencé par épuiser l'appétit avec une bonne pâtée de pommes de terre, s'attablèrent, dans la cuisine, devant un morceau coriace de bœuf salé ; Nicolas reçut la gracieuse permission d'emporter sa part à son pupitre solitaire, pour y manger en paix. Après cela, il y eut encore une heure de récréation, employée par les enfants, comme l'autre, à se tenir accroupis et grelottants de froid dans l'étude, jusqu'à la classe du soir.

XV

Dans l'après-midi, on dépêcha quelques leçons dégoûtantes, et Squeers se retira dans ses foyers, laissant à Nicolas le soin de surveiller les élèves dans l'étude, qui était très froide, et où l'on servit, à la nuit tombante, un repas de pain et de fromage.

Il y avait un petit poêle dans le coin de la salle le plus rapproché de la place du maître ; c'est là que s'assit Nicolas, si abattu, si humilié par le sentiment de sa position, que, si la mort était venue le visiter en ce moment, il lui aurait peut-être fait bon accueil. Les cruels traitements dont il avait été le témoin involontaire, la conduite grossière et inqualifiable de Squeers, même dans ses meilleurs moments, la malpropreté du lieu, le spectacle présent sous ses yeux, les cris qui retentissaient à son oreille : tout contribuait à lui donner cette humeur mélancolique. Mais quand il songeait qu'en sa qualité de sous-maître de M. Squeers, quelles que fussent les circonstances qui lui avaient forcé la main, il passerait pour être l'aide et le partisan d'un système pour lequel il ne sentait qu'horreur et dégoût, il se faisait honte à lui-même, et craignait que le souvenir de sa situation présente ne lui permît plus désormais de marcher la tête haute.

Mais, quant à présent, son parti était pris, et il restait fermement décidé à tenir jusqu'au bout la résolution qu'il avait prise la veille. Il avait écrit à sa mère et à sa sœur pour leur annoncer qu'il était arrivé à bon port ; il parlait peu de Dotheboys-Hall, mais le peu qu'il en disait était aussi rassurant que possible. Il espérait, disait-il, en restant où il était, faire un peu de bien, même là. Dans tous les cas, il avait trop grand besoin de la faveur de son oncle, dans l'intérêt de ceux qui lui étaient chers, pour la risquer en le disposant mal contre lui.

Cependant il y avait une pensée qui le troublait bien plus que toutes les considérations personnelles relatives à sa propre situation. Ce qui l'occupait surtout, c'était le sort probable que l'on allait faire à sa chère Catherine. Son oncle l'avait bien trompé lui-même, pourquoi ne choisirait-il pas aussi pour elle quelque emploi misérable où sa jeunesse et sa beauté lui seraient plus périlleuses que la laideur et la vieillesse ? Pour un homme emprisonné, pieds et poings liés, comme lui, c'était une idée à faire frémir. Mais non, il

avait tort ; sa mère était près d'elle, et puis il comptait aussi sur l'honnête artiste, simple de cœur, il est vrai, mais qui, après tout, connaissait le monde, puisque c'était le monde qui lui faisait gagner sa vie. Il aimait à croire que c'était contre lui, contre lui seul, que Ralph Nickleby avait conçu de l'antipathie ; et, comme il se sentait à présent de trop sérieuses raisons de la lui rendre, il n'en comprenait que mieux celle de son oncle ; mais il cherchait à se persuader que ce mauvais sentiment se bornait là et ne s'étendait pas plus loin.

Comme il était absorbé dans ces réflexions, il rencontra tout à coup les yeux de Smike tournés vers lui. Le pauvre garçon était là sur ses genoux devant le poêle, occupé à ramasser quelque morceau de charbon égaré dans les cendres, pour le replacer sur le feu. Il s'était arrêté un moment pour jeter à la dérobée un regard sur Nicolas, et quand il se vit observé, il se recula comme s'il s'attendait à être battu.

« Vous n'avez pas besoin d'avoir peur de moi, lui dit Nicolas avec douceur. Avez-vous froid ? »

— N-o-n.

— Vous tremblez cependant.

— Je n'ai pas froid, répondit Smike vivement, j'y suis fait. »

On voyait dans ses manières une telle crainte de déplaire, et cette créature timide semblait si découragée, que Nicolas ne put s'empêcher de s'écrier :

« Pauvre garçon ! » S'il avait frappé le souffre-douleur de la maison, il l'aurait vu se sauver sans se plaindre ; mais à ces mots il le vit subitement fondre en larmes.

« Mon Dieu ! dit-il en cachant sa figure dans ses mains glacées et calleuses ; mon cœur va se briser, c'est sûr ! c'est sûr ! »

— Chut ! lui dit Nicolas en lui mettant la main sur l'épaule. Soyez un homme par le courage, comme vous l'êtes déjà par les années, et que Dieu vous aide !

— Les années, dit Smike toujours en pleurs. O ciel ! ô ciel ! combien j'en ai déjà compté. Combien, depuis que j'étais petit garçon, plus jeune que tous ceux qui sont ici ! Où sont-ils tous, à présent ?

IL LE VIT FONDRE EN LARMES.



— De qui parlez-vous ? demanda Nicolas, qui voulait relever la raison de cette créature, en apparence presque stupide. Voyons, dites-moi !

— Mes amis, répliqua-t-il, mes.... Oh ! que j'ai donc souffert.

— Il ne faut jamais perdre l'espérance, dit Nicolas pour dire quelque chose.

— Oh non ! non ! Il n'y en a pas pour moi ! Vous rappelez-vous l'élève qui est mort hier ?

— Je n'y étais pas, vous savez, dit Nicolas avec bienveillance, mais que vouliez-vous me dire ?

— Eh bien, répliqua l'autre en se rapprochant de Nicolas, j'étais avec lui, la nuit, et quand tout fut en silence, il ne demanda plus, comme auparavant, que ses amis vinssent s'asseoir à ses côtés, mais il commença à voir autour de son lit des figures qui venaient de chez lui. Il disait (il rêvait sans doute) qu'elles lui souriaient, qu'elles causaient avec lui, et il finit par mourir en soulevant sa tête pour les embrasser. Vous comprenez ?

— Oui, oui ! répliqua Nicolas.

— Mais moi, quelles sont les figures qui viendront me sourire à l'article de la mort ? »

Smike frissonnait.

« Qui viendra causer avec moi dans ces longues nuits ? Elles ne peuvent pas venir de chez moi ; elles me feraient peur, car je ne sais pas seulement

ce que c'est qu'un « chez moi » et je ne les reconnaîtrais pas. Douleur et crainte, crainte et douleur, voilà mon sort, à la vie et à la mort ! Non, non, pas d'espérance ! »

La cloche du coucher sonna. SMIKE, en l'entendant, retomba dans son état habituel d'insensibilité et se glissa sans bruit, pour n'être point remarqué. Nicolas avait le cœur bien gros lorsque, quelques moments après, il se retira, ou plutôt suivit les élèves entassés dans leur dortoir sale et infect.

XVI

Quand M. Squeers quitta l'étude, vers le soir, il se retira au coin de son feu. Ce n'était pas dans la chambre où Nicolas avait soupé la veille, mais dans une pièce plus petite, sur le derrière. M. Squeers y trouva madame son épouse, son aimable fils et sa fille accomplie, savourant les délices de leur société réciproque. Mlle Squeers, jeune personne de vingt-trois ans, n'était point aussi grande que sa mère ; elle était, au contraire, petite comme son père. Elle avait emprunté à la première une voix aigre et dure, au second une expression particulière de l'œil droit, qui consistait à n'en pas avoir du tout. Mlle Squeers avait passé quelques jours chez une amie, dans le voisinage, et venait seulement de rentrer sous le toit paternel. C'est pour cela qu'elle n'avait pas encore entendu parler de Nicolas avant que M. Squeers lui-même en fit le sujet de la conversation.

« Eh bien, ma chère, dit-il en approchant sa chaise de celle de sa femme, qu'est-ce que vous pensez de lui jusqu'à présent ?

— De ce Knuckleboy, dit Mme Squeers impatientée ; je le déteste.

— Et pourquoi le détestez-vous, ma chère ? demanda Squeers.

— Je le déteste parce que c'est un orgueilleux, un vaniteux, un monsieur qui fait son homme d'importance, et qui s'en va le nez en l'air, comme un paon ; c'est un vilain fichu singe, voilà tout ce que j'en sais.

— Soit ! dit Squeers. Autant qu'il soit fichu ici qu'ailleurs, n'est-ce pas ? Sans compter qu'il n'a guère de goût pour le métier.

— Bon ! reprit Mme Squeers, passe pour cela : c'est quelque chose. J'espère bien que cela lui rabattra son orgueil, ou du moins, si cela ne le lui rabat pas, ce ne sera pas ma faute. »

Mlle Squeers, qui d'habitude ne se troublait guère l'esprit de ce qui concernait les classes, s'informa avec beaucoup de curiosité de ce que c'était que ce Knuckleboy, qui se donnait ainsi des airs.

« Nickleby ! dit Squeers en épelant le mot d'après un système d'orthographe excentrique qui lui était familier ; vous savez que votre mère ne ménage pas plus les noms que le reste ; elle les dit toujours de travers.

ELLE ROUGIT JUSQUE DANS LE BLANC DES YEUX.



— Mais enfin, reprit Mlle Squeers, qu'est-ce que c'est que ce Nickleby ?

— Bah ! dit Mme Squeers, votre père ne s'est-il pas mis follement dans la tête que c'est le fils d'un gentleman assez mal accommodé, qui est mort il y a quelques jours.

— Le fils d'un gentleman !

— Oui, mais moi je n'en crois pas un mot. »

Mlle Fanny Squeers faisait soigneusement son profit de toute la conversation, qui fut longue, et quand elle se retira pour se coucher, elle questionna par le menu la servante affamée sur l'extérieur et la tenue de Nicolas. A toutes ses questions la jeune fille répondit avec un grand

enthousiasme sur les yeux noirs de Nicolas, sur son doux sourire, sur ses jambes si droites (elle insista particulièrement sur cette qualité, fort rare à Dotheboys-Hall, où les jambes étaient généralement crochues) ; alors Mlle Fanny Squeers se dit que le nouveau pion devait être une personne très remarquable, ou, pour citer ses propres expressions, « tout à fait hors ligne ». Ce qui la décida à en juger par elle-même dès le lendemain.

Pour mieux exécuter ce dessein, la jeune demoiselle épia un moment où sa mère était occupée et son père absent, pour venir par hasard dans l'étude se faire tailler une plume, et là, ne rencontrant à la tête de la jeunesse que Nicolas, elle rougit jusque dans le blanc des yeux, et fit tout ce qu'elle put pour tomber dans une grande confusion. Nicolas, peu ému de cette brillante apparition, tailla complaisamment la plume. Mais quand il la rendit à Mlle Squeers, elle la laissa tomber, et comme il se baissa en même temps qu'elle pour la ramasser, ils se cognèrent la tête un bon coup, ce qui fit rire aux éclats vingt-cinq élèves, pour la première et dernière fois de l'année.

« Je suis un grand maladroit, dit Nicolas en ouvrant la porte pour faciliter la retraite de la demoiselle.

— Point du tout, monsieur, répliqua Mlle Squeers, c'est à moi toute la faute, c'est ma ridicule... et... et bonjour !.

— Au revoir, dit Nicolas. La première fois que je pourrai vous rendre service, je tâcherai de le faire moins gauchement. Prenez garde ! en mordant votre plume comme cela vous allez lui casser le bec ! »

XVII

L'amie chez laquelle Mlle Squeers avait passé dernièrement quelques jours était la fille d'un meunier, âgée de dix-huit ans à peine, et qui s'était récemment accordée avec le fils d'un petit commissionnaire en grains, demeurant dans le bourg voisin. Comme Mlle Squeers et la fille du meunier étaient de grandes amies, elles avaient pris l'une envers l'autre, il y avait de cela deux ans, conformément à une coutume assez répandue parmi les jeunes personnes, l'engagement suivant : la première qui viendrait à s'engager dans les liens du mariage irait immédiatement en déposer la précieuse confidence dans le sein de l'autre, avant d'en parler à âme qui vive, et l'inviter, sans perdre de temps, à être sa demoiselle d'honneur. La fille du meunier avait fidèlement tenu parole.

Comme Mlle Squeers avait cinq ans de plus que son amie, elle avait, depuis la confidence de l'autre, une envie démesurée de lui rendre son compliment, en la faisant dépositaire d'un secret pareil. Mais, soit qu'il ne fût pas facile de lui plaire, soit plutôt qu'il ne lui fût pas facile de plaire, elle n'avait pas encore eu l'occasion de satisfaire son envie, vu qu'elle n'avait pas de secret du tout dont elle pût faire la confidence. La courte entrevue qu'elle venait d'avoir avec Nicolas était donc à peine achevée, que Mlle Squeers prit son chapeau pour aller en toute hâte chez son amie, et, après lui avoir fait jurer ses grands dieux, comme toujours, d'être discrète, elle lui révéla qu'elle était, non pas encore précisément promise, mais sur le point de l'être, au fils d'un gentleman de grande famille, qui était venu en qualité de professeur à Dotheboys-Hall, par suite des circonstances les plus singulières et les plus mystérieuses du monde.

Alors Mlle Squeers confia à sa bonne amie une foule de choses que Nicolas n'avait pas dites, mais, malgré cela, tellement flatteuses qu'elles ne laissaient aucun doute sur ses intentions. Puis elle s'étendit sur le malheur d'avoir un père et une mère fortement prononcés contre son futur. Sa bonne amie était bien heureuse, elle dont le père et la mère la voyaient marier avec tant de plaisir.

« Je voudrais bien le voir, s'écria la bonne amie.

— Je te le ferai voir, Tilda ; je me regarderais comme la créature la plus ingrate du monde si je te refusais cela. Je crois que maman va s'absenter deux jours pour aller chercher quelques élèves ; quand elle partira, je t'inviterai avec John à prendre le thé, et je vous ferai rencontrer ensemble. »

Idée charmante ! Après cela les amies, étant bien convenues de leurs faits et gestes, se séparèrent.

Le grand jour est arrivé, Mlle Squeers vient à peine d'achever les préparatifs du thé à son entière satisfaction, quand elle voit arriver son amie avec un paquet de papier gris, plat et triangulaire, contenant divers ornements que l'on monta au premier, et dont bonne amie se para, sans cesser de parler. Quand Mlle Squeers eut fini de coiffer bonne amie, et que bonne amie eut fini de coiffer Mlle Squeers avec quelques agréments de bon goût en forme de crochets le long du cou, et puis lorsqu'elles se furent donné le dernier coup de peigne réciproque, elles descendirent en grande cérémonie, les mains et les bras dans des gants longs, prêtes enfin pour recevoir.

Nicolas arrive, sur une invitation bien en règle de M. Squeers, mais M. Squeers n'arrive pas parce qu'il préfère les délices de la taverne et des spiritueux à celles du parloir et du thé ; personne ne songe à se plaindre de son abstention. Arrive enfin M. John Browdie, le fiancé de Tilda.

Mlle Squeers présente M. John Browdie à M. Nickleby.

« Votre serviteur, monsieur », dit John, un grand garçon de plus de six pieds, dont la figure et toute la personne présentaient un ensemble plus que proportionné à sa taille.

« Je suis le vôtre, monsieur », répliqua Nicolas, en faisant une épouvantable razzia sur les tartines de pain beurré.

M. Browdie n'était pas un homme de grandes ressources pour la conversation. Il s'en dédommageait en riant un peu plus que les autres ; et, quand il eut salué à sa manière la personne présentée, il rit encore tout seul, et finit par se servir quelque chose.

Comme Mlle Price était beaucoup plus aimable et plus gaie que Mlle Squeers, c'est surtout avec elle que Nicolas causa et plaisanta. M. Browdie n'aimait pas beaucoup cela, et Mlle Squeers encore moins.

Quand le thé et les rôties eurent disparu, on décida de jouer aux cartes.

« Nous ne sommes que quatre, fit observer Mlle Squeers.

— Aussi, répondit Mlle Price, nous ferons bien de faire deux ménages l'un contre l'autre.

— Qu'en dites-vous, monsieur Nickleby ? demanda miss Price.

— De tout mon cœur », répondit Nicolas.

Et, en même temps, sans songer à la sottise abominable qu'il faisait à Mlle Squeers par cet amalgame imprudent, il ne fit qu'un tas des morceaux de prospectus cartonnés de Dotheboys-Hall, qui devaient servir de jetons pour le jeu de Mlle Price et pour le sien.

« Monsieur Browdie, dit Mlle Squeers, près de tomber dans une attaque de nerfs, voulez-vous faire avec moi une banque contre eux ? »

Le gros garçon du Yorkshire ne dit pas non, mais on voyait qu'il était atterré par ce nouveau trait d'impudence du jeune pion, et Mlle Squeers darda sur son amie un regard plein de colère, et fit entendre un rire convulsif.

Il fallait voir Mlle Squeers remuer la tête, et le commissionnaire en grains s'aplatir le nez pendant tout le cours de la partie. On aurait payé sa place pour assister à ce spectacle ; sans compter que miss Price prenait évidemment plaisir à les rendre jaloux, et que Nicolas s'amusait pour son compte, sans songer à taquiner personne.

M. Browdie gardait un silence obstiné.

« John, lui dit miss Price, pourquoi ne dites-vous rien ?

— Que je dise quelque chose ? répéta le bon garçon du Yorkshire.

— Certainement, au lieu de rester là morne et silencieux.

— Eh bien alors, dit John en frappant lourdement la table de son poing fermé, voici ce que je dis : que le diable m'emporte en chair et en os si je reste ici une minute de plus. Venez à la maison avec moi, et, quant à ce méchant moutard que je vois là-bas, qu'il prenne garde de se faire casser la tête la première fois qu'il me tombera sous la main.

— Au nom du ciel, qu'est-ce que tout cela veut dire ? cria Mlle Price, affectant un profond étonnement.

— Venez à la maison, je vous dis, venez à la maison », répéta-t-il avec colère.

Et miss Squeers se mit à fondre en larmes. Cet accès de sensibilité avait deux causes, un dépit épouvantable d'abord, et puis un désir immodéré de trouver quelqu'un dont elle pût déchirer la face avec ses ongles.

Miss Price évacua la chambre, suivie de son galant gigantesque. Le géant échangea au départ, avec Nicolas, cette terrible expression d'un sourcil menaçant, que se lancent entre eux, dans les mélodrames, les seigneurs coupe-jarrets, pour s'informer réciproquement qu'ils se retrouveront.

« Voilà, se dit Nicolas quand il fut parvenu à tâtons dans le dortoir ténébreux, voilà le fruit de cette facilité maudite avec laquelle je m'accommode de toutes les sociétés où peut me jeter le hasard. Si j'étais resté muet et immobile sur ma chaise, comme j'aurais pu le faire, tout cela ne serait pas arrivé. »

XVIII

M. Ralph Nickleby, dont on n'entendait plus parler depuis longtemps, vint un jour trouver sa belle-sœur, et lui dit, avec sa grâce accoutumée :

« Madame, j'ai trouvé une situation pour votre fille.

— Merci ! répliqua Mme Nickleby ; et maintenant permettez-moi de vous dire que je n'attendais pas moins de vous. C'est ce que je disais à Catherine, ce matin même, à déjeuner...

— Laissez-moi continuer, madame, je vous prie, dit Ralph en l'interrompant sans cérémonie. La situation que j'ai fait mon possible de procurer à Catherine est chez une marchande de modes, couturière en robes.

— Une marchande de modes ! cria Mme Nickleby.

— Une marchande de modes, couturière en robes, madame, répéta Ralph. Je n'ai pas besoin de vous rappeler que les marchandes de modes, à Londres, qui sont rompues à la routine de tous les besoins et de toutes les fantaisies de la société, font de grandes fortunes, entretiennent des équipages, et finissent par devenir des personnages opulents. »

Mme Nickleby, que le mot de marchande de modes avait un peu effarouchée d'abord, entra avec ardeur dans la nouvelle voie dont le vieux renard venait d'ouvrir devant elle la brillante perspective.

« Le nom de la dame, dit Ralph, est Mantalini, Mme Mantalini. Je la connais. Elle demeure près de Cavendish-Square. Si votre fille est disposée à essayer de cette place, je vais l'y mener tout de suite. »

Quand l'oncle et la nièce furent dans la rue, Ralph offrit son bras à Catherine et lui dit :

« Maintenant, marchez aussi vite que vous pourrez, et vous allez voir le chemin que vous aurez à faire tous les jours pour aller à vos affaires. »

En même temps il la conduisit d'un bon pas dans la direction de Cavendish-Square.

« Je vous suis très obligée, mon oncle, dit la jeune fille après qu'ils eurent fait à la hâte un bout de chemin en silence, très obligée.

— Je suis bien aise de vous entendre parler comme cela, répondit Ralph. J'espère que vous remplirez votre devoir.

— Je ferai mon possible pour que vous soyez content, mon oncle, répliqua-t-elle. Certainement je...

— Allons, ne commencez pas à pleurer, dit Ralph en grognant : il n'y a rien que je déteste comme de voir pleurer.

— C'est vrai, mon oncle, c'est très ridicule à moi, je le sais.

— En effet, reprit Ralph en l'interrompant, très ridicule et très déplacé. Que cela ne recommence plus. »

Peut-être n'était-ce pas là le meilleur moyen de sécher les larmes d'une femme jeune et sensible, prête à paraître sur un théâtre tout à fait nouveau pour elle dans la vie, au milieu d'étrangers, froids et indifférents. Pourtant je dois dire qu'il réussit à l'instant. Catherine rougit profondément ; sa respiration fut précipitée pendant quelques instants, puis elle se mit à marcher d'un pas plus ferme et plus résolu.

« Mon oncle, dit-elle quand elle pensa qu'ils devaient approcher de leur destination, il faut que je vous fasse une question : demeurerai-je chez nous ?

— C'est ici qu'à vrai dire vous demeurerez, répliqua Ralph, car c'est ici que vous prendrez vos repas et que vous resterez du matin jusqu'au soir ; peut-être même, par occasion, jusqu'au lendemain matin.

— Mais le soir, mon oncle ? je voulais dire que je ne puis pas la laisser seule ; il faut bien qu'il me reste un endroit que je puisse appeler un chez moi.

— Eh bien, je me suis occupé de quelque chose comme cela, dit Ralph, et, quoique je ne sois pas précisément de cet avis, cependant j'ai cherché à satisfaire vos scrupules. Je n'ai parlé de vous que comme d'une ouvrière externe : ainsi vous pourrez aller retrouver votre mère tous les soirs. »

C'était déjà quelque chose pour Catherine. Elle se confondit en remerciements au sujet de l'attention de son oncle. Ralph les reçut comme un homme qui sait qu'il les a bien mérités, et ils marchèrent sans dire un mot jusqu'à la porte de la couturière.

Un valet en livrée vint ouvrir la porte, et sur la demande de M. Ralph il les introduisit, par une antichambre de belle apparence et un palier spacieux, dans le salon de réception, composé de deux vastes pièces où se montrait en étalage un choix infini de robes et d'étoffes superbes.

C'est là qu'ils attendirent assez longtemps, lorsque tout à coup un gentleman, entr'ouvrant la porte, passa vivement la tête et la retira avec la même vivacité en voyant du monde.

« Ici donc, hola ! cria Ralph ; qui est-ce qui est là ? »

A ce son de voix, qui lui était bien connu, la tête reparut, et la bouche de cette tête, faisant voir une longue rangée de dents d'une grande blancheur, prononça sur un ton doux ces mots :

« Diavolo ! tiens ! Nickleby. »

Après cette première explosion de ses sentiments, le gentleman s'avança et vint donner à Ralph une poignée de main avec beaucoup d'empressement. Il portait une robe de chambre splendide, un gilet et un pantalon à la hussarde du même dessin ; un mouchoir de soie lilas, des pantoufles d'un vert éclatant, et une chaîne de montre assez longue pour lui faire le tour de la taille. Son costume était complété par une paire de favoris et de moustaches teints en noir et frisés avec élégance.

« Sapristi ! j'espère que ce n'est pas à moi que s'adresse votre visite, dit le gentleman en donnant une tape sur l'épaule de Ralph.

— Non, pas encore, dit l'autre d'un air sarcastique.

— Ah ! ah ! sapristi ! »

Et le gentleman, en tournant sur ses talons pour rire avec plus de grâce, se trouva face à face avec Catherine Nickleby, qui était là près de son oncle.

« Ma nièce, dit Ralph.

— Ah oui ! je me rappelle, dit le gentleman en se donnant une chiquenaude sur le nez, comme pour se punir de son défaut de mémoire. Sapristi ! je me rappelle l'objet de votre visite. Venez par ici, Nickleby ; et vous, ma belle demoiselle, voulez-vous me suivre. »

Le gentleman les conduisit à un petit salon particulier au second étage. Il n'était guère moins richement meublé que l'autre ; seulement la présence d'une cafetière d'argent, d'une coquille d'œuf et d'une tasse presque vide semblait annoncer que le gentleman venait d'y faire son déjeuner.

« Asseyez-vous, ma chère », dit-il à miss Nickleby en la déconcertant tout d'abord par la hardiesse de son regard, puis, après une grimace de satisfaction peu rassurante : « Pour arriver à ce maudit étage, il faut se mettre tout hors d'haleine. C'est comme un infernal vestibule du firmament. »

Là-dessus le gentleman sonna, les regards toujours fixés sur Mlle Nickleby, jusqu'à ce qu'il eut donné au domestique l'ordre de demander sa maîtresse sur-le-champ ; après quoi il recommença ses exclamations jusqu'à l'apparition de Mme Mantalini.

La couturière était une femme de figure égrillarde, richement vêtue, d'assez bonne mine, mais beaucoup plus âgée que le monsieur en pantalon à la hussarde. Il n'y avait pas plus de six mois qu'elle l'avait épousé. Le vrai nom de son mari était Mantle ; mais par une transition facile il s'était changé bientôt en celui de Mantalini, la dame ayant fait observer avec beaucoup de justesse qu'un nom anglais lui ferait un tort sérieux dans son commerce. Il n'avait apporté en mariage à sa femme que sa paire de favoris, capital précieux sur lequel il avait vécu jusque-là assez agréablement pendant nombre d'années. Il venait de s'enrichir, après de longues et patientes expériences, d'une paire de moustaches qui promettait de lui assurer une sorte d'indépendance. Jusqu'à présent la seule part qu'il prît dans les travaux de la maison s'était bornée à dépenser l'argent que gagnait sa femme, et, de temps en temps, quand on était à court, à monter en voiture pour aller faire escompter chez M. Ralph Nickleby, moyennant finance, les billets des pratiques.

Mme Mantalini fit son entrée.

« Madame, dit Ralph sans autre cérémonie, voici ma nièce.

— Ah ! c'est elle, monsieur Nickleby, répliqua Mme Mantalini, toisant Catherine des pieds à la tête et de la tête aux pieds. Parlez-vous français, ma petite ?

— Oui, madame, répondit Catherine sans oser lever les yeux, car elle sentait que ceux de son impudent admirateur devaient être fixés sur elle.

— Eh bien, reprit Mme Mantalini, voici nos heures : de neuf à neuf, et même plus quand nous sommes pressées de besogne ; mais alors je paye un supplément. »

Catherine s'inclina pour faire comprendre qu'elle avait entendu les conditions et qu'elles lui convenaient.

« Quant à vos repas, c'est-à-dire le dîner et le thé, vous les prendrez ici. Vos gages pourront monter de 6 fr.25 à 8 fr. 75 par semaine ; mais je ne puis pas les fixer d'une manière certaine avant d'avoir vu ce que vous savez faire. »

Catherine répondit encore par un signe de tête.

« Si vous êtes prête à venir, dit Mme Mantalini, vous ferez bien de commencer lundi matin à neuf heures précises ; et Mlle Knagg, ma première demoiselle, recevra mes instructions pour vous essayer d'abord à quelque ouvrage facile. Avez-vous encore quelque chose à me demander, monsieur Nickleby ?

- Plus rien, madame, dit Ralph en se levant.
- Alors je crois que c'est tout. »

XIX

« Voilà, dit Ralph quand ils furent dans la rue, maintenant vous êtes pourvue. »

Catherine allait l'en remercier encore quand il l'arrêta, en lui disant :

« J'avais eu quelque idée de placer votre mère à la campagne, dans un joli pays (il avait droit de présentation dans une maison de charité sur les confins du Cornouailles, et il n'était pas rare qu'il y pût disposer de quelques places vacantes), mais, en voyant votre désir de rester ensemble, je me suis décidé à prendre un autre parti pour elle. Elle a un peu d'argent ?

— Oh ! bien peu, répondit Catherine.

— Peu va loin, dit Ralph, quand on sait le ménager. Elle va voir combien de temps elle pourra le faire durer, ne payant pas de loyer. Vous quittez votre logement samedi ?

— C'est vous qui nous l'avez dit, mon oncle.

— Oui, j'ai une maison qui m'appartient et qui n'est pas occupée pour le moment. Je veux vous y mettre jusqu'à ce qu'elle se loue, et après, si rien n'empêche, peut-être en aurai-je une autre ; c'est là qu'il vous faudra demeurer.

— Est-ce loin d'ici, monsieur ? demanda Catherine.

— Assez loin, dit Ralph, c'est à l'autre bout de la ville, à East-End, mais je vous enverrai mon commis samedi à cinq heures pour vous y conduire. Au revoir. Vous savez votre chemin ? Toujours tout droit. »

Il serra froidement la main de sa nièce, la quitta au bout de Regent-Street et descendit par une rue de traverse pour aller gagner de l'argent.

Catherine s'en revint tristement à leur appartement du Strand.

Elle fit part à sa mère du désir exprimé par son oncle de les transférer dans la maison vacante, proposition à laquelle Mme Nickleby acquiesça avec sa facilité habituelle :

« Je suis désolée, je vous assure ; je suis désolée à l'idée que nous allons vous quitter, madame, dit Catherine à miss La Creevy dont la sympathie avait fait sur elle une profonde impression.

— Vous ne me mettez pas pour cela à la porte de chez vous, reprit miss La Creevy avec autant de bonne humeur apparente qu'elle pouvait en

mettre dans cette séparation. J'irai vous voir très souvent ; j'irai savoir de vos nouvelles ; et quand il n'y aurait pas, dans toute la ville ou dans tout l'univers, un autre cœur pour s'intéresser à votre bonheur, sachez bien qu'il y aura toujours une petite ermite du Strand qui priera pour vous soir et matin. »

CATHERINE S'EN REVINT TRISTEMENT.



Là-dessus l'excellente femme, après une foule de petites mines extraordinaires qui lui auraient valu une fortune si elle avait su les reproduire avec fidélité sur l'ivoire ou sur la toile, alla s'asseoir dans un coin pour y pleurer à cœur joie. Mais ni pleurs, ni consolation, ni espoir, ni crainte n'empêchèrent le fatal samedi d'arriver, et avec lui Newman Noggs.

« De la part de M. Ralph Nickleby, dit-il quand il eut monté l'escalier, faisant ainsi sa commission avec son laconisme ordinaire.

— Nous sommes prêtes à l'instant, lui répondit Catherine.

— Comment va votre maître ? » lui demanda Mme Nickleby. Newman lança du côté de Catherine un regard qui disait bien des choses, et répondit, en appuyant d'un ton expressif sur le dernier mot de sa phrase, « que M. Ralph Nickleby se portait bien, et leur présentait ses amitiés ».

« Nous lui sommes bien reconnaissantes, dit Mme Nickleby.

— Très reconnaissantes ? reprit Newman, je le lui dirai. »

La petite bonne de miss La Creevy va chercher un fiacre. Le fiacre prend sa course avec les deux dames et les paquets à l'intérieur, Newman sur le siège près du cocher, en dépit de l'insistance de Mme Nickleby.

Les voilà donc qui s'enfoncent dans la Cité, descendant vers la rivière, puis, après une course longue et lente, car à cette heure les rues sont encombrées de véhicules de tout genre, ils finissent par s'arrêter devant une grande vieille maison sombre, dans la rue de la Tamise. La porte et les fenêtres avaient été tant de fois éclaboussées par la boue, qu'à la voir si sale on pouvait croire qu'elle n'avait pas été habitée depuis dix années.

Newman ayant aidé à décharger le fiacre, introduisit ces dames dans leur nouvelle demeure.

Qu'elle était vieille ! qu'elle était triste ! qu'elle était noire ! Comme les appartements en étaient silencieux et sombres, dans ce quartier autrefois si plein de vie et de mouvement !

Newman fit à ces dames les honneurs de deux chambres, au premier étage, qu'on avait eu l'attention de chercher à rendre habitables. Dans l'une étaient quelques chaises, une table, un vieux tapis de cheminée. Le feu était tout apprêté dans la grille. L'autre chambre contenait un vieux bois de lit à tenture et quelques menus articles d'ameublement essentiel.

« Voyez, ma chère, dit Mme Nickleby, s'efforçant d'être contente, votre oncle n'a-t-il pas pensé à tout, pourvu à tout ? car nous n'aurions eu pour nous coucher que le lit que nous avons acheté hier, s'il n'avait pas eu soin de nous tenir celui-là prêt.

— C'est très aimable assurément », repartit Catherine, en promenant ses regards autour d'elle.

Newman Noggs ne leur dit pas que c'était lui qui avait dépisté les vieux meubles qu'elles voyaient, dans la cave ou dans le grenier ; que c'était encore lui qui leur avait mis, là-bas sur la planche, deux sous de lait pour le thé ; qui leur avait rempli d'eau la bouilloire rouillée et l'avait dressée sur la plaque de la cheminée ; que c'était lui qui avait ramassé sur le quai et demandé aux voisins quelques morceaux de charbon de terre ; mais l'idée que c'était à Ralph Nickleby qu'on en faisait honneur irrita si fort son imagination nerveuse, qu'il ne put s'empêcher de faire craquer ses dix doigts l'un après l'autre.

« Nous n'avons pas besoin de vous retenir plus longtemps, je pense, dit Catherine.

— Je n'ai plus affaire ici ? demanda Newman.

— Non, je vous remercie, répondit miss Nickleby.

— M. Noggs, ma chère, ne serait peut-être pas fâché de boire un coup à notre santé ? » dit Mme Nickleby en fouillant dans son ridicule pour y chercher quelque pièce de monnaie.

— J'ai peur, objecta Catherine avec hésitation (car elle avait remarqué un mouvement de répugnance sur la figure de Newman), j'ai peur qu'une offre pareille ne lui fasse de la peine. »

Newman Noggs, saluant là-dessus la demoiselle d'un air qui sentait plus son gentleman qu'on ne l'aurait pensé à voir son extérieur misérable, mit sa main sur son cœur et, s'arrêtant un moment, de l'air d'un homme qui voudrait bien dire quelque chose, mais qui ne sait que dire, il sortit de la chambre. Lorsque les échos discordants de la lourde porte d'en bas, quand elle retomba sur son loquet, retentirent dans cette mesure, Catherine se sentit presque la tentation de le rappeler pour le prier de rester quelques moments encore. Mais elle fut elle-même honteuse de sa peur, et Newman Noggs reprit sa route pour retourner chez lui.

XX

Nicolas avait mille fois raison de maudire l'heure où il avait accepté l'invitation de Mlle Squeers. Cette jeune personne, désormais, crut avoir le droit de le haïr et de le détester à cœur joie. Digne fille de la noble maison des Squeers, elle va pouvoir, tous les jours, à chaque heure du jour, humilier l'orgueil de cet homme, par ces petites insultes et ces privations répétées auxquelles ne pourrait résister la créature la plus insensible, mais plus insupportables pour un vaniteux comme Nicolas.

« C'est bon, s'était dit cette charmante personne, il verra si je ne lui détache pas un peu bien ma chère mère, quand elle va revenir ! »

En vérité Mme Squeers était déjà assez mal disposée envers lui pour que Mlle Fanny pût se dispenser de l'exciter encore ; cependant elle tint parole. Et le pauvre Nicolas, déjà mal nourri, logé d'une manière indécente, condamné à voir autour de lui le spectacle continu d'une avarice sale et sordide, se vit dès lors, par-dessus le marché, en butte à tous les indignes traitements que peut suggérer une noire malice ou la plus rapace cupidité.

Encore si on se fût borné là ! mais on avait inventé un système de vexation bien plus machiavélique qui lui navrait le cœur et le mettait presque hors de lui, tant il était injuste et barbare.

Cette malheureuse créature, Smike, depuis le soir où Nicolas lui avait parlé avec bonté dans la classe, l'avait suivi partout, incessamment occupé des moyens de lui rendre quelque petit service. Il allait au-devant de tous ses désirs pour les satisfaire avec tout le zèle dont sa faible intelligence le rendait capable, et se trouvait heureux rien que d'être auprès de lui. On le voyait assis à côté de lui des heures entières, les yeux patiemment fixés sur sa figure. Un mot de M. Nickleby suffisait pour illuminer son visage altéré par le chagrin, et pour y jeter, en passant, comme un reflet de bonheur. Il n'était plus le même, maintenant qu'il avait un but. Car il en avait un désormais : c'était de montrer de l'attachement à la seule personne qui, pour lui être tout à fait étrangère, ne l'en avait pas moins traité, sinon comme un ami, au moins comme une créature humaine.

C'était sur ce malheureux que tombaient toute la rancune et la mauvaise humeur de chaque instant, qui n'osaient s'épancher sur Nicolas. La peine et

le travail n'étaient rien pour lui, il en avait si bien contracté l'habitude ! Des soufflets donnés sans aucune apparence de raison, il les aurait encore soufferts comme une condition de son rôle misérable, car il avait aussi appris à s'y faire, par un long et rude apprentissage. Mais sitôt qu'on se fut aperçu qu'il s'attachait à Nicolas, c'étaient tous les jours, et le soir et le matin et à midi, des soufflets et des claques, des claques et des soufflets qu'on lui donnait pour tout potage. Squeers était jaloux de l'influence qu'avait gagnée son sous-maître en si peu de temps : quant à sa famille, elle le haïssait. Smike payait donc pour deux. Nicolas le voyait bien, et grinçait des dents chaque fois qu'il était témoin de ces vengeances lâches et barbares.

Il venait de faire un plan de leçons régulières à donner aux enfants ; et, un soir qu'il se promenait de long en large dans l'affreuse salle d'étude, son cœur se soulevait à l'odieuse pensée que sa protection et sa bienveillance n'avaient fait qu'accroître la misère de l'être misérable dont l'isolement absolu avait d'abord éveillé sa pitié, lorsque ses pas s'arrêtèrent machinalement dans un coin obscur où était assis le triste objet de ses réflexions.

Le pauvre malheureux se pâmait sur un livre en lambeaux, la figure encore toute humide des traces de ses larmes récentes. Il faisait de vains efforts pour obtenir un résultat qu'un enfant de neuf ans, de moyens ordinaires, n'aurait pas eu de peine à obtenir mieux que lui. Mais pour lui, avec le trouble et la confusion que la brutalité de son tyran avait jetés dans sa cervelle de dix-neuf ans, tout était lettres closes, mystère et désespoir. Pourtant il restait assis avec patience dans son coin, à répéter sans fin la page indiquée, non qu'il fût stimulé par un sentiment d'ambition enfantine, car il était le plastron et le pâтира, même des élèves grossiers dont il était entouré ; mais il se sentait inspiré par l'unique et vif désir de faire plaisir au seul ami qu'il eût au monde.

Nicolas lui mit la main sur l'épaule.

« Je ne peux pas y réussir, dit la malheureuse créature, levant la tête avec un amer désappointement peint sur tous les traits de son visage ; non, je ne peux pas.

— Pourquoi essayez-vous ? » répliqua Nicolas.

Le pauvre garçon branla la tête, et, fermant son livre avec un soupir, porta autour de lui un triste regard et reposa sa tête sur son bras : il pleurait.

« Au nom du ciel, s'écria Nicolas d'une voix émue, ne pleurez pas, je ne peux pas souffrir de vous voir en cet état.

— Aussi, on me traite plus rudement que jamais, dit Smike en sanglotant.

— Je le sais bien, reprit Nicolas, c'est vrai.

— Si ce n'était pas vous, dit la victime de Squeers, je serais déjà mort ; on me tuerait, oui, on me tuerait, je suis sûr qu'on le ferait.

— Vous ne serez pas si maltraité, reprit Nicolas en remuant la tête d'un air triste, quand je serai parti.

— Parti ! s'écria l'autre en le regardant attentivement en face.

— Allons ! soyez calme, oui, parti.

— Est-ce que vous partez ? demanda Smike avec vivacité et à voix basse.

— Je n'en sais rien, répliqua Nicolas ; je me parlais à moi-même sans trop songer que vous étiez là.

— Dites-moi, reprit Smike d'un air suppliant, oui, dites-moi, est-ce que vous partirez, dites ?

— J'y serai bien contraint à la fin ; mais, bah ! j'ai le monde devant moi, après tout !

— Le monde ? demanda Smike ; dites-moi, le monde est-il aussi mauvais et aussi triste que cette prison ?

— Dieu merci, non ! répondit Nicolas, suivant le cours de ses propres pensées ; ses peines les plus rudes, ses travaux les plus pénibles seraient encore le bonheur en comparaison.

— Et irai-je vous y retrouver ? demanda Smike avec une volubilité de paroles et une vivacité de transports qui ne lui étaient pas ordinaires.

— Oui, répondit Nicolas, qui voulait calmer son agitation.

— Non, non, laissez-moi, dit l'autre en lui serrant les mains. Irai-je vous y retrouver ? dites. Ah ! répétez-moi que oui, que je serai sûr de vous retrouver.

— Certainement, répliqua Nicolas, poussé par le même sentiment d'humanité, et je vous viendrai en aide, je vous secourrai, et je ne serai pas pour vous une source de chagrins nouveaux, comme je l'ai été ici. »

Alors l'infortuné, dans son délire, prit les deux mains du jeune homme, les pressa dans les siennes, les serra contre sa poitrine, pendant que sa voix éclatait en une foule de sons inarticulés tout à fait inintelligibles. Mais, en voyant entrer Squeers dans ce moment, il se retira bien vite au fond de son vieux coin.

Le pauvre Smike, poussé à bout, prit un jour la fuite. Il fut bien vite rattrapé et mis à la cave, en attendant que M. Squeers lui travaillât les côtes, en présence de tous les élèves.

XXI

La nouvelle que Smike avait été repris et ramené en triomphe se répandit de proche en proche comme le feu grégeois, dans toute cette petite population affamée, et ils restèrent là sur le qui-vive toute la matinée, regardant sur la pointe du pied si la représentation n'allait pas commencer.

Cependant, ils devaient rester sur la pointe du pied jusqu'au milieu du jour, car Squeers avait voulu dîner pour prendre des forces et se donner du cœur par des libations fréquentes. Quand il se sentit en état, on le vit apparaître, accompagné de son aimable épouse, le visage animé, l'œil expressif, le bras armé d'un terrible instrument de flagellation, fort, souple, goudronné, enfin un fouet tout neuf, acheté le matin même tout exprès pour l'exécution.

« Tous les élèves sont-ils ici ? » demanda Squeers d'une voix de tonnerre.

Tous les élèves y étaient bien, mais pas un n'osait répondre.. Squeers promena ses regards par tous les rangs pour s'en assurer lui-même, et, en rencontrant ses regards, tous les yeux se baissèrent,

« Que chacun reste en place, » dit Squeers, frappant sur son pupitre, comme c'était son usage favori, et contemplant avec une joie sombre le tressaillement universel qui ne manquait jamais de s'ensuivre... « Nickleby, à votre pupitre, monsieur ! »

Plus d'un témoin de cette scène put observer dans les traits du jeune maître une expression étrange qui ne lui était pas ordinaire. Cependant il alla s'asseoir à sa place sans desserrer les lèvres. Squeers, jetant un coup d'œil de triomphe à son subalterne et un regard de despotisme universel sur les petits enfants, sortit un moment de l'étude pour y rentrer bientôt, traînant Smike qu'il tenait au collet.

Partout ailleurs l'apparition d'un malheureux, harassé, désespéré comme l'était Smike, eût été accueillie, du moins, par un murmure de compassion et de colère. Le seul effet qu'il produisit ici, c'est que les spectateurs inquiets s'agitaient sur leurs bancs, osant à peine se jeter les uns aux autres un regard furtif d'indignation et de pitié.

Heureusement ces regards échappèrent à Squeers, dont toute l'attention était concentrée sur le pauvre Smike, quand il lui demanda, suivant sa

coutume invariable en pareil cas, s'il avait quelque chose à dire pour sa défense.

« Rien, je suppose ? » ajouta-t-il, grimaçant un sourire diabolique.

Smike porta les yeux autour de lui, et les reposa un moment sur Nicolas, comme s'il s'attendait à le voir intercéder pour lui ; mais Nicolas ne levait pas les siens de dessus son pupitre.

« Avez-vous quelque chose à dire ? » demanda Squeers pour la seconde fois, et il fit faire à son bras droit trois ou quatre évolutions préparatoires, seulement pour essayer la force et la souplesse de son poignet. « Madame Squeers, ma bonne amie, prenez garde, retirez-vous un peu ; c'est à peine si j'ai assez de place.

— Grâce ! monsieur, cria Smike.

— Oh ! voilà tout ? rien de plus ? dit Squeers ; eh bien ! oui, je vais vous faire grâce de la vie, j'arrêterai mon bras avant que vous soyez tout à fait mort.

— Ha ! ha ! ha ! et Mme Squeers se mit à rire, en voilà une bonne farce !

— J'y ai été poussé, dit Smike d'une voix défaillante en jetant de nouveau un regard suppliant autour de lui.

— Poussé ! ah ! vous y avez été poussé, dit Squeers ; alors ce n'était pas votre faute ; c'était la mienne, je suppose, hein !

— Un méchant ingrat, un petit cochon, un chien d'animal, une brute obstinée, s'écria Mme Squeers, en fourrant sous son bras la tête de Smike pour lui administrer une taloche après chaque épithète. Qu'est-ce qu'il veut dire par là ?

— Laissez-le un moment, ma chère, répliqua Squeers, nous allons tirer cela au clair. »

Mme Squeers, que l'ardeur de la vengeance avait mise hors d'haleine, lâcha Smike que Squeers saisit dans ses griffes. Déjà il l'avait frappé d'un coup terrible, et sa victime, tressaillant sous le fouet, avait poussé un cri de douleur. Déjà il levait le bras pour frapper un coup plus vigoureux encore, lorsque tout à coup Nicolas Nickleby sauta de sa place, et d'une voix qui fit trembler les solives, lui cria :

« Arrêtez !

— Qui est-ce qui a crié « Arrêtez » ! demanda Squeers en roulant autour de lui des yeux égarés par la colère.

— Moi, répondit Nicolas en s'avancant vers lui : que tout cela finisse.

— Que tout cela finisse ? repartit Squeers avec un cri de rage.

— Oui », dit Nicolas d'une voix de tonnerre.

Profondément stupéfait d'une pareille hardiesse, Squeers lâcha Smike et, reculant d'un pas ou deux, fixa sur Nicolas un regard véritablement effrayant.

« Je l'ai dit, répéta Nicolas sans se laisser émouvoir, cela finira, j'y mettrai ordre. »

Squeers tenait toujours fixé sur lui son regard terrible ; les yeux lui sortaient de la tête. Il ne pouvait dire un seul mot, il était muet d'effarement.

« Vous n'avez tenu aucun compte de mon intervention pacifique en faveur de ce pauvre garçon, dit Nicolas ; vous n'avez pas même répondu à la lettre dans laquelle je vous demandais son pardon et vous promettais qu'il resterait tranquille désormais sous ma responsabilité. Si donc j'interviens ici publiquement, vous ne pouvez m'en faire un reproche, prenez-vous-en à vous-même et non à moi.

— Voulez-vous vous rasseoir, va-nu-pieds ; cria Squeers hors de lui en ressaisissant Smike avec une rage nouvelle.

— Misérable, repartit Nicolas d'un air farouche, si vous le touchez, gare à vous ! Je ne suis pas là pour vous laisser faire : le sang me bout dans les veines, et je me sens la force de terrasser dix hommes comme vous. Prenez-y garde, au nom du ciel ; car, si vous me poussez à bout, je ne vous manquerai pas.

— Retirez-vous ! cria Squeers brandissant son arme.

— J'ai un long arriéré à solder, dit Nicolas rouge de colère, et mon indignation pour toutes les insultes que j'ai souffertes s'accroît des lâches cruautés que vous exercez sur des enfants sans défense, dans cette caverne abominable. Prenez-y garde, car si vous me mettez hors de moi, c'est sur votre tête que les conséquences retomberont de tout leur poids. »,

Il n'avait pas fini, que Squeers, dans un transport de rage violent, poussa un cri semblable au hurlement d'une bête sauvage, lui cracha à la figure, et, levant son instrument de torture, lui en donna à travers la face un coup, qui laissa immédiatement une empreinte livide dans la chair.

« MISÉRABLE », REPARTIT NICOLAS D'UN AIR FAROUCHE.



Égaré par la douleur et concentrant en ce moment dans un même sentiment de rage son mépris et son indignation, Nicolas se jette sur lui, lui arrache le fouet, prend d'une main son ennemi à la gorge, et de l'autre le corrige jusqu'à ce qu'il demande quartier.

Les enfants, à l'exception de maître Squeers, qui, venant en aide à son père, harcelait l'ennemi sur les derrières, ne remuaient ni pieds ni mains. Mais Mme Squeers aidait son mari à sa manière en poussant des cris de Mélusine, en s'accrochant aux pans de son habit pour essayer de l'arracher à son adversaire exaspéré. Pendant ce temps-là Mlle Squeers, qui avait regardé par le trou de la serrure, dans l'espérance de voir un autre dénouement, se précipita dans l'étude dès la première attaque, faisant pleuvoir les encriers sur la tête de son prétendu prétendant. Elle battait de ses petites mains Nicolas à cœur joie, s'animant à chaque nouvel assaut, et communiquant par ses pensées furibondes une force qui n'était point méprisable aux bras qu'elle tenait de sa mère, par hérédité ; et ce n'est pas peu dire.

Nicolas, dans le feu de l'action, ne ressentait pas plus les coups de miss Fanny que si elle l'avait caressé avec des plumes d'autruche ; mais à la fin, fatigué de ce bruit et de ce désordre, et sentant que son bras allait se lasser, il ramassa, pour en finir, le reste de sa force dans une demi-douzaine de gourmades bien appliquées, et puis, de toutes ses forces, lança M. Squeers loin de lui. La violence du coup fit faire la culbute à Mme Squeers par-

dessus un banc, contre lequel Squeers alla se cogner la tête ; après quoi il s'étendit tout de son long, étourdi et sans mouvement.

Après cet heureux succès, après s'être assuré avec satisfaction que Squeers n'était pas mort, comme il en avait eu d'abord quelque appréhension désagréable, mais seulement étourdi, Nicolas laissa à sa famille le soin de le remettre sur pied, et se retira pour réfléchir sur le meilleur parti qu'il avait à prendre. En quittant l'étude, il chercha Smike d'un œil inquiet ; mais Smike avait disparu.

XXII

Après quelques moments de réflexion, il fit un petit paquet de ses hardes, qu'il mit dans une valise, et s'en alla par la grande porte, marchant fièrement sans rencontrer d'obstacles ; il se trouva bientôt sur le pavé de la route de Greta-Bridge,

Quand il eut repris assez de sang-froid pour envisager sérieusement sa nouvelle situation, il ne la vit pas sous un jour bien flatteur ; il avait en tout et pour tout, dans sa poche, une pièce de cinq francs et quelque menue monnaie. Il était à peu près à quatre-vingt-cinq lieues de Londres, et cependant il était résolu à s'y rendre tout droit, pour s'assurer, entre autres choses, de la fidélité des détails que M. Squeers ne manquerait pas de transmettre à son oncle sur les événements du jour.

Il n'en était que trop facilement arrivé à cette conclusion que par malheur la chose n'était pas possible, lorsque, en levant les yeux, il vit venir à lui un cavalier dans lequel, à son grand regret, il reconnut M. John Browdie, le brave commissionnaire en grains, avec son sarrau de grosse toile et ses longues guêtres de cuir, pressant le pas de sa bête à l'aide d'une bonne houssine de frêne qui paraissait avoir été fraîchement coupée sur quelque jeune sujet.

« Je ne suis pas d'humeur, se dit Nicolas, à recommencer le vacarme. En voilà déjà bien assez, et cependant je ne puis pas me dispenser d'avoir une explication avec cet honnête nigaud ; qui sait ? peut-être même de recevoir quelques bons coups de la houssine que je lui vois en main. »

Au fait, il n'avait peut-être pas tort de croire que ce serait une suite inévitable de leur rencontre ; car John Browdie, aussitôt qu'il aperçut Nicolas, tourna la tête de son cheval du côté de la contre-allée des piétons, et s'arrêta pour l'attendre au passage. Et même, quand il fut bien en face de lui, il lui lança, entre les deux oreilles de son cheval, un regard qui n'était pas tendre.

« Votre serviteur, mon jeune monsieur, dit John.

— Et moi le vôtre, dit Nicolas.

— Eh bien ! nous nous retrouvons donc, à la fin. »

Et John fit sonner l'étrier sous un coup assez gaillard de sa houssine de frêne.

« Oui, répondit Nicolas. Tenez, reprit-il d'un air franc et ouvert après un moment d'hésitation, nous ne nous sommes pas quittés en très bons termes, la dernière fois que nous nous sommes vus ; c'est ma faute, à ce qu'il me semble ; et cependant je n'avais pas l'intention de vous faire de là peine, je ne me doutais même pas que je vous en faisais ; j'en ai eu bien du regret après. Voyons, voulez-vous que nous échangions une poignée de main ?

— Une poignée de main ! s'écria le brave garçon du Yorkshire ; ah ! bien sûr ! »

Alors, se penchant sur sa selle, il secoua cordialement la main de Nicolas.

« Mais qu'est-ce que vous avez donc à la figure, hein ? On dirait qu'elle est toute meurtrie.

— C'est un coup de fouet, dit Nicolas en rougissant, oui, un coup en plein visage ; mais celui qui me l'a donné n'en a pas été le bon marchand, quoique je lui en aie bien payé les intérêts.

— Pas possible ! s'écria John Browdie ; ah ! c'est bien fait ; j'aime cela, moi.

— Le fait est, reprit Nicolas un peu embarrassé de cet aveu, le fait est que j'ai été frappé.

— Voyez-vous cela ! » dit John Browdie d'un air de compassion, car il avait la force et la taille d'un géant, et, selon toute apparence, Nicolas ne lui semblait qu'un nain ; « est-ce Dieu possible ?

— Oui, je l'ai été, répondit Nicolas, par ce drôle de Squeers ; aussi je l'ai rossé solidement, et c'est ce qui fait que je m'en vais.

— Bah ! » s'écria John Browdie, dans une espèce d'extase, et d'une voix si retentissante que son cheval en fit un soubresaut terrible : « vous avez battu le maître d'école ! oh ! oh ! oh ! battre le maître d'école ! En voilà du nouveau ; encore une poignée de main, l'ami ; battre le maître d'école ! par ma fine, je ne vous en aime que mieux. »

John Browdie était si heureux, qu'il en riait encore et toujours ; et ses éclats étaient si bruyants que les échos d'alentour en renvoyaient de joyeux concerts. Et pendant tout le temps il tenait la main de Nicolas, et la secouait de tout son cœur. Enfin quand cet accès de fou rire fut passé, il s'informa de ce que Nicolas allait faire. Quand l'autre lui répondit qu'il allait à Londres, il branla la tête en signe de doute, et lui demanda s'il savait ce que prenaient les diligences pour le voyage.

« Non, répondit Nicolas, je n'en sais rien, mais cela n'a pas grande importance pour moi : j'ai l'intention d'aller à pied.

— Aller à pied à Londres ! cria John stupéfait.

— Tout du long encore, reprit Nicolas ; mais voilà déjà quelques pas que je perds à causer avec vous, ainsi, au revoir.

— Oh ! que non ! répliqua l'honnête villageois, tout en contenant l'ardeur de son cheval. Dites donc, encore un mot. Combien avez-vous d'argent ?

— Pas beaucoup, répondit Nicolas en rougissant, mais cela me suffira. Qui langue a terre a. »

John Browdie, sans faire aucune observation, porta la main à sa poche ; il en tira une vieille bourse de cuir, peu élégante, mais bien rebondie, et il insista pour que Nicolas lui permît de lui prêter ce dont il avait besoin pour le moment.

« Allons, pas de fausse honte ! prends tout ce qu'il te faut pour retourner chez toi. Je sais bien que tu me le rendras quelque jour. »

Nicolas céda, mais il ne voulut absolument lui emprunter qu'un louis, et il fallut que John Browdie en passât par là, malgré toutes ses instances pour lui faire accepter davantage. « Car, disait-il, en vrai naturel d'un pays renommé pour sa prudence, si tu ne dépenses pas tout, tu pourras toujours trouver une occasion de me le renvoyer franc de port. »

« Prends toujours mon bâton pour t'aider dans ta marche, ajouta-t-il en lui mettant sa houssine dans la main ; allons, bon courage et bonne chance ! Battre le maître d'école ! voilà bien le meilleur conte que j'aie entendu conter depuis vingt ans. »

A ces mots, avec une délicatesse que l'on n'eût pas attendue d'une éducation aussi imparfaite, il recommença à dessein, en partant, une longue série d'éclats de rire, pour éviter d'entendre les remerciements que lui prodiguait Nicolas. Puis il piqua des deux et prit un bon petit galop ; il se retournait de temps en temps du côté de Nicolas qui était resté là à le regarder, et l'encourageait gaiement de la main à continuer son chemin.

Nicolas ne quitta des yeux le cheval et le cavalier que quand ils eurent disparu au tournant d'une colline. Alors il se remit en marche.

Il n'alla pas bien loin, ce soir-là, car le jour commençait à baisser, et une neige épaisse qui venait de tomber avait rendu la marche difficile et le chemin douteux ; on pouvait s'égarer aisément, à moins d'être un piéton consommé. Il passa la nuit dans une chaumière, où les voyageurs de la

classe la plus modeste trouvaient des lits à bon marché. Le lendemain, il se leva de bonne heure, et le soir il arriva à Boroughbridge. Pendant qu'il traversait le bourg, pour trouver à loger cette nuit-là à bon marché, il aperçut une grange vide à une centaine de pas de la route ; il s'y blottit chaudement dans un coin, étendit ses membres fatigués sur la paille, et ne tarda pas à s'endormir.

Le lendemain matin, à son réveil, comme il repassait dans son esprit ses songes de la nuit, qui tous se ressentaient de son séjour à Dotheboys-Hall, il se mit sur son séant, se frotta les yeux et fixa ses regards avec une émotion croissante sur un objet immobile, planté à quelques pas de lui.

« C'est étrange, s'écria-t-il. Serait-ce donc, par hasard, quelque ombre fugitive des visions qui viennent d'agiter mon sommeil ? Car ce ne peut être une réalité, et cependant je... oui, je suis bien éveillé. Smike ! »

L'ombre bougea, se leva, chancela, et tomba à deux genoux devant lui : c'était bien Smike.

« Pourquoi vous prosterner-vous à mes pieds ? dit Nicolas en se hâtant de le relever.

— Pour aller avec vous, partout, partout, jusqu'au bout du monde, jusqu'à la tombe du cimetière, répondit Smike en se cramponnant après sa main. Permettez-moi de vous suivre, oh ! permettez-le-moi Soyez mon refuge, mon bon ami, car je n'en ai pas d'autre ; emmenez-moi avec vous, je vous en supplie.

— Vous avez là, lui dit Nicolas avec douceur, un ami qui ne peut pas vous être d'un bien grand secours. Et comment vous trouvez-vous ici ? »

Il paraît qu'il l'avait suivi, sans le perdre de vue, tout le long du chemin. Il avait épié son sommeil, pour être debout en même temps que lui ; il s'était arrêté à chaque halte que Nicolas avait faite pour prendre du repos, toujours sans se montrer, tellement il craignait d'être renvoyé. Même alors, son intention n'était pas de se montrer encore, mais Nicolas s'était éveillé plus tôt qu'il n'y avait compté, et il n'avait pas eu le temps de se cacher.

« Pauvre garçon, dit Nicolas, votre triste sort ne vous permet guère de compter sur un autre ami ; et celui qui vous parle en ce moment est pauvre et sans ressource, comme vous.

— Me permettez-vous, dites, me permettez-vous d'aller avec vous ? demanda Smike d'une voix timide. Vous aurez en moi un serviteur fidèle et laborieux, je vous le promets. Je n'ai pas besoin d'habits, ajouta la pauvre

créature en rajustant de son mieux ses haillons, ceux-ci peuvent aller encore. Je n'ai besoin que d'une chose, c'est d'être près de vous.

— Eh bien, restez-y, s'écria Nicolas, et que ce monde soit pour vous ce qu'il sera pour moi, jusqu'au jour où nous le quitterons l'un et l'autre pour un monde meilleur. Venez. »

En disant ces mots, il chargea sa valise sur ses épaules, et, prenant d'une main son bâton, tendit l'autre à son protégé, ravi de bonheur ; puis ils sortirent ensemble de la vieille grange.

XXIII

Dans le quartier de Londres où se trouve situé Golden-Square, il y a une rue abandonnée, déserte, déchue, bordée de deux rangées irrégulières de grandes maisons de maigre apparence, qui ne semblent guère occupées, depuis quelques années, qu'à se dévisager les unes les autres. C'est au troisième étage de l'une de ces maisons que demeurait Newman Noggs.

Le premier étage était occupé par la femme et les enfants d'un M. Kenwigs, et par M. Kenwigs lui-même. M. Kenwigs était un tourneur en ivoire qui jouissait d'une certaine considération parmi les locataires, parce qu'il occupait à lui seul tout le premier, composé de deux chambres. D'ailleurs Mme Kenwigs était tout à fait une dame comme il faut, et d'une famille très distinguée, car elle avait un oncle receveur des taxes de la compagnie de distribution des eaux ; et puis, ça n'était pas tout : les deux filles aînées de Mme Kenwigs allaient deux fois la semaine à une école de danse du voisinage, avec leurs cheveux blond filasse ornés de nœuds de ruban bleu, retombant sur leur dos en queues abondantes, et leurs petits pantalons blancs garnis de dentelle à la cheville. Voilà les raisons, sans compter qu'il y en avait bien d'autres, trop longues à énumérer, qui faisaient considérer Mme Kenwigs comme une personne dont la connaissance n'était pas à dédaigner, et qui la désignaient naturellement aux caquets incessants de toutes les commères du quartier, à plus de vingt pas de chez elle.

C'était l'anniversaire du jour trois fois heureux où l'église anglicane, en sa qualité de religion de l'État, avait assuré à M. Kenwigs la possession légitime de Mme Kenwigs. Aussi, pour en fêter le souvenir, Mme Kenwigs avait invité un petit nombre d'amis d'élite à faire une partie de cartes et à souper. Elle avait mis une robe neuve pour les recevoir, et cette robe d'une couleur éclatante, et d'une coupe toute moderne, eut un succès extraordinaire.

Toute cette beauté de Mme Kenwigs, quand elle était habillée, et la noblesse de ses manières, qui aurait même pu faire croire qu'elle avait au moins cuisinière et femme de chambre, ne l'empêchaient pas de se donner un mal terrible dans son ménage ; beaucoup trop assurément pour une

constitution si délicate et si distinguée, si elle n'avait pas mis son orgueil à passer pour une bonne ménagère. Pourtant, ce jour-là, elle avait fini par réussir à ranger tout comme il faut ; rien ne manquait, tout était prêt, et la fortune semblait lui sourire quand elle songeait que M. le receveur lui-même avait promis de venir.

M. Noggs était de la partie, comme un homme dont on pouvait se faire honneur, vu qu'il avait été autrefois un gentleman.

Il y avait aussi la fille d'un pompier de théâtre, figurant dans les pantomimes. Jamais on n'avait vu de si belles dispositions pour la scène. Elle déclamait, elle chantait, que les larmes en venaient aux yeux de Mme Kenwigs.

La soirée était déjà fort avancée. La fille du pompier avait récité avec un entrain extraordinaire la Buveuse de sang. Tout le monde en était encore en extase, et Newman, qui, par parenthèse, ne s'était pas vu depuis longtemps aussi sobre à pareille heure, attendait le moment de placer un mot pour annoncer que le punch était prêt, quand on entendit frapper précipitamment à la porte, ce qui arracha à Mme Kenwigs un cri perçant, car elle eut immédiatement l'idée que son nouveau-né venait de tomber du lit. Ce nouveau-né avait été remis à l'étage supérieur et confié aux soins d'une petite bonne de louage.

« Qui est là ? demanda M. Kenwigs, contrarié de cet incident.

— N'ayez pas peur, ce n'est que moi, dit un des locataires du troisième en passant par la porte entr'ouverte sa tête ornée d'un bonnet de coton malpropre. Le petit va à merveille ; je viens d'y jeter un coup d'œil en passant devant la chambre Il dort comme un bienheureux ainsi que la bonne, et quant à la chandelle, elle ne pourrait mettre le feu au rideau du berceau que s'il y avait un courant d'air. C'est M. Noggs que l'on demande

— Moi ? cria Newman abasourdi.

— Dame ! c'est une drôle d'heure, n'est-ce pas ? reprit l'homme au bonnet de coton ; mais ce sont aussi de drôles de gens, trempés jusqu'aux os, et crottés jusqu'aux oreilles. Voulez-vous que je leur dise de s'en aller ?

— Non, dit Newman en se levant. Ces gens, combien sont-ils ?

— Deux, répondit l'homme au bonnet de coton.

— Ils me demandent ?... par mon nom ?

— Par votre nom, répliqua le voisin : M. Newman Noggs tout du long. »

Newman réfléchit quelques secondes, puis il se hâta de sortir, marmottant entre ses dents qu'il allait revenir tout de suite. Il tint parole, car en moins

de rien, on le vit se précipiter dans la chambre, saisir, sans dire un mot d'excuse ou d'explication, une chandelle allumée et une chope du punch chaud, puis repartir en courant comme un fou.

« Que diable est-ce qu'il y a ? s'écria l'homme au bonnet de coton en rouvrant la porte ; attention ! Est-ce qu'il y aurait du bruit là-haut ? »

Les invités de M. Kenwigs se levèrent de leurs places dans une grande confusion, et, se regardant les uns les autres avec des signes d'inquiétude et de crainte, ils tendirent le cou en avant pour écouter avec attention.

XXIV

Newman Noggs grimpa l'escalier à la course, tenant en main le breuvage fumant qu'il avait dérobé avec si peu de cérémonie sur la table de M. Kenwigs, et, presque arraché des mains du percepteur des taxes.

Il porta son butin tout droit à son grenier, sur le derrière, où il trouva, les pieds en sang et presque sans chaussure, trempés, crottés, harassés, défigurés par les suites d'un voyage fatigant, Nicolas et Smike, tous deux exténués à la lettre par la fatigue inaccoutumée d'une marche longue et pénible.

Le premier soin de Newman fut de forcer Nicolas, par de tendres instances, à avaler d'un trait la moitié du punch, tout bouillant encore, ou peu s'en faut. Il passa ensuite à Smike pour lui verser le reste dans le gosier.

« Vous êtes tout trempé, dit Newman en passant rapidement ses mains sur l'habit que venait de quitter Nicolas ; et moi, moi, je n'ai pas seulement de quoi vous changer, ajouta-t-il en portant ses regards sur les vêtements mesquins dont il était couvert.

— J'ai dans mon paquet, répliqua Nicolas, d'autres habits, qui sont secs, ou du moins des effets qui vont pouvoir me servir ; mais si vous me regardez ainsi d'un air piteux, vous me ferez regretter plus amèrement encore de me voir forcé, pour cette nuit, à venir abuser de vos faibles ressources pour vous demander votre assistance et un abri. »

Nicolas avait beau dire, Newman n'en paraissait pas moins ému de pitié. Seulement, quand son jeune ami lui saisit cordialement la main. et lui déclara que rien au monde n'aurait pu le déterminer, même à lui faire connaître son arrivée à Londres, s'il n'avait pas eu une confiance entière dans la sincérité de ses offres de service, M. Noggs reprit sa sérénité, et il continua de faire, avec une extrême vivacité, tous les préparatifs qui étaient en son pouvoir, pour restaurer ses hôtes.

Ces préparatifs étaient bien simples, car les moyens de Newman ne répondaient pas à sa bonne volonté, loin de là. Et pourtant, si modiques qu'ils fussent, il y suppléait du moins par son activité et par son empressement. Par bonheur, Nicolas avait si bien administré, en route, son pauvre petit pécule, qu'il lui restait encore quelque chose. Donc, grâce à son

économie, il vit bientôt paraître sur la table du pain et du fromage avec un morceau de bœuf froid, le tout flanqué d'une bouteille d'eau-de-vie et d'un pot de porter. C'était assez, en tout cas, pour les rassurer contre la crainte de mourir de faim et de soif. Newman eut bientôt fait de dresser pour ses hôtes la seule couche qu'il pût leur préparer pour la nuit. Seulement, il insista avant tout pour que Nicolas changeât de vêtements, et pour que Smique acceptât son unique habit, dont ils ne purent l'empêcher de se dépouiller pour l'en revêtir. Les voyageurs, dès lors, se mirent en devoir d'expédier leur frugal repas avec plus de satisfaction que Nicolas n'en avait peut-être jamais éprouvé devant une table mieux servie.

Après cela ils s'approchèrent du feu, que Newman Noggs avait attisé de son mieux, et Nicolas, jusqu'alors arrêté par les sollicitations de son ami, impatient de le voir commencer par prendre du repos après son voyage, se mit à le presser vivement de questions sur sa mère et sur sa sœur.

« Bien, répondit Newman avec sa taciturnité ordinaire : bien, toutes les deux.

— Elles demeurent toujours dans la Cité ?

— Oui.

— Et ma sœur, elle n'a pas changé d'occupation depuis qu'elle m'a écrit qu'elle pensait pouvoir prendre goût à la sienne ? »

Newman ouvrit ses yeux un peu plus grands encore qu'à l'ordinaire, mais il ne répondit qu'en ouvrant la bouche et en remuant la tête, ce que ses amis avaient le droit d'interpréter par oui ou par non.

Néanmoins, comme le signe de tête était vertical et non horizontal, Nicolas supposa que la réponse était affirmative.

« Maintenant, écoutez-moi, dit Nicolas en posant sa main sur l'épaule de Newman. Avant d'essayer de les voir, j'ai cru convenable de venir à vous. Je craignais, en cédant à mon vif désir de les retrouver, d'avoir à me reprocher, pour ma satisfaction personnelle, de leur faire un tort qu'il ne serait pas en mon pouvoir de réparer. Quelles nouvelles mon oncle a-t-il reçues du Yorkshire ?

— Dois-je vous dire tout ? demanda Newman avec hésitation.

— Assurément ! au pis aller, vous pourrez exciter mon indignation, ou blesser mon orgueil, répondit Nicolas ; mais ma conscience n'a rien à me reprocher ; car si c'était à refaire, je ne ferais pas autre chose que ce que j'ai fait, et quelles que soient les conséquences qui doivent en résulter pour moi, je ne regretterai jamais ce que j'ai fait ; non, jamais ; dussé-je être réduit par

là à mourir de faim ou à mendier mon pain. Qu'est-ce qu'un peu de pauvreté ou de souffrance en regard de la plus basse et de la plus cruelle lâcheté ! Soyez-en sûr, si j'étais resté là, spectateur paisible, témoin passif d'une semblable injustice, je m'en voudrais à moi-même, et je croirais, en effet, avoir mérité le mépris de tout le monde. Quel abominable gredin ! »

XXV

Après cette gracieuse allusion à la mémoire de M. Squeers, Nicolas réprima ses transports de colère, et, faisant à Newman un récit fidèle de ce qui s'était, passé à Dotheboys-Hall, il le supplia de ne pas se faire prier et de ne lui rien cacher.

Vaincu par ses prières, M. Noggs tira d'une vieille malle une feuille de papier griffonnée, à ce qu'il semblait, en toute hâte, et, tout en témoignant par ses gestes de sa répugnance à le satisfaire sur ce point, il s'exécuta à peu près en ces termes :

« Mon cher jeune homme, il ne faut pas ainsi vous livrer à..... cela ne peut pas aller, vous comprenez, pour vous faire une situation dans le monde, si vous vous mettez à prendre le parti de tous ceux qui sont victimes de quelques mauvais traitements. Sapristi ! je suis tout fier de vous entendre me raconter cela ; du diable si je n'aurais pas voulu en faire autant moi-même. Voici la lettre que votre oncle a reçue avant hier. J'en ai pris copie à la hâte, en son absence. Voulez-vous que je vous la lise ?

— S'il vous plaît », reprit Nicolas. En conséquence, Newman lut ce qui suit :

« Dotheboys-Hall, jeudi matin.

» Monsieur,

» Papa me prie de vous écrire, regardant comme douteux qu'il puisse jamais recouvrer l'usage de ses jambes, ce qui fait qu'il ne peut mettre la main à la plume.

» Nous sommes tous sens dessus dessous. Papa a sur la figure un masque de plais bleuds et vertes, sans conter qu'il y a deux bans qui sont taints de son cent. Il a fallu le faire transporter dans la cuisine où il est encore couché. Vous pouvez juger par là qu'il a été bien bâé.

» Quand votre neveu que vous aviez recommandé comme maître d'étude a eu fait ça à papa, et sauté sur lui, trépignant son corps avec ses pieds et un langage que je me garderai bien de rapporter pour ne pas salir ma plume, il a frappé mamman avec une violence abominable, l'a flanqué par terre et lui a enfoncé son peigne d'écaille plusieurs pouces dans la tête. Un peu plus, et il aurait pénétré dans le crâne. Nous avons un certificat de médecin, attestant que, si c'était arrivé par malheur, le peigne d'écaille aurait fait une lésion au cerveau.

» Moi et mon frère nous avons été ensuite la victime de sa furie, et nous en avons tant souffert, qu'on peut conjecturer que nous avons quelque mal en dedans, d'autant plus qu'il n'y a pas de marques extérieures. Je ne fais que geter les hauts cris tout le temps que je vous écris, ainsi que mon père, ce qui m'empêche de faire attention, aussi j'espère que vous excuserez mes fautes.

» Le monstre, après avoir rassasié sa soif de cent, s'est sauvé avec un mauvais sujet finit qu'il avait excité à la révolte, et une bague de grenat appartenant à maman. Comme les constables n'ont pu mettre la main sur lui, on suppose qu'il sera monté dans quelque diligence. Papa vous prie, si vous le revoyez, de faire renvoyer la bague ; quant à ce voleur assassin, on peu le laisser aller, parce que, si on le poursuivait en justice, il en serait quitte pour la déportation, tandis qu'en le laissant faire on est sûr de le voir pendu avant peu, ce qui nous épargnera tout embarras, et sera d'ailleurs beaucoup plus satisfaisant.

» Dans l'espérance d'une réponse, a votre commodité,

» Je me dis

» Votre très humble servante,

» FANNY SQUEERS. »

« P.-S. — Sa sotise me fait pitié, et je le méprise. »

Un profond silence succéda à la lecture de cette belle épître ; pendant ce temps-là Newman Noggs, en repliant la lettre, considérait avec une sorte de

compassion grotesque le mauvais sujet fini.en question. Quant au pauvre SMIKE, qui ne comprenait dans tout cela qu'une chose, à savoir qu'il avait été malheureusement la cause de la mésaventure de Nicolas et des calomnies dont il était victime, il était là, sur sa chaise, muet et découragé, l'air accablé et le cœur brisé.

« Monsieur Noggs, dit Nicolas après quelques moments de réflexion, il faut que je sorte à l'instant.

— Sortir ! cria Newman.

— Oui, il faut que j'aille à Golden-Square. Ceux qui me connaissent ne croiront pas un mot de l'histoire de la bague, mais il pourrait entrer dans les vues de M. Nickleby ou convenir à sa haine de paraître y croire ; je dois, non pas à lui, mais à moi-même de montrer la vérité dans tout son jour, et d'ailleurs j'ai besoin de lui servir tout chauds deux ou trois mots d'explication que j'ai à échanger avec lui.

— Attendez, dit Newman.

— Je ne veux pas attendre, continua Nicolas avec résolution, et il se dirigeait du côté de la porte.

— Écoutez que je vous dise, reprit Newman en se plantant devant son impétueux ami, il n'y est pas, il est absent de Londres, il ne reviendra pas avant trois jours, et je sais qu'il ne répondra à cette lettre qu'après son retour.

— En êtes-vous bien sûr ? demanda Nicolas dans un état d'irritation croissante, et dans son impatience il parcourait à grandes enjambées l'étroit grenier.

— Bien sûr, répondit Newman. Il a eu à peine le temps de la lire quand on est venu le chercher. Et personne autre que lui n'en connaît le contenu.

— Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous dites là ? demanda Nicolas avec précipitation. Personne ? pas même ma mère ou ma sœur ? Si je croyais qu'elles en eussent... Il faut décidément que j'y aille, il faut que je les voie. Quel est le chemin ? où est-ce ?

— Allons, suivez mon conseil, dit Newman qui parlait alors avec la même vivacité qu'un autre, n'essayez de voir qui que ce soit, pas même votre sœur et votre mère, avant qu'il soit revenu chez lui. Je connais mon homme. N'ayez pas l'air d'avoir communiqué avec personne. A son retour allez droit à lui, et parlez-lui aussi hardiment que vous voudrez. Il sait bien ce qu'il en est ; il est assez malin pour deviner toute la vérité ; vous pouvez vous en fier à lui.

— Vous avez de l'amitié pour moi, vous le connaissez mieux que personne, reprit Nicolas après un moment de réflexion. Eh bien, soit ! »

Newman qui, pendant cette conversation, était resté debout, le dos appuyé contre la porte, tout prêt à employer même la force, si c'était nécessaire, pour empêcher Nicolas de sortir, reprit sa chaise avec satisfaction. Puis, entendant bouillir l'eau dans la cafetière, il apprêta un bon verre de grog pour Nicolas, et en remplit un pot fêlé pour Smike et pour lui ; ils le burent en communauté dans la meilleure harmonie, pendant que Nicolas, le coude sur la table, la tête appuyée sur sa main, restait plongé dans une méditation profonde.

XXVI

La soirée des Kenwigs fut brusquement interrompue par un incident dramatique.

Qu'on se figure une succession soudaine et rapide des cris les plus aigus et les plus perçants, partant d'un étage supérieur, et, selon toute apparence, du second sur le derrière, où le petit nouveau-né des Kenwigs était en ce moment enchâssé dans un étroit cabinet. Au premier bruit, Mme Kenwigs, convaincue qu'un chat sauvage était allé y sucer l'âme et le souffle de l'enfant pendant que la petite bonne ronflait, s'élança vers la porte en se tordant les mains, en poussant d'affreux gémissements ; jugez de la consternation et de la confusion de toute la compagnie.

« Monsieur Kenwigs, allez voir ce que c'est, dépêchez-vous, cria la sœur de M. Kenwigs, s'attachant à la mère infortunée, pour l'arrêter de force dans son élan de tendresse maternelle ; mais, ma chère, ne vous démenez pas si fort, ou je serai obligée de vous lâcher.

— Mon bébé ! mon chéri, chéri, chéri bébé ! cria Mme Kenwigs, montant d'une note à chaque nouveau chéri, mon doux trésor, mon innocent petit Lillyvick, laissez-moi aller le voir, laissez-moi... al-al-al-aller. »

Pendant l'éjaculation de ces cris frénétiques, joints aux pleurs et aux lamentations des quatre petites filles, M. Kenwigs se mit à grimper l'escalier quatre à quatre. Au moment où il arrivait à la porte de la chambre d'où partait le bruit, il se trouva en face de Nicolas qui portait l'enfant dans ses bras. Il sortit avec une telle impétuosité qu'il fit dégringoler six marches au père infortuné, jusqu'au palier voisin. Là M. Kenwigs se remit sur ses pieds sans avoir seulement eu le temps de demander ce qu'il y avait.

« Rassurez-vous, cria Nicolas déjà descendu, le voilà : il n'y a plus rien ; c'est fini, allons, remettez-vous, il n'y a pas eu de mal. »

En même temps qu'il tirait tout le monde d'inquiétude par ces paroles, il tendait à Mme Kenwigs son enfant. Par parenthèse, dans sa précipitation, il avait emporté l'innocent Lillyvick sens dessus dessous. Puis il courut assister M. Kenwigs qui se frottait la tête de toutes ses forces, et n'était pas encore complètement remis de sa chute.

« LAISSEZ-MOI ALLER LE VOIR, LAISSEZ-MOI. »



« Ce n'est rien du tout, reprit-il en revenant à Mme Kenwigs. La petite fille qui était là pour veiller l'enfant, fatiguée, je suppose, sera tombée de sommeil, et elle s'est brûlé les cheveux à la chandelle. J'ai entendu les cris de la petite, continua Nicolas, je suis descendu assez vite pour empêcher le feu de brûler autre chose que ses cheveux ; mais, pour l'enfant, vous pouvez être sûre qu'il n'a rien ; car c'est moi-même qui l'ai retiré du lit, je vous l'ai apporté pour vous faire voir qu'il n'a pas de mal. »

Après cette courte explication, l'innocent Lillyvick faillit être étouffé, pour de bon cette fois, par les caresses des invités. Sa mère elle-même le serra si tendrement contre son cœur, qu'il en poussait des cris affreux. Cependant, par une transition naturelle, l'attention générale se reporta sur la petite fille qui avait eu l'audace de se roussir les cheveux, et qui, après avoir reçu de celles de ces dames qui étaient les plus énergiques, des claques et des bourrades, obtint la faveur d'être renvoyée chez elle gratis ; car les dix-huit sous qu'elle avait si mal gagnés firent retour à la famille Kenwigs.

« Et vous, monsieur, dit Mme Kenwigs en s'adressant à l'ange sauveur du jeune Lillyvick, quels termes dois-je employer pour vous remercier ? Vraiment je ne sais que vous dire.

— Je n'ai pas besoin que vous me disiez quelque chose, répliqua Nicolas, je n'ai certainement rien fait qui me donne des titres à des remerciements éloquents.

— Ah ! monsieur ! sans vous, dit la fille du pompier avec un gracieux sourire, le petit Lillyvick était brûlé vif.

— Ce n'est pas vraisemblable, je vous assure, répliqua Nicolas ; il y avait tant de monde ici pour lui porter secours, qu'on l'aurait certainement sauvé avant qu'il courût le moindre danger.

— Cela n'empêche pas, monsieur, que nous allons boire à votre santé, s'il vous plaît, dit M. Kenwigs en lui faisant signe de s'approcher de la table.

— En mon absence tant que vous voudrez, répondit Nicolas en riant ; pour moi, j'ai fait aujourd'hui un voyage si fatigant, que je tiendrais fort mal ma place ici : je serais un vrai trouble-fête, dans le cas, peu probable, où je réussirais à me tenir éveillé. Je vais donc, si vous voulez bien me le permettre, retourner auprès de mon ami M. Noggs, qui est remonté chez lui quand il a vu qu'il n'y avait rien de grave. Bonsoir, bonne nuit. »

Après s'être ainsi excusé de ne pouvoir prendre sa part des plaisirs de la soirée, Nicolas fut bien payé de sa peine par les adieux les plus aimables de Mme Kenwigs et des autres dames ; et il se retira sans se douter de l'impression extraordinaire qu'il avait produite sur toute la société.

XXVII

Le lendemain matin, Nicolas n'eut rien de plus pressé que de chercher quelque place où il pût, en attendant des jours meilleurs, gagner sa vie sans se mettre aux crocs de son hôte.

Informations prises, il se trouva que l'appartement vacant dont l'écriteau pendillait à la fenêtre du parloir se composait, en tout et pour tout, d'une petite chambre au second sur le derrière, sur les plombs, avec la vue d'un paysage de tuiles et de tuyaux de cheminées couleur de suie. C'est le locataire du parloir qui était chargé de la louer à la semaine, à des conditions raisonnables. Le propriétaire lui avait donné pleins pouvoirs pour la location des appartements vacants ; il devait veiller à ce que les autres locataires ne missent pas la clef sous la porte, sans payer. En retour de son exactitude à remplir ces conditions, il était logé pour rien, précaution sage qui lui épargnait à lui-même la tentation de déménager sans tambour ni trompette.

Nicolas s'accommoda de cette chambre, et loua de même quelques vieux meubles à un brocanteur du voisinage, en payant une semaine d'avance, sur le produit de la vente de quelques habits de rechange. Il prit ensuite son chapeau, laissant le pauvre Smike faire des rangements à l'infini dans sa chambre avec autant de plaisir que s'il eût décoré un palais somptueux, puis alla courir les rues et se mêler à la foule qui les encombraient.

Absorbé dans ses réflexions, il cheminait le long d'une des rues les plus fréquentées de Londres, lorsqu'il leva par hasard les yeux sur un tableau bleu de ciel où on lisait en lettres d'or : « Bureau général de placement pour tous emplois et conditions de toute espèce. S'adresser ici. » C'était une boutique sur la rue, avec imposte en toile métallique à la fenêtre, la porte d'entrée donnant sur le corridor ; et tout le long des vitres s'étalait une riche et séduisante collection d'écriteaux manuscrits, promettant des places vacantes de tous les degrés, depuis celle de secrétaire jusqu'à celle de saute-ruisseau.

Nicolas, par un mouvement instinctif, fit une halte devant ce temple de la déesse Promesse, et parcourut du regard les annonces en caractères

majuscules où s'étaient avec profusion toutes les conditions de la vie humaine.

Quand il eut satisfait sa curiosité, il se remit en route, puis il revint sur ses pas, ensuite reprit sa course. A la fin, après s'être plusieurs fois arrêté, irrésolu, devant la porte du bureau général de placement, il prit bravement son parti, et entra.

Il se trouva dans une petite pièce dont le carrelage était recouvert d'une toile cirée. Dans un coin se dressait un bureau séparé du public par un grillage : à ce bureau siégeait un jeune homme décharné avec des yeux égrillards et un menton de galoche C'était lui qui avait calligraphié les écriteaux en majuscules qui interceptaient le jour de la fenêtre. Il avait devant lui un grand registre tout ouvert ; les doigts de sa main droite étaient passés dans les feuillets. Ses yeux étaient fixés sur une dame d'un riche embonpoint, coiffée d'une cornette, et dans laquelle il était facile de reconnaître la propriétaire de l'établissement. Elle prenait un petit air de feu, pendant que son commis était dans l'attitude d'un homme qui attend ses instructions pour chercher quelques renseignements contenus dans le registre aux fermoirs rouillés.

Au moment où Nicolas ouvrait la bouche pour demander au jeune homme de chercher la lettre S, et de lui énumérer toutes les places de secrétaire encore disponibles, il vit entrer dans le bureau une solliciteuse dont l'extérieur lui inspira à la fois de l'étonnement et de l'intérêt ; il s'effaça immédiatement pour lui céder son tour.

C'était une jeune fille qui pouvait avoir dix-huit ans, d'une taille mince et délicate, mais faite à ravir. Elle s'avança timidement vers le bureau, et s'informa tout bas d'une place de gouvernante ou de dame de compagnie. Pour mieux s'expliquer, elle fut obligée de soulever son voile un moment, et ce fut assez pour laisser voir son visage d'une beauté peu commune, quoique obscurci par quelques nuages de tristesse, circonstance plus surprenante encore, à cause de sa jeunesse. On lui donna une des adresses inscrites sur le registre, et elle s'esquiva sur la pointe du pied.

Elle était vêtue proprement, mais très simplement ; si simplement que si son costume eût été porté par quelque jeune fille moins gracieuse, il y aurait perdu beaucoup et peut-être aurait semblé mesquin et misérable. Sa domestique, car elle en avait une avec elle, était une grosse rougeaude assez malpropre, avec des yeux à fleur de tête, des bras marbrés et rugueux mal

dissimulés sous un châle qui avait l'air d'avoir traîné dans la crotte. Sa figure, mal lavée, était encore tatouée de charbon et de mine de plomb.

IL VIT ENTRER UNE SOLLICITEUSE.



Elle suivit sa maîtresse, qui avait déjà disparu avant que Nicolas fût remis des premiers effets de sa surprise et de son admiration.

« Et vous, monsieur, qu'est-ce que nous pouvons faire pour vous ? » demanda la grosse dame à Nicolas.

Nicolas répondit en peu de mots qu'il désirait savoir si on ne pouvait pas lui procurer un poste de secrétaire ou de copiste chez un gentleman.

« Rien qu'un ? répondit la bourgeoise. Une douzaine, si vous voulez. En avez-vous, Tom ?

— Je crois que oui », répondit le scribe.

Après avoir consulté le livre, on découvrit que la douzaine de secrétariats vacants se réduisait à un, chez M. Gregsbury, l'illustre membre du Parlement, demeurant cité Manchester, à Westminster ; il voulait un jeune homme pour mettre en ordre ses papiers et ses correspondances : Nicolas était justement l'affaire de M. Gregsbury. Mais, dans la visite qu'il fit à cet éminent personnage, Nicolas vit que M. Gregsbury demandait l'impossible en échange d'un salaire ridicule

XXVIII

Nicolas, triste et pensif, reprit le chemin de la maison.

Smike avait composé un petit repas des restes de la veille, et attendait son retour avec impatience. Les incidents de la matinée n'avaient pas stimulé l'appétit de Nicolas. Il ne fit pas honneur au dîner.

« De retour ? demanda Noggs, qui venait d'entrer.

— Oui, répondit Nicolas, et je suis sur les dents : mais ce qu'il y a de pis, c'est que j'aurais aussi bien fait de rester à la maison.

— On ne peut pas espérer faire grand'chose dans une matinée, dit Newman.

— C'est possible, mais je suis un peu vif et je m'attendais à mieux ; mon désappointement n'en est que plus grand. »

Là-dessus Nicolas fit à Newman le récit de ses aventures,

« Si je pouvais seulement, dit Nicolas, me procurer quelque chose, la moindre chose, avant le retour de Ralph Nickleby, afin d'avoir le plaisir de lui parler en face, je me sentirais plus à l'aise. Dieu sait si je regarde le travail comme un déshonneur ; bien au contraire, ce qui m'ennuie, c'est de me voir flâner là, à rien faire, comme un animal inutile.

— Je ne sais pas, dit Newman..., c'est si peu de chose. Cependant cela payerait le loyer et quelque chose de plus. Mais vous n'aimeriez pas cela... Non, on ne peut pas vous proposer de l'entreprendre. Non. Décidément non.

— Qu'est-ce qu'on ne pourrait pas me proposer d'entreprendre ? demanda Nicolas en relevant la tête ; montrez-moi dans ce vaste désert de Londres quelque moyen honnête de gagner seulement le loyer de quelque misérable réduit, et vous verrez si je recule.

— Je ne sais vraiment pas si je dois vous parler de ce que j'ai entendu dire ce matin, reprit Newman.

— Au nom du ciel, mon bon ami, dites-le-moi. Je vous en prie en grâce. Songez à mon état déplorable, et puisque je vous promets de ne pas faire un pas sans vous demander conseil, au moins venez en aide à mon embarras. »

Sensible à cet appel, Newman se mit à balbutier une infinité de phrases incompréhensibles, embarrassées les unes dans les autres, dont la conclusion fut que Mme Kenwigs l'avait sondé longuement, le matin

même, sur la vie passée, les aventures et la généalogie de Nicolas ; que Newman avait longtemps éludé ces questions, mais qu'à la fin, mis au pied du mur par ses instances, il était allé jusqu'à représenter Nicolas comme un professeur de grand mérite, victime d'accidents qu'il ne lui était pas possible de révéler, et qui portait le nom de Johnson.

Mme Kenwigs, cédant ou à un sentiment de reconnaissance, ou à l'ambition, ou à l'orgueil maternel, ou à la tendresse de son cœur de mère, ou à ces quatre motifs puissants réunis ensemble, avait conféré secrètement avec M. Kenwigs, et, à la suite de cette conférence, elle faisait proposer à M. Johnson d'enseigner aux quatre demoiselles Kenwigs à parler français, comme des Parisiennes pur sang, moyennant six francs vingt-cinq centimes par semaine, payables en monnaie du royaume.

Nicolas accepta avec empressement, et M. Johnson entra aussitôt en fonctions.

XXIX

Catherine Nickleby avait le cœur bien gros, et de tristes pressentiments venaient l'assaillir sans qu'elle pût les vaincre, le matin du jour convenu pour son entrée chez Mme Mantalini. Les horloges de la Cité sonnaient juste huit heures moins un quart lorsqu'elle sortit de chez elle pour traverser seule ces rues animées et bruyantes, et gagner le quartier de West-End, à l'autre bout de Londres.

Un domestique la conduisit au second étage et l'introduisit dans une chambre de derrière, communiquant, par une porte à double battant, avec l'appartement où elle avait vu pour la première fois Mme Mantalini.

« Si vous voulez attendre ici une minute, dit-il, je vais vous annoncer tout de suite. »

Il n'y avait pas beaucoup de quoi se distraire dans cette pièce. Elle avait seulement pour principale décoration un portrait en buste, demi-nature, de M. Mantalini ; l'artiste l'avait représenté se grattant la tête sans cérémonie, et profitant de cette occasion pour montrer à son avantage un brillant qu'il avait reçu de Mme Mantalini avant son mariage.

Mme Mantalini apparut bientôt et conduisit Catherine à l'étage inférieur ; puis, traversant un corridor, elle entra dans une grande pièce sur le derrière, où l'on voyait un assortiment nombreux de jeunes femmes occupées à coudre, à couper, à tailler, à ajuster, à une foule de détails enfin qui ne sont guère connus que des amateurs des modes et de la couture. C'était une chambre où l'on étouffait, sans autre jour que celui d'un châssis vitré sur les toits, une chambre enfin aussi triste et aussi retirée qu'on peut le souhaiter pour un atelier.

Mme Mantalini appela à haute voix Mlle Knag. A ce nom, une femme de petite taille, vive et pimpante, se présenta aussitôt, pendant que les autres demoiselles suspendaient un moment leurs opérations pour se murmurer réciproquement à l'oreille quelques observations critiques sur la robe de Mlle Nickleby, sur son teint, sur ses traits, sur toute sa personne.

« Tenez, mademoiselle Knag, dit Mme Mantalini, voici la jeune personne dont je vous ai parlé. »

Mlle Knag adressa à Mme Mantalini un sourire respectueux, qu'elle transforma, avec une grande habileté, en un sourire de gracieuse protection pour Catherine, disant que, certainement, quoiqu' on fût obligé de se donner bien du mal après les jeunes filles toutes novices dans les affaires, cependant, persuadée que mademoiselle ferait tout son possible pour répondre à ses soins, elle se sentait déjà disposée à l'accueillir avec intérêt.

« Pour le moment, je crois, dans tous les cas, dit Mme Mantalini, que vous ferez bien de garder Mlle Nickleby avec vous dans le magasin, pour vous aider à essayer les robes. D'un côté elle ne serait pas encore en état de nous être utile à autre chose, et, de l'autre, son extérieur sera...

— Tout à fait assorti avec le mien, madame Mantalini, dit Mlle Knag, tout à fait assorti ; et j'étais bien sûre que vous ne seriez pas longtemps à en faire la remarque ; vous avez tant de tact pour tout cela, qu'en vérité, comme je le dis tous les jours à ces demoiselles, je ne sais pas où ni quand vous pouvez avoir appris tout ce que vous savez. Mlle Nickleby et moi, nous sommes tout à fait pareilles, madame Mantalini, seulement je suis un peu plus brune que Mlle Nickleby, et... je crois que j'ai le pied un peu plus petit.

— Vous aurez soin, dit Mme Mantalini, de faire connaître les heures à Mlle Nickleby, et ainsi de suite. Je n'ai plus qu'à vous la laisser ; vous vous rappellerez bien mes instructions, mademoiselle Knag. »

Mlle Knag répondit, comme de raison, qu'il était moralement impossible qu'elle oubliât les recommandations de Mme Mantalini. Mme Mantalini, souhaitant le bonjour à toutes ces demoiselles ensemble, disparut bientôt.

Après un court silence, pendant lequel toutes les demoiselles soumirent à un examen plus détaillé la personne de Catherine, et se communiquèrent le résultat de leurs observations, une d'elles offrit de la débarrasser de son châle, et, en l'aidant à l'ôter, lui demanda si elle ne trouvait pas que le noir était bien désagréable.

« Oh ! sans doute, répondit Catherine avec un soupir amer, et malgré tous ses efforts quelques larmes lui échappèrent.

— Je suis bien fâchée de vous avoir fait de la peine sans le vouloir, lui dit sa compagne. Je n'y ai pas pensé du tout. Vous avez perdu quelque proche parent ?

— Mon père, dit Catherine.

— Quel parent, mademoiselle Simmonds ? demanda Mlle Knag à haute voix.

— Son père, répliqua l'autre doucement.

— Son père ! Ah ! dit Mlle Knag, toujours d'une voix aussi éclatante ; ah ! a-t-il été longtemps malade, mademoiselle Simmonds ?

— Chut ! je n'en sais rien, répondit la jeune fille.

— Non, dit Catherine en se retournant, notre malheur a été subit ; sans cela j'aurais peut-être été mieux préparée à supporter la triste position où nous sommes. »

Selon une coutume invariable dans le magasin de Mme Mantalini, Catherine, en sa qualité de nouvelle venue, avait excité une grande curiosité ; on voulut savoir qui elle était, ce qu'elle était, ce qui l'intéressait. Cependant, quoique son extérieur et son émotion eussent dû naturellement ajouter encore à ce sentiment de curiosité, il suffit à ses compagnes de voir que leurs questions lui faisaient de la peine, pour leur imposer plus de réserve. Aussi Mlle Knag, désespérant pour le moment d'obtenir de plus amples renseignements, se vit, à son grand regret, contrainte elle-même à recommander le silence, en ordonnant à ces demoiselles de continuer leur travail.

Elles se remirent donc à l'ouvrage en silence jusqu'à une heure et demie ; alors on leur servit, dans la cuisine, un gigot de mouton cuit au four, avec des pommes de terre pour second plat.

Quand le diner fut fini, et que ces demoiselles eurent pris en outre le temps de se laver les mains, on se remit encore à l'ouvrage, toujours en silence, jusqu'à l'heure où le roulement des voitures et le bruit des doubles coups frappés aux portes avec le marteau annoncèrent que les membres plus heureux de la société allaient commencer à leur tour leur travail de la journée.

Un de ces doubles coups, frappé à la porte de Mme Mantalini, annonçait l'équipage d'une grande dame, ou plutôt d'une dame riche, car il ne faut pas confondre la richesse avec la grandeur. Elle venait avec sa fille essayer un costume de cour depuis longtemps commandé. Catherine fut déléguée pour habiller ces dames, sous la direction de Mlle Knag et, comme de raison, d'après les ordres de Mme Mantalini. Le rôle de Catherine dans cette cérémonie n'était pas très éclatant, vu que ses fonctions se bornaient à tenir chacune des pièces d'habillement toutes prêtes à Mlle Knag, pour les essayer. De temps en temps cependant on lui permettait d'attacher un cordon ou d'accrocher une agrafe. A raison même de l'humilité de son ministère, elle pouvait se croire à l'abri de tout traitement malhonnête et de

tout témoignage de mauvaise humeur ; mais il se trouva que la dame et sa fille étaient mal disposées ce jour-là, et la pauvre enfant eut à souffrir de leurs rebuffades.

« Comme cette demoiselle est maladroite, comme ses mains sont froides, comme elles sont laides, comme elles sont rudes ! elle ne sait rien faire. Je m'étonne que Mme Mantalini garde des gens comme cela chez elle. Nous espérons bien que, la prochaine fois, on ne la chargera plus de nous habiller », et ainsi de suite.

Un détail si ordinaire ne mériterait guère de trouver ici sa place, n'était l'effet qu'il produisit. Catherine, après leur départ, versa tant de larmes amères, et pour la première fois se trouva si humiliée de son métier ! Elle avait préparé son âme à tous les caprices de ses supérieures, à toutes les exigences d'un travail pénible, c'est vrai ; mais elle ne se trouvait point jusque-là déshonorée de travailler pour gagner son pain. Il lui manquait encore de se voir ainsi blessée par l'insolence et l'orgueil. Avec un peu de philosophie, elle se fût dit que le déshonneur était tout entier pour ceux qui s'avalisaient jusqu'à se faire les esclaves soumis de leurs passions et de leurs caprices, mais elle était encore trop jeune pour accepter de pareilles consolations, et elle se sentait blessée dans ses idées d'honnêteté.

Le temps se passa à des scènes ou à des travaux du même genre jusqu'à neuf heures du soir. C'est l'heure où Catherine, harassée et découragée de tous les événements du jour, quitta de grand cœur sa prison et son travail pour aller rejoindre sa mère au coin de la rue et retourner avec elle au logis, d'autant plus triste qu'il lui fallait dissimuler ses véritables sentiments, bien plus, feindre de partager toutes les heureuses illusions de sa compagne de route.

XXX

Mlle Knag avait conçu un commencement d'affection pour Catherine Nickleby dès le moment où elle avait vu son échec auprès de la grande dame du matin.

Or la chose est d'autant plus digne de remarque, que le premier coup d'œil qu'elle avait jeté sur la figure et la tournure de la jeune fille lui avait laissé un certain pressentiment qu'elles ne s'accorderaient jamais.

« Mais à présent, dit Mlle Knag en se regardant de près dans la glace, je l'aime, oui, véritablement, je l'aime, je le déclare hautement. »

Telle était la nature de cet attachement, de ce dévouement désintéressé ; il était tellement au-dessus des petites faiblesses de la flatterie ou des illusions, que l'excellente Mlle Knag, dès le lendemain, avoua sans artifice à Catherine qu'elle voyait bien qu'elle ne réussirait jamais dans la partie ; mais qu'elle n'avait pas à s'en tourmenter le moins du monde, parce que, elle, Mlle Knag, ferait de son côté tout ce qu'elle pourrait pour ne pas la mettre en évidence ; par conséquent, elle n'aurait rien autre chose à faire que de se tenir parfaitement tranquille devant le monde, évitant soigneusement tout ce qui pourrait attirer l'attention sur elle. Cette recommandation répondait si bien aux sentiments intérieurs et aux vœux les plus chers de la timide jeune fille, qu'elle promit aisément d'obéir en tout point aux recommandations de l'excellente vieille fille, sans examiner les motifs qui les lui dictaient, sans même y réfléchir un moment.

« Bon Dieu ! dit Mlle Knag à Catherine en l'embrassant au moment du départ, le second jour de son apprentissage, combien vous avez fait de gaucheries toute la journée, ma chère !

— J'ai bien peur que vos avertissements obligeants et sincères n'aient d'autre effet que de me faire reconnaître plus péniblement mes défauts, sans réussir à les corriger, dit Catherine avec un sourire.

— Non, non, je suis sûre que non, répliqua Mlle Knag, de meilleure humeur que jamais ; mais il est bon que vous les connaissiez tout de suite, pour continuer votre petit train avec plus de tranquillité et de courage. Par où allez-vous, mon amour ?

— Je vais à la Cité.

— La Cité ! s'écria Mlle Knag se regardant d'un œil très favorable dans la glace, en nouant les rubans de son chapeau, Dieu du ciel ! est-ce que vraiment vous demeurez dans la Cité ?

— Eh quoi ! demanda Catherine, serait-ce la première fois que vous auriez entendu dire qu'il y demeure quelqu'un ?

— Je n'aurais jamais cru, en effet, qu'une jeune femme pût y demeurer trois jours de suite, au plus, répondit Mlle Knag.

— Mais les personnes gênées, ou plutôt pauvres, dit Catherine en se reprenant à la hâte, car elle avait peur de ne pas employer des termes assez humbles pour sa position, il faut bien qu'elles demeurent où elles peuvent.

— Ah ! certainement, il le faut bien, c'est trop juste », reprit Mlle Knag avec ce demi-sourire que, généralement, dans la société, on regarde comme un tribut de pitié suffisant payé au malheur, surtout si on sait l'accompagner de deux ou trois charitables petits signes de tête ; « c'est ce que je répète souvent à mon frère, quand nos domestiques s'en vont à l'hôpital, l'une après l'autre, et qu'il attribue leur maladie à l'humidité de la cuisine où elles couchent. Ces gens-là, lui dis-je, sont trop heureux de coucher quelque part. Dieu proportionne nos épaules aux fardeaux qu'elles ont à porter ; c'est une idée bien consolante de penser à cela, n'est-ce pas ?

— Très consolante, répondit Catherine

— Je vais faire une partie de la route avec vous, ma chère, dit miss Knagg car vous passez tout près de chez nous ; et comme notre dernière domestique est allée à l'hôpital, il y a un mois, je serai charmée que vous me teniez compagnie ? »

Catherine se serait volontiers privée de l'avantage d'une pareille société, mais Mlle Knag, sans attendre sa réponse, après avoir ajusté son chapeau à son entière satisfaction, lui prit le bras d'un air de condescendance ; et elles étaient déjà dans la rue que Catherine n'avait pas eu seulement le temps d'ouvrir la bouche.

« Je crains, dit-elle avec hésitation, que maman, que ma mère, veux-je dire, ne soit là à m'attendre.

— Vous n'avez que faire, ma chère, dit Mlle Knag avec un sourire de supériorité bienveillante, de vous excuser d'emmener avec nous votre mère ; je suppose que la vieille dame est une honnête personne, et je serai très... hem !... très aise de faire connaissance avec elle. »

Comme la pauvre Mme Nickleby était pendant ce temps-là à se geler les pieds et le reste au coin de la rue, Catherine n'eut pas d'autre alternative

que de lui faire faire la connaissance de Mlle Knag. Quant à Mlle Knag, singeant les airs de la dernière pratique descendue de son équipage, elle se laissa présenter la mère de Mlle Nickleby, avec une condescendance pleine de politesse. Elles partirent donc toutes les trois en se donnant le bras : Mlle Knag au milieu, occupant la place d'honneur avec une aisance tout aimable.

L'amitié de miss Knag pour Catherine se soutint pendant trois grands jours ; toutes les demoiselles de Mme Mantalini étaient stupéfaites de cette constance qu'elles ne lui avaient jamais connue ; malheureusement, le quatrième jour, une bonne pratique ayant déclaré que Mlle Knag était une vieille horreur, et ayant réclamé les services de Catherine, qu'elle avait déjà vue précédemment, Mme Mantalini pria Mlle Knag de se retirer et de lui envoyer Mlle Nickleby.

Mlle Nickleby ne fut pas longtemps absente.

Mais, bon Dieu ! quel changement s'était opéré, pendant cette courte absence, dans le petit royaume de l'atelier ! Mlle Knag ne trônait plus à sa place, sur le siège accoutumé où elle gardait toute la dignité et les grands airs d'une dame appelée à l'honneur de représenter Mme Mantalini. La digne demoiselle était en ce moment assise sur une grande boîte à chapeaux, le visage baigné de larmes, avec trois ou quatre de ces demoiselles empressées autour d'elle. L'une tenait à la main de la corne de cerf, l'autre lui faisait respirer du vinaigre des quatre voleurs ; d'autres encore lui présentaient toutes sortes de sels salutaires ; Mlle Knag venait d'avoir une pâmoison ; et Mlle Knag avait eu une pâmoison parce qu'on l'avait appelée vieille horreur, et qu'on lui avait préféré Catherine. A la vue de sa rivale, elle entra en fureur et l'accabla de reproches et d'épithètes désobligeantes.

La pauvre Catherine avait d'abord regardé toutes ces grimaces d'un air effaré. Puis elle était devenue tour à tour pâle comme la mort et rouge comme le feu : elle avait même essayé deux ou trois fois d'ouvrir la bouche pour demander des explications ; mais en voyant se développer peu à peu les causes du changement d'humeur de miss Knag, elle se retira quelques pas en arrière, et continua de rester dans un calme parfait, sans répondre une parole. Néanmoins, tout en allant reprendre sa chaise dans le coin le plus reculé de la salle, avec un air de fierté blessée, tout en tournant le dos à ce groupe de petits satellites qui circulaient dans l'orbite de leur planète éclipsée, elle aussi versa en secret des larmes amères qui auraient bien

réjouï Mlle Knag jusque dans le fond de l'âme, si elle avait eu le bonheur de les voir.

XXXI

Tout le reste de la semaine, Mlle Knag ne cessa d'épancher sa rancune et sa bile ; ou plutôt sa colère, loin de diminuer, ne fit que s'accroître d'heure en heure. Bien entendu que l'honnête courroux de ces demoiselles augmentait, au moins en apparence, avec les élans d'indignation de l'excellente vieille fille. Mais les accès en redoublaient chaque fois qu'on appelait miss Nickleby au salon. Tout cela n'était pas fait pour rendre la vie agréable et digne d'envie à la pauvre fille. Aussi soupirait-elle après le retour du samedi soir, comme un prisonnier après quelques heures de répit à ses lentes et cruelles tortures. On lui eût donné le triple de la maigre pitance que lui valait son pénible travail de la semaine, qu'elle l'aurait encore trouvé bien chèrement acheté.

Ce soir-là, en allant rejoindre selon son habitude sa mère au coin de la rue, elle ne fut pas peu surprise de la trouver en conversation avec M. Ralph Nickleby ; mais elle le fut bien davantage du sujet de leur entretien et du changement que M. Nickleby montrait dans ses manières et dans le ton radouci de sa voix.

« Ah ! vous voilà, ma chère, dit Ralph, justement nous étions en train de parler de vous.

— Vraiment, répondit Catherine en baissant les yeux, sans savoir pourquoi, devant le regard brillant mais glacial de son oncle.

— Je venais à l'instant même pour vous voir ; je voulais vous prendre avant que vous fussiez sortie, mais votre mère et moi nous sommes mis à parler d'affaires de famille, et le temps a filé si vite...

— C'est vrai, n'est-ce pas ? dit Mme Nickleby en l'interrompant ; elle ne s'apercevait ni de l'intention railleuse ni du ton caustique de M. Ralph. Sur mon honneur, je n'aurais jamais cru possible que... Catherine, ma chère, vous dînez demain chez votre oncle, à six heures et demie. »

Toute glorieuse d'avoir été la première à apprendre à sa fille cette nouvelle extraordinaire, Mme Nickleby émit je ne sais combien de, sourires et de signes de tête, pour mieux faire sentir à Catherine toute la magnificence de l'honneur que lui faisait son oncle.

Le lendemain à l'heure dite, heure de désir ou de crainte, comme le voudra le lecteur, Catherine était prête, car l'impatience de Mme Nickleby était en avance sur toutes les horloges de ce bout du monde. Aussi Catherine avait mis sa dernière épingle, qu'il y avait encore une grande heure et demie jusqu'au moment où elle aurait été obligée en conscience de commencer sa toilette. Elle était donc prête en attendant l'heure de plaisir ou d'ennui, qui finit par lui donner le signal du départ. Le porteur d'eau eut la complaisance d'aller chercher un fiacre sur la place, et Catherine y monta, après bien des adieux à sa mère, bien des messages pour miss La Creevy, qu'elle priait de venir prendre le thé avec sa mère, et partit enfin. Le fiacre, le cocher et les chevaux se mirent à rouler, trotter, sautiller, fouetter, jurer, cahoter tout ensemble, si bien qu'ils arrivèrent enfin à Golden-Square.

Le cocher frappa avec le marteau de la porte un terrible toc-toc, qui n'était pas encore fini que la porte était déjà ouverte. On aurait dit qu'il y avait un homme caché tout exprès derrière, la main sur le loquet. Catherine s'attendait à trouver tout au plus, pour recevoir, Newman Noggs en chemise blanche, mais quel fut son étonnement de voir ouvrir par un laquais en livrée élégante, la même que portaient deux ou trois autres valets dans le vestibule. Elle ne se trompait pas, cependant : c'était bien là la maison, le nom était toujours sur la porte. Elle se décida donc à accepter, pour appuyer sa main, la manche galonnée qu'on lui offrait pour descendre, et fut introduite au premier, dans un salon sur le derrière, où on la laissa seule.

Si elle avait été surprise en voyant apparaître le valet de pied, ce fut bien autre chose quand elle regarda autour d'elle. Elle était tout abasourdie de la richesse et de la splendeur du mobilier. Les tapis les plus doux et les plus moelleux, les tableaux les plus précieux et les plus riches ornements ; il n'y avait pas jusqu'à l'escalier qui ne fût tapissé du haut en bas de décorations magnifiques et d'objets de luxe resplendissants, comme si la maison, regorgeant de richesse, n'attendait qu'un bibelot de plus pour déborder dans la rue.

En ce moment, elle entendit à la porte une série de toc-toc, toujours suivis du son de quelque voix nouvelle dans la pièce voisine. Au commencement on distinguait aisément le ton de celle de M. Ralph Nickleby, mais elle finit par être couverte par le bourdonnement général des conversations particulières, et tout ce que Catherine put deviner de positif, c'est qu'il y avait là un certain nombre de gentlemen. Ces gentlemen n'avaient pas la

voix harmonieuse ; ils parlaient très haut, riaient à gorge déployée et juraient plus souvent qu'elle ne l'aurait cru nécessaire, si on lui avait demandé son avis. Mais après tout c'est une affaire de goût.

Le dîner étant un dîner d'hommes, cette circonstance aurait suffi déjà pour décontenancer la pauvre Catherine. Mais elle put voir que ces hommes, la plupart titrés, n'étaient que des misérables et des bandits élégants. Elle remarqua que tous méprisaient l'usurier, et, pour sa part, elle eut à subir l'insolente admiration de ces messieurs, qui ne se gênaient pas pour exprimer cette admiration tout haut en des termes d'une familiarité offensante. Ralph ne disait rien ; Catherine dévorait ses larmes. Le plus insolent de tous était un certain sir Mulberry Hawk ; quand Catherine sortit de table, il osa la suivre au salon, et continuer ses compliments, qui étaient autant d'insultes. Catherine indignée lui ordonna de sortir. Il serait resté quand même si M. Ralph Nickleby ne fût survenu et, voyant sa nièce en larmes, n'eût mis sir Mulberry Hawk à la porte en le poussant par les épaules.

Ce Hawk, une espèce de chevalier d'industrie, malgré son titre, s'occupait pour le moment à former ou plutôt à ruiner un jeune homme d'une grande naissance et d'une grande fortune nommé lord Frédéric Verisopht.

Quand sir Mulberry Hawk eut été expédié, Ralph Nickleby ferma la porte et revint vers sa nièce, qui sanglotait, assise sur un canapé.

Il prit d'abord un fauteuil à quelque distance, puis un autre un peu moins loin, ensuite il se rapprocha d'elle encore, puis encore plus près ; il finit par s'asseoir sur le même canapé, et posa sa main sur celle de Catherine.

Catherine retira la sienne, et ses sanglots redoublèrent.

« Allons, allons ! dit-il, laissons cela ; n'y pensons plus.

— Oh ! de grâce, laissez-moi retourner chez ma mère, s'écria Catherine, laissez-moi quitter cette maison et retourner chez ma mère.

— Oui, dit Ralph, oui, vous allez y retourner. Mais il faut auparavant sécher vos larmes et vous remettre. Relevons cette tête ; là, là.

— O mon oncle, reprit-elle en levant les mains ; que vous ai-je fait ? que vous ai-je donc fait pour me soumettre à cette honte ? Si je savais vous avoir offensé par quelque pensée, quelque parole, quelque action, votre conduite me paraîtrait moins cruelle, et pour moi, et pour la mémoire d'un homme que vous avez dû aimer, au moins dans votre jeunesse, mais...

— Écoutez-moi seulement une minute, reprit Ralph, sérieusement alarmé de la violence de son émotion ; je ne me doutais pas de ce qui est arrivé ; il m'était impossible de le prévoir. J'ai fait tout ce que j'ai pu... Allons, faisons quelques pas ; l'air renfermé de cette chambre et la chaleur de ces lampes vous ont fait mal. Vous allez vous trouver mieux ; faites seulement le moindre effort.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, mais renvoyez-moi chez nous.

— Bon, bon, c'est ce que je vais faire ; mais commencez par vous remettre. Dans l'état où vous êtes, vous effrayeriez tout le monde, et personne ne doit rien savoir que vous et moi. A présent, quelques pas dans l'autre sens. Là, vous avez déjà meilleure mine. »

En lui donnant ces encouragements, Ralph faisait avec elle deux ou trois tours dans le salon, et tremblait comme la feuille en la sentant s'appuyer sur son bras.

C'est ainsi que bientôt, quand il jugea prudent de la laisser partir, il la soutint jusqu'au bas de l'escalier, après lui avoir arrangé son châle, et pris toutes sortes d'autres petits soins, probablement pour la première fois de sa vie. Il la reconduisit de même dans le vestibule, sur le pas de la porte, et ne retira sa main qu'après l'avoir mise dans la voiture.

Ralph Nickleby avait beau être à l'épreuve de tous les sentiments fraternels et de tous les devoirs de famille, il avait beau être cuirassé contre toute sympathie pour les chagrins et le malheur ; en regardant sa nièce, il n'en sentit pas moins ses jambes chanceler, il n'en rentra pas moins dans sa maison comme un homme poursuivi par l'apparition d'un esprit de l'autre monde, le monde des tombeaux.

XXXII

Le lendemain du dîner, la petite miss La Creevy alla prévenir Mme Mantalini que Catherine était souffrante ce jour-là, et ne pourrait reprendre ses occupations que le jour suivant. En rentrant chez elle, elle trouva Nicolas, qui la pria de vouloir bien prévenir sa mère et sa sœur de son retour, afin de leur épargner une surprise trop vive.

Le hasard voulut que Ralph Nickleby trouvât que c'était le moment de révéler les atrocités dont Nicolas s'était rendu coupable ; au lieu donc de commencer par aller pour ses affaires dans un autre quartier, comme l'avait supposé Newman Noggs, il s'était rendu tout droit chez sa belle-sœur. C'est ce qui fit que, lorsque miss La Creevy, reçue par une petite fille qui nettoyait dans la maison, entra au salon, elle trouva Mme Nickleby et Catherine en larmes, pendant que Ralph terminait le lamentable récit des méfaits de son neveu. Catherine fit signe à miss La Creevy de ne pas se retirer ; c'est pourquoi elle s'assit en silence.

« Ah ! vous voilà déjà ici, mon beau monsieur, se dit la petite femme en elle-même ; eh bien ! dans ce cas, Nicolas s'annoncera tout seul ; nous verrons si cela vous fera de l'effet.

— C'est joli, disait Ralph en repliant la lettre de Mlle Squeers ; très joli. Je le recommande, contre ma conscience, car je n'augurais de lui rien de bon, à un homme avec lequel, en se conduisant bien, il pouvait demeurer agréablement des années. Eh bien ! quel a été le résultat ? Une conduite telle qu'il peut être du jour au lendemain traîné devant la cour d'assises.

— Jamais je ne croirai cela, dit Catherine indignée, jamais ! il faut qu'il y ait là-dessous quelque vil complot, une fausseté trop évidente par elle-même.

— Ma chère, dit Ralph, vous faites injure au digne instituteur ; d'ailleurs on n'invente pas ces choses-là. Le brave homme a été victime de voies de fait ; votre frère a disparu sans qu'on puisse le retrouver : il a emmené avec lui ce grand garçon en question. Songez à tout cela.

— C'est impossible, dit Catherine ; accuser ainsi Nicolas, et de vol encore ! Maman ! comment pouvez-vous rester tranquillement sur votre chaise à entendre de telles calomnies ? »

La pauvre Mme Nickleby, qui n'avait jamais brillé par l'intelligence et que le changement de fortune avait réduite à la perplexité la plus embarrassante, ne fit pas d'autre réplique à cet appel passionné que de se cacher la figure dans son mouchoir de poche, tout en s'écriant qu'elle n'aurait jamais cru cela ! échappatoire injurieuse, car elle pouvait laisser supposer à ses auditeurs qu'elle le croyait en effet.

« Il serait de mon devoir, si je le trouvais sur mon chemin, dit Ralph, de le livrer à la justice, de mon devoir strict et rigoureux ; comme homme du monde et comme homme d'affaires, je ne pourrais m'en dispenser. Et cependant, reprit-il d'un air fin, en jetant un regard furtif mais assuré sur Catherine, je voudrais ménager la sensibilité de sa... de sa sœur, ainsi que de sa mère, naturellement », ajouta-t-il, comme par réflexion, et d'un ton beaucoup moins expressif.

Catherine comprit à merveille que c'était un appât à son intention, une ruse de plus pour s'assurer sa discrétion et son silence sur les événements de la veille. Elle tourna involontairement les yeux du côté de Ralph quand il cessa de parler, mais il avait déjà tourné les siens d'un autre côté, et ne semblait pas même songer que sa nièce fût là, présente. Enfin, après un long silence, interrompu seulement par les sanglots de Mme Nickleby :

« Toutes les circonstances, dit-il, concourent à prouver la vérité des détails contenus dans cette lettre, s'il se trouvait quelqu'un d'assez téméraire pour en douter. Voit-on jamais un innocent se dérober à la vue des honnêtes gens pour aller se cacher dans l'ombre, comme un bandit ? Voit-on jamais un innocent embaucher pour le suivre des vagabonds sans nom, et battre la campagne avec eux, comme font les voleurs de grand chemin ? Non. Ainsi, voies de fait, rixe, vol, comment appelez-vous cela ?

— Un mensonge ! » s'écria une voix qu'on reconnut pour être celle de Nicolas : il avait ouvert la porte avec fracas, et entra brusquement dans la chambre.

Ému d'abord d'un sentiment de surprise et peut-être même de frayeur, Ralph se leva de son siège pour reculer de quelques pas, tout abasourdi de cette apparition à laquelle il ne s'attendait guère. Mais, le moment d'après, il se tint fixe et immobile, les bras croisés, regardant son neveu d'un air sombre, pendant que Catherine et miss La Creevy se jetaient entre eux deux, pour prévenir les actes de violence que pouvait faire craindre l'excitation manifeste de Nicolas.

« Cher Nicolas, lui cria sa sœur en s'attachant à lui, soyez calme, réfléchissez !

— Réfléchir à quoi, Catherine ? Et il serrait la main de sa sœur d'une si vive étreinte, dans l'emporment de sa colère, qu'elle eut toutes les peines du monde à s'empêcher de crier. Mais c'est justement quand j'y réfléchis, quand je pense à tout ce qui s'est passé, qu'il me faudrait être un homme de fer pour ne point me sentir ému devant lui.

— Ou plutôt de bronze, dit Ralph tranquillement, car il n'y a pas de cœur assez dur pour soutenir la honte d'une pareille situation.

— Ah ! grand Dieu ! cria Mme Nickleby, qui m'aurait dit que les choses en viendraient là ?

— Et qui donc parle ici d'un ton à faire croire que je suis coupable et que j'ai déshonoré ma famille ? dit Nicolas en regardant autour de lui.

— C'est votre mère, monsieur, dit Ralph en la montrant du doigt.

— Oui, ma mère, dont vous avez empoisonné les oreilles de vos calomnies, en accumulant sur ma tête toutes les insultes, toutes les infamies, sous prétexte de mériter les remerciements qu'elle vous prodiguait ; vous qui m'avez envoyé vivre dans un repaire où règne, sans contrôle, une cruauté sordide, bien faite pour vous plaire, où une jeunesse misérable s'étirole dans une corruption précoce, où la vivacité de l'enfance s'éteint déjà sous le poids de l'âge, où elle avorte dans son espérance et se flétrit dans sa fleur. Oui, continua Nicolas en se tournant avec sentiment vers sa mère, le ciel qui m'entend sait que j'ai vu tout cela : et, lui aussi, il le sait.

— Réfutez les calomnies, dit Catherine, et modérez-vous, pour qu'on ne tire pas contre vous avantage de votre emporment. Dites-nous toute la vérité, et confondez l'imposture.

— De quoi m'accuse-t-on, ou plutôt de quoi m'accuse-t-il ? demanda Nicolas.

— D'abord, dit Ralph, de vous être jeté sur votre maître et de l'avoir frappé de manière qu'il ne tient à rien qu'on ne vous juge pour assassinat. Vous voyez que je ne crains pas de vous parler franchement, sans m'inquiéter de vos airs tapageurs.

— Je n'ai fait, dit Nicolas, que m'interposer pour arracher un malheureux enfant à la cruauté la plus lâche, je l'ai fait de manière à infliger à un misérable une correction qu'il n'oubliera pas de longtemps, quoiqu'il méritât mieux. On recommencerait devant moi la même scène aujourd'hui, que je recommencerais encore ce que j'ai fait, si ce n'est que je battrais le

drôle plus ferme encore, pour lui laisser des marques qui le suivissent jusqu'au tombeau, quand il plaira à Dieu de l'y faire descendre.

— Vous l'entendez ? dit Ralph en se tournant du côté de Mme Nickleby. Que dites-vous de ce repentir ?

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Mme Nickleby, je ne sais qu'en penser. Non, en vérité, je n'en sais rien.

— Laissez, maman, je vous en prie, dit Catherine, laissez Nicolas se justifier. Mon cher frère, j'ose à peine vous le dire, mais vous savez tout ce que la méchanceté est capable d'inventer ; eh bien ! on vous accuse de... Enfin, il manque une bague... ils osent dire que...

— Je sais, dit Nicolas avec hauteur ; la femme, la digne épouse du coquin d'où émanent toutes ces accusations, a laissé tomber à dessein, je suppose, une bague de quatre sous dans mes affaires, le jour où j'ai quitté la maison. Tout ce que je sais, c'est que cette mégère se trouvait dans la chambre où elles étaient déposées, en train de battre un malheureux enfant, et qu'en ouvrant mon paquet sur la route, j'y ai retrouvé la bague. Je me suis hâté de la renvoyer par la diligence, elle doit l'avoir à présent.

— Je le savais bien, s'écria Catherine, qui regarda son oncle d'un air triomphant. Et ce garçon, mon bon frère, que l'on vous accuse d'avoir emmené avec vous ?

— Ce garçon, répondit Nicolas, il est avec moi maintenant ; c'est une pauvre créature sans défense, dont leurs mauvais traitements et leurs brutalités ont hébété l'intelligence.

— Vous entendez, dit Ralph en s'adressant de nouveau à la mère. Tout est prouvé, même de son aveu. Et êtes-vous prêt à rendre ce garçon, monsieur ?

— Non, reprit Nicolas, je ne le rendrai pas.

— Vous ne le rendrez pas ? dit Ralph en ricanant.

— Non, répéta Nicolas ; du moins pas à l'homme chez qui je l'ai trouvé. Je voudrais, pour beaucoup, découvrir quelqu'un dont il pût se réclamer par sa naissance. Fût-il sourd à tous les sentiments de la nature, je voudrais essayer au moins de le prendre par celui de la honte.

— En vérité, dit Ralph. Eh bien, monsieur, voulez-vous me permettre de vous dire un mot ou deux ?

— Vous pouvez bien dire tout ce que vous voudrez, répondit Nicolas, en embrassant sa sœur ; je fais autant de cas de vos avis que de vos menaces.

— C'est on ne peut mieux, reprit Ralph ; mais ce que j'ai à dire peut en concerner d'autres qui se croiront peut-être intéressés à m'écouter et à

réfléchir à ce que je vais leur dire. Ce que j'avais l'intention de faire pour vous, madame, et vous, ma nièce, je ne veux pas en dire un mot. Je ne vous avais pas fait de promesses, je m'en rapporte à vous ; aujourd'hui je ne vous fais pas de menaces ; mais je vous déclare que cette mauvaise tête, cet audacieux, ce libertin n'aura pas un sou de ma poche, ni un morceau de mon pain, ni la poignée de main de son oncle, n'y eût-il pas d'autre moyen de sauver son cou de la plus haute potence de l'Europe ; je ne veux plus le voir ; où qu'il aille, je ne veux plus entendre parler de lui. Non seulement je ne veux pas l'assister ; mais je n'assisterai pas ceux qui l'assisteront. Quand il est revenu se livrer à sa paresse égoïste, pour aggraver encore vos besoins et se mettre à la charge des modestes journées de sa sœur, il l'a fait en pleine connaissance de cause ; qu'il en subisse donc toutes les conséquences. Je regrette de vous abandonner, madame, et plus encore elle, Catherine, en ce moment ! mais je me reprocherais d'encourager un tel mélange de cruauté et de bassesse ; et comme je ne veux pas exiger de vous que vous renonciez à lui, c'est moi qui renoncerai à vous voir.

— Arrêtez, dit Nicolas à Ralph, qui s'apprêtait à s'en aller, vous n'avez que faire de sortir d'ici, monsieur, ma présence ne vous y offusquera pas une minute de plus, et il se passera bien du temps avant que je revienne frapper à cette porte.

— Nicolas ! s'écria Catherine en se jetant dans les bras de son frère ; ne parlez pas ainsi, mon cher frère, vous me brisez le cœur. Ma mère, mon oncle... quelqu'un, au nom du ciel ! parlez-lui donc.

— Mon intention, ma chère Catherine, dit Nicolas tendrement, n'a jamais été de rester avec vous, j'espère que vous ne m'avez pas supposé capable d'une si lâche pensée. Il est possible que ceci me décide à quitter Londres quelques heures plus tôt que je n'avais pensé ; mais qu'importe ? pour être séparés, nous ne nous en oublierons pas davantage l'un l'autre ; et il viendra des jours meilleurs où nous ne nous séparerons plus, ma chère Catherine, lui dit-il à l'oreille avec un sentiment de fierté ; mais moi, il ne faut pas que je m'attendrisse ainsi comme une femme, pendant qu'il a les yeux fixés sur moi.

— Non, non, je ne veux pas non plus, dit Catherine avec vivacité ; mais ne nous quittez pas. Oh ! pensez à tous les jours de bonheur que nous avons passés ensemble avant que le malheur vînt fondre sur nous ; au bien-être, à la félicité de notre maison, alors ; à nos épreuves d'aujourd'hui ; à notre isolement qui nous laisserait sans aucun protecteur contre tous les mépris et

toutes les entreprises qu'engendre la pauvreté. Non, vous ne pouvez pas nous laisser ici seules à en supporter le poids, sans qu'une main s'étende sur nous pour nous protéger.

— Je laisse ici pour vous, en mon absence, répliqua Nicolas sans hésitation, une protection plus puissante que la mienne, qui ne pourrait vous servir à rien qu'à accroître votre chagrin, vos besoins et vos souffrances. Ainsi donc, Catherine, que tous les bons anges veillent sur vous, jusqu'à ce que je puisse avoir un chez moi où je vous emmène, pour y faire revivre le bonheur qui nous est refusé maintenant, et ne plus avoir à nous entretenir de ces temps d'épreuves, que pour nous féliciter qu'ils soient passés. Ne me retenez plus ; laissez-moi partir à l'instant. Là, bonne fille ! bonne fille ! »

La main qui s'était cramponnée après lui se desserra, et Catherine s'évanouit dans ses bras. Nicolas resta penché sur elle quelques secondes ; puis, la plaçant doucement sur une chaise, l'abandonna aux soins de leur fidèle amie.

« Je sais, dit-il en lui serrant la main, que je n'ai pas besoin de la recommander à votre sympathie ; je vous connais, vous ne les délaisserez jamais. »

Il fit un pas vers Ralph, qui était resté pendant toute cette entrevue dans la même attitude, sans remuer seulement le bout du doigt.

« Tous vos procédés envers elle, monsieur, dit-il d'une voix à n'en laisser rien entendre aux autres, je saurai les reconnaître comme je dois. Les voilà, je les laisse à votre discrétion ; nous aurons un jour ou l'autre à régler nos comptes : gare à vous si vous n'êtes pas en règle. »

Ralph ne permit pas même à un muscle de sa face de témoigner qu'il eût entendu un seul mot de cet adieu. Il n'eut pas l'air de s'apercevoir non plus que Nicolas eût fini, et Mme Nickleby venait à peine de se résoudre à retenir son fils de force, si c'était nécessaire, qu'il était déjà parti.

XXXIII

Les émotions par lesquelles avait passé Catherine Nickleby l'avaient mise dans l'impossibilité de reprendre pendant trois jours ses occupations chez la maîtresse couturière ; quand elle fut remise, elle se rendit à l'heure accoutumée, d'un pas encore languissant, au temple de la mode, où Mme Mantalini tenait son sceptre souverain.

Appelée au salon pour y mettre de l'ordre, elle disposait en silence, avec le plus de goût qu'elle pouvait, les divers articles qui en formaient la décoration, lorsqu'elle tressaillit en entendant une voix étrange, une voix d'homme, dans la pièce. Elle eut une autre frayeur, en se retournant, lorsqu'elle se vit nez à nez avec un chapeau blanc, une cravate rouge, une grande figure plate, une grosse tête et une moitié d'habit vert dont le reste n'était pas encore entré avec son propriétaire.

« N'ayez pas peur, mademoiselle, se mit-il à dire, c'est-il pas ici la boutique de la couturière, hein ? »

— Si fait, répondit Catherine, singulièrement étonnée. Qu'est-ce que vous voulez ? »

L'étranger ne répondit point, mais il commença par regarder derrière lui, comme pour adresser un signe à quelque individu du dehors, encore invisible ; puis il entra d'un air décidé, suivi de près par un petit homme en habit brun, terriblement râpé, qui fit entrer avec lui un parfum composé de vieux tabac et d'oignons nouveaux. Ses vêtements étaient pleins de duvet ; ses souliers, ses bas, sa culotte, et son habit jusqu'à la taille, étaient peints en relief d'une foule de dessins confus, formés par une crotte qui remontait à quinze jours avant que le temps se fût mis au beau.

« DONNEZ-LUI SIMPLEMENT MA CARTE. »



L'impression naturelle de Catherine fut d'abord que ces individus, avec leur tournure séduisante, n'étaient pas venus pour autre chose que pour s'assurer la possession illégitime de quelques articles portatifs qui avaient eu l'honneur de frapper leur imagination au passage. Elle ne se donna pas la peine de déguiser son inquiétude, et fit un mouvement vers la porte.

« Une petite minute, dit l'homme à l'habit vert, fermant d'abord la porte doucement et se mettant le dos contre. Il ne s'agit pas de plaisanter. Où est votre gouverneur, M. Mantalini ?



— Il est en haut, je suppose, répondit Catherine, un peu rassurée par cette question, avez-vous besoin de lui ?

— Non ! répliqua l'étrange visiteur ; je peux à la rigueur me passer de lui, si ça le dérange. Donnez-lui simplement ma carte que voici, et dites-lui que s'il désire me parler, pour s'épargner quelques désagréments, je suis ici, voilà tout. »

En même temps il mit dans la main de Catherine une grosse carte carrée. Après avoir tiré la sonnette pour avertir Mme Mantalini, Catherine jeta un coup d'œil sur la carte, où s'égalait le nom de Scaley, avec l'énumération de quelques autres titres qu'elle n'eut pas le temps d'examiner. Mme Mantalini, en mettant le pied dans le salon, poussa un cri de surprise qui attira son attention.

« Oh ! est-ce là madame ? demanda Scaley.

— C'est Mme Mantalini, répondit Catherine.

— Alors, dit M. Scaley tirant de sa poche un petit document qu'il déploya sans se presser, voilà un arrêt de saisie, et, à moins qu'il ne vous convienne de donner l'argent, nous allons, s'il vous plaît, parcourir tout de suite la maison et procéder à l'inventaire. »

Mme Mantalini perdit connaissance ; M. Scaley et son compagnon procédèrent tranquillement à l'inventaire.

M. Mantalini parla d'avaler du poison et de se couper la gorge avec un couteau de table ; mais il n'avalait rien du tout et, les choses suivant leur cours naturel, les demoiselles de l'atelier furent remerciées jusqu'à nouvel ordre, et, deux jours après, le nom de Mantalini parut sur la liste officielle des déconfitures. Le même jour Mlle Nickleby reçut avis par la poste que la maison serait désormais au nom de Mlle Knag, et que Mlle Knag n'avait plus besoin de ses services.

XXXIV

Mme Nickleby, tout naturellement, déclara à Catherine qu'elle avait eu tort de choisir l'état de couturière et, après bien des divagations et bien des réminiscences oiseuses, finit par déplier un journal de la veille, qu'elle s'était procuré le matin même au café d'où on lui apportait sa bière. Ce journal de la veille contenait un avis du style le plus pur et le plus correct, annonçant qu'une dame mariée désirait s'attacher, comme demoiselle de compagnie, une jeune personne de bon ton. On trouverait le nom et l'adresse de la dame mariée chez un libraire du quartier de West-End dont on indiquait exactement la demeure.

« Et je vous déclare, s'écria Mme Nickleby en déposant le journal d'un air triomphant, que, si votre oncle n'y voit pas d'inconvénient, cela vaut la peine d'y aller voir. »

Catherine était trop découragée par le mauvais succès de la lutte énergique qu'elle venait déjà de soutenir contre le monde, et s'intéressait trop peu pour le moment au sort qui lui était réservé, pour faire la moindre objection. M. Ralph Nickleby, de son côté, approuva cette idée de toutes ses forces. Il ne se montra pas non plus autrement surpris de la faillite soudaine de Mme Mantalini, et certes il eût été bien étrange qu'il en parût étonné, car il y avait contribué, pour sa part, plus que personne. On alla donc chercher le nom et l'adresse de l'inconnue, sans perdre de temps, et miss Nickleby partit avec sa mère, le matin même, à la recherche de Mme Witterly, place Cadogan, rue Sloane.

Le valet qui vint ouvrir la porte était un gros garçon aux cheveux poudrés ou plâtrés, ou blanchis par tout autre procédé que la poudre véritable. Après avoir reçu la carte d'introduction, il la donna à un petit page, si petit en effet, que sa taille ne comportait pas sur deux rangs, comme d'habitude, le nombre de petits boutons indispensables au costume de tout page ; on avait été obligé de les mettre sur quatre rangs par devant. Ce jeune messenger monta la carte sur une soucoupe, et, en attendant son retour, Catherine et sa mère furent introduites dans une salle à manger assez malpropre et de chétive apparence, si commodément agencée qu'elle était également propre pour tous les usages, excepté pour boire et pour manger

Mme Witterly donna audience à ses visiteuses dans le salon, bien pourvu de tout ce qui était utile et nécessaire pour protéger contre le grand jour la fleur délicate du teint de Mme Witterly, y compris des rideaux et des housses d'un rose tendre. N'oublions pas un roquet accoutumé à mordre les mollets des étrangers, pour amuser Mme Witterly, et le susdit page, toujours prêt à servir du chocolat pour restaurer Mme Witterly.

La dame avait un air de langueur insipide et un teint d'une pâleur intéressante. Il y avait autour d'elle et sur elle, dans sa personne comme dans son mobilier et dans toute sa maison, quelque chose de fané. Elle était étendue sur un canapé, dans une attitude si naturelle qu'on aurait pu la prendre pour une danseuse, le pied levé au moment d'entrer en scène dans un ballet, et n'attendant plus, pour prendre son vol, que le lever du rideau.

« Qu'est-ce que vous savez faire ? » demanda Mme Witterly, les yeux fermés, en s'adressant à Catherine.

Catherine détailla en rougissant ses talents principaux, pendant que Mme Nickleby la contrôlait en les repassant d'avance un à un sur ses doigts, pour voir si elle n'en oubliait pas.

« Vous avez un bon caractère ? » demanda Mme Witterly, entr'ouvrant les yeux pour les fermer encore.

— Je l'espère, madame, répondit Catherine.

— Et vous avez des répondants sûrs et respectables sur tous les points, n'est-ce pas ? »

Catherine répondit qu'elle en avait, et déposa sur la table une carte de son oncle.

« Ayez la complaisance de vous approcher de moi avec votre chaise, que je vous regarde, dit Mme Witterly ; j'ai la vue si courte que je ne peux pas bien distinguer vos traits. »

Catherine fit ce qu'on lui demandait, non sans éprouver quelque embarras, et Mme Witterly examina sa figure à son aise, d'un œil languissant ; l'examen dura au moins deux ou trois minutes.

« Votre extérieur me plaît, dit la dame en tirant une petite sonnette : Alphonse, priez votre maître de venir. »

Le page disparut pour remplir sa mission, et, après un court intervalle, pendant lequel on ne dit pas un mot des deux côtés, la porte s'ouvrit pour livrer passage à un gentleman imposant, de trente-huit ans environ, d'un visage assez commun, la tête peu garnie de cheveux, qui se tint penché

quelque temps par derrière, sur le canapé de Mme Witterly, échangeant avec elle quelques mots à voix basse.

« Oh ! dit-il en se retournant, certainement il s'agit ici d'une affaire très importante. Mme Witterly est d'une constitution très irritable, très délicate, très fragile, c'est une plante de serre chaude, une fleur exotique. »

Par parenthèse, il paraissait extraordinairement fier d'avoir une femme si éminemment fragile ; Catherine vit bien, par toute la conversation qui suivit, qu'il considérait cette fragilité comme quelque chose de très aristocratique.

« Quelles sont, dit-il à la fin, les garanties que présente mademoiselle pour cet emploi ? »

Il fallut donc, pour répondre à cette question, recommencer à nouveau la liste des qualités et des talents de Catherine, le tout interrompu par les questions de M. Witterly. Enfin il fut décidé qu'on irait aux informations, et qu'on adresserait à Mlle Nickleby une réponse définitive, d'ici à deux jours, sous le couvert de son oncle.

Informations prises, la réponse fut favorable, et Catherine entra en fonctions. Ses fonctions consistaient à écouter les conversations insipides de Mme Witterly, à lui faire des lectures insipides, à se prêter à ses caprices insipides ; en un mot, à mener la vie la plus mortellement insipide que l'on puisse imaginer.

XXXV

Lorsque Nicolas eut payé son loyer et soldé le brocanteur qui lui avait loué son misérable mobilier, il lui resta tout juste vingt-cinq francs. Cela ne l'empêcha pas de saluer de bon cœur l'aurore du jour où il avait résolu de quitter Londres, et de sauter à bas du lit avec cette vivacité d'humeur et cette résolution qui sont heureusement le partage de la jeunesse, et l'aident à supporter la vie ; sans quoi on ne verrait pas beaucoup de vieillards obstruer les chemins.

C'était par une matinée de printemps, froide, âpre, brumeuse. Nicolas, avant le jour, s'était dirigé vers la Cité, pour aller se planter sous la fenêtre de la maison qu'habitait sa mère ; maison triste et sombre pour tout le monde, mais pour lui pleine de lumière et de vie. Car là, du moins, derrière ces vieilles murailles, il y avait un cœur qu'il savait prêt à battre, comme le sien, du même sang qui coulait dans ses veines, au seul mot d'insulte et de déshonneur.

C'était le cœur de sa sœur. Aussi traversa-t-il la rue pour lever les yeux vers la fenêtre de la chambre où il savait qu'elle reposait. Elle n'était point ouverte ni éclairée.

« Pauvre fille, se dit-il, elle ne se doute guère que je suis à l'épier ici. »

Smike l'attendait avec impatience, ainsi que Newman, qui avait dépensé un jour de revenu à leur payer un flacon de grog au lait et au rhum, pour les réconforter contre les fatigues du voyage. Les paquets étaient ficelés ; Smike n'eut plus qu'à les charger sur son épaule, et les voilà partis tous trois de compagnie. Car Newman Noggs avait insisté, la veille, pour les conduire aussi loin qu'il pourrait.

« Par où ? demanda Newman d'un air soucieux.

— Par Kingston d'abord, répondit Nicolas.

— Et puis, après ? Pourquoi ne voulez-vous pas me dire où vous allez ?

— Parce que je n'en sais en vérité rien moi-même, mon bon ami, répondit Nicolas, en lui mettant la main sur l'épaule, quand je le saurais, sans dessein, sans plan arrêté, comme je suis pour l'instant, je pourrais bien déménager vingt fois avant que vous eussiez seulement le temps de m'adresser une lettre.

— J'ai peur que vous ne méditiez quelque profond coup de tête, dit Newman d'un air de doute.

— Si profond, répliqua son jeune ami, que je ne pourrais pas moi-même en sonder la profondeur. Dans tous les cas, soyez assuré d'une chose, c'est que, quel que soit le parti que je vais prendre, je vous l'écrirai promptement.

— Ne l'oubliez pas, toujours.

— Il n'y a guère d'apparence. Je n'ai pas un si grand nombre d'amis que je puisse m'y perdre jusqu'à en oublier le meilleur. »

Ils marchèrent bien une couple d'heures en devisant ainsi tous les deux ; et ils auraient bien marché une couple de jours, si Nicolas n'avait pas fini par s'asseoir sur une des bornes du chemin, déclarant sa résolution bien arrêtée de ne pas faire un pas de plus, tant que Newman Noggs ne leur aurait pas tourné le dos. Newman demandait grâce. Il ne voulait plus les accompagner qu'un demi-mille, puis qu'un quart de mille, puis que quelques pas seulement ; tout fut inutile, il lui fallut s'exécuter et revenir à Golden-Square, après avoir échangé avec Nicolas des adieux et des souhaits aussi tendres que sincères, après s'être souvent retourné pour agiter en l'air son chapeau en signe d'affection aux voyageurs, lorsqu'ils n'apparaissaient déjà plus que comme deux points dans l'espace.

« Ah ça ! Smike, écoutez-moi, dit Nicolas, pendant qu'ils se remettaient bravement en route ; nous allons à Portsmouth. »

Smike approuva d'un signe de tête et sourit, sans se montrer autrement ému. Portsmouth ou Port-Royal lui était tout un, pourvu qu'ils y allassent ensemble.

« Je ne suis pas bien au fait de tout cela, reprit Nicolas, mais Portsmouth est un port de mer, et, à défaut d'autre emploi, je dois croire que nous trouverons toujours bien à nous enrôler au service de quelque bâtiment. Je suis jeune et actif. Je puis me rendre utile de bien des manières et vous aussi. »

Smike opina du bonnet, et demanda, après un moment de silence :

« Allons-nous faire toute la route aujourd'hui ?

— Vos jambes ont beau avoir de la bonne volonté, dit Nicolas en souriant gaiement, ce serait les mettre à une épreuve trop difficile. Non. Dans une carte que l'on m'avait prêtée à Londres, j'ai vu que Godalming en est à trente et quelques milles : ce sera là notre couchée. Demain nous nous

remettrons en route, car nos moyens ne nous permettent pas de perdre de temps. »

Arrivés à Godalming, ils firent prix pour deux lits modestes, et dormirent comme il faut. Le lendemain, dès le matin, ils étaient levés, pas avant le soleil cependant. Et puis en route ! On n'était pas tout à fait aussi frais et aussi dispos que la veille au départ, mais il restait encore assez d'espérance et d'entrain pour défier gaiement la fatigue.

L'étape était plus forte que la dernière ; il y avait des côtes longues et pénibles à gravir ; et les voyages, c'est comme la vie, il y a des hauts et des bas : mais on a toujours bien plus de peine à monter qu'à descendre. Ils continuèrent donc avec persévérance, sans se laisser décourager, et la persévérance n'a pas encore trouvé en face d'elle de montagne si haute qu'elle n'en ait atteint le sommet.

Le crépuscule était tombé, quand ils s'arrêtèrent à la porte d'une auberge sur le grand chemin, à quatre lieues de Portsmouth.

« Quatre lieues ! dit Nicolas, les deux mains appuyées sur son bâton de voyage et regardant SMIKE d'un air d'hésitation.

— Quatre grandes lieues ! répéta l'aubergiste.

— La route est-elle bonne ? demanda Nicolas.

— Très mauvaise, répondit l'aubergiste, en véritable aubergiste qu'il était.

— J'ai pourtant besoin de continuer, dit Nicolas indécis ; je ne sais que faire.

— Je ne voudrais pas avoir l'air de chercher à vous influencer ; mais si c'était moi, je ne continuerais pas.

— En vérité ? demanda Nicolas encore incertain.

— Certainement non, si j'avais sous la main l'occasion de passer une bonne nuit », dit l'aubergiste.

En disant cela, il retroussa son tablier, mit ses mains dans ses goussets et fit un pas ou deux hors de la maison, pour regarder, avec l'air d'une parfaite indifférence, la route envahie déjà par les ténèbres de la nuit.

Un coup d'œil jeté sur la figure décomposée de SMIKE fut ce qui détermina Nicolas, et, à l'instant, sans plus d'hésitation, il se décida à s'arrêter là.

L'aubergiste le fit entrer dans la cuisine ; et comme il y avait un bon feu :

« Il fait bien froid dehors », dit-il..

Il aurait dit de même qu'il faisait bien chaud, s'il n'y avait pas eu de feu dans l'âtre.

« Qu'est-ce que vous allez nous donner pour souper ? fut naturellement la première question de Nicolas.

— Écoutez, voulez-vous que je vous dise ? reprit l'aubergiste. Il y a là, dans le parloir, un monsieur qui a commandé un pudding au filet de bœuf avec des pommes de terre, pour neuf heures. Il y en a plus qu'il ne lui en faut, et je suis sûr que si vous lui en demandiez la permission, vous pourriez souper avec lui. Je vais m'en assurer tout de suite. »

L'aubergiste se hâta donc d'entrer dans le parloir, sans attendre l'autorisation de Nicolas, qui vraiment ne fit aucun effort pour l'en empêcher, considérant sagement que, dans la circonstance, un souper de plus ou de moins n'était pas une bagatelle. L'aubergiste reparut au bout d'un moment avec une figure conquérante.

« Enlevé, dit-il à voix basse. J'étais sûr qu'il ne demanderait pas mieux. Vous allez voir quelque chose qui en vaut la peine, là dedans. Peste ! comme ils se trémoussent ! »

Et sans attendre qu'on lui demandât des explications sur ces paroles prononcées d'un air de ravissement, l'aubergiste avait déjà ouvert la porte toute grande pour faire passer Nicolas, suivi de SMIKE, toujours son paquet sur l'épaule, car il ne le portait pas avec moins de vigilance que si c'eût été un sac d'écus.

XXXVI

Nicolas s'attendait sans doute à voir quelque chose d'étrange, mais non pas quelque chose d'aussi étrange que ce qui frappa sa vue. Au bout de la salle, il y avait deux jeunes gens, l'un très grand, l'autre très petit, tous deux, en costume de matelot, c'est-à-dire de matelot de théâtre, avec boucles, ceinturons et pistolets, rien n'y manquait. Ils se livraient à ce qu'on appelle sur l'affiche : un terrible combat, avec deux de ces sabres à garde couverte dont on se sert d'habitude sur les planches de nos boulevards. Le petit avait déjà pris l'avantage sur le grand, qui se voyait réduit à une situation critique. Ce duel à mort était surveillé par un homme gros et pesant, perché sur le coin d'une table, d'où il leur criait avec énergie de tirer plus d'étincelles du choc de leurs sabres, leur promettant, dans ce cas, de faire crouler la salle sous un tonnerre d'applaudissements, à la première représentation.

« Monsieur Crummles, dit l'aubergiste avec un air d'humble déférence, voici le jeune gentleman en question. »

M. Vincent accueillit Nicolas avec un mouvement de tête qu'on pouvait prendre à volonté pour une politesse d'empereur romain ou pour un salut de chevalier de la bouteille, puis il dit à l'hôte de fermer la porte et de s'en aller.

« En voilà un tableau ! ajouta M. Crummles en faisant signe à Nicolas de ne point bouger, pour ne pas déranger les combattants. Le petit le tient ! Si le grand ne le renverse pas en moins de trois secondes, je vous le donne pour un homme mort. Recommencez cela, enfants. »

Les enfants recommencèrent.

« Vous serez bissés plus d'une fois pour ce tableau-là, si vous voulez, reprit M. Crummles, mais pour le moment reprenez haleine, et allez changer. »

Après avoir adressé ces mots aux combattants, il salua Nicolas, qui put alors l'observer à loisir. Sa figure était de taille à bien répondre au reste de sa personne ; sa lèvre inférieure était grosse et épaisse, sa voix enrouée annonçait qu'il devait crier souvent à tue-tête ; ses cheveux noirs, rasés

jusqu'au haut de la tête, lui laissaient la facilité de porter des perruques à caractères de toute forme et de tout modèle.

« Eh bien, qu'en dites-vous ? demanda M. Crummles.

— Ma foi, c'est fort joli, excellent, dit Nicolas.

— Vous ne verrez pas souvent des gaillards comme ceux-là, je vous en réponds. Après-demain, nous débutons à Portsmouth ; si vous allez par là, faites un tour au théâtre et vous m'en direz des nouvelles. »

Nicolas promit de n'y pas manquer, s'il pouvait, et, approchant sa chaise du feu, entra tout de suite en conversation avec le directeur. C'était un homme très expansif de sa nature, devenu peut-être un peu plus bavard par l'effet des grogs répétés qu'il savourait à longs traits, ou bien encore par la vertu du tabac, qu'il prenait en grande quantité, puisant à même dans un cornet de papier gris, qu'il avait dans la poche de son gilet. Il se mit à conter ses affaires sans aucune réserve, s'étendant avec complaisance sur les mérites de sa troupe et sur les talents de sa famille : les deux combattants, les héros du duel au sabre, n'en étaient pas les moins honorables. Les autres, tant dames que messieurs, s'étaient donné, à ce qu'il paraît, rendez-vous à Portsmouth pour le lendemain ; le père et les fils allaient les y rejoindre. Ce n'était pas la saison des bains ; malgré cela M. Crummles espérait que l'excursion serait profitable.

Cependant M. Crummles considérait de temps en temps avec intérêt SMIKE, qui, dès son apparition, semblait l'avoir émerveillé. Pour le moment, le compagnon de Nicolas était endormi sur sa chaise, baissant et relevant la tête tour à tour.

« Pardonnez-moi cette réflexion, dit le directeur en se penchant à l'oreille de Nicolas pour lui parler à voix basse, mais vous avez là un ami qui a une figure admirable.

— Le pauvre garçon, répondit Nicolas qui ne put s'empêcher de sourire, je la voudrais un peu plus dodue et moins hâve.

— Dodue ! s'écria M. Crummles avec horreur, vous voudriez donc la gâter sans remède.

— Comment cela ?

— Comment cela, moniteur ? mais tel qu'il est à présent, reprit le directeur en frappant sur son genou d'un geste expressif, sans un bourrelet de graisse sur le corps, sans un grain de vermillon sur la face, cela ferait un acteur dans le genre affamé, tel qu'on n'en a jamais vu dans ce pays. Vous n'auriez qu'à lui faire endosser le costume d'apothicaire dans Roméo et

Juliette, avec une pointe de rouge sur le nez, et il serait sûr d'être accueilli par une triple salve de bravos, aussitôt qu'il passerait la tête par la porte des avant-scènes. »

LE COMPAGNON DE NICOLAS S'ÉTAIT ENDORMI.



L'apparition du pudding au filet de bœuf, qui fit son entrée en même temps que MM. Vincent Crummles fils, donna un autre cours à la conversation, ou plutôt l'arrêta pour le moment. Les deux jeunes artistes manœuvraient leurs couteaux et leurs fourchettes avec non moins d'adresse que leurs briquets, et comme la société avait l'appétit aussi aiguisé que ces armes terribles, on ne songea guère à parler en présence des apprêts faits pour le souper.

MM. Crummles fils n'eurent pas plus tôt avalé la dernière bouchée, qu'ils montrèrent par une foule de bâillements comprimés, et de mouvements spasmodiques pour s'étirer les jambes, une inclination très prononcée à regagner leurs lits. SMIKE trahissait ce désir d'une manière bien plus expressive encore ; car, pendant le souper même, il était tombé plusieurs fois de sommeil, la bouche pleine. Nicolas proposa donc une retraite générale ; mais le directeur ne voulut pas entendre de cette oreille-là, jurant qu'il s'était promis le plaisir d'inviter sa nouvelle connaissance à vider avec lui un bol de punch, et qu'il considérerait son refus comme des plus désobligeants pour sa personne.

« Laissez-les aller, dit M. Vincent Crummles ; pendant ce temps-là nous allons passer tranquillement ensemble une bonne petite soirée au coin du feu. »

XXXVII

Dans le cours de la conversation, Nicolas se laissa aller à avouer à M. Crummles qu'il avait des raisons de craindre de ne pas réussir dans l'affaire qui l'amenait à Portsmouth.

« Et quelle est cette affaire ? demanda le directeur.

— C'est de trouver quelque travail pour nous faire vivre, moi et mon pauvre camarade. Voilà toute la vérité ! aussi bien il y a longtemps que vous l'aviez devinée ; je veux au moins avoir à vos yeux le mérite de vous la dire de bonne grâce.

— Qu'est-ce que vous pouvez trouver à faire à Portsmouth plutôt qu'ailleurs ? demanda M. Crummles.

— Il ne manque pas de bâtiments, je suppose, prêts à mettre à la voile. J'y trouverai toujours bien un hamac, d'une manière ou d'une autre. Il y a bien à boire et à manger là comme ailleurs.

— Eh quoi ! ne trouvez-vous donc pas quelque autre profession dont un jeune homme de votre tournure et de votre mérite puisse mieux s'accommoder, et qui lui procure le moyen de voir le monde d'une manière plus avantageuse ?

— Non, dit Nicolas en secouant la tête.

— Alors c'est moi qui vais vous en enseigner une, dit M. Crummles, en élevant la voix : le théâtre.

— Le théâtre ! cria Nicolas, presque aussi haut que lui.

— Oui, l'art théâtral ; je professe moi-même l'art théâtral. Ma femme professe l'art théâtral. Mes enfants professent l'art théâtral. J'avais un chien qui y était entré en sevrage ; il y a vécu, il y est mort. Le petit poney de ma carriole y joue son rôle dans Tamerlan. Je vous engage, si vous voulez, vous et votre ami : vous n'avez qu'à dire un mot, je ne serais pas fâché, d'ailleurs, de rafraîchir ma troupe.

— Mais, dit Nicolas, surpris par cette proposition si subite, je n'y entends absolument rien ; je n'ai, de ma vie, joué un rôle, excepté peut-être à la distribution du collège.

— C'est égal : il y a de la comédie élégante dans votre tournure et vos manières, de la tragédie passionnée dans votre regard, de la farce amusante

dans votre franc rire, dit M. Vincent Crummles. Vous réussirez aussi bien du premier coup que si vous n'aviez jamais fait que cela depuis votre naissance. »

Nicolas se rappela qu'après avoir payé l'hôte il ne lui resterait plus que quelques gros sous en poche, et il se sentit ébranlé.

« Vous pouvez, dit M. Crummles, nous rendre mille petits services. Quand ce ne serait que toutes les magnifiques affiches qu'un homme bien élevé comme vous peut composer pour les devantures de boutiques !

— Pour cela, dit Nicolas, je crois que je pourrais m'en charger.

— Je crois bien, répliqua M. Crummles. Pour plus amples renseignements, voir les programmes détaillés, etc., vous en feriez bien un demi-volume. Et les pièces donc ! Vous seriez bien en état de nous en composer une où vous feriez figurer toute la troupe dans son éclat, chaque fois que l'occasion s'en présenterait.

— Et qu'est-ce que cela pourrait me rapporter ? demanda Nicolas après quelques moments de réflexion. Pourrais-je y gagner ma vie ?

— Gagner votre vie ! une vie de prince ! Avec vos honoraires, ceux de votre ami et vos compositions, vous vous feriez... ah ! certainement, vous vous feriez bien vingt-cinq francs par semaine.

— Vous plaisantez ?

— Non, vraiment, et si nous avions de bonnes recettes, vous vous feriez près du double. »

Nicolas haussa les épaules ; mais quoi ? il n'avait devant lui que la misère en perspective ; et en supposant qu'il pût trouver dans son courage la force de subir, sans se plaindre, les cruelles extrémités de la fatigue et du besoin, c'était bien la peine d'avoir arraché à son malheureux sort la victime de Squeers, pour lui infliger un sort non moins pénible. Et puis, il avait pu regarder comme rien une distance de vingt lieues quand il se trouvait dans la même ville que l'homme qui l'avait traité avec tant de barbarie et dont la présence réveillait en lui des pensées si amères ; mais à présent il se trouvait assez loin de Catherine et de sa mère. Que serait-ce s'il s'embarquait pour de lointains voyages et si, pendant ce temps-là, la mort venait à les atteindre !

Ces réflexions le décidèrent ; il s'empressa de déclarer que c'était marché conclu, et signa le traité en tapant dans la main de M. Vincent Crummles.

XXXVIII

Grâce à l'étrange quadrupède que M. Crummles avait dans l'écurie de l'auberge sous le nom de poney, et à un véhicule original qu'il décorait du nom de phaéton à quatre roues, Nicolas continua sa route le lendemain matin avec moins de fatigue qu'il n'avait compté le faire. Le directeur et lui occupaient le devant ; les petits messieurs Crummles étaient emballés ensemble avec Smike par derrière, en compagnie d'une manne d'osier, protégée contre la pluie par une toile cirée, et contenant les briquets, pistolets, costumes nautiques et autres ustensiles nécessaires à l'industrie de nos jeunes artistes.

Le poney ne se gêna pas sur la route pour montrer de temps en temps une certaine tendance à se coucher par terre ; peut-être était-ce un souvenir de son éducation théâtrale. Cependant M. Vincent Crummles réussit assez bien à le tenir sur ses jambes, tantôt en secouant les rênes, tantôt en recourant au fouet. Quand ces moyens de douceur ne suffisaient pas pour persuader à l'animal de continuer tranquillement son chemin, l'aîné des fils Crummles était chargé de descendre pour lui administrer quelques coups de pied.

En lui prodiguant des encouragements de cette nature, on finissait par le convaincre de la nécessité d'avancer de temps en temps, et au bout du compte on allait son petit bonhomme de chemin, à la satisfaction de toutes les parties intéressées, comme M. Crummles en fit judicieusement la remarque.

« Au fond, c'est un bon poney », dit M. Crummles en se tournant vers Nicolas.

Au fond, c'était possible, mais il n'avait pas pour lui les apparences ; sa robe était de l'étoffe la plus grossière et la moins avantageuse. Aussi Nicolas, consciencieusement, se borna à répondre que cela pouvait bien être.

« Il a déjà fait bien des tours et des détours, ce petit poney, ajouta M. Crummles en lui lançant adroitement un coup de fouet sur la paupière de l'œil droit, en l'honneur de leur vieille intimité. C'est presque un membre de la troupe. »

Le poney exigeant, à mesure qu'il avançait, une attention redoublée de la part de M. Crummles, il ne resta plus à ce gentleman grand loisir pour soutenir la conversation. Nicolas en profita pour se livrer à ses propres pensées jusqu'au moment où ils arrivèrent au pont-levis, à Portsmouth, où M. Crummles s'arrêta.

« Nous allons descendre ici, dit le directeur. Les enfants vont le mener à l'écurie et porter le bagage à mon logement. Vous ferez aussi bien, pour le moment, d'y envoyer aussi vos effets par la même occasion. »

Nicolas remercia M. Crummles de son offre obligeante et, sautant à bas du phaéton, donna le bras à Smike et accompagna le directeur au théâtre de High-Street, tout inquiet et mal à l'aise à l'idée qu'on allait le présenter immédiatement dans un monde si nouveau pour lui.

Arrivés enfin à une entrée qui exhalait une forte odeur combinée de pelures d'orange et d'huile à quinquet, avec un arrière-goût de sciure de bois, ils grimpèrent à tâtons par un corridor obscur, descendirent une couple de marches, filèrent le long d'un petit labyrinthe de tentures en toile et de pots de peinture, si bien qu'à la fin ils se trouvèrent sur les planches du théâtre de Portsmouth.

« Nous y voilà ! » dit M. Crummles.

Quoiqu'il ne fit pas très clair, Nicolas put reconnaître qu'il se trouvait tout près de la première coulisse, à côté du trou du souffleur, contre des murailles nues, des toiles poudreuses, des nuages moisissés, des draperies barbouillées à grands coups de brosse, sur un parquet des plus malpropres. En portant les yeux autour de lui, sur le plafond, sur le parterre, les loges, la galerie, les ornements et les décors en général, il trouva tout cela grossier, froid, triste, misérable.

Pendant qu'il examinait ainsi curieusement les détails de l'édifice, la voix du directeur appela son attention vers l'avant-scène, vis-à-vis. Là on voyait, assise à une petite table d'acajou de forme oblongue, supportée par des pieds rachitiques, une vaste et forte femme qui paraissait avoir entre quarante et cinquante ans, avec une robe de soie passée, tenant à la main, par les rubans, son chapeau qu'elle balançait à plaisir ; les cheveux (des cheveux abondants) tressés en larges festons sur les deux tempes.

« Monsieur Johnson, lui dit le directeur (car Nicolas avait gardé le nom que lui avait donné Newman Noggs chez les Kenwigs), que je vous présente Mme Vincent Crummles.

— Je suis charmée de vous voir, monsieur, dit Mme Vincent Crummles d'une voix sépulcrale. Je suis enchantée de vous voir, et plus heureuse encore de saluer en vous un membre d'avenir pour notre corps. »

La dame, en lui adressant ce compliment, lui tendit la main, une fameuse main, comme Nicolas put s'en apercevoir à l'étreinte puissante. dont cette main de fer honora la sienne.

« Et ce jeune homme,... ajouta-t-elle en s'avançant vers SMIKE du pas d'une tragédienne qui entre en scène conformément aux principes de son rôle, ce jeune homme est votre compagnon ? Soyez aussi le bienvenu, monsieur.

— Il fera bien l'affaire, qu'en pensez-vous, ma chère ? dit le directeur en prenant une prise de tabac.

— Je le trouve admirable, répondit la dame ; c'est une trouvaille, je vous assure. »

Comme Mme Crummles traversait le théâtre pour retourner à sa table, tout à coup on vit bondir sur la scène, par une ouverture mystérieuse, une petite fille en jupe jadis blanche, avec des plis jusqu'aux genoux, un pantalon court, des sandales, un spencer blanc, un chapeau de gaze lilas, un voile vert, des papillotes ; elle fit une pirouette, deux entrechats, une seconde pirouette ; puis, en regardant à l'autre aile, poussa un cri, fit un saut en avant, à six pouces de la rampe, et s'abattit dans une attitude de terreur charmante, en voyant un gentleman mal mis, avec une vieille paire de pantoufles en peau de buffle, s'approcher à grands pas, en grinçant des dents et en brandissant sa canne d'un air féroce.

« Les voilà dans le Sauvage indien et la jeune fille », dit Mme Crummles.

— Ah ! ajouta le directeur, le petit intermède en ballet ! Très bien ! continuez. Rangez-vous un peu par ici, monsieur Johnson. C'est cela, allons ! »

Le sauvage indien et la jeune fille répétèrent consciencieusement leur intermède, et quand ils eurent fini, M. Crummles s'écria :

« Très bien ! à merveille, bravo !

LE SAUVAGE INDIEN ET LA JEUNE FILLE.



— Bravo ! cria Nicolas, résolu à voir le bon côté des choses ; bravo ! magnifique !

— Voici, monsieur, dit M. Vincent Crummles, lui présentant la jeune fille, voici l'enfant phénoménal, Mlle Ninette Crummles.

— Votre fille ? demanda Nicolas.

— Ma fille, ma fille, répondit M. Vincent Crummles, l'idole de toutes les villes où nous allons, monsieur. Nous avons reçu en son honneur des lettres de compliment de la noblesse de tous les degrés, dans presque tous les bourgs d'Angleterre.

— Je n'en suis pas surpris du tout, dit Nicolas ; il faut que ce soit naturellement un vrai génie.

— Oh ! c'en est un !... » M. Crummles ne put aller plus loin ; il ne trouva pas dans la langue de mot assez énergique pour définir l'enfant phénoménal. « Je vais vous dire, monsieur, ajouta-t-il, le talent de cette enfant est inimaginable. Il faut la voir ; oui, il faut la voir pour s'en faire une faible idée. Là ! là ! ma fille, allez retrouver votre mère.

— Peut-on savoir quel âge elle a ? » demanda Nicolas.

M. Crummles fixa ses regards sur la figure de Nicolas, comme le font d'habitude certaines gens avant de répondre quelque chose qu'ils regardent eux-mêmes comme incroyable.

« Eh bien ! monsieur, elle a dix ans.

— Pas plus ?

— Pas un jour de plus.

— Ma parole, dit Nicolas, c'est extraordinaire. »

C'était extraordinaire, en effet ; car l'enfant phénoménal, malgré sa petite taille, avait une figure comparativement un peu vieillotte ; et d'ailleurs on lui avait toujours connu exactement le même âge, non pas de mémoire d'homme dans le pays, mais toujours bien depuis cinq bonnes années. Après cela, comme on l'avait fait veiller très tard tous les soirs, et qu'on lui avait donné, depuis son enfance, du grog au genièvre à discrétion pour l'empêcher de grandir, peut-être fallait-il attribuer à ce système d'éducation la jeunesse phénoménale de l'enfant phénoménal.

XXXIX

Pendant ce petit dialogue, le gentleman qui avait fait le sauvage s'avança, les pieds dans ses souliers ordinaires, et ses pantoufles de sauvage à la main ; il se tint à quelques pas de leur groupe, comme s'il avait le désir de prendre part à leur conversation. Trouvant enfin l'occasion de placer son mot, il dit :

« Voudriez-vous me présenter à monsieur, monsieur Crummles ?

— M. Folair, dit le directeur en présentant le gentleman à Nicolas.

— Heureux de faire votre connaissance, monsieur. »

M Folair toucha de son index le bord de son chapeau et donna une poignée de main à Nicolas.

« Un nouveau collègue, monsieur, à ce que l'on m'a dit ?

— Un collègue bien indigne, répliqua Nicolas.

— Dites donc, lui murmura l'acteur à l'oreille, en le tirant à part, pendant que Crummles les quittait pour aller parler à sa femme, avez-vous jamais vu pareille attrape ?

— Quelle attrape ? »

M. Folair fit une des grimaces les plus comiques de son répertoire mimique, en montrant du doigt, par-dessus son épaule, la famille Crummles.

« Vous ne voulez pas parler de l'enfant phénoménal ?

— L'enfant flouriménal, monsieur ! répliqua M. Folair. Il n'y a pas une petite fille d'une intelligence ordinaire dans les écoles de charité qui ne pût faire mieux que cela ; elle peut bien remercier son étoile d'être née fille de directeur.

— Vous avez l'air de prendre cela bien à cœur, dit Nicolas avec un sourire.

— C'est vrai, ma foi, et vous conviendrez que ce n'est pas sans raison, ajouta-t-il en passant son bras sous celui de Nicolas, et en se promenant avec lui de long en large sur la scène. N'y a-t-il pas de quoi faire endêver de voir cette petite morveuse accaparer, tous les soirs, les rôles les plus avantageux et prélever déjà des honoraires sur les profits de la troupe, à

laquelle on la fait avaler de force, pendant qu'il y en a tant d'autres à qui on fait des passe-droits ?

— Autant que j'en ai pu juger tout à l'heure, dit Nicolas, vous devez être un membre important de la société.

— Oh ! reprit M. Folair, battant ses pantoufles l'une contre l'autre pour en secouer la poussière, je ne m'en tire pas mal, c'est vrai. Il n'y a peut-être personne qui me surpasse dans mon genre. Mais, voyez-vous, être traité comme on l'est ici, cela vous met du plomb à la semelle, en guise de blanc d'Espagne : c'est comme si l'on dansait avec les menottes, sans en avoir seulement le mérite aux yeux du public. Holà, vieux troubadour, comment va ? »

Le gentleman auquel s'adressait cet appel amical était un homme au teint basané, un peu blafard, avec les cheveux longs, noirs, touffus, et des traces non équivoques d'une barbe épaisse et de favoris item, quoique le tout fût rasé de près. Il n'avait pas l'air d'avoir plus de trente ans, quoique, de prime abord, on fût porté à le croire plus âgé. à voir sa figure longue et blême, qu'avait décolorée l'application journalière du plâtre et du vermillon. Il portait une chemise à pois, un vieil habit vert, rajeuni par des boutons dorés neufs, une cravate à grandes raies rouges et vertes, et un pantalon bleu de roi. Il était orné aussi d'une canne assez commune, en bois blanc, véritable canne de parade, car il ne s'en servait guère que pour lui faire décrire dans l'air des figures variées, presque toujours la tête en bas ; ou, s'il lui rendait pendant quelques secondes son attitude naturelle, c'était pour se mettre en garde, pousser une ou deux bottes dans les coulisses, à tous les objets animés ou inanimés que le hasard lui envoyait, pour servir de plastron à ses coups.

« Eh bien ! Tommy, dit-il en portant une botte à son ami, qui la para adroitement avec sa pantoufle, quelles nouvelles ?

— Un nouveau-venu, voilà tout, répondit M. Folair en regardant Nicolas.

— Faites donc les honneurs, Tommy, faites donc les honneurs, dit l'autre d'un ton de reproche, en lui donnant sur le chef un petit coup du bout de sa canne.

— Vous voyez M. Lenville, notre premier tragique, monsieur Johnson », dit l'artiste en pantomime.

Pendant ce temps-là la troupe s'était assemblée, presque au grand complet. Outre M. Lenville et son ami Tommy, était maintenant présent à l'appel un grand jeune homme élancé, aux yeux langoureux, qui jouait les

jeunes premiers découragés, et chantait les airs de ténor ; il venait d'arriver, bras dessus bras dessous, avec le jocrisse de la bande. Celui-ci avait le nez retroussé, une bouche comme un four, une figure plate et des yeux hébétés. Près de l'enfant phénoménal se tenait un vieux monsieur, un peu en goguette, râpé jusqu'à la corde : c'était lui qui jouait les vieillards sereins et vertueux. Mme Crummles avait aussi à ses côtés un vieux monsieur plein d'attentions pour elle ; sa tenue n'était pas tout à fait aussi ignoble, c'était lui qui jouait les vieillards moroses. Après cela venait une espèce d'aventurier en redingote à long poil, qui se promenait à grands pas le long de la rampe, faisant le moulinet avec sa badine, et marmottant à demi-voix, avec une grande vivacité, des tirades destinées à l'amusement d'un auditoire imaginaire. Il n'était plus si jeune qu'autrefois, et sa taille commençait à monter en graine. Mais il avait un air éventé qui annonçait en lui le héros des rodomontades. Il y avait encore un petit groupe de jeunes gens aux joues creuses, aux sourcils épais, qui faisaient la conversation dans un coin. Mais c'étaient apparemment des personnages d'importance secondaire ; on les laissait rire, causer ensemble, sans faire la moindre attention à eux.

Les dames étaient réunies en un petit peloton, toutes seules, autour de la table rachitique déjà nommée. On y voyait Mlle Snellicci, également propre à tous les emplois, depuis la danse des sorcières jusqu'au rôle de lady Macbeth. Elle semblait tout entière au récit d'une histoire intéressante qu'elle confiait à Mlle Ledrook, son amie. Mlle Ledrook, de son côté, avait apporté son ouvrage, et s'occupait, de l'air le plus naturel du monde, à monter une collerette. Après cela, Mlle Belawney. Cette demoiselle prétendait rarement à des rôles parlants, on ne la voyait guère paraître sur la scène qu'en costume de page, une jambe tendue avec grâce en avant, les yeux braqués sur la cantonade, à moins qu'elle n'entrât ou ne sortît à la suite de M. Crummles, dans la haute tragédie. Pour le moment, elle tortillait les boucles de cheveux de la belle Mlle Bravassa, qui avait eu autrefois son portrait gravé sur acier par un apprenti graveur ; on en mettait même en vente des exemplaires, pendus à la fenêtre du pâtissier et de la fruitière, au cabinet de lecture et au bureau de location, toutes les fois que les affiches annonçaient la représentation annuelle à son bénéfice. Puis Mme Lenville, avec son petit chiffon de chapeau à voile, arrangé précisément dans le goût coquet qu'elle savait propre à réjouir le cœur de M. Lenville. Ensuite, Mlle Gazingi avec un boa, imitation d'hermine, noué négligemment autour de

son cou. Enfin, n'oublions pas Mme Grudden, en pelisse de drap brun et en chapeau de castor. Elle assistait Mme Crummles dans l'administration de ses affaires domestiques ; elle recevait l'argent à la porte, habillait ces dames, balayait le théâtre, tenait le cahier du souffleur lorsque ce fonctionnaire devait faire nombre sur la scène dans un tableau général ; elle jouait même d'inspiration toute espèce de rôle banal en toute occasion ; tantôt sous un nom, tantôt sous un autre, suivant l'effet plus ou moins satisfaisant qu'il pouvait présenter à l'œil ; c'est le directeur qui en était juge,

XL

M. Folair, après avoir confié obligeamment ces particularités à Nicolas, le laissa là pour se mêler à ses camarades, et la cérémonie de la présentation fut complétée par la déclaration publique de M. Vincent Crummles, qui proclama le nouvel acteur un prodige de savoir et de génie.

« Messieurs et mesdames, ajouta le directeur, tenant à la main un morceau de papier sur lequel il venait d'écrire, demain matin, à dix heures, nous répéterons la Lutte mortelle. Vous connaissez tous le plan, l'intrigue, la conduite de la pièce. Aussi nous n'aurons besoin que d'une répétition. Tout le monde à dix heures, s'il vous plaît.

— Tout le monde à dix heures, répéta Mme Grudden en regardant à la ronde.

— Lundi matin nous aurons la lecture d'une pièce nouvelle, dit M. Crummles ; je n'en sais pas encore le nom, mais je sais que chacun y aura un bon rôle ; c'est M. Johnson qui voudra bien prendre ce soin.

— Hé ! dit Nicolas en tressaillant, je...

— Lundi matin, répéta M. Crummles en élevant la voix pour dominer et comprimer les représentations de l'infortuné M. Johnson ; voilà qui est réglé, messieurs et mesdames. »

Quand les autres furent partis, M. Crummles, en réponse aux objections de Nicolas, lui demanda tranquillement :

« Savez-vous le français ?

— Parfaitement.

— C'est très bien ! »

Là-dessus le directeur prit dans le tiroir de la table un rouleau de papier qu'il donna à Nicolas.

« C'est, dit-il, une pièce française ; vous n'avez qu'à me mettre cela en anglais, avec votre nom au bas du titre. »

Nicolas sourit en mettant la pièce française dans sa poche.

« A propos, et votre logement, dit M. Crummles, que comptez-vous faire ? »

Nicolas aurait bien voulu, pour la première semaine, qu'on lui dressât seulement un lit de sangle dans le parterre, mais il se contenta de répondre

qu'il n'avait pas encore pensé à son logement.

« Alors, venez chez moi, dit M. Crummles, et mes garçons iront avec vous, après le dîner, pour vous montrer quelque chose qui pourra vous convenir. »

M. Crummles demeurait dans la rue Saint-Thomas, chez un pilote du nom de Bulph.

« Soyez le bienvenu », dit Mme Crummles, en se retournant vers Nicolas, quand ils furent arrivés à la porte d'une chambre au premier étage, sur le devant, avec des fenêtres cintrées.

Nicolas lui fit un salut de remerciement poli, et ne dissimula pas le plaisir qu'il avait à voir la nappe mise.

Mme Crummles tira la sonnette :

« Qu'on nous monte, dit-elle, le mouton à la sauce à l'oignon. »

L'esclave attaché au service des locataires de M. Bulph disparaît et reparaît bientôt, portant le splendide festin.

« Quand vous aurez composé votre pièce, dit M. Crummles à Nicolas, vous étudierez le rôle de Roméo ; Juliette sera miss Snellicci ; la vieille Grudden fera la nourrice. Oui, cela ira à merveille. Ah ! et le pirate donc ? Vous pourrez par la même occasion, étudier le pirate, et Cassio et Jérémie Diddler, il ne vous sera pas difficile de vous fourrer cela dans la tête : un rôle aide l'autre, c'est toujours la même chose, les répliques, les gestes et tout. »

M. Crummles, après ces instructions un peu précipitées et passablement générales, jeta une foule de petits livres dans les mains défaillantes de Nicolas abasourdi ; puis, ordonnant à son fils aîné d'accompagner le jeune homme pour lui faire voir des logements, il lui donna une poignée de main et lui souhaita le bonsoir.

Nicolas, après bien des recherches, s'accommoda de deux petites chambres au troisième étage, où l'on montait du second par une échelle de meunier. C'était chez un marchand de tabac de Commonhard, sale rue qui descendait au quai.

Nicolas eut bientôt achevé sa pièce, que l'on mit sans retard à l'étude. Alors il s'occupa lui-même d'étudier son rôle avec une grande activité. Le jour de la répétition, il le joua, au dire de toute la troupe, dans la perfection, et puis le grand jour de la représentation arriva.

Mme Grudden en moins de dix minutes fit une recette de dix-neuf francs quinze centimes.

Derrière la toile, symptômes d'agitation inaccoutumée.

Enfin, enfin, voici le dernier coup d'archet, et la toile se lève sur la pièce nouvelle. Comme il n'y avait pas d'acteur remarquable dans la première scène, elle se passa d'une façon assez calme ; mais dans la seconde, à l'apparition de Mlle Snevellicci, en compagnie du phénomène, qui était censé être sa fille, quel tonnerre d'applaudissements ! Une fois, deux fois, Mlle Snevellicci fit des révérences de plus en plus profondes ; et une fois, deux fois, les applaudissements redoublèrent, de plus en plus éclatants. Ensuite, pluie de couronnes. Enfin quand le phénomène eut ramassé une des couronnes, roussie au passage par la flamme des quinquets, et l'eut placée de travers sur l'œil gauche de Mlle Snevellicci, l'enthousiasme arriva à son paroxysme, et la pièce, un moment interrompue, reprit son cours.

Mais quand Nicolas en vint à sa scène d'emportement avec Mme Crummles, c'est alors que l'on battit des mains.

Le succès de la pièce nouvelle et celui du nouvel acteur furent complets tous les deux, et quand, à la fin de la pièce, on rappela Mlle Snevellicci, ce fut Nicolas qui eut l'honneur de l'amener sur la scène et de partager avec elle les applaudissements.

Comme la pièce nouvelle était décidément « un succès », elle fut annoncée pour tous les soirs de spectacle jusqu'à nouvel ordre, et l'on réduisit de trois à deux les jours de relâche. Nicolas toucha des témoignages encore plus palpables de la faveur publique, car, dès le samedi suivant, il empochait, par l'intermédiaire de l'infatigable Mme Grudden, la somme de trente-sept francs cinquante. Cette rémunération, qui n'était pas à dédaigner, n'était rien encore, en comparaison de l'honneur et de la réputation qui s'attachèrent à sa personne.

XLI

Lord Verisopht et son digne mentor, sir Mulberry Hawk, ayant découvert la nouvelle adresse de Catherine, se firent présenter à Mme Wititterly. Cette dame, qui était folle des gens titrés, les accueillit à bras ouverts. Ces deux honorables personnages en profitèrent, ou du moins sir Mulberry Hawk, le plus corrompu et le plus insolent des deux, en profita pour obséder Catherine, soit chez Mme Wititterly, soit à la promenade, soit au théâtre, de ses attentions offensantes et de ses compliments injurieux.

Mme Wititterly était trop sotte pour s'apercevoir qu'on lui manquait de respect à elle-même, aussi bien qu'à sa demoiselle de compagnie.

Catherine, poussée à bout, résolut de réclamer la protection de son oncle.

Un jour donc, de grand matin, elle s'habilla à la hâte pour sortir, annonçant qu'elle serait de retour dans une couple d'heures, et courut chez son oncle.

La matinée avait été bonne pour Ralph Nickleby ; il n'avait jamais été plus heureux en affaires, et, tout en se promenant dans son petit cabinet, les mains croisées derrière le dos, faisant dans son esprit l'addition de toutes les sommes qui étaient entrées ou qui allaient entrer dans sa nasse, par suite d'une affaire conclue le matin, il laissait apercevoir un sourire dur et triste. Ce sourire, combiné avec le regard astucieux de son œil froid et brillant, disait assez que, s'il lui fallait encore trouver, pour augmenter ses profits, quelque nouvel effort de résolution ou de ruse, il en avait de reste à son usage.

Il était donc plongé dans d'agréables réflexions, lorsque Newman entr'ouvrit la porte.

« Qui est là ? »

— Moi, dit Newman Noggs en passant la tête par l'entrebâillement de la porte, votre nièce...

— Eh bien ! quoi, ma nièce ? demanda Ralph contrarié.

— Elle est ici,

— Ici ? »

Newman rejeta sa tête du côté de son petit bureau pour montrer qu'elle était là, à attendre.

« Qu'est-ce qu'elle veut ? demanda Ralph.

— Je ne sais pas, répondit Newman ; faut-il que je le lui demande ? ajouta-t-il vivement.

— Non, faites-la entrer... Un moment, attendez. »

Il se dépêcha de faire disparaître un petit coffre à argent, fermé au cadenas, qu'il avait sur la table, et qu'il remplaça par une bourse vide. « Là ! dit-il, à présent elle peut entrer. »

Newman, qui n'avait pu retenir un sourire comique en voyant cette manœuvre, fit signe à Catherine d'approcher, lui donna une chaise et se retira, jetant un regard furtif à Ralph. En même temps il sortit sans se presser, clopin-clopant.

« Eh bien ! dit Ralph, d'un ton rude encore, quoiqu'il y eût dans ses manières avec elle une expression moins dure qu'avec les autres ; eh bien ! ma chère, qu'est-ce qu'il y a de nouveau ? »

Catherine leva ses yeux remplis de larmes et fit un effort sur son émotion pour pouvoir répondre, mais en vain. Alors elle laissa retomber sa tête et demeura silencieuse. Ralph, sans voir son visage, s'aperçut pourtant qu'elle pleurait.

« Je vois d'ici ce que c'est, se dit-il en lui-même après l'avoir regardée quelque temps en silence ; oui, je sais d'avance ce qu'elle va me dire, et il parut un moment déconcerté de voir la détresse de cette charmante enfant, mais il se ravisa bientôt. Bon ! bon ! pensa-t-il, le grand mal ! quelques larmes versées, qui ne seront pas perdues pour elle. C'est un excellent apprentissage pour une jeune fille, un excellent apprentissage. »

« Voyons, qu'est-ce qu'il y a ? » demanda-t-il en approchant sa chaise et en s'asseyant en face d'elle.

Il fut bientôt frappé de la fermeté soudaine avec laquelle Catherine leva les yeux sur lui pour lui répondre.

« Ce qu'il y a, monsieur ? ce qui m'amène devant vous, c'est quelque chose qui doit vous faire monter la rougeur au visage, comme à moi, et exciter votre honte. J'ai grandement à me plaindre, monsieur, ma délicatesse a été outragée, insultée, blessée mortellement et par qui ? par vos amis.

— Mes amis ! cria Ralph d'un ton rude ; moi, je n'ai pas d'amis, ma petite.

— Eh bien ! reprit-elle vivement, par les hommes que j'ai vus chez vous. S'ils n'étaient pas vos amis, et si cependant vous les connaissiez bien, il

n'en est que plus honteux à vous de m'avoir jetée au milieu d'eux. Du moins, en m'exposant aux affronts que j'ai reçus ici, si vous aviez pu les accuser d'avoir trahi votre confiance, et vous reprocher à vous-même de n'avoir pas assez bien connu vos hôtes, c'était peut-être une excuse, si faible qu'elle pût être. Mais si vous l'avez fait, comme à présent j'en suis sûre, sans vous faire d'illusion sur leur caractère, ah ! c'était de votre part bien lâche et bien cruel ! »

Ralph recula sa chaise, frappé d'étonnement en l'entendant parler avec tant de franchise, et lança sur elle un de ses plus rudes regards. Mais elle, elle le soutint en face, fièrement et vaillamment ; et, toute pâle qu'elle était, son visage n'en était que plus noble et plus beau, éclairé par le feu de ses regards. Jamais elle n'avait été si belle.

« Vous avez, à ce que je vois, du sang de votre frère dans les veines, dit Ralph d'une voix presque menaçante, car l'œil étincelant de Catherine lui avait rappelé sa dernière entrevue avec Nicolas.

— Je l'espère bien, répondit Catherine, c'est mon orgueil de le croire. Je suis jeune, mon oncle, et le sang dont vous parlez, toutes les difficultés et toutes les misères de ma position l'avaient refoulé dans mon cœur ; mais il reflue aujourd'hui, il se révolte enfin contre l'outrage, et il en arrivera ce qu'il pourra ; mais je viens, moi la fille de votre frère, vous déclarer que je ne veux plus supporter ces insultes.

— Quelles insultes, petite ? demanda Ralph avec aigreur.

— Rappelez-vous ce qui s'est passé ici, et vous pourrez vous répondre à ma place, répliqua-t-elle en rougissant jusqu'au blanc des yeux. Mon oncle, il est de votre devoir et j'espère qu'il est aussi dans vos sentiments de m'affranchir de la société indigne et avilissante à laquelle je suis livrée maintenant. Je ne veux pas, ajouta-t-elle en s'approchant de lui vivement et en lui mettant la main sur l'épaule, je ne veux pas montrer de violence ni de colère. Pardon, mon cher oncle, si j'ai paru le faire, mais vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir tout ce que j'ai souffert. Vous ne savez pas ce que c'est que le cœur d'une jeune fille. Il serait injuste de vous en faire un reproche. Vous ne pouvez pas le savoir, mais quand je vous dis que je suis malheureuse et que j'ai le cœur brisé de douleur, je suis sûre que vous ne me refuserez pas votre aide, j'en suis sûre ; oh oui ! j'en suis sûre. »

Ralph la considéra un instant, puis détourna la tête et frappa du pied sur le parquet, comme un homme agacé.

« J'ai patienté de jour en jour, dit Catherine en se penchant vers lui, et en plaçant dans sa main sa petite main timide ; j'avais toujours l'espoir de voir cesser ces persécutions. J'ai patienté de jour en jour, forcée de donner à mon visage l'expression de la bonne humeur au moment où j'étais le plus malheureuse ; et pas une âme pour me conseiller, pour me soutenir, pour me protéger. Maman se berce de l'idée que ce sont des hommes honorables, riches, distingués. Comment voulez-vous ?... comment voulez-vous que j'aille la détromper, quand je la vois si heureuse de ses petites illusions, son seul bonheur après tout ? Quant à la dame chez qui vous m'avez placée, ce n'est pas du tout une personne à qui on puisse se confier dans des matières si délicates. J'ai donc fini par venir à vous, le seul ami que j'aie près de moi, presque le seul ami que j'aie au monde, pour vous implorer, pour vous supplier de m'assister.

— Et comment voulez-vous que je vous assiste, mon enfant ? dit Ralph en se levant de sa chaise et en recommençant à se promener de long en large dans la chambre, les mains derrière le dos, comme avant l'arrivée de Catherine.

— Vous avez de l'influence sur un de ces hommes, je le sais, répondit Catherine, je l'ai bien vu ; un mot de vous suffirait peut-être pour le faire renoncer à cette lâche conduite.

— Non, dit Ralph en se retournant aussitôt, du moins en supposant cela vrai ; ce mot, je ne peux pas le dire.

— Vous ne pouvez pas le dire ?

— Non, répéta Ralph en s'arrêtant tout court et en serrant convulsivement ses mains derrière son dos, je ne puis pas le dire. »

Catherine recula d'un pas ou deux, et regarda comme une personne qui n'est pas sûre d'avoir bien entendu.

« Nous sommes liés d'affaires », dit Ralph en se balançant alternativement sur les talons et sur la pointe des pieds, et en regardant froidement sa nièce en face, « liés d'affaires, et il faut que je le ménage. D'ailleurs, de quoi vous plaignez-vous, après tout ? Qui est-ce qui n'a pas ses chagrins ? Eh bien, vous avez les vôtres. Et encore combien de filles seraient fières d'avoir de tels personnages à leurs pieds !

— Fières ! cria Catherine.

— Je ne dis pas, répliqua Ralph en levant l'index, que vous n'avez pas raison de mépriser leur exemple. Non, vous faites en cela preuve de bon sens, et je vous connaissais assez pour y avoir compté tout d'abord. Mais

voyons, sur tous les autres points vous n'êtes pas si malheureuse ; ce n'est pas la mer à boire. En attendant...

— En attendant, dit Catherine avec un juste sentiment d'orgueil et d'indignation, je serais la honte de mon sexe et la risée de l'autre : condamnée, sans avoir le droit de me plaindre, par toutes les femmes dont l'estime vaut quelque chose, et méprisée par tous les hommes honnêtes ; dégradée dans ma propre estime et avilie aux yeux des autres. Non, non, quand il faudrait gratter la terre avec mes ongles, quand il faudrait m'atteler à la plus rude charrue, cela ne sera pas. Ne vous y trompez pas : je ferai honneur jusqu'au bout à votre recommandation, je resterai dans la maison où vous m'avez placée jusqu'à ce que je sois autorisée à la quitter, d'après les termes mêmes de mon engagement ; mais, revoir ces hommes, jamais ! sachez-le bien. Et puis, quand je sortirai de là, j'irai me cacher bien loin d'eux et de tous. J'accepterai le service le plus rude, s'il peut m'aider à soutenir ma mère, trop heureuse de vivre au moins en face de moi-même, et pleine de confiance en Dieu, qui, lui, ne me délaissera pas ! »

En prononçant ces derniers mots, elle fit signe de la main à Ralph Nickleby de ne pas se déranger, et sortit, le laissant immobile sur ses pieds, comme une statue.

Catherine fut si surprise, en refermant la porte du cabinet, de voir, tout près derrière, Newman Noggs debout, droit comme un I, au fond d'une petite niche pratiquée dans la muraille, avec l'air d'un épouvantail à moineaux, que c'est à peine si elle put retenir un cri d'étonnement. Mais Newman lui recommanda le silence en mettant un doigt sur ses lèvres, et elle eut la présence d'esprit de ne pas dire un mot.

« NON, NE PLEUREZ PAS. »



« Non, dit Newman, qui sortit doucement de sa cachette pour l'accompagner dans le vestibule, non, ne pleurez pas. Et en disant cela Newman laissait couler deux grosses larmes sur ses joues. Ne pleurez plus, je vous reverrai bientôt, ah ! ah ! ah ! et un autre aussi vous reverra, oui, oh ! oh !

— Que Dieu vous récompense, dit Catherine en se hâtant de sortir, qu'il vous bénisse !

— Et vous de même, dit Newman en rouvrant un peu la porte pour lui répondre. Ah ! ah ! ah ! oh ! oh ! oh ! »

Et Newman rouvrit encore la porte pour adresser à Catherine de petits signes d'amitié et un nouvel éclat de rire, et la referma pour secouer

tristement la tête et fondre en larmes.

Ralph resta dans la même attitude jusqu'à ce qu'il eût entendu fermer la porte. Alors il haussa les épaules, fit quelques tours dans son cabinet, plus rapides d'abord, puis plus lents par degrés, à mesure qu'il revenait à lui, et finalement s'assit devant son bureau.

Expliquez-moi, si vous pouvez, ce singulier phénomène de la nature humaine. Ralph, en ce moment, ne ressentait aucun remords de sa conduite envers cette jeune fille innocente, au cœur ferme et loyal ; les drôles qui la persécutaient n'avaient pas fait autre chose que ce qu'il avait prévu, ou plutôt ce qu'il avait précisément désiré dans l'intérêt de ses affaires, et cependant il leur en voulait de l'avoir fait ; il les en détestait davantage au fond de l'âme.

« Misérables que vous êtes, disait-il fronçant le sourcil, et fermant les poings pour en menacer de loin les visages des deux débauchés ; vous me le payerez, oh oui ! vous me le payerez cher. »

XLII

Le succès inespéré qu'il avait obtenu et l'accueil favorable qu'on lui avait fait à Portsmouth décidèrent M. Crummles à prolonger d'une quinzaine son séjour dans cette ville, au delà du terme qu'il avait assigné d'abord à son excursion théâtrale. Nicolas y joua une infinie variété de rôles, toujours avec le même engouement de la part du public ; et la foule ne cessa de s'y porter avec une constance si encourageante que le directeur considéra comme une chose très profitable pour lui-même de donner, avant son départ, une représentation au bénéfice de l'acteur chéri des loges et du parterre. Nicolas, ayant accepté les conditions qui lui furent proposées, tira de cette représentation une somme ronde de 500 francs pour le moins.

Quand il se vit à la tête de cette fortune qui lui tombait des nues, son premier soin fut d'envoyer par la poste à l'honnête John Browdie le montant du prêt généreux qu'il lui avait fait de si bon cœur, sans oublier dans sa lettre l'expression de tous ses sentiments d'estime et de reconnaissance, non plus que ses souhaits sincères pour le bonheur de son ménage. En même temps il fit passer à Newman Noggs la moitié de son petit trésor, en le priant de saisir la première occasion d'en faire présent à Catherine en secret, et de lui transmettre l'assurance la plus cordiale de sa tendresse et de son affection. Quant à son genre de vie, il n'en faisait pas mention. Il se bornait à prévenir Newman que ses lettres lui parviendraient à l'adresse de Johnson, bureau restant, Portsmouth. Il le priait, au nom de leur amitié, de lui donner dans sa réponse les plus grands détails sur la situation de sa mère et de sa sœur, avec un récit circonstancié de toutes les grandes et belles choses que Ralph Nickleby avait faites pour elles depuis leur séparation.

Un jour que Nicolas causait avec Smeke de sa sœur et de sa mère, un coup frappé à la porte de leur petit logement interrompit leur conversation. Sans attendre qu'on lui ouvrit, M. Folair, l'illustre pantomime, avait déjà passé sa tête par la porte entre-bâillée.

« Bonsoir, monsieur, dit M. Folair en ôtant son grand chapeau et en passant ses doigts dans ses cheveux, voici un message dont je suis porteur. Hum !

— De qui et pourquoi ? demanda Nicolas. Je vous trouve singulièrement mystérieux ce soir.

— Froid, peut-être, répondit M. Folair ; il est possible que vous me trouviez froid ; ce n'est pas ma faute, monsieur Johnson, c'est celle de ma position. C'est ma position d'ami commun, monsieur, qui l'exige. »

Là-dessus, M. Folair présenta une lettre à Nicolas et lui dit :

« Ayez la bonté de lire cela, monsieur. »

Nicolas n'en revenait pas. Cependant il prit la lettre, rompit le cachet, sans perdre de vue M. Folair qui, fronçant le sourcil et plissant les coins de sa bouche pour plus de dignité, restait assis sans bouger, les yeux obstinément fixés sur le plafond. La lettre était adressée à Johnson Esquire, tout court, par l'intermédiaire d'Auguste Folair, et l'étonnement de Nicolas alla toujours croissant quand il la trouva conçue en ces termes laconiques :

« M. Lenville présente ses très humbles respects à M. Johnson, et le prie d'avoir l'obligeance de lui faire savoir à quelle heure il lui sera le plus commode, demain matin, de venir le trouver au théâtre, pour se faire tirer le nez par M. Lenville en présence de la compagnie.

» M. Lenville recommande à M. Johnson de ne pas négliger de lui donner un rendez-vous, parce qu'il a invité deux ou trois artistes de ses amis à assister à la cérémonie, et qu'il ne peut se dispenser, sous aucun prétexte, de leur donner ce plaisir.

» Portsmouth, mardi soir »

« Connaissez-vous, monsieur, demanda-t-il à M. Folair, le contenu de cette lettre ?

— Oui, répondit M. Folair en se détournant pour le regarder et en reportant avec soin ses yeux sur le plafond.

— En ce cas, je vous trouve bien hardi de me l'apporter, monsieur, dit Nicolas en déchirant la lettre en mille morceaux qu'il jeta à la tête du messenger. Vous n'avez donc pas eu peur de vous faire jeter du haut en bas des escaliers à coups de pied dans le derrière ? »

M. Folair tourna la tête (cette tête qui venait de recevoir de nouveaux ornements sous l'averse de petits morceaux de papier que Nicolas venait de faire pleuvoir sur elle), regarda Nicolas et, toujours avec la même dignité imperturbable, répondit par ce seul mot :

« Non !

— En ce cas, dit Nicolas en lui prenant son grand chapeau, qu'il fit sauter du côté de la porte, je vous conseille, monsieur, de suivre cette partie intéressante de votre habillement, si vous ne voulez pas vous exposer à cette cruelle déception, avant qu'il soit seulement deux secondes.

— Dites donc, Johnson, s'écria M. Folair, perdant en un moment toute sa dignité, pas de ces bêtises-là, car vous savez bien qu'on ne plaisante pas avec la garde-robe des gens.

— Détalez, reprit Nicolas ; il faut que vous soyez bien impudent pour vous être chargé d'un pareil message, polisson que vous êtes.

— Allons, allons, dit M. Folair en déroulant son cache-nez et en se défaisant petit à petit de cet ornement. Là, en voilà bien assez.

— Assez ! s'écria Nicolas en s'avançant vers lui ; allons, filez, monsieur.

— Allons ! allons ! écoutez-moi donc, disait M. Folair, en agitant ses mains pour lui faire signe de se calmer ; ce n'était pas sérieux ; je ne m'en suis chargé que pour rire.

— Eh bien, quand vous voudrez rire, une autre fois, vous ferez bien d'y faire plus d'attention, dit Nicolas ; on pourrait vous montrer que c'est une plaisanterie dangereuse, de venir proposer à un homme de lui tirer le nez. Et le cartel, dites-moi, est-il aussi pour rire ?

— Non, non, c'est bien ce qu'il y a de plus plaisant : il est très sérieux, au contraire, et c'est une affaire d'honneur. »

Nicolas ne put s'empêcher de rire en voyant devant lui cet original, si bien fait en tout temps pour mettre plutôt en gaieté qu'en colère, mais plus risible alors que jamais, un genou en terre pour ramasser son chapeau, son vieux chapeau rond, et simulant la plus vive inquiétude pour le duvet de son couvre-chef, compromis peut-être dans cette chute, le brosser diligemment avec sa manche, quoiqu'il sût bien que sa coiffure était chauve depuis plusieurs mois.

« Allons ! monsieur, dit Nicolas, qui riait malgré lui, ayez la bonté de vous expliquer.

— Eh bien, je vais vous dire comment c'est venu, dit M. Folair, en prenant une chaise avec le plus grand sang-froid. Depuis votre entrée dans

la troupe, Lenville n'a plus joué que les seconds rôles. Si bien donc qu'il faisait tous les soirs son entrée sans voir seulement un spectateur l'applaudir ; tandis que vous, vous avez toujours deux salves d'applaudissements au moins, quelquefois trois, si bien que le désespoir l'a pris. Il a donc été obligé d'aviser aux moyens de reconquérir sa popularité, et il a songé à vous envoyer ce cartel. Si vous faisiez une reculade, il vous tirait le nez et le faisait mettre dans le journal ; si vous lui intentiez un procès, le procès était mis aussi dans le journal, et, dans l'un comme dans l'autre cas, il faisait parler de lui autant que vous : vous comprenez ?

— Certainement, dit Nicolas. Mais renversons la question, et supposons que ce soit moi qui lui tire le bout du nez, qu'en dites-vous ? Est-ce là pour lui un moyen de faire fortune ? *

— Ouais ? répliqua M. Folair en se grattant la tête, je ne pense pas ; ce ne serait pas très romanesque, et le moyen ne serait pas bon pour se faire connaître favorablement. Mais, à vous dire vrai, il n'a pas compté là-dessus. Votre ton dans la conversation est toujours si poli, que personne ne vous a supposé l'idée de faire mine de résister. Mais, dans ce cas-là même, il a en réserve quelques moyens de se tirer d'affaire aisément, soyez-en sûr.

— Oui ? reprit Nicolas, eh bien, nous verrons cela demain matin, pas plus tard. En attendant, je vous laisse maître de raconter notre entrevue comme il vous plaira ; bonsoir. »

Probablement M. Folair avait raconté à M. Lenville que Nicolas avait reçu son cartel en tremblant de tous ses membres, car le lendemain matin, lorsqu'il se rendit au théâtre à l'heure accoutumée, sans hésiter le moins du monde, il trouva toute la troupe assemblée, dans l'attente évidente de quelque événement, et M. Lenville, assis majestueusement sur une table, sifflant en manière de défi, avec la figure la plus tragique qu'il avait pu trouver dans son répertoire.

Quand Nicolas s'arrêta devant les dames pour les saluer, M. Lenville poussa un éclat de rire insultant, et fit, en passant, quelques remarques générales sur l'histoire naturelle des roquets.

« Ah ! dit Nicolas, en se retournant tranquillement pour le regarder, c'est vous ? »

« Esclave ! » répliqua M. Lenville qui fit un geste du bras droit, et s'approcha de Nicolas par une enjambée théâtrale.

Il n'alla pas plus loin pour le moment, tout étonné qu'il était de voir que son adversaire ne se montrait pas aussi effrayé qu'il s'y serait attendu, ce

qui lui fit faire tout court une halte assez maladroite, aux grands éclats de rire des dames assemblées.

« Vil objet de ma colère et de ma haine, dit M. Lenville, vous êtes trop heureux que je vous méprise ! »

Nicolas, qui ne s'attendait pas à lui voir jouer sérieusement la comédie, se mit à rire à cœur joie, et les dames, pour l'encourager, de rire bien plus fort, ce qui donna à M. Lenville l'occasion de prendre son sourire le plus amer et d'exprimer son opinion qu'elles n'étaient toutes que des poupées.

« Mais ce ne sont pas elles qui vous sauveront de mon courroux, » dit le tragédien, portant sur Nicolas un regard qui commença à la pointe de ses bottes et finit à la pointe de ses cheveux, pour redescendre de la pointe de ses cheveux à la pointe de ses bottes. Ce regard en partie double a, comme tout le monde le sait, le privilège d'exprimer les défis sur la scène. « Non ! elles ne vous sauveront pas, mioche ! »

Et M. Lenville se croisa les bras et regarda Nicolas avec cette expression de physionomie dont il avait l'habitude dans les rôles mélodramatiques, toutes les fois que le tyran de la pièce prononçait ces mots : « Qu'on l'entraîne au donjon, dans le cachot le plus profond des souterrains du château ! » Quand ce regard était accompagné d'un petit cliquetis de fers de la victime, il ne manquait jamais de produire son effet.

Mais cette fois, soit à cause des fers qui étaient absents, soit pour toute autre raison, le regard terrible de M. Lenville ne fit pas d'autre effet sur son adversaire que de redoubler sa bonne humeur et son envie de rire. Un ou deux messieurs, qui n'étaient venus positivement que pour voir tirer Nicolas par le bout du nez, commençaient à trouver le temps long et à murmurer que, si on avait réellement l'intention de faire quelque chose, il valait mieux en finir : si M. Lenville ne voulait rien faire du tout, il n'avait qu'à le dire, au lieu de les tenir là le bec dans l'eau. Voyant qu'il n'y avait pas moyen de reculer, le tragédien releva le parement de sa manche droite, pour accomplir dans les règles l'opération annoncée. Alors il s'avança d'un pas majestueux vers Nicolas. Nicolas, sans montrer la moindre émotion, le laissa approcher à distance, et le flanqua par terre d'un coup de poing.

M. LENVILLE SE CROISA LES BRAS.



Le tragédien déconfit était tout de son long sur le dos, quand Mme Lenville s'élança du milieu des autres dames et, poussant un cri aigu, se jeta sur le corps de son mari.

« Voyez-vous, monsieur, voyez-vous cela ? cria M. Lenville en se remettant sur son séant ; et il montrait sa dame infortunée qui, le genou en terre, le tenait étroitement serré par la taille.

— Allons ! dit Nicolas en lui adressant un signe de tête victorieux, demandez-moi pardon de la lettre insolente que vous m'avez écrite hier, et ne perdez pas de temps à bavarder.

— Jamais ! cria M. Lenville.

— Si ! si ! si ! lui dit sa femme à grands cris, faites-le pour moi, Lenville ; ne vous arrêtez pas à un vain point d'honneur, ou votre femme ne sera bientôt plus qu'un triste cadavre à vos pieds.

— Je ne puis pas résister à cela, dit M. Lenville en regardant autour de lui et en se passant le dos de la main sur les yeux. Les liens de la nature sont bien puissants ; l'époux trop, tendre fléchit devant cette prière : je demande pardon.

— Un pardon humble et repentant, dit Nicolas.

— Humble et repentant, répéta le tragédien d'un air triste et farouche, mais c'est seulement pour la sauver que je me sacrifie ; car il viendra un

jour...

— Très bien, dit Nicolas, et ce jour-là vous reprendrez vos excuses si vous en avez le courage. Allons ! une autre fois, monsieur, réfléchissez davantage avant de vous laisser emporter à votre jalousie, et surtout ayez soin de ne pas vous avancer avant de vous assurer du caractère de votre adversaire. »

En lui faisant cet adieu, il ramassa la canne de bois blanc que M. Lenville avait laissée échapper de ses mains, et, la cassant par le milieu, lui jeta les morceaux au nez. Alors il se retira en adressant au passage un léger salut aux spectateurs de cette scène.

XLIII

Le soir même, Nicolas fut traité avec la plus profonde déférence.

Mais il ne fut pas plus enivré de sa victoire qu'il ne Pavait été de son grand succès sur le petit théâtre de Portsmouth. Il y mit la même modération et la même bonhomie. M. Lenville, tout penaud, fit pourtant un dernier effort pour prendre sa revanche, en envoyant un gamin siffler au paradis Mais l'indignation populaire fit immédiatement justice du gamin en le mettant à la porte, sans lui rendre son argent.

« Eh bien, Smike, dit Nicolas, après la fin de la première pièce, et lorsqu'il était presque rhabillé pour retourner chez lui, avons-nous encore une lettre ?

— Oui, répondit Smike, en voici une que je viens de prendre au bureau.

— De Newman Noggs, dit Nicolas en jetant les yeux sur l'écriture griffonnée ; ce n'est pas facile à déchiffrer, voyons, voyons ! »

A force de se casser la tête pendant une demi-heure à étudier la lettre, il finit par en lire le contenu, qui n'était certes pas de nature à le tranquilliser. Newman prenait sur lui de lui renvoyer les deux cent cinquante francs expédiés par Nicolas après s'être assuré que ni Mme Nickleby ni Catherine n'avaient réellement besoin d'argent pour le moment, tandis que Nicolas pourrait, avant peu, avoir besoin de toutes ses ressources. Il le pria de ne pas s'alarmer de ce qu'il allait lui dire, qu'il n'avait pas de mauvaises nouvelles à lui donner ; que tout le monde était en bonne santé. Mais, ajoutait-il, il pourrait se présenter bientôt, peut-être, telle circonstance qui rendrait absolument nécessaire à Catherine d'avoir à portée la protection de son frère ; et, dans ce cas, il ne manquerait pas de lui écrire par un des prochains courriers.

Nicolas lut et relut ce passage, et plus il le lisait, plus il redoutait quelque perfidie de la part de Ralph. Une fois ou deux il fut tenté de se rendre à Londres, à tout hasard, sans seulement attendre une heure, mais un moment de réflexion suffit pour lui faire comprendre que, si sa présence eût été nécessaire, Newman le lui aurait dit tout de suite franchement.

« Dans-tous les cas, je ferai bien, dit Nicolas, de préparer tout le monde ici à me voir, s'il le faut, précipiter mon départ. Je n'ai pas de temps à

perdre. »

Aussitôt il prit son chapeau et se rendit au foyer.

« Eh bien, monsieur Johnson, lui dit Mme Crummles, qui était là sur son trône, en grand costume de reine, avec le phénomène qui représentait la jeune vierge dans ses bras maternels, la semaine prochaine nous nous mettrons en route pour Ryde, de là pour Winchester, de là pour... »

Nicolas l'interrompit.

« J'ai quelque raison de craindre, dit-il, qu'avant votre départ même, je ne sois obligé de me séparer de vous tout à fait.

— Tout à fait ! » s'écria Mme Crummles en levant les mains d'étonnement.

Nicolas expliqua en peu de mots qu'il craignait d'y être obligé, sans pourtant l'annoncer comme une chose certaine. Puis, s'esquivant au plus tôt, il retourna chez lui épeler encore la lettre de Newman, et y réfléchir à son aise.

M. Crummles n'eut pas plus tôt appris que Nicolas avait annoncé publiquement la probabilité de son prochain départ, qu'en songeant à la perte qu'il allait faire, d'un membre si important de sa troupe, il s'abandonna au chagrin et à l'abattement. Puis il s'occupa à prendre des mesures promptes et énergiques pour tirer au moins de sa présence tout le parti possible avant son départ.

« Voyons, dit M. Crummles, c'est aujourd'hui mercredi. La première chose que nous ferons demain matin, ce sera de mettre des affiches annonçant positivement votre dernière représentation pour l'après-midi. Si vous restez quelques jours de plus, eh bien, vous donnerez plusieurs dernières représentations, voilà tout. »

Le lendemain de bonne heure, les affiches étaient posées, et le public se trouvait averti, avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et des lettres de fantaisie, que M. Johnson aurait l'honneur de faire le soir ses adieux à la ville.

Nicolas joua de son mieux, et, après avoir été accueilli avec une faveur unanime et des applaudissements sans exemple, pour nous servir des propres termes de l'affiche du lendemain, imprimée la veille deux heures avant la représentation, il prit Smike par le bras et s'en retourna au logis.

Le lendemain arriva une lettre de Newman Noggs, toute couverte de pâtés d'encre, très laconique, très petite, très sale et très mystérieuse. Il y

pressait Nicolas de revenir à Londres sur-le-champ, sans perdre de temps ;
ce soir même, s'il était possible.

XLIV

Au moment même où Nicolas et Smike quittaient Portsmouth, Newman Noggs, après avoir fait une course pour son patron, alla, frapper à la porte de miss La Creevy.

« Parlez-moi de Mlle Nickleby, dit la petite artiste à son étrange visiteur ; la pauvre chère fille ! voilà plusieurs semaines que je ne l'ai vue.

— Comment cela se fait-il ? demanda Newman.

— Mais, monsieur Noggs, je vais vous dire la vérité ; c'est que je suis allée faire un petit tour à la campagne, pour la première fois depuis quinze ans.

— C'est un long bail, dit Newman, en ayant l'air de la plaindre. Et la vieille dame, l'avez-vous vue ?

— Qui ? Mme Nickleby ? dit miss La Creevy. A propos, voulez-vous que je vous dise, monsieur Noggs ? si vous tenez à rester dans ses petits papiers, vous ferez bien de ne plus l'appeler la vieille dame, car j'ai dans l'idée qu'elle n'aurait pas grand plaisir à vous entendre, lui donner ce titre. Oui, je l'ai vue ; j'y suis allée avant-hier soir ;, mais elle était montée sur des échasses ; elle avait pris des airs si grands, si mystérieux, que je n'en ai rien pu tirer. Il est vrai, voyez-vous, qu'en la trouvant si mal montée, je me suis mis en tête de, garder mon décorum, et nous nous sommes quittées en grande cérémonie. J'avais pensé qu'elle me rendrait ma visite, mais je ne l'ai pas revue.

— Quant à Mlle Nickleby... ? dit Newman.

— Elle est venue deux fois me voir pendant que je n'y étais pas, répondit miss La Creevy. J'avais peur qu'elle n'eût pas grand plaisir à recevoir ma visite chez sa belle dame, sur la place de... je ne me rappelle plus le nom ; c'est ce qui fait que j'ai attendu un jour ou deux, bien décidée à lui écrire si je ne la revoyais pas.

— Ah ! s'écria Newman en faisant craquer ses doigts.

— Mais vous, dit miss La Creevy, j'espère bien que vous allez me donner des nouvelles de tout le monde ; et d'abord comment va ce vieux grigou, votre loup-garou de Golden-Square ? »

Alors il lui fit un récit fidèle de tout ce qui s'était passé dans l'entrevue de Catherine et de son oncle. Enfin il réserva, pour terminer sa narration, la confidence du parti qu'il avait pris d'écrire secrètement à Nicolas.

« A partir de ce soir, dit-il, elle ne restera pas où elle est. C'est une consolation.

— Rester là ! cria miss La Creevy ; il y a longtemps qu'elle aurait dû en être sortie.

— Ah ! si nous avions su ! répliqua Newman ; mais nous ne savions pas : et puis, personne n'avait le droit d'intervenir, que son frère. La mère est bien peu de chose, la pauvre femme ! Quant à ce cher jeune homme, il sera ici ce soir.

— Ah ! mon Dieu ! cria miss La Creevy ; mais il va faire quelque mauvais coup, monsieur Noggs, si vous lui dites tout à son arrivée. »

A cette réflexion, Newman cessa de se frotter les mains et prit un air sérieux.

« Vous pouvez compter là-dessus, dit miss La Creevy avec vivacité. Si vous ne mettez pas beaucoup de prudence dans les confidences que vous allez lui faire, il se portera à quelque acte de violence contre son oncle ou contre quelqu'un de ces hommes-là, sans calculer les calamités terribles qu'il peut attirer sur sa tête, ou la peine et le chagrin qu'il peut causer aux autres.

— Et moi qui n'avais pas pensé à cela ! reprit Newman de plus en plus déconcerté ; j'étais venu seulement vous prier de recevoir sa sœur, dans le cas où il l'amènerait ici ; mais...

— Mais, dit miss La Creevy, ce dont je vous parle est bien plus important ; il aurait mieux valu y penser tout de suite, car personne ne peut dire comment tout ceci finira, si l'on n'y met beaucoup de prudence et de discrétion.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? cria Newman en se grattant la tête d'un air très perplexe et très contrarié. S'il venait cependant me parler de leur brûler la cervelle, je serais bien obligé de lui dire en conscience : « Bravo, Nicolas ! et ne les manquez pas ».

Miss La Creevy ne put retenir un léger cri en entendant cette déclaration, et sur-le-champ elle exigea de Newman une promesse solennelle de faire tous ses efforts pour calmer la colère de Nicolas. Elle eut de la peine, mais enfin elle la lui arracha ; puis après ils délibérèrent sur le moyen le plus sûr

et le moins périlleux de lui faire connaître les circonstances qui avaient rendu sa présence nécessaire.

« Il faut d'abord lui laisser le temps de refroidir un peu sa tête avant de pouvoir rien faire, dit miss La Creevy : c'est de la plus grande importance ; il ne doit rien savoir avant ce soir, et bien tard.

— Mais, répliqua Newman, il va être à Londres entre six et sept heures. Comment voulez-vous que je ne réponde pas à sa question ?

— Alors il ne faut pas rester chez vous, dit miss La Creevy. Rien ne vous est plus facile que d'avoir été retenu dehors par des affaires, et de ne pouvoir pas revenir chez vous avant minuit, au plus tôt.

— Alors il viendra ici tout droit.

— Cela pourrait bien être, dit miss La Creevy ; mais il ne me trouvera pas à la maison, car aussitôt que vous m'aurez quittée, je m'en irai tout droit à la Cité m'entendre avec Mme Nickleby pour l'emmener au spectacle ; comme cela il ne pourra pas même savoir l'adresse de sa sœur. »

XLV

A son arrivée Nicolas retint deux lits, un pour Smike et un pour lui, à l'auberge de la diligence ; ensuite, sans perdre un moment, il courut au logement de Newman Noggs, car chaque seconde qui s'écoulait ne faisait qu'accroître son anxiété et son impatience. Il n'en était plus maître. Il y avait un feu de charbon et une chandelle allumée dans la mansarde de Newman. Le carreau était balayé avec soin, la chambre aussi confortable qu'elle pouvait l'être. De la viande dans une assiette, de la bière dans un pot, le tout placé en ordre sur la table ; le soin et les attentions de Newman se montraient partout, mais Newman n'y était pas en personne. Un voisin prévint Nicolas que M. Noggs, retenu par une affaire importante, ne rentrerait pas avant minuit.

Nicolas alla ensuite chez miss La Creevy, qu'il ne rencontra pas, et pour cause ; finalement il courut chez sa mère. Au dire de la bonne, Mme Nickleby était au spectacle et ne rentrerait que fort tard.

Nicolas, dont le cœur battait avec violence, dans la crainte de quelque catastrophe inconnue, revint trouver Smike. Newman n'avait pas reparu : décidément il ne fallait pas compter le revoir avant minuit.

Nicolas essaya de rester là tranquillement, mais il ne put pas y tenir : il était trop ému, trop agacé. Il lui semblait qu'il perdait son temps à rester en place. C'était une idée absurde, il le savait bien, mais il n'y pouvait rien. Il prit donc son chapeau pour aller encore errer à l'aventure.

Cette fois il alla promener son inquiétude vers l'ouest de la ville, précipitant ses pas dans les longues rues qui traversent ces quartiers, en proie à mille craintes, à mille pressentiments qui le suivaient toujours et partout.

Il n'avait presque rien pris depuis six heures du matin, et se sentait exténué de faim, de soif et de fatigue. Il s'en retournait donc languissamment vers la demeure de Newman, quand il passa devant un hôtel garni de belle apparence, et s'arrêta machinalement à le considérer.

« Tout doit être bien cher dans cet hôtel, se dit Nicolas, mais on peut se régaler partout d'un biscuit et d'un verre de vin sans grands frais... et encore on ne sait pas. »

Il fit donc quelques pas pour reprendre sa course, mais quand il vit se dérouler en perspective la longue file de lanternes qui lui marquait son chemin, il songea au temps qu'il lui faudrait pour le parcourir, et revint sur ses pas, puis il entra dans un café qui dépendait de l'hôtel.

La salle était magnifiquement meublée, les murs étaient tapissés des tentures les plus élégantes en papier français et enrichis d'une corniche dorée du plus joli dessin. Sur le parquet s'étalait un tapis somptueux ; deux glaces superbes, l'une sur la cheminée, l'autre en face, dans toute la hauteur de la pièce, multipliaient la vue des nombreux ornements, et ajoutaient à la somptuosité de l'effet général. Dans le compartiment voisin de la cheminée il y avait une société un peu bruyante, composée de quatre personnes ; puis, plus loin, deux autres messieurs, tous deux âgés, tous deux solitaires.

Il ne fallait pas longtemps à un étranger pour prendre connaissance des lieux ; aussi Nicolas vit-il tout cela d'un coup d'œil et il alla prendre place dans le compartiment voisin de la société en question, en lui tournant le dos. Puis il attendit, pour demander son carafon de bordeaux, qu'un des vieux messieurs eût réglé avec le garçon un article de son addition dont le prix lui paraissait exagéré, prit un journal et commença à le lire.

Il n'en avait pas lu vingt lignes, et se sentait assoupi, lorsqu'il tressaillit tout à coup en entendant prononcer le nom de sa sœur : à la petite Catherine Nickleby ! Tels furent les mots qui frappèrent ses oreilles. Il releva la tête, tout étonné, et vit alors, dans la glace yis-à-vis, que deux des convives étaient debout devant la cheminée. Cela ne peut venir que de l'un d'eux, pensa Nicolas ; il prêta l'oreille pour en entendre davantage, réprimant l'indignation légitime qu'il ressentait, car le ton dont ces paroles avaient été prononcées n'était rien moins que respectueux, et l'extérieur de l'individu qu'il soupçonnait d'avoir pris la parole présentait un mélange de grossièreté et de fanfaronnade.

En l'examinant avec soin, toujours dans la glace, il le vit en conversation, le dos au feu, avec un personnage plus jeune que lui, qui tournait le dos à la compagnie, son chapeau sur la tête, occupé à ajuster devant la glace le col de sa chemise. Ils chuchotaient ensemble, et de temps en temps poussaient de grands éclats de rire, sans que Nicolas pût leur entendre répéter les mots qui avaient attiré son attention.

A la fin, ces messieurs reprirent leurs sièges, on demanda encore une bouteille de vin, et la gaieté générale n'en devint que plus bruyante. Cependant pas une parole qui intéressât quelqu'un de sa connaissance.

Nicolas commençait à se persuader que c'était son imagination surexcitée qui avait formé les sons dont ses oreilles avaient été frappées, et transformé d'autres mots en un nom qui occupait sa pensée tout entière.

« Pourtant, se disait Nicolas, c'est bien extraordinaire ; si seulement ç'avait été Catherine, ou même Catherine Nickleby, j'en aurais été moins surpris ; mais : à la petite Catherine Nickleby ! »

Au même instant on lui apporta son vin ; il en avala un verre et reprit le journal, puis, tout à coup :

« A la petite Nickleby ! cria une voix derrière lui.

— Je ne m'étais pas trompé, murmura Nicolas, et le journal lui tomba des mains ; oui, c'est bien l'homme que j'avais supposé.

— A la petite Nickleby ! » répétèrent les trois autres, et les verres furent vidés à l'instant.

Vivement irrité de l'insolence et du ton des gens qui se permettaient de prononcer ainsi sans façon le nom de sa sœur dans un lieu public, Nicolas prit feu d'abord, mais il se contint par réflexion avec beaucoup de peine, et ne tourna même pas la tête.

Ce qu'il entendit alors, il est inutile de le répéter ici. Il suffit de savoir qu'à mesure que le flacon circulait à la ronde, il en entendit assez pour connaître les sentiments et les plans de ceux dont il écoutait la conversation ; assez pour le mettre au fait de toutes les viles pratiques de Ralph, pour lui révéler la véritable raison qui réclamait sa présence à Londres.

L'homme qui avait pris le premier la parole donnait le ton à la conversation, ou plutôt il n'y avait à parler que pour lui ; les autres se contentaient de le stimuler de temps en temps par quelques observations sans importance.

C'est donc à lui que s'adressa Nicolas quand il se sentit assez bien remis pour se présenter devant leur société, et donner un libre cours aux paroles enflammées de colère qui lui brûlaient la gorge.

« Je voudrais vous dire un mot, monsieur, dit Nicolas.

— A moi, monsieur ? repartit sir Mulberry Hawk en le toisant de la tête aux pieds, avec une expression de surprise et de dédain.

— Je vous ai dit que c'était à vous, répliqua Nicolas d'une voix embarrassée, car il étouffait de colère.

— Voilà un mystérieux étranger, ma parole d'honneur ! s'écria Mulberry en portant son verre à ses lèvres et en regardant ses amis l'un après l'autre.

— Voulez-vous, oui ou non, venir échanger en particulier, quelques mots avec moi ? » dit Nicolas rudement.

Sir Mulberry abaissa un moment son verre, en disant à Nicolas de décliner son nom et d'expliquer ce qu'il voulait, ou de le laisser tranquille.

Nicolas tira une carte de sa poche et la jeta devant lui.

« Voilà, monsieur, dit Nicolas ; mon nom vous expliquera tout le reste. »

En effet, en le lisant sur la carte, sir Mulberry ne put retenir un mouvement d'étonnement passager, et même de confusion ; mais il reprit bientôt son aplomb, et, passant la carte à lord Verisopht, qui était assis en face de lui, il prit un cure-dents à la glace, et le porta à sa bouche tout tranquillement.

« Votre nom et votre adresse ? dit Nicolas qui devenait plus pâle à mesure que sa tête s'échauffait.

— Je ne vous donnerai ni l'un ni l'autre, répliqua sir Mulberry.

— S'il y a ici un homme d'honneur, dit Nicolas, promenant ses yeux sur les autres personnages, pendant que ses lèvres blanches et tremblantes pouvaient à peine articuler ces mots, il ne me cachera pas le nom et la demeure de cet homme-là. »

Silence complet.

« Je suis le frère de la demoiselle qui vient d'être le sujet de votre conversation. Je vous dénonce monsieur comme un menteur ; s'il a ici un ami, que cet ami lui épargne le déshonneur de chercher encore quelque misérable subterfuge pour cacher son nom. Il n'y gagnera rien, car je suis décidé à le savoir, et je ne le laisserai pas aller auparavant. »

Sir Mulberry le regarda d'un œil de mépris, puis, s'adressant à ses amis :

« Laissez-le parler, dit-il ; je n'ai rien de sérieux à dire à des individus de sa classe, et il peut parler comme cela jusqu'à minuit sans que je lui casse la tête, par considération pour sa jolie sœur.

— Vous n'avez ni âme ni cœur, vil gredin, dit Nicolas, et je le ferai savoir au monde entier, mais je connaîtrai votre nom, quand je devrais vous suivre jusqu'à demain dans les rues ; je vous verrai bien rentrer chez vous. »

La main de sir Mulberry, par un mouvement involontaire, se ferma sur la carafe, et l'on put croire un moment qu'il allait la lancer à la tête de son provocateur ; mais il se contenta de remplir son verre, avec un rire de mépris.

Nicolas alla s'asseoir juste en face de la société, appela le garçon et lui paya la carte.

« Connaissez-vous le nom de ce monsieur ? » lui dit-il de manière à être entendu, en lui montrant sir Mulberry.

Sir Mulberry se mit à rire un peu plus fort.

« Le gentleman qui est là, monsieur ? » répliqua le garçon qui n'était pas novice dans son métier, et qui répondait à Nicolas tout juste avec assez de politesse pour ne pas se compromettre, et cependant avec assez d'impertinence pour plaire à ses habitués ; non, monsieur, je ne sais pas, monsieur. »

Nicolas, se croisant les bras et se mordant les lèvres, restait sur sa chaise, parfaitement immobile. Mais son attitude exprimait sa détermination bien arrêtée d'exécuter la menace qu'il avait faite à sir Mulberry de le suivre jusque chez lui.

On voyait bien aussi, au ton de quelques observations que le plus jeune de la bande adressait à son ami, qu'il n'approuvait pas sa conduite, et qu'il le pressait de satisfaire à la demande de Nicolas. Mais sir Mulberry, qui était un peu en train et, par suite, dans un état d'entêtement obstiné, imposa bientôt silence aux représentations de son jeune ami, trop faible pour insister davantage ; et même, pour s'en délivrer tout à fait, il voulut absolument que les autres le laissassent seul. Le jeune gentleman et les deux autres convives se levèrent au bout de quelque temps pour partir, et se retirèrent, laissant leur ami en tête-à-tête avec Nicolas.

Ils restèrent comme cela dans un silence absolu pendant une heure, qui parut à Nicolas avoir duré trois heures au moins, quoique le petit carillon n'eût sonné que quatre fois.

Après s'être fait apporter son paletot, sir Mulberry fit plusieurs tours dans la chambre de long en large, sifflant tout le temps d'un air d'insouciance, s'arrêta à la table pour finir le dernier verre de bordeaux qu'il venait de se verser, prit son chapeau, l'ajusta devant la glace, sur sa tête, mit ses gants et finalement sortit.

Nicolas, que le sang-froid de l'autre avait irrité et exalté presque jusqu'à la folie, s'élança de son siège et le suivit de si près qu'avant que la porte eût roulé sur ses gonds derrière sir Mulberry, ils étaient ensemble côte à côte dans la rue.

Il y avait un cabriolet de maître qui attendait ; le groom ouvrit le tablier et sauta à la tête du cheval pour le tenir,

« Voulez-vous me dire votre nom ? » demanda Nicolas d'une voix étouffée.

— Non ! répondit l'autre d'un ton farouche, en accompagnant son refus d'un juron ; non !

— Si vous vous fiez à la vitesse de votre cheval, dit Nicolas, je vous avertis qu'elle ne vous servira de rien. Je suis décidé à vous accompagner ; je vous jure que je ne vous quitterai pas, dussé-je m'accrocher à votre marchepied.

— Faites-le, et vous verrez comme je vais vous corriger à coups de fouet, reprit sir Mulberry.

— Vous êtes un infâme.

— Vous êtes un saute-ruisseau ! voilà tout !

— Je suis le fils d'un gentleman de province, votre égal par la naissance et par l'éducation, et je vaudrais mieux que vous, je m'en flatte, pour tout le reste. Je vous le répète, Mlle Nickleby est ma sœur. Voulez-vous, oui ou non, me donner satisfaction de votre conduite odieuse et brutale ?

— A un champion digne de moi, oui ; à vous, non, répliqua sir Mulberry qui prit en main les rênes. Gare de là, chien ! William, lâchez-lui la tête.

— Vous ferez mieux de n'en pas courir le risque, cria Nicolas, en sautant sur le marchepied, derrière sir Mulberry, et saisissant les rênes. Songez-y, il n'est plus maître du cheval. Je ne vous laisserai pas partir, croyez-en ma parole, avant de savoir de vous qui vous êtes. »

Le groom hésitait, car la jument, un fier animal, une bête de race, se cabrait avec tant de violence qu'il avait du mal à la contenir.

« Lâche-la, te dis-je », lui cria son maître d'une voix de tonnerre.

Le groom obéit, l'animal se mit à ruer et à se cabrer, à briser tout en mille morceaux ; mais Nicolas, insensible au danger et n'écoulant que sa furie, demeurait ferme à sa place et retenait les rênes.

« Voulez-vous lâcher ?

— Voulez-vous me dire qui vous êtes ?

— Non !

— Non ! »

Ces mots furent échangés plus vite que la pensée, et sir Mulberry, prenant son fouet par le milieu, en assena des coups furieux sur la tête et sur les épaules de Nicolas. Dans la lutte, le fouet se brisa. Nicolas saisit le manche et en frappe son adversaire à la figure, qu'il lui fend depuis l'œil jusqu'à la lèvre. Il voit la plaie s'ouvrir, il voit la jument partir au grand galop, puis il ne voit plus rien, et, dans l'éblouissement qui le prend, il se sent jeté raide par terre.

Toute l'attention du public s'était portée à l'instant sur la personne emportée dans la voiture, à fond de train. Nicolas restait seul, et, jugeant sagement qu'en pareil cas ce serait folie à lui de courir après, il tourne le coin d'une rue de traverse, pour gagner la première place de fiacres venue. Il sent, au bout de quelques minutes ; qu'il chancelle comme un homme ivre, et s'aperçoit, pour la première fois, que le sang lui ruisselle sur la figure et sur la poitrine.

NICOLAS SAISIT LE MANCHE ET EN FRAPPE SON ADVERSAIRE.



XLVI

Smike et Newman Noggs, qui, dans son impatience, était revenu chez lui longtemps avant l'heure indiquée, étaient assis ensemble devant le feu, écoutant avec anxiété chaque pas qui montait l'escalier, chaque bruit qui se faisait entendre dans la maison, espérant que c'était Nicolas qui arrivait. Le temps se passe, il se fait tard, et cependant il avait promis de ne rester qu'une heure dehors. Son absence prolongée commençait à les alarmer sérieusement tous les deux, comme on aurait pu le voir aux yeux mornes qu'ils tournaient l'un vers l'autre à chaque désappointement nouveau.

Enfin on entend un fiacre s'arrêter, et Newman sort bien vite avec une chandelle pour éclairer Nicolas dans l'escalier. En le voyant tout en sang, il demeura pétrifié d'horreur.

« Soyez tranquille, dit Nicolas en entrant avec précipitation dans la chambre. Je n'ai pas de mal : un peu d'eau et une cuvette, il n'en faut pas davantage pour tout réparer.

— Pas de mal ? cria Newman en passant rapidement les mains sur le dos et sur les bras de Nicolas, pour s'assurer qu'il n'avait rien de cassé. Qu'est-ce que vous venez donc de faire ?

— Je sais tout, dit Nicolas sans répondre à la question. J'en ai entendu une partie, j'ai deviné le reste. Cependant, avant de laver une de ces gouttes de sang qui vous occupent, je veux apprendre tout de votre bouche. Vous voyez, je suis calme. Mon parti est pris ; à présent, mon ami, parlez franchement. Car il ne s'agit plus de rien pallier, de rien calculer, de ménager Ralph Nickleby.

— Vos vêtements sont déchirés en plusieurs endroits ; vous boitez ; je suis sûr que vous souffrez quelque part, dit Newman ; laissez-moi commencer par voir si vous vous êtes fait du mal.

— Je n'ai rien à vous faire voir, je ne me suis pas fait de mal ; je n'ai qu'un peu de raideur et d'engourdissement, qui va bientôt se passer, dit Nicolas en s'asseyant avec quelque difficulté. Mais, quand je me serais cassé tous les membres, il me suffirait d'avoir conservé ma connaissance pour vous empêcher de bander une seule de mes plaies avant d'avoir appris de vous tout ce que j'ai le droit de savoir. Allons, ajouta-t-il en tendant la

main à Noggs, vous aussi, vous avez eu une sœur, vous me l'avez dit ; eh bien, pensez à elle, Newman, et parlez.

— Oui, je vais parler, dit Noggs, je vais vous dire toute la vérité. »

Newman parla donc ; de temps en temps Nicolas confirmait d'un signe de tête les détails qu'il avait déjà recueillis par lui-même. Mais il tenait toujours ses regards fixés sur le feu, sans les porter ailleurs une seule fois.

Après avoir terminé son récit, Newman insista pour que son jeune ami ôtât son habit et laissât panser les coups qu'il pouvait avoir reçus. Nicolas commença par faire quelque résistance, mais finit par consentir, et, pendant que l'on frottait d'huile, de vinaigre et autres liniments non moins efficaces, empruntés par Noggs chez tous les locataires de la maison, quelques contusions qu'il pouvait avoir sur les bras et sur les épaules, il raconta comment il les avait reçues.

Ensuite Nicolas convint avec Newman que le lendemain matin, pendant qu'il serait occupé de son côté à autre chose, on tiendrait tout prêt pour le déménagement immédiat de sa mère, et qu'on prierait miss La Creevy de venir elle-même y préparer Mme Nickleby. Après il s'enveloppa du paletot de Smike, et s'en retourna à l'auberge où ils devaient passer la nuit. Là il écrivit à l'adresse de Ralph quelques lignes que Newman s'était chargé de lui remettre le lendemain matin. Après quoi, il essaya de trouver dans son lit le repos dont il avait si grand besoin.

Si Nicolas, en s'éveillant le lendemain, ressentit encore quelques douleurs dans les premiers moments, il n'en fut pas moins sur pied avec assez de facilité à sept heures sonnantes, et se sentit bientôt aussi alerte que s'il n'avait rien eu. Il monta dans un fiacre, dit au cocher de le conduire chez Mme Wititterly, dont Newman lui avait donné l'adresse la veille au soir.

Il n'était encore que huit heures moins un quart lorsqu'ils arrivèrent à la place Cadogan. Nicolas fut reçu par le page, qui, à en juger par ses yeux bouffis, devait sortir de son lit.

« Dites à Mlle Nickleby que c'est son frère qui est ici et qui se meurt d'envie de la voir. »

Les boutons plaqués disparurent, et Nicolas se mit à arpenter la chambre dans un état d'agitation fiévreuse qui lui rendait insupportable le moindre retard. Bientôt, heureusement, il entendit un pas léger bien connu de son cœur et de son oreille. Il n'avait pas eu le temps de se détourner pour aller

au-devant de sa sœur, que Catherine était suspendue à son cou et le baignait de larmes.

« Ma chère et tendre enfant, dit Nicolas en l'embrassant, comme vous êtes pâle !

— Ah ! mon cher Nicolas, j'ai été si malheureuse ici ! Et la pauvre fille sanglotait. J'ai tant... tant... tant souffert ! Nicolas, mon ami, ne me laissez pas ici, j'y mourrais de chagrin.

— Vous laisser ! répondit Nicolas, je ne vous laisserai plus ni ici ni ailleurs, Catherine... jamais. En disant cela, il pleurait malgré lui, plein d'une émotion tendre, en la pressant sur son cœur. J'ai besoin que vous me disiez, ma sœur, que j'ai fait pour le mieux ; que je ne vous aurais pas quittée si je n'avais craint de faire retomber ma disgrâce sur votre tête ; que je n'en ai pas moins souffert que vous ; en un mot, que si j'ai eu quelque tort, c'était sans le savoir, et faute de connaître le monde.

— Et pourquoi voulez-vous que je vous dise ce que nous savons tous si bien ? répliqua-t-elle d'un ton à calmer le trouble de son frère. Nicolas !... mon cher Nicolas ! comment pouvez-vous vous laisser émouvoir ainsi ?

— Ah ! dit son frère, si vous saviez tous les reproches que je m'adresse en voyant les peines que vous avez endurées, en vous retrouvant si changée et pourtant toujours si bonne et si patiente. Dieu ! cria Nicolas en fermant le poing et en changeant tout à coup de ton et de physionomie, je sens encore mon sang bouillir dans mes veines ; il faut que vous sortiez sur-le-champ d'ici avec moi ; vous n'y auriez pas même couché cette nuit si j'avais su plus tôt ce que je sais. A qui faut-il que je m'adresse pour annoncer que je vous emmène ? »

XLVII

Cette question ne pouvait venir plus à propos, car M. Witterly entra à l'instant même, et Catherine en profita pour lui présenter son frère ; Nicolas lui fit part en même temps de sa résolution et de la nécessité où il se trouvait de ne pas différer d'une minute.

« Vous savez, dit M. Witterly avec la gravité d'un homme qui tient le bon bout, vous savez que le trimestre n'est pas même à moitié expiré ; par conséquent...

— Par conséquent, reprit Nicolas, elle doit perdre son trimestre. Monsieur, je vous prie de nous excuser si nous nous montrons si pressés, mais des circonstances impérieuses exigent que j'emmène ma sœur à l'instant même, et je n'ai pas une minute à perdre. Si vous voulez bien me le permettre, j'enverrai chercher dans le cours de la journée les effets qu'elle peut avoir ici. »

M. Witterly s'inclina sans faire la moindre difficulté sur le départ de Catherine. Alors Nicolas enleva pour ainsi dire Catherine dans le fiacre, et recommanda au cocher de les mener bon pas à la Cité.

Il envoya devant lui Catherine prévenir en haut sa mère, afin qu'elle ne fût point alarmée de son apparition subite, et, quand elle fut préparée à le voir, il se présenta devant elle avec beaucoup de respect et d'affection. Newman, de son côté, n'avait pas perdu son temps. Il y avait déjà devant la porte une petite charrette à bras, et l'on se dépêchait d'y transporter les effets.

Mais, par exemple, Mme Nickleby n'était pas femme à se presser jamais, pas plus qu'à comprendre à demi-mot les choses que l'on voudrait effleurer seulement, à raison de leur importance et de leur délicatesse. Aussi, bien que la bonne dame eût déjà subi une préparation d'une grande heure, de la part de la petite miss La Creevy, et qu'elle fût en ce moment éclairée par les explications plus claires de Nicolas et de sa sœur, elle était encore dans un état d'égarement et de confusion si étrange qu'elle ne voulait comprendre, pour rien au monde, la nécessité de presser ainsi les choses.

Nicolas coupa court à ses doléances, à ses réminiscences et à ses regrets en la faisant monter en fiacre.

Mais, une fois en voiture, elle crut se rappeler un petit pot de faïence qu'on avait oublié sur la tablette de l'arrière-cuisine ; et puis elle se souvint avec inquiétude d'un parapluie vert qui devait être derrière une porte qu'elle ne pouvait dire, et fit mine de descendre. A la fin, outré de désespoir, Nicolas donna ordre au cocher de partir, et le choc causé par le brusque départ de la voiture fit tomber des mains de Mme Nickleby un shilling dans la paille. Heureusement ! car lorsqu'elle l'eut retrouvé, il était déjà trop tard pour chercher dans ses souvenirs malencontreux ce qu'elle pouvait avoir encore oublié à la maison.

Nicolas, après avoir bien fait charger les effets, congédié la domestique et fermé la porte à clef, sauta à son tour dans un cabriolet et se fit conduire près de Golden-Square, dans une rue de traverse où il avait donné rendez-vous à Noggs, et tout cela si lestement qu'il était tout au plus neuf heures et demie quand il y arriva.

« Voici la lettre pour Ralph, dit Nicolas, et voici la clef de la maison. Surtout, quand vous viendrez me voir, pas un mot de ce qui s'est passé hier : les mauvaises nouvelles ne vont déjà que trop vile, et ma mère et ma sœur les sauront toujours assez tôt. Avez-vous entendu dire qu'il se soit fait beaucoup de mal ? »

Newman secoua la tête : il n'en savait rien.

« Je cours m'en assurer sans perdre de temps, dit Nicolas.

— Vous feriez mieux de prendre un peu de repos, répliqua Newman, vous êtes malade, vous avez la fièvre. »

Nicolas lui fit signe de la main, assez négligemment, que ce n'était pas la peine d'en parler, et dissimula l'indisposition réelle qu'il ressentait depuis qu'il n'était plus soutenu par l'excitation des premiers moments. Il se dépêcha de prendre congé de Newman Noggs, et le quitta.

Arrivé à son bureau, Noggs pendit son chapeau au clou accoutumé, posa la lettre et la clef sur la table, et attendit avec impatience que Ralph Nickleby fît son apparition. Il n'attendit pas longtemps : au bout de quelques minutes, le craquement bien connu de ses bottes résonna du haut de l'escalier, et la sonnette se fit entendre,

« La poste est-elle venue ?

— Non.

— Y a-t-il d'autres lettres ?

— Une. »

Newman la posa sur le bureau de Ralph en la considérant avec attention.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda Ralph en prenant la clef déposée avec la lettre.

— Un petit garçon les a apportées ensemble, il n'y a pas plus d'un quart d'heure. »

Ralph jeta un coup d'œil sur l'adresse, ouvrit la lettre et lut ce qui suit :

« Je vous connais à présent. Tous les reproches que je pourrais vous faire ne vaudraient pas, pour vous faire rougir de votre infamie, ces simples mots : Je vous connais à présent.

» La veuve de votre frère, avec sa fille orpheline, se trouveraient déshonorées de chercher un abri sous votre toit. Elles vous fuient avec mépris, avec dégoût. Votre famille vous renie, votre famille qui ne se connaît pas d'autre tache que d'être liée à vous par les liens du sang, et de porter votre nom.

» Vous êtes vieux, je laisse à la tombe le soin de vous punir. Puissent tous les souvenirs de votre vie s'attacher à votre mauvais cœur pour le ronger, et envelopper de leurs noires ombres votre lit de mort ! »

Ralph Nickleby relut cette lettre avec l'expression la plus sombre, et devint profondément rêveur. Le papier lui avait échappé des mains et avait glissé à terre ; mais Ralph avait les doigts crispés comme s'il le tenait encore.

Tout à coup il se lève en sursaut de sa chaise, fourre la lettre toute chiffonnée dans sa poche, et se retourne furieux du côté de Newman Noggs, comme pour lui demander ce qu'il faisait là. Mais Newman se tenait immobile, tournant le dos à son maître, et suivant avec le tronçon usé et noirci d'une vieille plume une colonne de chiffres, sur une table d'intérêts affichée contre la muraille. Son attention, tout entière à son calcul, semblait détachée de tout autre objet.

XLVIII

M. Mantalini est venu trouver Ralph Nickleby pour faire de l'argent avec quelques papiers qu'il a pris dans le secrétaire de sa femme, car Mme Mantalini est toujours dans les modes, avec Mlle Knag comme prête-nom. Il se dispose à partir, après avoir empoché l'argent, lorsque tout à coup il fait volte-face et se frappe le front comme un homme qui a été sur le point d'oublier une chose importante.

« A propos, dit-il, à propos ! et l'affaire de votre ami sir Mulberry ! Voilà une diable d'aventure ! la plus étrange que j'aie jamais vue !... hein ?

— Que voulez-vous dire ? demanda Ralph.

— Comment, diable ! vous ne savez donc pas ?...

— Je ne sais, répondit Ralph avec un grand sang-froid, que ce que je lis ce matin dans le journal : qu'il est tombé de son cabriolet hier au soir, qu'il s'est fait beaucoup de mal, et que sa vie court quelque danger. Mais je ne vois rien d'extraordinaire là dedans. Il ne faut pas crier miracle quand les gens font bonne chère et conduisent ensuite leur voiture eux-mêmes après dîner.

— Hui !... fit M. Mantalini avec une espèce de sifflement prolongé ; alors je vois bien que vous ne savez pas comment la chose s'est passée.

— Ma foi ! non, si ce n'est pas ce que je supposais », répliqua Ralph en haussant les épaules d'un air d'indifférence, comme pour faire comprendre à son interlocuteur qu'il n'était pas curieux, d'en savoir plus long.

« Diable ! vous m'étonnez, cria M. Mantalini. Quoi ! vous ne savez pas que ce n'est pas du tout un accident, mais une diable d'attaque, un abominable guet-apens de votre neveu ?

— Comment ? dit en grondant Ralph Nickleby, les poings crispés et la figure livide.

— Sapristi, Nickleby, dit M. Mantalini, alarmé de ces démonstrations belliqueuses, à ce que je vois, l'oncle est un fier tigre aussi, comme le neveu.

— Continuez, cria Ralph, dites-moi ce que cela signifie. Qu'est-ce que c'est que tous ces contes ? Qui vous l'a dit ? Parlez, reprit-il en grommelant. Voyons ! m'entendez-vous ?

— Voilà l'histoire, dit M. Mantalini. Votre neveu a rencontré sir Mulberry dans un café ; il est tombé sur lui avec une férocité abominable, l'a poursuivi jusqu'à son cabriolet en jurant de ne pas le quitter jusque chez lui, quand il devrait monter sur le dos du cheval ou s'attacher à sa queue. Il lui a cassé la figure (une diable de belle figure, dans son état naturel !), il a effrayé le cheval, s'est fait jeter par terre avec sir Mulberry, et...

— Et s'est tué ? demanda Ralph, l'œil étincelant d'espérance, n'est-ce pas ?... il est mort ? »

M. Mantalini fit signe de la tête qu'il n'en était rien.

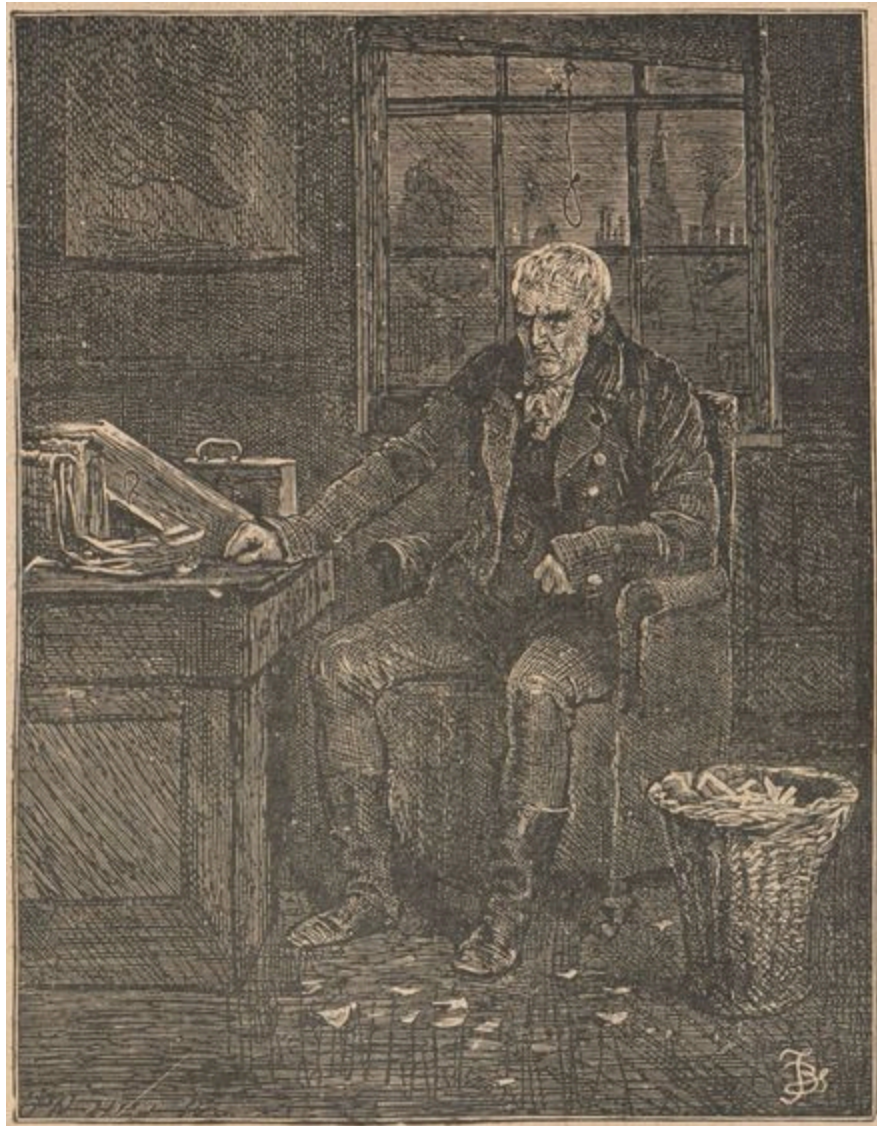
« Ouf ! dit Ralph en détournant la tête, il ne s'est donc rien fait ?... Attendez un moment, ajouta-t-il en se tournant vers M. Mantalini ; mais, au moins, s'est-il cassé un bras, une jambe ? s'est-il démis l'épaule ? s'est-il cassé le cou ? s'est-il enfoncé une ou deux côtes ? En attendant la potence, est-ce qu'il n'a pas attrapé quelque bonne blessure bien douloureuse, bien longue à guérir pour la peine ? Voyons, vous avez dû entendre parler de cela ?

— Non, répondit M. Mantalini en hochant la tête. A moins qu'il n'ait été brisé en tant de petits morceaux que le vent les ait emportés, je n'ai pas entendu dire qu'il se fût fait le moindre mal ; au contraire, il est parti aussi tranquille et aussi bien portant que... que le diable, dit M. Mantalini, après avoir été quelque temps dans l'embarras pour trouver cette comparaison.

— Et dit-on, demanda Ralph avec un peu d'hésitation, quelle a été la cause de la querelle ?

— Vraiment, répondit M. Mantalini d'un ton d'admiration, vous êtes bien le plus habile démon que je connaisse, le plus rusé, le plus fin, le plus superlatif vieux renard ; sapristi ! dire que vous allez faire maintenant semblant d'ignorer que c'est la petite nièce aux yeux éveillés ! »

« VOILA CE DÉMON ENCORE DÉCHAÎNÉ », MURMURA RALPH.



Ralph ne répondit rien, et M. Mantalini prit définitivement congé.

« Là ! là ! murmura Ralph en se jetant dans son fauteuil, voilà ce démon encore une fois déchaîné, et à chaque fois il ne manque pas de venir me contrarier. Il ne semble fait que pour cela. Il m'a dit un jour que nous aurions plus tard un règlement de comptes à faire entre nous. Eh bien, je ne veux pas le faire mentir ; jé veux lui régler son compte.

— Êtes-vous chez vous ? demanda Newman en passant brusquement sa tête par la porte entre-bâillée.

— Non », répondit Ralph assez brusquement.

La tête de Newman disparut pour reparaître presque aussitôt.

« Vous êtes bien sûr que vous n'y êtes pas ? dit Newman.

— Imbécile ! qu'est-ce que cela veut dire ? cria Ralph d'un ton furieux.

— C'est qu'il est là à attendre, et qu'il doit vous avoir entendu parler. Voilà tout, dit Newman en se frottant les mains.

— Qui est-ce ? » demanda Ralph poussé à bout par la nouvelle qu'il venait d'apprendre, et par le sang-froid dépitant de son clerc.

Newman n'eut pas besoin de répondre ; au moment où l'on s'y attendait le moins, l'individu en question entra. Braquant tout à coup son œil, son œil unique sur Ralph Nickleby, il lui fit avec humilité force révérences, s'assit dans un fauteuil, les mains sur ses genoux, gêné dans son pantalon noir, qui n'était pas fait pour s'asseoir, car il était si court que, dans cette position, les jambes s'en trouvaient relevées à la hauteur des revers de ses bottes à la Wellington.

« Eh mais ! quelle surprise ! dit Ralph en regardant de près son visiteur, et en terminant cet examen attentif par un demi-sourire, je ne sais pas pourquoi je ne vous ai pas reconnu plus tôt, monsieur Squeers.

— Oh ! répliqua le digne homme, vous auriez eu moins de peine à me reconnaître si toutes mes affaires ne m'avaient pas empêché de venir vous voir plus tôt.

— Êtes-vous bien remis des voies de fait de ce gredin ? demanda Ralph.

— C'est à peine passé, si toutefois c'est fini, répliqua Squeers. Je n'étais qu'une plaie, monsieur, depuis ici jusque-là (et il promenait ses doigts de la pointe de ses bottes à la racine de ses cheveux) ; du vinaigre et du papier brouillard, du papier brouillard et du vinaigre, depuis le matin jusqu'au soir.

— Avez-vous eu besoin de recourir aux soins d'un médecin ? demanda Ralph.

— Si j'en ai eu besoin, s'écria Squeers, sans compter qu'il m'a remis sa note, qui montait haut.

— Et, continua Ralph, quelles sont les affaires qui vous amènent à Londres ?

— Une affaire de justice assez désagréable, répondit Squeers en se grattant la tête. Il s'agit d'une action que l'on m'intente pour un cas de prétendue négligence envers un pensionnaire.

— Êtes-vous toujours descendu à votre ancien logement ?

— Oui, je suis au Sarrasin, répondit Squeers ; et comme nous voici à la fin du semestre, je continuerai d'y rester jusqu'à ce que j'aie récolté l'argent qui m'est dû, et j'espère, aussi, quelques nouveaux pensionnaires.

— Écoutez-moi bien », dit Ralph, qui depuis quelque temps parlait et écoutait machinalement, absorbé dans ses réflexions.

Squeers fit signe de la tête qu'il écoutait avec attention.

« Je ne suppose pas, continua Ralph, que vous soyez assez simple pour pardonner ou pour oublier, de gaieté de cœur, les violences dont vous avez souffert, ni la honte de cet affront.

— Pas si bête ! répliqua Squeers vivement.

— Ou pour perdre l'occasion de les rendre avec usure, s'il s'en présentait une ?

— Donnez-m'en une, et vous verrez.

— Est-ce pour quelque chose comme cela que vous êtes venu me voir ? dit Ralph, en levant les yeux sur le maître de pension.

— N... n... non, que je sache, répliqua Squeers ; c'était dans l'espérance qu'il vous serait possible d'ajouter, à la bagatelle que vous m'avez déjà envoyée, quelque argent de plus pour me dédommager de...

— Ah ! cria Ralph en l'interrompant. Il est inutile d'aller plus loin. »

Après un assez long silence, pendant lequel Ralph paraissait être tout entier à ses réflexions, il reprit la parole pour faire cette question :

« Qu'est-ce que c'est que ce garçon qu'il a emmené avec lui ? »

Squeers dit son nom.

« Était-il jeune ou vieux, robuste ou maladif, doux ou mutin ? Voyons, parlons franchement, reprit Ralph.

— Mais il n'était pas jeune, répondit Squeers, c'est-à-dire pas jeune pour un petit garçon, vous savez.

— Cela veut dire que ce n'était pas du tout un petit garçon, n'est-ce pas ?

— Eh bien ! répondit Squeers avec vivacité, comme si cette observation l'avait mis plus à l'aise, il pouvait avoir vingt ans. Pourtant il ne paraissait pas son âge, quand on le connaissait, parce qu'il lui manquait là quelque chose (et Squeers se porta la main au front).

— Quand vous m'avez envoyé un reçu de la petite bagatelle dont vous parliez tout à l'heure, dit Ralph, vous m'avez écrit dans la lettre que c'était un enfant depuis longtemps abandonné par sa famille, et que vous n'aviez pas le moindre indice qui pût vous mettre sur la trace de ce qu'il était. Est-ce la vérité ?

— C'est malheureusement trop vrai, répliqua Squeers qui se mettait de plus en plus à son aise, et devenait plus familier à mesure que Ralph devenait lui-même moins réservé dans ses questions. Il y a maintenant

quatorze ans, comme on peut le voir sur mon livre d'admission, un particulier d'assez mauvaise mine me l'amena, un soir d'automne, et me le laissa, après m'avoir payé d'avance son premier quartier de cent vingt-cinq francs. L'enfant pouvait avoir alors cinq ou six ans, pas davantage.

— Est-ce là tout ce que vous savez sur son compte ?

— Ma foi ! j'ai le regret de le dire, mais c'est à peu près tout ; j'ai toujours reçu la pension pendant sept ou huit ans, et puis après, rien. Il m'avait donné une adresse à Londres, ce garnement, mais quand j'allai pour me faire rembourser, je trouvai visage de bois, comme de raison. Ainsi j'ai gardé le garçon par... par...

— Par charité, dit Ralph.

— Par charité, comme vous dites, répondit Squeers en se frottant les genoux ; et c'est juste au moment où il commence à pouvoir me rendre quelques petits services, que ce mauvais gremlin de Nickleby vient me l'enlever. Mais ce qu'il y a de plus vexant et de plus déplorable tout dans cela, continua-t-il en baissant la voix et en rapprochant sa chaise de celle de Ralph, c'est que, dernièrement, on est venu s'informer de lui, non pas chez moi, mais d'une manière indirecte, à des gens du village. Ainsi, c'est précisément lorsque j'aurais pu me faire payer tout l'arriéré... qui sait ? quand peut-être même (ce n'est pas la première fois que cela se serait vu dans notre profession) on y aurait ajouté un cadeau, eh bien ! c'est juste le moment que ce scélérat de Nickleby choisit pour me le subtiliser, pour me voler comme dans un bois.

— Vous et moi, nous pourrions avant peu nous trouver quittes avec lui, dit Ralph en posant sa main sur le bras de l'instituteur.

— Quittes ! répéta Squeers. Ah ! je lui donnerais bien volontiers encore du retour, avec du temps pour le payer, s'il pouvait seulement tomber sous la patte de Mme Squeers ! Dieu du ciel ! je crois qu'elle le tuerait, monsieur Nickleby, elle n'en ferait qu'une bouchée.

— Eh bien ! dit Ralph, nous reparlerons de cela ; il me faut un peu de temps pour y songer. Il faudrait, pour bien faire, le blesser au cœur, dans son affection et ses sentiments... Si je pouvais le frapper dans ce garçon qu'il aime !...

— Frappez-le comme vous voudrez, monsieur, mais seulement frappez ferme, voilà tout, et là-dessus je vais vous souhaiter le bonjour. »

Nous avons vu M. Ralph Nickleby aux prises avec un certain sentiment d'intérêt naissant pour Catherine ; sa haine contre Nicolas, en ce moment,

croissait dans la même proportion. Il est possible que, pour expier sa faiblesse à ses propres yeux, il se dédommageât de l'inclination qu'il ressentait pour sa nièce en détestant son neveu plus que jamais.

XLIX

Après avoir installé sa mère et sa sœur dans l'appartement de l'excellente miss La Greevy, après s'être assuré que la vie de sir Mulberry Hawk n'était pas en danger, Nicolas tourna ses pensées du côté du pauvre Smike, qui, après avoir déjeuné avec Newman Noggs, était resté désolé dans la mansarde de leur ami, à attendre avec une grande anxiété des nouvelles ultérieures de Nicolas.

« Comme il doit à présent faire partie de notre petit ménage n'importe où nous demeurerons, il faut, pensa Nicolas, que je présente le pauvre garçon en bonne et due forme. Je ne doute pas que ma mère et ma sœur ne l'accueillent favorablement pour lui-même, mais s'il fallait ajouter quelque chose à leurs bonnes dispositions pour lui, je sais qu'elles s'y prêteront volontiers pour me faire plaisir. »

En disant ma mère et ma sœur, Nicolas ne voulait parler que de sa mère, car, pour Catherine, il était sur d'elle. Mais il connaissait les faiblesses de sa mère, et il craignait que Smike ne se mît pas aussi aisément dans les bonnes grâces de Mme Nickleby. Cependant il se disait, en partant pour accomplir cette cérémonie, qu'elle ne pourrait manquer de s'attacher à lui quand elle connaîtrait sa nature dévouée, et que, comme elle ne serait pas longue à s'en apercevoir, Smike n'aurait à subir qu'une courte épreuve.

« J'avais peur, dit Smike dans sa joie de revoir son ami, qu'il ne vous fût survenu encore quelque accident. J'ai fini par trouver le temps si long que je craignais presque de vous avoir perdu.

— Perdu ! répliqua gaiement Nicolas, n'ayez pas peur. Vous n'êtes pas près d'être débarrassé de moi, je vous en réponds. Il m'arrivera encore plus d'une fois de remonter sur l'eau. Plus fort on pousse la balle, et plus vite elle rebondit, Smike. Mais allons, je suis chargé de vous emmener à la maison. »

En même temps Nicolas prit son compagnon par le bras, et, tout en causant avec lui, en variant, le long du chemin, les sujets pour amuser son esprit et soutenir son intérêt, il l'amena devant la porte de miss La Creevy.

« Et voilà, ma chère Catherine, dit Nicolas en entrant dans la chambre où sa sœur était assise toute seule, l'ami fidèle, le compagnon de voyage

dévoué, que je vous ai priée de recevoir. »

Le pauvre Smike commença par se montrer terriblement timide et gauche ; il avait si grand'peur ! Mais, lorsque Catherine se fut avancée vers lui avec bonté, et qu'elle lui eut dit, d'une voix pleine de douceur, combien il y avait longtemps qu'elle désirait le voir, d'après tout ce que lui avait dit son frère ; combien elle lui devait de remerciements d'avoir été pour Nicolas une consolation constante dans leurs épreuves et dans leurs revers, alors il ne savait s'il devait rire ou pleurer, et son embarras changea de nature sans être moins grand. Pourtant il prit sur lui de dire d'une voix entrecoupée qu'il n'avait pas d'autre ami que Nicolas, et qu'il donnerait de bon cœur sa vie pour lui. Et Catherine, douce et sage comme elle était, ne voulut pas avoir l'air de remarquer son embarras, pour ne pas l'accroître. Aussi reprit-il presque tout de suite son assurance, et se trouva-t-il comme chez lui.

Après cela, ce fut le tour de miss La Creevy. Il fallait aussi lui présenter Smike ; et si miss La Creevy était une bien bonne personne, elle avait aussi la langue bien pendue. Elle n'entreprit pas Smike tout de suite, de peur de le mettre mal à son aise ; mais elle s'en dédommagea avec Nicolas et avec sa sœur.

Enfin la porte s'ouvrit encore pour livrer passage à une dame en deuil, et Nicolas alla l'embrasser avec tendresse en l'appelant sa mère ; puis il l'amena près de la chaise d'où Smike s'était levé en la voyant entrer.

« Ma chère mère, dit Nicolas, vous êtes toujours si bonne aux affligés, si empressée à leur venir en aide, que vous ne pouvez manquer, je le sais, d'être bien disposée en sa faveur.

— Ne doutez pas, mon cher Nicolas, répliqua Mme Nickleby, en regardant sa nouvelle connaissance d'un air peu émerveillé, et en lui rendant son salut avec un peu plus de majesté qu'il n'eût fallu peut-être en pareille circonstance, ne croyez pas que vos amis n'aient (c'est trop juste et trop naturel, vous le savez) tout droit à mon bon accueil, et vous pouvez donc être sûr que j'ai un très grand plaisir à voir ceux auxquels vous portez intérêt. Cela ne peut pas faire l'ombre d'un doute. Certainement non, pas le moins du monde, mais en même temps laissez-moi vous dire, mon cher Nicolas, comme je le disais toujours à votre pauvre cher père quand il m'amenait des messieurs à dîner sans qu'il y eût rien à la maison, que, s'il était venu seulement l'avant-veille (aujourd'hui ce n'est pas l'avant-veille

que je dois dire, mais bien l'année dernière), nous aurions été plus à même de le bien recevoir. »

Après ces observations, Mme Nickleby se tourna vers sa fille, et lui demanda à voix basse, mais de manière à être entendue, si ce monsieur allait passer chez eux toute la nuit ; « car dans ce cas, ma chère Catherine, dit-elle, il n'y a de place nulle part ».

Catherine fit quelques pas vers sa mère avec sa grâce ordinaire, et, sans montrer ni contrariété ni dépit, lui glissa quelques mots à l'oreille.

« Mon Dieu ! ma chère Catherine, dit Mme Nickleby en reculant de quelques pas, comme vous êtes tourmentante ! Croyez-vous que je ne savais pas bien cela sans que vous eussiez besoin de me le dire ? mais c'est justement ce que je viens de dire à Nicolas ; je lui ai répété que j'en étais satisfaite. »

Smike montra tant d'attention et mit tant de complaisance à écouter les divagations de Mme Nickleby, qu'ils furent bientôt dans les meilleurs termes, et que, sensible à cette déférence, Mme Nickleby ne tarda pas à manifester la plus haute estime pour son caractère et sa tenue en général.

Le petit cercle de famille continua donc à vivre sur le pied de la plus agréable intimité jusqu'au lundi matin, où Nicolas se retira pour se recueillir un moment, réfléchir sérieusement à l'état de ses affaires, et prendre, s'il lui était possible, un parti qui pût le mettre à même de soutenir les objets de son affection, dont l'existence dépendait entièrement désormais de son activité et de son succès. Il résolut de retourner au bureau de placement.

Quand il s'arrêta devant la croisée pour y lire les annonces, le hasard voulut qu'un vieux gentleman en fit autant. Nicolas, en les parcourant des yeux, de droite à gauche, pour y découvrir quelque placard intéressant en grosses capitales, aperçut l'inconnu, dont l'extérieur piqua sa curiosité, et lui fit un moment suspendre ses recherches pour l'examiner de plus près.

C'était un gros bel homme de bonne mine, portant un habit bleu à larges pans, ample et aisé, presque sans taille, pour plus de commodité. Une culotte courte et de grandes guêtres sur ses jambes robustes, sur la tête, un chapeau blanc, bas de forme, à larges bords, comme en portent les riches campagnards. Son habit était boutonné. Son double menton, avec ses nombreuses fossettes, s'étalait à l'aise dans les plis d'une cravate blanche, non pas une de ces cravates apoplectiques, toutes raides d'empois, mais une de ces bonnes, vastes cravates du temps jadis, avec lesquelles on pouvait

aller se coucher sans crainte de s'étrangler. Mais ce qui attira principalement l'attention de Nicolas, c'est l'œil de ce brave homme, un œil clair, scintillant, honnête, un œil heureux et content. Il était donc planté là, debout, le nez en l'air, une main dans le revers de son habit, l'autre jouant avec sa chaîne de montre en or, contemporaine de sa jeunesse, la tête un peu de côté, et le chapeau encore plus de côté que la tête ; mais ce n'était que par accident, on voyait bien que ce n'était pas sa posture habituelle, le tout relevé d'un sourire agréable qui se jouait autour de ses lèvres, avec une expression comique de finesse, de simplicité, de bonté, de bonne humeur, le tout ensemble fondu dans la physionomie vive et enjouée de ce vieillard appétissant. Aussi Nicolas serait resté là à le regarder jusqu'à demain, oubliant volontiers toutes les mines revêches et les visages bourrus qui ne sont pas rares sous la calotte des cieux.

L

Mais il n'eut pas le temps de prolonger beaucoup son plaisir, car l'étranger, sans avoir l'air de se douter qu'il fût devenu un sujet d'observation pour Nicolas, jeta par hasard les yeux sur lui, ce qui lui fit naturellement ramener ses yeux vers les séductions des affiches collées à la fenêtre, pour ne pas le blesser par une curiosité indiscrete.

Cependant le gentleman ne bougeait pas de là, laissant errer ses yeux d'un placard à l'autre, sans que Nicolas osât lever la tête pour le considérer davantage. Sous ces dehors singuliers et bizarres, c'était plaisir de voir son air, le plus avenant du monde ; il semblait que tout parlât en sa faveur, c'était un de ces portraits où les lumières habilement distribuées par l'artiste, dans le coin de la bouche et dans le pli des yeux, ne piquent pas seulement l'intérêt du spectateur, mais lui font aimer le modèle en personne.

Cela posé, vous ne serez pas surpris d'apprendre que Nicolas se donna, le plaisir de le considérer, et que le gentleman le prit plus d'une fois sur le fait. Nicolas, chaque fois, rougissait d'un air embarrassé ; car le fait est qu'il s'était déjà plusieurs fois demandé si, par hasard, l'étranger ne serait pas venu là chercher un employé ou un secrétaire, et il lui semblait que, dans ce cas, le vieux monsieur devait lire son secret, écrit sur sa figure.

Tout cela fut l'affaire de quelques minutes, bien que le détail en soit plus long dans un conte. L'étranger allait parler quand Nicolas, rencontrant son regard, se vit pris en flagrant délit, et, dans son embarras, balbutia un mot d'excuse.

« Il n'y a pas de mal à cela ; oh ! mon Dieu ! il n'y a pas de mal », dit le bon vieillard.

Ces paroles furent prononcées d'un ton si amical et d'une voix qui répondait si bien à la bonne mine de l'étranger, enfin avec une telle cordialité de manières, que Nicolas se sentit encouragé à dire quelques mots de plus.

« Voilà un grand choix de bonnes occasions, monsieur, dit-il avec un demi-sourire en montrant la croisée du bureau.

— Oui ; il y a déjà bien des gens à la recherche d'un emploi qui s'y sont laissé prendre, ce n'est pas d'aujourd'hui, ma foi, les pauvres garçons ! les

pauvres garçons ! »

En même temps il se mit en route ; mais, croyant voir que Nicolas ouvrait la bouche pour lui parler, il ralentit complaisamment son pas, comme s'il ne voulait pas le désobliger en le quittant trop brusquement. Il y eut donc entre eux un moment de cette hésitation que l'on voit quelquefois dans la rue entre deux passants qui se sont fait de la tête un signe de reconnaissance, mais qui ne savent pas trop s'ils doivent revenir sur leurs pas pour s'aborder, ou s'ils doivent continuer leur chemin. Nicolas finit pourtant par se trouver côte à côte avec le vieux gentleman.

« Vous vouliez me parler, jeune homme ? Qu'est-ce que vous vouliez me dire ?

— Oh rien ! seulement, j'espérais presque, ou plutôt je m'imaginais que vous aviez quelque raison de venir consulter ces annonces.

— Ah ! et quelle raison ? Voyons, quelle raison ? répliqua le bon vieux en jetant un regard en coulisse à Nicolas. Vous pensiez peut-être que je venais chercher une place, hein ! n'est-ce pas vrai ? »

Nicolas secoua la tête vivement pour combattre cette supposition.

« Ah ! ah ! dit en riant le gentleman qui se frottait et se tordait les mains comme un linge qui sort de la lessive ; dans tous les cas il n'y a pas mal à vous de le croire, en me voyant examiner ces écriteaux. Moi, dans le commencement, j'en ai pensé autant de vous, ma parole d'honneur ; ainsi, vous voyez bien.

— Vous pouvez le croire au commencement comme à la fin, monsieur, sans avoir peur de vous tromper, répliqua Nicolas.

— Comment ? cria le vieux gentleman, le considérant des pieds à la tête ; il n'est pas Dieu possible. Non, non, un jeune homme de bonne mine comme vous, réduit à cette extrémité ! oh non, non, non ! »

Nicolas le salua, lui souhaitant le bonjour, et tourna sur ses talons.

« Un moment, dit l'autre en lui faisant signe de le suivre dans une rue de traverse, pour causer plus commodément, sans crainte d'être interrompus ; qu'est-ce que vous dites là ?

— Mon Dieu ! voilà tout simplement la chose. Votre air de bonté et vos manières, si peu semblables à tout ce que j'ai rencontré jusqu'ici, m'ont arraché l'aveu que je vous ai fait, et que, pour tout au monde, je n'aurais jamais eu l'idée de faire à aucun autre inconnu, dans ce désert de Londres.

— Désert ! ah oui ! c'en est un. Certes oui, c'est un désert, dit le vieillard avec beaucoup de chaleur. Il fut un temps où c'était un désert aussi pour

moi ! J'y suis venu pieds nus... Je ne l'ai jamais oublié, Dieu merci ! et il leva son chapeau d'un air grave pour honorer le nom de Dieu, qu'il invoquait. Voyons, qu'avez-vous ?... qu'est-ce que c'est ? comment cela s'est-il fait ? ajouta-t-il en posant sa main sur l'épaule de Nicolas et en remontant la rue avec lui. Je vois que vous êtes... n'est-ce pas ? et il mit le doigt sur la manche de l'habit de deuil de l'orphelin... De qui ?... dites-le-moi.

— De mon père, répondit Nicolas.

— Ah ! dit le vieux gentleman avec vivacité. C'est bien triste pour un jeune homme d'avoir perdu son père. Et la mère, restée veuve ! »

Nicolas répondit par un soupir.

« Avec des frères et des sœurs, n'est-ce pas ?

— Une sœur, répliqua Nicolas.

— Pauvre enfant ! pauvre enfant ! L'éducation est une grande chose, une bien grande chose... Moi, je n'en ai pas reçu : je ne l'en apprécie pas moins chez les autres. Oh oui ! c'est une bien belle chose. Conte-moi votre histoire. Je veux tout savoir, et surtout ne croyez pas que ce soit une sotte curiosité, non, non ! »

Il y avait dans son langage un entrain si bienveillant, un mépris si complet de toutes ces réserves de convention, froides et compassées, que Nicolas ne put résister à cet appel. Entre gens qui ont des qualités de cœur franches et solides, il n'y a rien qui se gagne comme la confiance et le besoin d'un épanchement réciproque. Nicolas s'y abandonna avec effusion. Il n'oublia dans son récit aucun des points importants à connaître ; il ne supprima que les noms et glissa le plus légèrement qu'il lui fut possible sur les torts de son oncle avec Catherine. Le bon vieillard l'écoutait avec une attention soutenue, et, quand il eut fini, lui prit le bras sous le sien.

« Pas un mot de plus, pas un mot. Venez avec moi : nous n'avons pas une minute à perdre. »

En même temps il le ramenait dans la rue d'Oxford, arrêtait un omnibus, y poussait Nicolas et y montait derrière lui.

Comme il paraissait dans un état extraordinaire d'émotion et de trouble, et qu'il fermait la bouche à Nicolas, chaque fois qu'il allait parler, en lui répétant : « Pas un mot de plus, mon cher monsieur, pour rien au monde, pas un mot de plus » ; Nicolas crut devoir renoncer à toute explication. Ils firent donc le voyage de la Cité sans échanger une parole ; et plus ils

avançaient, plus Nicolas était embarrassé de deviner comment finirait l'aventure.

Une fois devant la Banque, le vieux gentleman descendit avec la même vivacité, et, reprenant le bras de Nicolas, l'entraîna par la rue de Threadneedle, tourna des ruelles, enfilades passages à droite, si bien qu'à la fin ils aboutirent à un petit square frais et tranquille. Il le mena droit à une maison de commerce, la plus propre quoique la plus antique de toute la place ; la porte n'avait pas d'autre inscription que ces mots : Cheeryble frères. Mais un coup d'œil rapide jeté par Nicolas sur des ballots déposés près de là lui fit supposer que les frères Cheeryble étaient des négociants allemands.

Là, traversant un magasin qui présentait l'apparence d'un commerce actif et prospère, M. Cheeryble le conduisit dans un petit comptoir formé par des cloisons vitrées, une espèce de cage de verre, où l'on voyait assis, tout frais et tout propre, comme si on l'y avait enfermé dans le temps, avant d'en poser le couvercle, sans qu'il en fût jamais sorti, un commis déjà sur l'âge, gros, joufflu, avec des lunettes d'argent et des cheveux poudrés.

« Timothée, mon frère est-il dans son cabinet ? dit M. Cheeryble avec la même douceur dans les manières, que lui connaissait déjà Nicolas.

— Oui, monsieur, il y est, répondit le gros commis, en tournant ses lunettes vers son patron, et ses yeux vers Nicolas.

— Frère Ned, dit M. Cheeryble, en frappant du revers de ses doigts à la porte du cabinet de son frère, et en se baissant pour écouter la réponse, êtes-vous occupé, mon cher frère ? Je voudrais vous dire deux mots.

— Frère Charles, mon bon ami, répondit une voix dont l'intonation était si semblable à l'autre, que Nicolas tressaillit et fut tenté de croire que c'était la même, entrez donc tout de suite sans frapper, et sans me faire de pareilles questions. »

En effet, ils entrèrent sans plus attendre. L'étonnement de Nicolas redoubla quand il vit le frère Charles échanger un salut chaleureux avec un autre vieux gentleman du même type et du même modèle, même figure, même stature, même gilet, même cravate, mêmes guêtres et mêmes culottes, enfin même chapeau blanc accroché à la muraille.

Pourtant, malgré leur ressemblance, Nicolas remarqua que le dernier était un peu plus épais que son frère. C'était, avec une légère nuance d'originalité de plus dans sa démarche et dans sa tenue, la seule différence

sensible qui les distinguât. A tout prendre, c'étaient bien des jumeaux, personne n'aurait pu s'y tromper.

« Frère Ned, dit le protecteur de Nicolas, après avoir fermé la porte, voici un jeune homme de mes amis, auquel il faut que nous venions en aide. Nous allons commencer, pour lui comme pour nous, par prendre des renseignements sur les détails qu'il m'a confiés, et, s'ils se confirment, comme je n'en fais aucun doute, il faut que nous l'aidions, frère Ned.

— Mais, mon cher frère, il suffit de ce que vous me dites, répliqua l'autre ; il n'est pas besoin de renseignements après vous. Ainsi nous l'aiderons ; qu'est-ce qu'il faut faire ? que demande-t-il ? où est Tim Linkinwater ? faisons-le venir pour conférer avec nous.

— Un moment, un moment, dit le frère Charles en prenant l'autre à part. J'ai une idée, mon cher frère ; j'ai une idée ; voilà que Tim se fait vieux, et Tim a toujours été un serviteur fidèle : et je ne crois pas que ce serait une récompense suffisante pour ses bons et loyaux services que d'attendre la mort du pauvre garçon pour lui élever un petit tombeau de famille et donner une pension à son père et à sa mère.

— Non, non, répliqua l'autre, certainement non. Nous n'aurions pas fait la moitié de notre devoir.

— Eh bien, si nous pouvions alléger sa besogne et le décider à aller de temps en temps coucher et prendre l'air à la campagne, ne fût-ce que deux ou trois fois la semaine (et cela serait facile, s'il voulait seulement venir à son travail une heure plus tard le matin), le vieux Tim Linkinwater rajeunirait, j'en suis sûr, et vous savez qu'il a trois bonnes années de plus que nous... Voyez-vous cela, frère Ned ? Hein ? le vieux Tim Linkinwater rajeuni ! dame ! Je me rappelle avoir vu le vieux Tim Linkinwater petit garçon comme nous. Ha ! ha ! ha ! le pauvre Tim ! »

Et les bons vieux camarades se mirent à rire ensemble aux éclats, tous deux la larme à l'œil, en pensant au vieux Tim Linkinwater rajeuni.

« Mais écoutez d'abord, frère Ned, dit l'autre avec chaleur, en s'asseyant ainsi que son frère, avec Nicolas au milieu d'eux. Je m'en vais vous conter tout cela moi-même, parce que le jeune homme est modeste et bien élevé, Ned ; et je ne voudrais pas lui faire recommencer son histoire tout du long, comme si c'était un mendiant, ou que nous eussions l'air de mettre en doute sa véracité. Non, non, ce ne serait pas bien. »

Alors le frère Charles raconta, avec sa simplicité familière, les détails qu'il avait recueillis de la bouche de Nicolas. Après cela la conversation fut

longue, et quand elle fut terminée, il y eut une conférence secrète qui ne fut guère plus courte, entre frère Ned et Tim Linkinwater. Nous devons dire, à la louange de Nicolas, qu'il n'avait pas passé dix minutes avec les deux frères, qu'attendri par l'expression nouvelle et répétée de leur bonté et de leur sympathie, il lui était impossible d'y répondre autrement que par des gestes de gratitude ; car il sanglotait comme un enfant.

Le frère Ned et Tim Linkinwater revinrent ensemble ; Timothée à l'instant s'approcha de Nicolas et lui dit, en deux mots à l'oreille, (Tim n'était pas un grand bavard) qu'il avait pris son adresse dans le Strand, et qu'il passerait chez lui, le soir même, à huit heures. Après quoi Timothée essuya ses lunettes, et les remit devant ses yeux, pour mieux se préparer à entendre ce que les frères Cheeryble pourraient avoir encore à lui dire.

« Timothée, dit le frère Charles, vous savez que nous avons l'intention de placer ce jeune homme au comptoir. »

Le frère Ned répondit que Timothée en était prévenu, et qu'il approuvait leur résolution.

Timothée fit un signe de tête affirmatif et se redressa de manière à paraître plus gros et plus important encore que d'habitude. Il y eut ensuite un profond silence, que Timothée rompit tout à coup de l'air le plus résolu.

« Oui ; mais je ne veux pas venir, vous savez, une heure plus tard au bureau, je ne veux pas aller coucher et prendre l'air à la campagne. Non, non, ne parlons pas de campagne, ce serait joli par le temps qui court ! oui, ma foi ! ah bien !

TIMOTHÉE ROMPIT LE SILENCE.



— Diantre d'obstiné ! dit frère Charles en le regardant sans la moindre étincelle de colère, ou plutôt avec une physionomie toute rayonnante de son attachement pour le vieux commis ; diantre d'obstiné ! que voulez-vous dire, monsieur ?

— Je veux dire, répondit Timothée, que voici quarante-quatre ans, et pour faire ce calcul il avait la plume en main, dont il traçait dans l'air une addition imaginaire, avant d'en avoir fait le total, quarante quatre ans au mois de mai prochain que je tiens les livres de Cheeryble frères. Tous les matins, excepté les dimanches, à neuf heures sonnantes, j'ai été là pour ouvrir la caisse ; tous les soirs à dix heures et demie, excepté les jours du courrier étranger, j'ai fait le tour de la maison pour m'assurer que les portes étaient fermées et les feux éteints, je n'ai pas découché une seule fois de ma mansarde sur le derrière. Voilà donc la chambre où j'ai couché quarante-quatre ans ; et si cela ne vous gênait pas et ne dérangeait en rien vos affaires, c'est là que je voudrais mourir, avec votre permission. »

Là-dessus, Tim Linkinwater se retira fièrement pour se renfermer dans sa cage de verre, de l'air d'un homme qui leur avait dit leur fait, et qui était fermement résolu à n'en rien rabattre.

Les frères échangèrent quelques coups d'œil et toussèrent une douzaine de fois avant de dire un mot.

« Cela n'empêche pas, frère Ned, reprit l'autre avec chaleur, qu'il faut lui faire prendre un parti ; tant pis pour ses vieux scrupules, cela devient insupportable.

— Il aura beau dire, nous en ferons notre associé, frère Ned, et s'il ne veut pas se rendre à l'amiable, nous emploierons la violence. Mais, en attendant, mon cher frère, nous retenons là notre jeune ami, pendant que sa pauvre mère et sa sœur sont peut-être inquiètes de ne pas le voir revenir. Souhaitons-lui le bonsoir pour le moment ; et, tenez, mon cher monsieur, ne perdez pas cette petite boîte ; et... non, non, pas un mot de remerciement, prenez garde seulement dans les rues, en traversant la foule. »

LI

M. Timothée Linkinwater arriva le soir, à l'heure qu'il avait indiquée. Malgré son originalité, malgré le soin jaloux avec lequel il veillait à ce que la libéralité sans bornes de ses patrons ne fût pas fausse route, il crut devoir leur faire sur Nicolas le rapport le plus favorable, et dès le lendemain le jeune aspirant fut nommé au siège vacant dans le comptoir des frères Cheeryble, aux appointements de mille écus par an.

« Eh ! qu'en dites-vous, cher frère, dit le premier protecteur de Nicolas, si nous leur louions ce petit cottage de Bow, maintenant vacant, à un prix un peu moins élevé que le prix ordinaire. Hein ! frère Ned ? »

— Gratis même, dit le frère Ned. Nous sommes riches, et franchement ce serait une honte de toucher d'eux le prix d'un loyer dans l'état où ils sont. Logeons-les pour rien du tout, mon cher frère, pour rien du tout.

— Frère Ned, il vaudrait peut-être mieux demander quelque chose, reprit l'autre avec douceur ; ce serait un moyen de leur faire conserver des habitudes d'économie, voyez-vous, et aussi de ne point les accabler du poids d'une reconnaissance excessive pour les obligations qu'ils croiront avoir contractées envers nous. Nous pourrions mettre le loyer à quatre ou cinq cents francs, et s'il nous était payé exactement, nous le capitaliserions d'une manière ou d'une autre à leur profit. Je pourrais même, en secret, faire, à titre de prêt, une petite avance de fonds pour leur procurer un mobilier ; et vous, frère Ned, vous en feriez peut-être autant de votre côté ; et si nous sommes contents d'eux, comme je l'espère, nous changerions le prêt en pur don ; mais doucement, frère Ned, petit à petit, pour ne pas les humilier ; eh bien, qu'en dites-vous, frère ? »

Frère Ned n'eut garde de contredire d'aussi bonnes raisons ; au contraire, il eût regretté plutôt de ne pas les avoir trouvées lui-même. En moins de huit jours, Nicolas fut installé dans sa place, et Mme Nickleby et Catherine, dans leur petite maison ; que d'espérances, de mouvement, de contentement en une semaine !

Si le petit square devant la maison des frères Cheeryble n'offrait pas à Nicolas de grands sujets de distraction et d'observation, en revanche l'intérieur de la maison était fait pour l'amuser et l'intéresser vivement. Là

il n'y avait presque pas un objet, animé ou inanimé, qui ne rappelât pour sa part la méthode scrupuleuse et l'exactitude parfaite de M. Timothée Linkinwater. Aussi ponctuel que la pendule du bureau, le meilleur régulateur de Londres, selon lui, après l'horloge d'une vieille église inconnue, cachée dans un coin près de là, le vieux caissier observait, dans le retour des plus minces travaux, comme dans l'arrangement des plus minces objets de son petit cabinet, un ordre précis et régulier. C'eût été réellement une cage de verre destinée à recouvrir des curiosités de prix qu'elle n'eût pas été mieux rangée. Le papier, les plumes, l'encre, la règle, les pains à cacheter, la cire, la poudrière, le peloton de fil, la boîte d'allumettes, le chapeau de Timothée, les gants de Timothée pliés avec un soin scrupuleux, l'habit numéro un de Timothée pendu au mur comme un autre lui-même, tout avait sa place fixée, mesurée à un pouce près. Après la pendule incomparable, il n'y avait pas au monde un instrument aussi sûr, aussi irréprochable que le petit thermomètre accroché derrière la porte. Il n'y avait pas non plus dans tout l'univers un oiseau qui eût des habitudes aussi méthodiques, aussi régulières que le merle aveugle qui passait sa vie à rêver et à sommeiller dans une bonne grande cage ; malheureusement il avait perdu la voix par suite de son grand âge, bien des années avant que Timothée en eût fait l'emplette.

Et puis il fallait voir, quand Timothée, d'un ton mélodieux, lui criait : « Dick », comme Dick jusque-là immobile et sans vie, un vrai merle empaillé, ou une imitation de merle en bois assez grossière, faisait tout à coup trois petits sauts pour venir passer son bec au travers des barreaux de sa cage, et tourner du côté de son vieux maître sa tête sans regard ! Et qui peut dire quel était alors le plus heureux de l'oiseau ou de Tim Linkinwater ?

Telles furent les impressions qui frappèrent vivement l'esprit de Nicolas le matin même du jour où il vint prendre possession du tabouret vacant, et où il promena autour de lui des yeux plus libres et plus satisfaits qu'il n'avait fait depuis longtemps. Sans doute ce fut un stimulant pour son énergie, un aiguillon pour son courage, car, pendant les deux premières semaines, il se leva plus matin et se coucha plus tard, pour consacrer toutes ses heures de liberté à l'étude des mystères de la tenue des livres et des autres règles de comptabilité commerciale. Il s'y appliqua avec tant de suite et de persévérance, que, malgré son ignorance antérieure de ces connaissances spéciales, il y fit des progrès extraordinaires. Au bout d'une

quinzaine de zèle et de patience, il se trouva en état de confier à M. Linkinwater ses espérances de succès et de lui rappeler la promesse qu'il lui avait faite de l'associer désormais à ses travaux sérieux.

Que la jeunesse est aventureuse ! vraiment, on ne comprend pas quelquefois les hardiesses auxquelles elle est capable de se porter. Quand je pense que, sans prendre la précaution de bien s'asseoir sur son tabouret, point du tout, en se mettant à son aise, debout devant son pupitre, le sourire sur les lèvres (ceci est positif, M. Linkinwater l'a vu, et il n'en revenait pas, il l'a souvent répété depuis), Nicolas trempa sa plume dans l'encrier, et la plongea, le téméraire ! dans les livres de Cheeryble frères.

Tim Linkinwater en pâlit, et, se tenant assis en équilibre sur les deux pieds de devant de son tabouret, penché vers Nicolas, il le regardait par-dessus l'épaule, sans oser seulement souffler, tant il le suivait avec inquiétude. Frère Charles et frère Ned entrèrent l'un après l'autre dans le bureau ; mais Tim Linkinwater, sans se retourner pour les voir, leur fit de la main un signe d'impatience, pour leur recommander le plus profond silence, pendant que ses regards, tendus et inquiets, suivaient dans tous ses mouvements le bec de la plume novice.

Les deux frères étaient là à regarder ce tableau, la figure riante ; mais Tim Linkinwater ne riait pas, lui, il ne remuait seulement pas. Enfin, au bout de quelques minutes, il reprit sa respiration avec une espèce de long soupir, et, toujours en équilibre sur son tabouret, sans changer de position, il jeta un coup d'œil à la dérobée sur frère Charles, lui montrant secrètement Nicolas du bout de sa plume, et fit, d'un air grave et décidé, un signe de tête satisfait qui voulait dire clairement : « Il ira ».

Frère Charles y répondit par le même signe de tête, et échangea un bon gros sourire avec frère Ned ; mais justement Nicolas s'arrêta en ce moment, pour passer à une autre page, et Tim Linkinwater, incapable de contenir plus longtemps sa joie, descendit de son tabouret, et saisit avec ravissement son jeune ami par la main.

« C'est lui qui a fait cela, dit Timothée en se retournant vers ses patrons et en remuant la tête d'un air de triomphe. Ses grands B et ses grands D sont exactement comme les miens ; il pointe tous ses i et barre tous ses t à mesure qu'il écrit. Voyez comme c'est agréable ! Croyez-vous que je ne me sois pas souvent demandé avec inquiétude ce que deviendraient après moi ces livres-là ? Croyez-vous que je n'aie pas souvent pensé que, quand je n'y serais plus, les choses pourraient bien aller ici tout de travers ? Mais

maintenant, continua-t-il en désignant du doigt Nicolas, maintenant, avec quelques leçons que je lui donnerai encore, je suis tranquille. Les affaires iront leur train quand je serai mort, tout comme de mon vivant ; rien de changé, et j'emporterai la satisfaction de savoir qu'il n'y aura jamais eu de livres, jamais, non, jamais, comme les livres de Cheeryble frères. »

Après cette explosion de sentiment, M. Tim Linkinwater fit entendre un rire superbe, triomphant ; puis il retourna tranquillement à son pupitre, reporter à la colonne des dizaines le nombre soixante-seize, qu'il avait retenu sur la colonne précédente, et continua ses comptes, comme si de rien n'était.

« Tim Linkinwater, monsieur, dit le frère Charles, donnez-moi la main, monsieur. Que je vous voie vous occuper d'autre chose avant d'avoir reçu nos compliments et nos vœux pour votre anniversaire ! Que Dieu vous garde, Timothée, que Dieu vous garde !

— Mon cher frère, dit l'autre en saisissant la main de Timothée, Linkinwater a l'air plus jeune de dix ans qu'à son dernier anniversaire.

— Rappelez-vous, Tim, dit frère Charles, que nous dînons aujourd'hui à cinq heures et demie au lieu de deux heures. Vous savez que, le jour de votre anniversaire, nous changeons toujours notre heure. M. Nickleby, mon cher monsieur, vous serez des nôtres. Tim Linkinwater, donnez-moi votre tabatière comme un souvenir pour mon frère Ned et pour moi, du plus fieffé et du plus dévoué coquin que nous aimions tous les deux, et recevez celle-ci en échange comme un faible gage d'estime et de respect de notre part, surtout nous vous défendons de l'ouvrir avant de vous mettre au lit, et de jamais nous en reparler, ou je tue le merle. »

Là-dessus les deux jumeaux, toujours jasant, toujours riant, pour éviter, selon leur coutume, les remerciements qu'ils auraient eu à essuyer de la reconnaissance des autres, se mirent à trotter ensemble, bras dessus, bras dessous, charmés d'avoir laissé dans les mains de Tim Linkinwater une riche tabatière en or, contenant un billet de banque qui valait bien dix fois la tabatière.

A cinq heures un quart arriva, selon l'usage antique et solennel, la sœur de Tim Linkinwater, aussi ponctuelle que son frère.

La compagnie se composait des frères Cheeryble, de Tim Linkinwater, d'un ami de Timothée au visage vermeil couronné de cheveux blancs (c'était un commis en retraite de la Banque), enfin de Nicolas, qui fut présenté en règle à la sœur de Tim Linkinwater, avec les formes les plus

graves et les plus solennelles. Les convives étant donc au complet, frère Ned sonna pour demander le dîner ; on vint annoncer qu'il était servi ; il s'empara du bras de la sœur de Tim Linkinwater pour la conduire dans la salle à manger, où le couvert était mis avec une certaine cérémonie. Puis frère Ned prit le haut bout ; frère Charles lui fit vis-à-vis, la sœur de Tim Linkinwater à la gauche de frère Ned ; Tim Linkinwater à la droite ; un maître d'hôtel déjà ancien, gros rougeaud à jambes courtes, se mit à son poste derrière le fauteuil de frère Ned, où il se tenait fixe, immobile, sauf quelques signes télégraphiques de sa main droite, pour se préparer à découvrir les plats avec dextérité.

La conversation devint animée, et il n'y avait pas de danger que la bonne humeur des glorieux jumeaux la laissât dépérir, car ils mettaient tout le monde en train : aussi la sœur de Tim Linkinwater, dès le premier verre de Champagne, se lança-t-elle dans un long récit bien détaillé de la vie de son frère, dès son bas âge. Quand la sœur de Tim eut terminé ce récit plein d'intérêt, frère Ned tira la sonnette, et le maître d'hôtel ne tarda pas à reparaitre.

« David, dit frère Ned.

— Monsieur ? répondit le maître d'hôtel.

— Une bouteille de tokay, David, pour boire à la santé de M. Linkinwater. »

A l'instant même, par un trait d'habileté qui était en possession, depuis plusieurs années, de faire l'admiration générale de la société, le maître d'hôtel apoplectique, ramenant sa main gauche, cachée derrière son dos, la montra munie de la bouteille demandée, avec le tire-bouchon déjà planté au cœur du bouchon. Il enleva le bouchon d'un seul coup et plaça la fameuse bouteille devant son maître, avec la gravité d'un homme qui sait rendre justice à son adresse.

« Tout le monde est-il ici, David ? demanda le frère Ned.

— Oui, monsieur, les gens sont à la porte, répondit le maître d'hôtel.

— Faites-les entrer, David, faites-les entrer. »

En recevant cet ordre, le vieux maître d'hôtel plaça devant son maître un petit plateau avec des verres propres, puis il ouvrit la porte à quatre employés et facteurs de bonne mine. Ces bonnes gens entrèrent en rougissant, avec force révérences, des ricanements embarrassés, soutenus à l'arrière-garde par la gouvernante, la cuisinière et la femme de chambre.

« Sept, dit frère Ned, et David, cela fait huit. Et il remplit huit verres de tokay. Là, maintenant, vous allez tous boire à la santé de votre meilleur ami, M. Timothée Linkinwater, et lui souhaiter santé et longue vie, accompagnées de beaucoup d'autres anniversaires comme celui-ci : tant pour son compte que pour celui de vos vieux maîtres, qui le regardent comme un trésor inestimable. Monsieur Timothée Linkinwater, à votre santé ! que le diable vous emporte, monsieur Tim Linkinwater ! que Dieu vous bénisse ! »

Sans paraître le moins du monde embarrassé de cette contradiction étrange dans les termes, frère Ned appliqua à Tim Linkinwater une tape dans le dos, qui lui donna, pour le moment, un air aussi apoplectique que celui du maître d'hôtel, et vida d'un trait son verre de tokay.

Tout le corps des subalternes, sur le commandement du maître d'hôtel apoplectique, poussa trois hourras reconnaissants ; seulement, à la grande indignation de leur capitaine, l'ensemble manqua de régularité, parce que les femmes s'obstinèrent à pousser, en leur particulier, une foule de petits hourras criards, également en désaccord avec le ton et la mesure. Cela fait, ils battirent en retraite ; la sœur de Tim Linkinwater ne tarda pas à suivre leur exemple. Les autres, au bout de quelque temps, se levèrent aussi de table, pour prendre le thé et le café, et faire une partie de cartes.

A dix heures et demie, heure indue pour le square, entra un petit plateau de sandwiches avec un bol de bishop.

Avec tout cela il était plus de onze heures, et la sœur de Tim Linkinwater, maintenant habillée pour le départ, ayant déclaré qu'il y avait une grande heure qu'elle devrait être rendue chez elle, on envoya chercher une voiture, dans laquelle elle fut mise en grande cérémonie par les soins du frère Ned, pendant que le frère Charles donnait l'adresse au cocher, avec des instructions particulières.

Nicolas avait du chemin à faire pour retourner chez lui, aussi n'y fut-il pas avant minuit passé.

Mme Nickleby l'attendait, pour connaître les détails de la fête, aussi elle le pressa de questions sur ce qu'on avait eu à dîner, sur le service de la table, si c'était trop cuit ou pas assez cuit, sur les personnes qui étaient là, sur ce que les MM. Cheeryble avaient dit, sur ce que Nicolas avait dit, et sur ce qu'avaient dit les MM. Cheeryble lorsqu'il avait dit cela. Nicolas, pour satisfaire au désir de sa mère, fit la description complète et détaillée

des cérémonies du jour, sans oublier les circonstances intéressantes de son petit triomphe du matin.

Sa mère lui prédit à l'instant qu'il serait un jour l'un des associés de la maison.

LII

Ralph Nickleby pensa qu'il ferait bien d'aller chercher des nouvelles de sir Mulberry Hawk ; non pas qu'il prît le moindre intérêt à sa précieuse santé ; son intention était tout simplement de l'exaspérer contre Nicolas, et de le pousser, s'il en était besoin, à tirer de lui une vengeance terrible.

Dès les premiers mots du vieux renard, sir Mulberry l'interrompit, et se mit à vociférer contre Nicolas des menaces odieuses, avec accompagnement de blasphèmes abominables.

Ralph, qui avait un talent d'observation peu ordinaire, fut surpris de voir, pendant cette tirade, l'accueil qu'elle parut recevoir de lord Frédérick Verisopht. Il avait commencé par se friser les moustaches de l'air le plus dégagé et le plus indifférent ; mais, à mesure que sir Mulberry se donnait carrière, ses traits s'altérèrent, et il surprit bien plus encore son observateur lorsque après cette philippique le jeune lord, sans dissimuler son mécontentement, le pria sèchement de ne plus jamais reparler devant lui de cette affaire.

« Rappelez-vous cela, Hawk, ajouta-t-il avec une énergie qui ne lui était pas ordinaire, jamais je ne seconderai, jamais je ne permettrai, si je puis l'empêcher, une lâche attaque contre ce jeune garçon.

— Comment, lâche ? s'écria son ami.

— Oui, répéta l'autre en le regardant en face. Si vous aviez commencé par lui dire votre nom et lui remettre votre carte, quitte à trouver après, dans sa position ou dans sa personne, des excuses pour ne point vous battre avec lui, ce n'était pas encore bien magnifique ; ma parole d'honneur, c'était déjà assez vilain comme cela. Mais, comme les choses se sont passées, tous les torts sont de votre côté. Moi aussi, j'ai eu tort de ne pas intervenir et je m'en repens. Ce qui vous est arrivé après était purement accidentel, ce n'était point prémédité, et c'est de votre faute plus que de la sienne. Il l'en portera donc pas la peine, croyez-moi : cela ne doit pas être, et cela ne sera pas. »

En répétant avec insistance cette déclaration, le jeune lord tourna sur ses talons ; mais, avant de sortir, il revint sur ses pas, pour dire avec plus de véhémence encore :

IL LE PRIA SÈCHEMENT DE NE PLUS REPARLER DE CETTE AFFAIRE.



« Je suis convaincu maintenant, oui, sur mon honneur, je suis convaincu que la sœur est une jeune personne aussi modeste qu'elle est belle. Quant au frère, tout ce que je peux en dire, c'est qu'il s'est conduit en bon frère, comme un homme de cœur et d'honneur. Je voudrais seulement de toute mon âme pouvoir en dire autant de nous tous. »

Pendant cette entrevue, et longtemps même avant le dénouement, l'omnibus s'était soulagé de miss La Creevy, qui revenait du cottage des Nickleby, et de Smike, qui lui avait servi de garde du corps ; ils étaient maintenant arrivés devant la porte de la petite artiste. Miss La Creevy ne voulut, pour rien au monde, laisser repartir Smike sans l'avoir réconforté au préalable ; elle lui offrit de tremper un biscuit dans quelque liquide généreux. Et comme Smike ne montra aucune répugnance à boire un petit coup de ce liquide généreux en y trempant un biscuit ; comme, au contraire, il n'était pas fâché de se donner des jambes pour retourner à Bow, il s'arrêta un peu plus de temps qu'il n'avait résolu d'abord, et il y avait déjà une demi-heure que la brune était venue, quand il se remit en route pour retourner à la maison.

Il n'y avait pas de danger qu'il perdît son chemin, car c'était toujours tout droit, et il n'y avait guère de jour qu'il n'y eût passé en accompagnant Nicolas, soir et matin. Miss La Creevy et son cavalier se séparèrent donc en

pleine confiance, et Smike partit, chargé de mille compliments encore pour Mlle et Mme Nickleby.

Il flâna un peu en route. Il y avait déjà longtemps qu'il regardait à la devanture d'un bijoutier, regrettant de ne pouvoir emporter quelque jolie bagatelle pour en faire cadeau à la maison, et se figurant le plaisir qu'il aurait à l'offrir, quand toutes les horloges du quartier sonnèrent huit heures trois quarts. Réveillé par leur carillon, il se remit à courir ; il franchissait justement le coin d'une rue de traverse quand il se sentit heurté d'un coup si violent et si soudain, qu'il fut obligé de se retenir à un poteau de lanterne pour ne pas tomber. Au même instant, un petit drôle s'empara de sa jambe, et fit vibrer à ses oreilles un cri perçant :

« A moi, papa, c'est lui, hurra ! »

Smike ne connaissait que trop cette voix. Il abaissa ses yeux désespérés sur l'individu à qui elle appartenait, et, frissonnant de la tête aux pieds, n'eut que le temps de se retourner pour se trouver en face de M. Squeers, qui l'avait accroché au collet avec le bec de son parapluie, et se pendait à l'autre bout de toutes ses forces pour retenir sa victime. Le cri d'allégresse venait de maître Wackford, que son papa avait amené à Londres avec lui. Maître Wackford, sans faire attention à ses coups de pied et à sa résistance, ne lâchait pas plus sa jambe que le bouledogue ne lâche sa proie.

Il suffit d'un coup d'œil à Smike pour comprendre toute l'étendue de son malheur, paralyser ses moyens, et le rendre incapable de proférer un son.

« Quelle chance ! cria M. Squeers, tirant petit à petit son parapluie, comme on tire la corde d'un puits, sans le décrocher, avant que sa main fût arrivée jusqu'au collet et pût le tenir ferme, quelle délicieuse chance ! Wackford, mon garçon, appelle un de ces fiacres.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? demanda un manœuvre qui passait par là, chargé d'une hottée de briques, et que Squeers avait appelé à son aide, ainsi que son camarade, quand il avait lancé si adroitement son parapluie.

— Tout ! répondit Squeers en regardant fixement son ancien élève avec un tremblement de joie. Tout ! il s'est sauvé, monsieur ; il a pris part aux attaques d'un buveur de sang contre son maître ; il n'y a pas de crimes qu'il n'ait commis. Ah ! mon Dieu ! quelle délicieuse chance ! »

L'homme regardait Smike pour entendre sa défense, mais le pauvre diable avait entièrement perdu le peu de moyens qu'il pouvait avoir. Le fiacre arrive. Maître Wackford y monte le premier ; Squeers, lui, pousse son prisonnier, monte derrière ses talons et lève les glaces. Le cocher s'assied

sur son siège et va son petit train, laissant là les maçons jaser comme bon leur semble sur l'incident, avec une marchande de pommes et un petit gamin qui sort de l'école du soir, seuls témoins de la scène qui vient de se passer.

M. Squeers s'assit sur la banquette en face de l'infortuné Smike, et, les mains fièrement plaquées sur ses genoux, le regarda, pendant au moins cinq minutes, dans le blanc des yeux, avant d'être complètement remis de son extase ; après quoi il poussa un grand cri et se mit à claquer à droite et à gauche la figure de son élève, à plusieurs reprises.

« Laissez-moi retourner à la maison, s'écria Smike, devenu furieux.

— Pour cela, vous pouvez en être sûr, que vous allez y retourner. Ne vous inquiétez pas, vous y retournerez à la maison, je vous en réponds, et bientôt. Vous allez vous retrouver au paisible village de Dotheboys, en Yorkshire, avant huit jours, mon jeune ami, et si jamais vous en sortez, je vous donne la permission de n'y plus revenir ! »

En parlant ainsi, M. Squeers poussait des bottes dans la poitrine de Smike avec le fer de son parapluie, accompagnées d'une grêle d'estocades en tierce et en quarte sur la tête et sur les épaules avec les côtés du même instrument.

« Parbleu, dit M. Squeers quand il s'arrêta pour se reposer la main, je n'avais pas encore rossé d'élève en fiacre ; ce n'est pas bien commode, mais la nouveauté m'en plaît. »

Pauvre Smike, il parait les coups de son mieux, et finit par se recoquiller dans un coin de la voiture, la tête dans ses mains et les coudes sur ses genoux. Il était stupéfié, abasourdi, et ne songeait pas plus à faire le moindre effort pour essayer d'échapper à la toute-puissance de Squeers, maintenant qu'il n'avait plus là d'ami pour lui parler et le conseiller, qu'il n'y avait songé pendant les longues et tristes années de son martyre en Yorkshire, avant l'arrivée de Nicolas,

Il croyait que la course ne finirait jamais. Que de rues enfilées les unes après les autres, et cependant ils trottaient toujours. Enfin M. Squeers commença à passer la tête à chaque minute par la portière, pour donner une foule d'indications successives au cocher. Après avoir traversé, non sans difficulté, quelques rues isolées, nouvellement construites, comme le montraient assez l'aspect des maisons et le mauvais état des chemins, M. Squeers se pendit tout à coup au cordon de toute sa force, et cria au cocher : « Arrêtez ! »

Le cocher arrêta à la porte de M. Snawley, ce tartufe à face luisante qui avait confié aux soins paternels de M. Squeers les enfants de sa femme. Sa maison se trouvait sur les extrêmes limites de quelques nouveaux établissements, contigus à Somerstown, et M. Squeers y avait loué un logement pour quelques jours, parce qu'il avait à faire à Londres un séjour un peu plus long que de coutume, et que d'ailleurs la Tête de Sarrasin, ayant appris, à ses dépens, à connaître l'appétit de maître Wackford, avait refusé de le traiter à des conditions plus favorables qu'une grande personne.

« Nous voilà ! dit Squeers en bousculant Smike devant lui dans la petite salle où M. Snawley et sa femme étaient en train de manger un homard pour leur souper. Voici le vagabond, le traître, le rebelle, le monstre d'ingratitude !

— Quoi ! l'élève qui s'était sauvé ! cria Snawley, laissant, de saisissement, retomber ses mains sur la table, le couteau et la fourchette en l'air, les yeux écarquillés.

— Lui-même, dit Squeers en fourrant son poing sous le nez de Smike ; puis il le retire et recommence plusieurs fois la même manœuvre, avec la physionomie la plus féroce. S'il n'y avait pas là une dame, je lui... mais, patience, il n'y perdra rien. »

Et M. Squeers se mit à raconter où, quand et comment il avait rattrapé son fugitif.

« Il est clair que c'est un coup de la Providence, dit M. Snawley, en baissant les yeux avec un air d'humilité, et en élevant sa fourchette, avec un morceau de homard au bout, vers le plafond, pour remercier le ciel. Mais où a-t-il été tout ce temps-là ? Serait-il resté avec... ?

— Ah ! monsieur, dit Squeers, en l'interrompant et en se tournant du côté de Smike, êtes-vous resté avec ce démon de Nickleby, monsieur ? »

Mais ni questions ni taloches ne purent arracher là-dessus un mot de réponse à Smike. Il avait pris en lui-même la résolution de périr plutôt dans l'affreuse prison où il allait retourner, que de prononcer une syllabe qui pût compromettre son premier, son unique ami. Il avait eu le temps de se rappeler les premières recommandations que lui avait faites Nicolas, en quittant le Yorkshire, de garder un profond secret sur sa vie passée. Il avait une idée vague et confuse que son bienfaiteur pouvait bien avoir commis un crime en l'emmenant, un crime terrible, qui l'exposerait à un châtimement redoutable s'il était découvert, et cette crainte avait aussi contribué à le mettre dans l'état de terreur stupide où il était retombé.

Voyant tous ses efforts inutiles, M. Squeers le conduisit dans une petite chambre en haut, sur le derrière, pour y passer la nuit ; puis, après avoir pris la précaution de lui faire quitter ses souliers, son gilet et son habit, et de fermer par-dessus lui la porte en dehors, dans le cas peu probable où il retrouverait l'énergie de tenter encore une autre évasion, le digne gentleman l'abandonna à ses réflexions.

LIII

La nuit, si pleine d'angoisses pour le pauvre malheureux, avait fait place à une matinée d'été claire et pure de tout nuage, au moment où une diligence du Nord traversait gaiement et à grand bruit les rues d'Islington, encore silencieuses, annonçant son approche par un avertissement sonore du conducteur, qui jouait sur son cor la fanfare du retour. Bientôt le bruit cessa, la diligence venait de s'arrêter tout près du bureau de la poste.

Il n'y avait d'autre voyageur à l'extérieur qu'un bon gros provincial à la mise honnête, qui, planté sur l'impériale, les yeux fixés sur le dôme de la cathédrale de Saint-Paul, paraissait absorbé dans une admiration stupéfaite, au point de rester complètement insensible au remue-ménage du bagage et des effets que l'on descendait de la voiture, jusqu'à ce qu'enfin, une des glaces de l'intérieur s'étant abaissée avec vivacité, il se retourna pour regarder, et il se trouva face à face avec une jolie petite figure de femme qui venait de mettre le nez à la portière.

« Vois donc, ma fille, cria le villageois, en montrant du doigt l'objet de son admiration, c'est l'église de Saint-Paul ; trédame ! en voilà une qui est de taille !

— Dieu du ciel ! John ! je n'aurais jamais cru qu'elle pût être moitié aussi haute. Quel monstre !

— Un monstre ! ma foi, madame Browdie, je crois que vous avez dit le mot », répliqua le provincial d'un air de bonne humeur, en descendant lentement de l'impériale.

Il y avait, outre Mme Browdie, dans l'intérieur de la voiture, une autre personne, profondément endormie, tellement enveloppée dans les plis de son châle et de son manteau, qu'il eût été impossible au plus fin de deviner son sexe, sans un chapeau de castor brun, à voile vert, qui décorait sa tête, et qui, à force d'avoir été cogné et aplati, l'espace de quatre-vingt-cinq lieues, contre le coin de la voiture, d'où sortaient encore, en ce moment, les ronflements bruyants de la dame, présentait un aspect si risible qu'il n'en fallait pas tant pour mettre en mouvement les muscles toujours prêts à rire de la grosse face vermeille de Browdie.

« Ohé ! cria John en tirant un bout du voile de la dormeuse, allons ! réveillons-nous, pas moins ! »

Ce ne fut pas sans se renfoncer encore bien des fois dans le coin, sans pousser bien des exclamations d'impatience et de fatigue, que la personne en question finit par pouvoir se tenir sur son séant, et alors, sous une masse énorme de castor écrasé, avec un hémicycle de papillotes bleues autour de la tête, vous auriez pu reconnaître, devinez qui ? les traits délicats de Mlle Fanny Squeers.

« Ah ! Tilda ! cria Mlle Squeers, m'avez-vous donné assez de coups de pied, tout le long de cette chienne de nuit !

— Par exemple ! j'aime bien cela ! répliqua son amie en riant, lorsque c'est vous qui avez pris, sans vous gêner, presque toute la voiture à vous toute seule.

— Écoutez, Tilda, dit Mlle Squeers sérieusement, ne dites pas non, parce que c'est la vérité, et il est inutile que vous essayiez de me persuader le contraire. Il est possible que vous ne vous en soyez pas aperçue : vous dormiez de si bon cœur ; mais moi, je n'ai pas seulement fermé l'œil ; aussi j'espère que vous pouvez me croire. »

En faisant cette réponse, Mlle Squeers rajustait son voile et son chapeau, mais avec peu de succès, car il n'aurait fallu rien moins que la baguette d'un magicien et la suspension complète de toutes les lois de la nature pour donner à son couvre-chef figure humaine. Pourtant elle finit par se flatter qu'elle n'avait pas l'air trop malpropre. Elle secoua les miettes de sandwiches et de biscuits qui s'étaient accumulées dans son giron, et profita du bras que lui offrait John Browdie pour descendre de la voiture.

« Là, dit John au cocher dont il venait de faire approcher le fiacre, après avoir fait monter les dames et charger le bagage, nous allons à l'hôtel de la Tête de Sarrasin. »

Le lecteur a deviné que John venait d'épouser Mlle Price, et qu'il faisait son voyage de noces, en compagnie de sa femme et de la demoiselle d'honneur.

Une fois à la Tête de Sarrasin, chacun d'eux se retira dans sa chambre ; après un si long voyage, le sommeil n'était pas de trop ; mais ils se retrouvèrent à midi à table, devant un déjeuner substantiel, dans un petit cabinet particulier au premier étage, avec vue de tous côtés sur les écuries.

« Papa est-il ici, savez-vous ? demanda Mlle Squeers au garçon qui faisait le service.

— Plaît-il, mademoiselle ?

— Papa, répéta-t-elle, est-il ici ?

— Ici, où, mademoiselle ?

— Ici, dans la maison, répliqua Mlle Squeers. Papa, M. Wackford Squeers ; il reste ici ; est-il chez lui ?

— Je n'ai pas entendu dire qu'il y eût un gentleman de ce nom dans la maison, mademoiselle, répliqua le garçon ; peut-être est-il en bas, au café, je vais voir. »

Voilà-t-il pas quelque chose de joli, ma foi ! Mlle Squeers, tout le long du chemin jusqu'à Londres, n'avait parlé que de leur faire voir comme ils seraient bien reçus et bien traités en arrivant ; avec quel respect serait accueilli son nom et celui de sa famille ; et puis on venait lui dire tout tranquillement qu'on ne savait pas si son père était descendu à l'hôtel, « comme si c'était le premier venu », disait Mlle Squeers dans un violent accès d'indignation.

« Eh bien ! c'est cela, informez-vous, l'homme, dit John Browdie ; et puis, par la même occasion, vous me monterez encore un pâté de pigeons, voulez-vous ? L'animal ! murmura-t-il en voyant le plat déjà vide, pendant que le garçon se retirait, il vous appelle cela un .pâté ! trois pigeonneaux avec deux liards de farce et une croûte si légère qu'on ne sait pas, quand on l'a dans la bouche, si elle y est encore ou si elle n'y est plus. A ce compte-là, il doit falloir bien des pâtés pour faire un déjeuner. »

Au bout d'un court intervalle, dont John profita pour dire deux mots au jambon et s'administrer une tranche de bœuf froid, le garçon revint avec un autre pâté et la nouvelle que M. Squeers ne restait pas dans la maison, mais qu'il y venait tous les jours, et qu'aussitôt arrivé on le ferait monter. Là-dessus, il sortit ; il n'avait pas tourné les talons, qu'il rentra avec M. Squeers et son intéressant héritier.

« Par exemple, qu'est-ce qui se serait attendu à cela ? » dit M. Squeers après avoir salué d'abord la compagnie, et reçu de sa fille quelques nouvelles de son ménage.

« Vous êtes bien surpris, papa, de me voir ici, répliqua la demoiselle d'un ton de dépit ; mais c'est que, comme vous voyez, miss Tilda a fini par se marier.

— Et moi, je suis parti tout droit pour Londres, voyez-vous ça, monsieur l'instituteur ? dit John en livrant une attaque furieuse au pâté.

— Je parie, reprit M. Squeers, que vous ne devinez pas sur qui nous avons mis la main, Wackford et moi.

— Papa, ce n'est pas M... ? »

Miss Squeers n'eut pas la force de finir sa phrase ; mais Mme Browdie vint à son secours et la finit pour elle :

« Nickleby ? dit-elle.

— Non, dit Squeers, mais le numéro deux

— Ce ne serait pas Smike, peut-être ? cria Mlle Squeers en battant des mains.

— Justement, c'est lui, répondit le père, je vous l'ai empoigné bel et bien.

— Comment ! s'écria John Browdie en repoussant son assiette, empoigné ce pauvre... (il se reprit) cet infernal coquin. Et où est-il donc ?

— Parbleu ! dans mon logement, reprit Squeers ; je vous l'ai enfermé à double tour dans la chambre de derrière, au deuxième étage, l'homme dedans, la clef dehors.

— Quoi ! vrai ? dans ton logement ? Tu le tiens dans ton logement ? Ha ! ha ! l'Angleterre n'a pas ton pareil. Donne-moi ta main, l'ami. Il faut que je te donne une poignée de main pour ce bon tour. Il le tient dans son logement !

— Et n'ayez pas peur qu'il m'échappe, ajouta Squeers d'un air fin, j'ai pris mes précautions, j'ai arrêté pour demain matin trois places d'impériale ; il sera entre moi et Wackford, et je me suis arrangé avec mon agent de Londres pour qu'il solde mes comptes et m'envoie les nouveaux pensionnaires. Vous voyez que vous avez bien fait de venir aujourd'hui, sans cela vous ne nous auriez pas trouvés ici. Mais, puisque c'est comme cela, à moins que vous ne veniez prendre le thé chez moi ce soir, nous ne nous verrons plus avant mon départ.

— Eh bien, c'est dit, répliqua John en lui serrant la main, vous nous verrez ce soir, quand vous demeureriez à six lieues d'ici.

— Vrai, vous voulez venir ? » reprit M. Squeers, qui ne s'était pas attendu à lui voir accepter avec tant d'empressement son invitation, sans quoi il y aurait regardé à deux fois avant de la faire.

John Browdie, pour toute réponse, lui donna encore une poignée de main.

Leur intention, disait-il, n'était pas de commencer à visiter Londres le jour même de leur arrivée, ainsi ils seraient chez M. Snawley à six heures sans faute, et, quelques moments après, la conversation finit par le départ de M. Squeers et de son fils.

Le soir même, pendant qu'ils étaient tous à table dans la salle à manger de M. Snawley, John Browdie se trouva si mal à son aise et éprouva un étourdissement si violent, que la société en conçut les plus vives alarmes, excepté, pourtant, son excellente moitié, qui seule, conservant toute sa présence d'esprit, leur assura que, si M. Squeers voulait seulement lui prêter son lit une heure ou deux, en le laissant entièrement seul, son mal se passerait aussi vile qu'il était venu. Tout le monde convint que c'était le meilleur parti à prendre, plutôt que d'envoyer tout de suite chercher le médecin. On monta donc John, en le soutenant à grand'peine le long de l'escalier. La chose n'était pas bien commode : ce grand corps était d'un poids énorme, et s'il montait trois marches, il en redescendait deux. Enfin, on le hissa sur le lit, on l'y laissa sous la garde de sa femme, qui revint dans la salle commune au bout de trois minutes, avec l'heureuse nouvelle qu'il dormait comme un loir.

La vérité est que, dans ce moment même, au lieu de dormir comme un loir, John Browdie était assis sur le lit, rouge comme un coq, et se fourrant dans la bouche un coin de l'oreiller pour s'empêcher de rire aux éclats. Une fois qu'il eut réprimé cette envie, il ôta ses souliers, se glissa sans bruit vers la chambre voisine, où Smike était retenu prisonnier, tourna la clef en dehors, entra comme un trait, ferma la bouche au captif avec sa large main, avant qu'il pût pousser un cri d'effroi, et lui dit à l'oreille :

« Ouais ! est-ce que tu ne me reconnais pas, mon garçon ? Browdie... celui que tu as rencontré, après la bonne volée donnée au maître d'école ?

— Si, si, dit Smike ; oh ! secourez-moi.

— Te secourir ! répliqua John en lui fermant la bouche pour qu'il n'en dît pas davantage ; est-ce que tu devrais avoir besoin de secours, si tu n'étais pas le plus grand nigaud que la terre ait porté ! Qu'est-ce que tu es venu faire ici ?

IL FERMA LA BOUCHE AU CAPTIF AVEC SA LARGE MAIN.



— C'est lui qui m'a emmené ; c'est lui, cria Smike.

— Il t'a emmené ! Tu ne pouvais pas lui écrabouiller la tête, ou te jeter par terre en lui allongeant des coups de pied, en criant à la garde ? Quand j'avais ton âge, j'aurais voulu en manger douze comme lui ! Mais va, tu n'es qu'un pauvre idiot, ajouta John d'un air de pitié, et, Dieu me pardonne, j'ai tort de gronder ainsi une pauvre créature comme toi. »

Smike allait ouvrir la bouche pour répondre, mais Browdie l'arrêta.

« Tiens-toi tranquille, et pas un mot avant que je te le dise. »

Après cette sage précaution, John Browdie secoua la tête d'un air résolu, et, tirant de sa poche un tournevis, se mit à dévisser la serrure, comme s'il n'avait jamais fait que cela, et la posa par terre avec l'instrument à côté.

« Vois-tu ça ? eh bien, c'est toi qui l'as fait, à présent, file. »

Smike le regardait, bouche béante, sans comprendre un mot.

« Je te dis de filer, répéta John, et lestement ! Sais-tu où tu demeures ? oui ? bon. Ces habits-là, est-ce à toi ou au maître d'école ?

— Ce sont les miens, répondit Smike, pendant que l'autre lui montrait une paire de souliers et un habit avec un gilet, posés sur une chaise.

— Mets-les vite. » Et en même temps, pour l'aider, John lui passait le bras droit dans la manche gauche, et lui mettait le pan de l'habit à la place du collet.

« A présent, suis-moi, et quand tu auras gagné la porte, tourne à droite, qu'on ne te voie pas passer.

— Mais... mais... il va m'entendre fermer la porte, répliqua Smike, tremblant à cette idée de la tête aux pieds.

— Qu'est-ce que tu as besoin de la fermer, nigaud, est-ce que tu as peur d'enrhumer le maître d'école, hein ?

— N...on, dit Smike dont les dents claquaient de frayeur ; mais il m'a déjà rattrapé, il me rattrapera encore ; oh ! bien sûr, il me rattrapera encore.

— Il me rattrapera ! il me rattrapera ! reprit John impatienté ; il ne te rattrapera pas, te dis-je. Je ne veux pas avoir l'air avec lui d'un mauvais voisin, c'est pour ça que je veux lui laisser croire que tu t'es sauvé de toi-même ; mais s'il sort de la salle avant que tu aies décampé, gare à ses os ! je ne te laisserai pas reprendre. S'il s'aperçoit de ton départ tout de suite, je lui ferai faire fausse route, je t'en réponds. Mais si tu as du cœur, tu seras rendu chez toi avant qu'il se doute seulement que tu n'es plus ici. Allons ! »

Smike avait tout juste assez d'intelligence pour comprendre que les paroles de John étaient autant d'encouragements ; il s'apprêtait à le suivre d'un pas tremblant, quand Browdie lui murmura tout bas :

« Tu vas dire au jeune maître que j'ai épousé Mathilde Price, et qu'il n'a qu'à m'écrire à la Tête de Sarrasin ; dis-lui que je ne lui garde pas rancune. Nom d'un chien ! je vais crever de rire si j'ai le malheur de penser à cette soirée-là. Ah ! mon Dieu ! je crois encore le voir acharné après les tartines de beurre. »

C'était un souvenir périlleux pour John, dans un pareil moment : il en éprouva un chatouillement qui manqua d'éclater en un rire bruyant, il ne s'en fallut pas de l'épaisseur d'un cheveu. Heureusement, pourtant, il eut la force de se retenir, descendit à pas de loup, tirant Smike derrière lui, se plaça devant la porte de la salle pour barrer le passage au premier qui voudrait sortir, et lui fit signe de décamper.

LIV

Une fois là, Smike ne se le fit pas dire deux fois. Il ouvrit la porte tout doucement, et, jetant sur son libérateur un regard de reconnaissance et de frayeur tout ensemble, il prit à droite et se mit à courir comme le vent.

John resta à son poste pendant quelques minutes, puis, voyant que la conversation continuait son train, remonta quatre à quatre, toujours avec la même précaution, et écouta pendant une heure par-dessus la rampe pour être prêt au moindre bruit. Tout restait parfaitement tranquille. Il regagna donc le lit de M. Squeers, et, tirant la couverture par-dessus sa tête, se mit à rire aux larmes.

Se voyant une fois hors des griffes de son ancien persécuteur, Smike n'eut pas besoin d'être stimulé davantage pour faire tous ses efforts et pour appeler à son aide toute l'énergie dont il était capable. Sans perdre un seul instant à réfléchir au chemin qu'il prenait, sans s'occuper de savoir s'il le conduisait chez lui ou s'il ne l'éloignait pas au contraire, il se mit à fuir avec une vélocité surprenante et une persévérance infatigable. La crainte lui donnait des ailes, et la voix trop connue de Squeers semblait retentir à ses oreilles sous la forme de cris imaginaires poussés par une troupe d'ennemis acharnés à sa poursuite. Les sens troublés du pauvre garçon lui faisaient, pour ainsi dire, sentir déjà derrière lui leur haleine ; ils pressaient ses pas ; ils suivaient sa piste, quelquefois distancés, il est vrai, dans cette course fantastique, mais quelquefois aussi gagnant sur lui du terrain, selon les alternatives d'espérance ou de crainte dont il se sentait agité. Longtemps encore, après s'être convaincu que c'étaient de vains sons, qui n'avaient d'existence que dans le désordre de son cerveau, il n'en continuait pas moins sa course toujours aussi impétueuse, que son épuisement et sa faiblesse ne pouvaient retarder un moment. Ce ne fut que lorsque l'obscurité et le silence d'une grande route dans la campagne le rappelèrent au sentiment des objets, extérieurs, et qu'au-dessus de sa tête le ciel étoilé l'avertit de la marche rapide du temps, qu'enfin, couvert de sueur et de poussière, hors d'haleine, il s'arrêta pour regarder autour de lui.

A l'heure où il rentra dans la ville, par les quartiers de l'Ouest, la plus grande partie des boutiques et des magasins étaient fermés ; la foule, qui

était sortie vers le soir pour prendre l'air après un jour brûlant, avait déjà regagné ses pénates, excepté quelques traînards qui flânaient encore dans les rues avant d'aller se mettre au lit. Mais il en restait assez pour lui indiquer de temps en temps son chemin, et à force de questions répétées il finit par se trouver à la porte de Newman Noggs.

Newman avait justement passé toute la soirée à courir par voies et par chemins, dans les rues de traverse et dans tous les coins de la ville, à la recherche de la personne même qui venait en ce moment soulever son marteau. Nicolas avait fait de son côté des battues qui n'avaient pas été plus heureuses. Newman était donc assis à table, devant un misérable souper, d'un air triste et mélancolique, lorsqu'il entendit le coup timide et incertain frappé par Smike à sa porte. Son inquiétude le tenait sur le qui-vive, attentif au moindre bruit. Aussitôt donc il descendit l'escalier et, poussant un cri de joyeuse surprise, entraîna le visiteur inespéré dans le corridor, et jusqu'au haut de l'escalier, sans lui dire un mot.

Après l'avoir forcé à se rafraîchir, il lui dit :

« Vous allez rester ici ; vous êtes fatigué, harassé ; moi j'irai leur annoncer votre retour ; vous pouvez vous vanter de leur avoir fait une belle peur. »

Mais Smike, impatient de revoir ses amis, ne voulut rien entendre. Ils sortirent donc ensemble, la nuit étant déjà bien avancée, et Smike, fatigué par sa course, avait si grand mal aux pieds, qu'il pouvait à peine suivre Noggs, en clopinant. Le soleil était déjà levé depuis une heure lorsqu'ils arrivèrent au cottage de Bow.

Nicolas avait passé la nuit, sans pouvoir fermer l'œil, à combiner des plans chimériques pour retrouver son pauvre camarade. Dès qu'il entendit à la porte le son de deux voix bien connues, il se jeta à bas du lit, le cœur plein de joie. Le bruit de leur conversation, de leurs félicitations, de leur indignation, eut bientôt réveillé tout le reste de la famille, et Smike reçut un accueil cordial et empressé, non seulement de Catherine, mais aussi de Mme Nickleby, qui l'assura de son estime éternelle et de sa protection à tout jamais.

Nicolas commença par supposer que son oncle ne devait pas être entièrement étranger à cette tentative hardie, qui avait été si près de réussir. Mais, après mûres réflexions, il fut plutôt porté à croire que c'était à M. Squeers que revenait tout l'honneur de l'enlèvement de Smike ; et, pour mieux s'en assurer, il résolut de s'adresser à John Browdie lui-même, pour

connaître mieux les détails. En attendant, il se rendit à ses occupations ordinaires, rêvant tout le long du chemin à une infinie variété de plans, tous également fondés sur les principes les plus rigoureux de la justice distributive, mais malheureusement aussi tous plus chimériques les uns que les autres pour punir, comme il le méritait, le maître de pension du Yorkshire.

Il faut croire que les calculs de Timothée étaient, ce jour-là, plus compliqués que d'habitude, car lorsque Nicolas, en revenant de faire une commission, lui demanda si M. Charles Cheeryble était seul dans son cabinet, Timothée lui répondit tout de suite, et sans la moindre hésitation, qu'il n'y avait personne avec lui ; et cependant il n'y avait pas dix minutes qu'il y était entré quelqu'un, et pourtant Timothée se faisait un point d'honneur tout particulier de ne jamais laisser déranger les deux frères quand ils étaient occupés avec quelque visiteur.

« En ce cas, je vais tout de suite lui porter cette lettre », dit Nicolas, et en même temps il alla frapper à la porte du cabinet.

Pas de réponse. Il frappa de nouveau ; cette fois encore, personne ne répond.

« C'est qu'il n'y est pas, pensa Nicolas. Je vais toujours mettre la lettre sur son bureau. »

Il ouvre donc la porte et entre. Mais il n'a rien de plus pressé que de revenir sur ses pas en voyant, à son grand étonnement, et non sans embarras, une jeune fille aux pieds de M. Cheeryble, qui la suppliait de se relever, engageant une personne tierce, qui avait tout l'air de la domestique de la demoiselle, à joindre ses efforts aux siens, pour la déterminer à ne point rester dans cette position.

Nicolas balbutia quelque excuse assez gauche, et se retirait précipitamment, quand la jeune fille, en tournant un peu la tête, lui présenta les traits de la charmante personne qu'il avait vue au bureau de placement lors de sa première visite à cet établissement. Puis, en jetant un coup d'œil sur la domestique, il reconnut cette même bonne, de modeste apparence, qui l'accompagnait alors. Suspendu entre l'admiration qu'il éprouvait pour la demoiselle et la confusion où le jetait la surprise de cette reconnaissance inattendue, il resta immobile comme une souche, dans un tel état de saisissement et d'embarras, qu'il se sentit, pour le moment, également incapable de parler ni de bouger.

« Ma chère madame, ma chère demoiselle, criait le frère Charles, au comble de l'agitation, finissez, je vous prie ; pas un mot de plus, je vous en conjure ; ce que je vous demande à mains jointes, c'est de vous lever. Nous..., nous ne sommes pas seuls. »

En même temps il releva la jeune personne, qui alla prendre une chaise en chancelant, et s'évanouit.

« Elle se trouve mal, monsieur, dit Nicolas en se précipitant vers elle.

— Pauvre enfant, cria le père Charles, pauvre enfant ! Où est le frère Ned ? Ned, mon cher frère, venez un peu, je vous prie.

— Frère Charles, mon cher ami, répliqua Ned en entrant brusquement dans le cabinet, qu'est-ce qu'il y a ? quoi ?

— Chut ! chut ! pas un mot de plus, au nom du ciel, frère Ned, répliqua l'autre. Sonnez la gouvernante, mon cher frère ; appelez Tim Linkinwater, venez vite. Mon cher monsieur Nickleby, je vous en prie et vous en supplie, laissez-nous seuls. »

Nicolas se retira immédiatement, et, en retournant au bureau, trouva la vieille gouvernante et Tim Linkinwater qui se coudoyaient l'un l'autre, dans leur empressement extraordinaire à se rendre près des frères Cheeryble. Sans s'arrêter à écouter Nicolas, Tim Linkinwater se précipita dans le cabinet, et Nicolas entendit aussitôt fermer en dedans la porte à double tour.

Il eut le temps de réfléchir à son aise sur cet incident, car l'absence de Timothée se prolongea près d'une heure.

Enfin, Tim Linkinwater revient... d'une froideur désespérante, des papiers à la main, la plume entre les dents, tout comme si de rien n'était.

« Est-elle tout à fait remise ? demanda Nicolas avec impétuosité.

— Qui ça ? répondit Linkinwater.

— Qui ça ? répéta Nicolas, la jeune demoiselle.

— Combien font quatre cent vingt-sept fois trois mille deux cent trente-huit, monsieur Nickleby ! demanda Timothée, en reprenant sa plume à la main.

— Tout à l'heure, reprit Nicolas ; répondez d'abord à ma question ; je vous demandais...

— Ah ! cette demoiselle ? dit Timothée en mettant ses lunettes, oui, oui ; oh ! elle est tout à fait bien.

— Tout à fait bien, n'est-ce pas ?

— Tout à fait, répliqua gravement M. Linkinwater.

— Est-ce qu'elle pourra retourner chez elle aujourd'hui ?

— Elle est partie.

— Partie ?

— Oui.

— J'espère qu'elle n'a pas loin à aller ? dit Nicolas en regardant l'autre d'un œil curieux.

— Mais, reprit l'imperturbable Timothée, moi aussi. »

Nicolas hasarda encore une ou deux observations, mais il était évident que Tim Linkinwater avait ses raisons pour éluder ses questions, et qu'il était résolu à ne pas satisfaire la curiosité de Nicolas. Naturellement, la curiosité de Nicolas s'en accrut. Sans se laisser décourager par cet échec, il revint le lendemain à la charge, enhardi par l'occasion, car il trouva M. Linkinwater moins taciturne et moins boutonné qu'à l'ordinaire. Mais sitôt qu'il reprit son thème favori, l'autre retomba dans un état de taciturnité plus désespérant que jamais.

Battu sur tous les points, il n'a plus d'autre ressource que d'espier la prochaine visite de la demoiselle ; mais il n'en est pas plus avancé : les jours se passent et la demoiselle ne revient pas. Il avait beau examiner avec attention la suscription de toutes les lettres adressées dans son bureau aux patrons, il n'y en avait pas une qu'il pût supposer être de son écriture. Deux ou trois fois on le chargea de commissions au dehors, qui devaient le tenir éloigné quelque temps, et qui étaient dans les attributions ordinaires de Tim Linkinwater.

Nicolas ne put s'empêcher de croire qu'on faisait exprès, pour une raison ou pour une autre, de l'envoyer en ville pendant que la jeune fille venait à la maison. Mais rien ne justifiait son soupçon, et il n'y avait pas de danger que Timothée se laissât prendre à lui faire quelque aveu.

LV

Le bitume des trottoirs de Snow-Hill avait été toute la journée à frire et à rôtir en plein soleil, lorsque, dans un des plus petits salons de la Tête de Sarrasin, dont la fenêtre, ouverte sur la cour, recevait, sous la forme d'une vapeur à couper au couteau, les émanations qui s'exhalaient de la sueur fumante des chevaux dans l'écurie, on vit le service ordinaire d'une table à thé, rangé dans un ordre ragoûtant et propre, flanqué de grosses pièces de résistance, bouillies et rôties : une langue, un pâté de pigeons, une volaille froide, un cruchon d'ale et quelques menus objets du même genre.

M. John Browdie, les mains dans les poches, voltigeait sans cesse autour de ces friandises, s'arrêtant seulement de temps en temps pour chasser les mouches du sucrier avec le mouchoir de sa femme, ou pour plonger une cuiller à thé dans le pot au lait et déguster la crème, ou pour casser une croûte, couper une tranche et avaler le tout en deux fois, comme un couple de pilules ; et chaque fois qu'il venait de faire un doigt de cour aux comestibles, il regardait à sa montre et déclarait, avec une impatience vraiment pathétique, qu'il ne lui était pas possible d'attendre seulement deux minutes de plus.

« Mathilde ! dit-il à sa femme, qui reposait sur un canapé, les yeux demi-ouverts, demi-fermés.

— Eh bien, John ?

— Eh bien, John ! répéta son mari impatienté ; voyons, ma fille, as-tu faim ?

— Pas beaucoup, dit Mme Browdie.

— Pas beaucoup ! répéta encore John en levant les yeux au plafond ; peut-on dire : pas beaucoup, quand nous avons dîné à trois heures et consommé après, seulement un goûter de petits gâteaux, qui ne fait qu'irriter l'appétit d'un homme au lieu de l'apaiser ; pas beaucoup !

— Monsieur, dit le garçon en passant la tête par l'entre-bâillement de la porte, voici un gentleman pour vous !

— Un quoi, pour moi ? cria John, comme s'il avait compris que ce fût une lettre ou un paquet.

— Un gentleman, monsieur.

— Sapristi ! mon garçon, dit John, qu'est-ce que tu as besoin de venir me dire ça ? qu'il entre.

— Êtes-vous chez vous, monsieur ?

— Chez moi ! cria John, je voudrais bien y être ; il y a deux heures que j'aurais pris mon thé. Ah ça, puisque j'ai déjà dit à l'autre garçon de lui dire d'entrer et de se dépêcher, que nous mourions de faim, qu'il entre donc.

— Ah ! ah ! tiens ! donnez-moi la main, monsieur Nickleby. Par exemple, je peux bien dire que voilà un des plus beaux jours de ma vie. Comment allez-vous ? eh bien, c'est égal, je suis content de vous voir. »

Dans la chaleur de l'accueil cordial qu'il fit à Nicolas, John Browdie oublia qu'il avait faim ; il lui donnait à chaque instant une nouvelle poignée de main, en lui appliquant sur la paume une tape qui n'était pas légère, pour ajouter un témoignage plus frappant encore à ses démonstrations de satisfaction.

« Eh oui ! c'est elle, dit John, remarquant que Nicolas venait de regarder sa femme. La voilà ! nous ne nous querellerons plus pour elle, à présent. Ah ! chien ! quand je pense à ça !... Prenez donc, mon garçon ; tenez : pour tous les biens que nous allons recevoir, etc. »

Je ne doute pas, pour ma part, que le bénévolat n'ait été bien et dûment achevé ; mais on n'en entendit pas davantage, car John s'était déjà mis à jouer si activement du couteau et de la fourchette, que pour le moment il ne pouvait plus parler.

« Voici la seconde fois, dit Nicolas, que nous nous trouvons à table ensemble, et la troisième seulement que je vous vois ; eh bien, je me trouve aussi à l'aise avec vous qu'avec de vieux amis.

— C'est tout comme moi, dit John.

— Et moi aussi, ajouta Mme Browdie.

— Oui, mais, dit Nicolas, ce n'est pas la même chose. Moi, j'ai des raisons particulières de reconnaissance. Sans votre bon cœur, mon brave ami, moi qui n'y avais aucun droit, je ne sais pas ce que je serais devenu, ni comment je me serais tiré d'affaire.

— Parlez donc d'autre chose, répliqua John d'un ton bourru. Vous m'ennuyez.

— En ce cas, continua Nicolas en souriant, je vais vous chanter une autre chanson, mais toujours sur le même air. Je vous ai déjà dit, dans ma lettre, tout ce que je sentais de gratitude pour l'intérêt que vous avez témoigné à ce pauvre Smike, en lui rendant la liberté, au risque de vous attirer des

désagréments. Mais je ne saurais assez vous répéter combien nous vous sommes tous reconnaissants, lui, moi, et d'autres encore que vous ne connaissez pas, pour avoir eu pitié de lui.

— Ah ! s'écria Mme Browdie, toute cette soirée-là j'étais sur les épines.

— Ont-ils eu l'air de vous croire pour quelque chose dans sa délivrance ? demanda Nicolas à John Browdie.

— Ils n'y ont seulement pas pensé, répondit le gros rieur en montrant ses dents d'une oreille à l'autre. J'étais là, bien à mon aise dans le lit du maître d'école, longtemps encore après la brune, et personne ne venait. C'est bon, que je me disais, maintenant le garçon a pris de l'avance ; s'il n'est pas chez lui à l'heure qu'il est, il n'y sera jamais. Ainsi vous pouvez venir quand vous voudrez, vous nous trouverez prêts : c'est du maître d'école que je parlais.

— Je comprends bien, dit Nicolas.

— Bon, le voilà donc qui vient. J'entends fermer la porte en bas, et monter à tâtons... Allez doucement, vous ne tomberez pas, que je me dis en moi-même ; prenez votre temps, monsieur, il n'y a rien qui presse... Le voilà à la porte, il tourne la clef, il tourne la clef, il tourne toujours, il aurait pu tourner jusqu'à demain, la serrure était par terre... « Holà ! » qu'il crie.

— Oui, que je me dis, criez, mon bonhomme, tant que vous voudrez, vous ne réveillerez personne. — « Holà ! hé ! » et puis il s'arrête « Tu ferais mieux de ne

« pas m'irriter davantage, disait le maître d'école, quelques minutes

« après ; Smike, je vais te briser les os »... Encore une pause. Alors, tout à coup il demande de la lumière, on apporte une chandelle ; vous jugez du tintamarre... « Il est parti, qu'il dit, rouge de colère et

« comme un fou furieux. Est-ce que vous n'avez rien entendu ? —

« Ah oui ! que je fais, je viens d'entendre fermer la porte d'entrée

« dans l'instant ; et puis, tout de suite après, j'ai entendu courir par

« là (je ne lui montrais pas le bon côté). — Au secours ! qu'il crie. —

« J'y vais », que je dis... et nous voilà partis au rebours. Ho ! ho ! ho !

— Avez-vous été loin comme cela ? demanda Nicolas.

— Si nous avons été loin ? répliqua John ; je lui ai joliment dégourdi les jambes pendant un quart d'heure. Il était bon à voir, allez ! le maître d'école, sans chapeau, pataugeant jusqu'aux genoux dans l'eau et dans la boue, trébuchant sur des barrières, culbutant dans des fossés, beuglant comme une vache enragée, ouvrant son œil unique tout grand pour

découvrir son échappé, ses pans d'habit voltigeant par derrière, et toute sa personne crottée jusqu'à l'échiné, y compris le museau. J'ai cru que j'allais tomber par terre en pâmoison à force de rire. »

Rien que d'y penser, John recommençait de plus belle et, la contagion passant à ses auditeurs, ce fut bientôt un trio d'éclats de rire, en je ne sais combien de couplets, si bien qu'à la fin ils n'en pouvaient plus.

« C'est un mauvais homme, dit John en s'essuyant les yeux, un très mauvais homme, votre maître d'école.

— Je ne peux pas le voir en peinture, John, dit sa femme.

— Allons donc ! répliqua John, c'est pourtant à vous que je dois sa connaissance ; sans vous, je ne saurais seulement pas ce que c'est. C'est vous qui me l'avez fait connaître.

— Je ne pouvais pas, John, objecta sa femme, renier Fanny Squeers, mon ancienne camarade d'enfance, n'est-ce pas ?

— Bien, ma fille, c'est justement ce que je dis. Il faut vivre en bons voisins, voilà tout, et le traiter comme une vieille connaissance. Moi, je ne demande pas autre chose ; pas de bruit, tant qu'on peut l'éviter. Ne pensez-vous pas comme moi, Nickleby ?

— Certainement, répondit Nicolas, et vous avez été fidèle à vos principes le jour où je vous ai rencontré à cheval sur la route, après notre soirée orageuse.

— Sans doute, dit John. Quand j'ai dit quelque chose, je m'y tiens.

— Et vous avez raison ; et vous agissez là comme un brave homme, quoique peut-être pas comme un enfant du Yorkshire, s'il est vrai, comme on le dit à Londres, que ce soit le pays des gasconnades. A propos ! ne me disiez-vous pas dans votre lettre que vous aviez ici Mlle Squeers avec vous ?

— Oui, répliqua John, c'est la fille d'honneur de Mathilde, et une drôle de fille d'honneur ! Il n'y a pas de danger qu'elle se presse de se marier, celle-là.

— Taisez-vous donc, John, dit Mme Browdie, qui n'en goûtait pas moins la plaisanterie contre les vieilles filles, maintenant qu'elle avait ce qu'il lui fallait.

— C'est le prétendant qui pourra se vanter d'avoir une fière chance, dit John en clignant de l'œil à cette idée-là.

— Voyez-vous, monsieur Nickleby, reprit Mathilde, John a fixé notre entrevue à ce soir, parce qu'elle est allée prendre le thé chez son père.

Savez-vous, monsieur Nickleby, ajouta-t-elle avec son sourire le plus narquois, que Fanny Squeers m'avait tout l'air de faire grand cas de vous.

— Bien obligé, madame, mais je vous assure que je n'ai rien fait pour cela, au contraire.

— Pourtant elle m'a donné à entendre que vous alliez, sous peu, vous unir par des engagements irrévocables et solennels.

— Vraiment, madame, vraiment ! se mit à crier une femme, d'une voix perçante, vraiment elle vous a donné à entendre que moi, moi ! j'allais m'unir à un assassin, à un voleur, qui a versé le sang de papa ; pouvez-vous... ? Oh, basse et vile Mathilde ! »

Ces reproches sortaient de la bouche de Mlle Squeers en personne. C'est elle qui venait d'ouvrir la porte toute grande et de révéler aux yeux étonnés des Browdie et de Nicolas, non seulement ses propres charmes, mais aussi l'imposante paire des deux Wackford, père et fils.

« Voilà donc le prix, continua Mlle Squeers, que la colère rendait éloquente, voilà le prix de toute ma patience, de toute mon amitié pour cette vipère, cette... sirène ! Voilà le prix de la bonté avec laquelle j'ai bien voulu faire attention à elle, la tirer de la crotte, et me ravalier jusqu'à la couvrir de mon patronage. Est-ce que je ne vous ai pas couverte de mon patronage, madame ?

— Non ! répondit Mme Browdie.

— Quant à vous, monsieur Browdie, reprit Mlle Squeers avec la même véhémence, je vous plains ; je n'ai rien pour vous ni contre vous, qu'un sentiment de parfaite pitié.

— Ah ! dit John.

— Oui, répéta Mlle Squeers en regardant du côté de son cher père, quoique je sois, selon vous, une drôle de demoiselle d'honneur, et qu'il n'y ait pas de danger que je me presse de me marier, et que mon mari doive avoir de la chance, je n'ai, pour vous, monsieur, que des sentiments de pitié. Mais je sais bien ce qui vous attend ; je sais bien la vie qui s'ouvre devant vous, et vous seriez mon plus cruel, mon plus mortel ennemi, que je ne pourrais vous souhaiter rien de pis.

— Pendant que vous êtes en train de souhaiter, ne souhaiteriez-vous pas plutôt d'être sa femme, le cas échéant ? demanda Mme Browdie avec la plus grande douceur de ton et de manières.

— Ah ! madame, que vous avez d'esprit, répliqua Mlle Squeers avec une profonde révérence, presque autant d'esprit que de finesse. Car vous avez

mis beaucoup de finesse, madame, à choisir si à propos le moment où j'irais prendre le thé chez papa, pour ne pas revenir avant qu'on vînt me chercher. C'est grand dommage que vous n'ayez pas pensé qu'on pouvait être aussi fine que vous et déjouer vos plans.

— Vous pouvez quitter ces grands airs, mon enfant, dit la ci-devant Mlle Price, se donnant à présent des airs de matrone, vous ne réussirez pas à me vexer comme cela.

— Vous pouvez vous dispenser de faire ainsi la madame avec moi, répondit Mlle Squeers, je ne le souffrirai pas. Voilà donc le prix, n'est-ce pas... ?

— La voilà encore avec son prix, cria John Browdie impatienté. Voyons, Fanny, que ça finisse, persuadez-vous une bonne fois que c'est là le prix, et n'ennuyez plus personne à demander si c'est le prix ou si ce n'est pas le prix.

— On ne vous demandait pas votre avis, monsieur Browdie, répondit Mlle Squeers avec une politesse étudiée, mais je vous en remercie tout de même ; ayez seulement la bonté de ne pas vous permettre de m'appeler par mon petit nom. On a beau avoir de la pitié pour quelqu'un, ce n'est pas une raison pour que l'on oublie ce qu'on se doit à soi-même, monsieur Browdie. Mathilde, dit Mlle Squeers avec un tel redoublement de violence que John en sauta dans ses bottes, je renonce à vous pour toujours, mademoiselle, je vous abandonne, je vous renie ; je ne voudrais pas, ajouta-t-elle d'une voix solennelle, avoir une enfant qui s'appelât Mathilde, quand ce nom-là devrait la sauver du tombeau.

— Quant à ce qui est de ça, fit observer John, il sera toujours temps de lui chercher un nom quand elle sera venue.

— John, dit Mme Browdie d'un ton conciliant, ne la taquinez pas.

— Ah ! taquiner. Vraiment ! cria Mlle Squeers, montant sur ses échasses, taquiner ! en vérité ? Hé ! hé ! hé ! taquiner ! ne la taquinez pas ! prenez garde de lui faire de la peine, je vous prie.

— Écoutez, Fanny, dit Mme Browdie, vous savez qu'on s'expose à ne pas entendre toujours des compliments quand on écoute aux portes. Je n'y peux rien ; seulement, j'en suis vraiment fâchée ; mais, vous me croirez si vous voulez, Fanny, j'ai tant de fois fait votre éloge en votre absence, que vous pourrez bien me pardonner ce que j'ai dit là ; une fois n'est pas coutume. »

Mlle Squeers, au lieu de faire une réponse directe, se contenta de toiser son ancienne amie des pieds à la tête et de lever le nez de l'air du plus ineffable dédain.

En ce moment critique, M. Squeers entra en scène.

« Je suis sûr, à présent, dit-il en s'adressant à John Browdie, que c'est vous qui avez fait échapper mon pensionnaire. C'est vous, n'est-ce pas ? avouez-le.

— Moi, répondit John en élevant la voix. Eh bien ! oui, c'est moi, qu'est-ce que ça me fait ? C'est moi, après ?

— Vous l'entendez, ma fille, il avoue que c'est lui, dit Squeers en s'adressant à sa fille, vous avez bien entendu que c'est lui ?

— C'est lui ! c'est lui ! cria John. Voilà bien plus fort, ce que je vais te dire. Si tu rattrapes un autre petit échappé, ce sera encore moi qui le ferai sauver. Si tu en rattrapes vingt, trente, c'est moi qui les ferai sauver, vingt, trente fois. Et voilà encore bien plus fort, maintenant que tu m'as fait monter la moutarde au nez, tu n'es qu'un vieux coquin. Et tu es bien heureux d'en être un vieux, car je t'aurais flanqué une raclée quand tu t'es permis de venir conter à un honnête homme comment tu avais rossé le pauvre garçon dans le fiacre.

— Un honnête homme ! cria Squeers en ricanant.

— Ah oui ! un honnête homme, répliqua John, je m'en flatte, et qui n'a qu'une chose à se reprocher, c'est d'avoir jamais mis les pieds chez toi.

— Diffamation ! dit Squeers triomphant, et deux témoins. Wackford sait prêter serment, il ne sera pas embarrassé. Ah ! coquin ! M. Squeers tira son agenda pour prendre note du mot coquin. Très bien ! je ne donnerais pas pour cinq cents francs ce que ça me rapportera aux prochaines assises, monsieur, sans compter l'honneur.

— Les assises, cria John, qu'est-ce que tu me chantes avec tes assises ? Ce n'est pas la première fois, l'ami, qu'ils vont aux assises, les maîtres d'école du Yorkshire, et je ne te conseille pas de revenir là-dessus, c'est trop chatouilleux. »

M. Squeers secoua la tête d'un air menaçant ; il était pâle de colère. Puis, donnant le bras à sa fille, et tirant le petit Wackford par la main, il opéra sa retraite du côté de la porte.

« Quant à vous, monsieur, dit-il en se retournant vers Nicolas qui, satisfait de lui avoir donné son compte déjà une bonne fois, s'était cette fois abstenu de prendre part à la discussion, vous verrez si vous aurez affaire à

moi avant peu. Ah ! vous escamotez les enfants, c'est bon. Prenez garde que les pères, n'oubliez pas cela, que les pères ne viennent les réclamer et me les renvoyer pour en faire ce que je voudrai, malgré vos dents.

— Je n'ai pas peur de ça, répliqua Nicolas en haussant les épaules et en tournant le dos avec mépris.

— Non ? répliqua Squeers avec un regard diabolique. Allons, partons.

— Je vais quitter, avec papa, cette société-là pour toujours, dit Mlle Squeers en jetant autour d'elle des regards pleins de mépris et de hauteur. Je serais honteuse de respirer le même air que ces gens-là. Pauvre M. Browdie, hé ! hé ! hé ! Perfide et artificieuse Mathilde ! »

Après ce nouvel accès de sombre et majestueuse colère, Mlle Squeers vida les lieux, et, pour soutenir jusqu'au bout la dignité de son rôle, elle continua à sangloter, à crier, et à s'agiter dans le corridor.

John Browdie resta debout derrière la table, à promener ses regards de sa femme à Nicolas, de Nicolas à sa femme, la bouche toute grande ouverte. Sa main étant tombée par hasard sur le cruchon d'ale, il le porta par habitude à ses lèvres ; il y cacha quelque temps une partie de sa figure, reprit haleine, passa la bière à Nicolas, et tira le cordon de la sonnette.

« Holà ! garçon ! dit-il gaiement, alerte ! Emporte-moi tout cela, et qu'on nous fasse pour souper quelques grillades, un bon plat, et bien conditionné, à dix heures. Apporte-nous un grog au cognac et une paire de pantoufles, vos plus grandes, et lestement, sarpejeu ! ajouta-t-il en se frottant les mains, je n'ai plus à sortir ce soir pour aller chercher la demoiselle d'honneur ; ma femme, nous allons commencer pour tout de bon à passer ensemble nos soirées conjugales. »

LVI

L'orage avait depuis longtemps fait place au calme, et la soirée était déjà pas mal avancée. Quant au souper, il n'en était plus question, que pour le digérer ; et la digestion se faisait grâce à une tranquillité parfaite, à une conversation enjouée, à un usage modéré du grog au cognac, dans des conditions aussi favorables que possible, lorsque nos amis furent mis en émoi par un bruit de colère et de menaces au bas de l'escalier.

« Tiens, qu'est-ce qu'il y a donc ? » dit Nicolas en se précipitant vers la porte.

John Browdie avait déjà fait quelques enjambées dans la même direction, lorsque Mme Browdie pâlit, et déclara à John, que s'il s'exposait à un danger quelconque, son intention à elle était d'avoir immédiatement une attaque de nerfs. John, qui ne pouvait se résoudre à demeurer là les bras croisés pendant qu'on se battait ailleurs, fit avec sa femme une espèce de compromis, en lui prenant le bras pour descendre promptement sur les pas de Nicolas, qui était déjà au bas de l'escalier.

Le corridor du café de l'hôtel était le théâtre du désordre, et l'on y voyait rassemblé tout l'établissement, habitués et domestiques, sans compter deux ou trois cochers et valets d'écurie. Ils formaient le cercle autour d'un jeune homme auquel on pouvait donner, d'après sa mine, deux ou trois ans de plus qu'à Nicolas, et qui ne paraissait pas s'être contenté de provoquer son ennemi. Il fallait qu'il eût poussé bien plus loin son indignation, car il n'avait plus à ses pieds que des bas, et l'on voyait seulement, non loin de là, une paire de pantoufles à la hauteur de la tête d'un personnage inconnu, étendu tout de son long dans un coin vis-à-vis, et qui avait tout l'air d'avoir été préalablement jeté à terre par un coup de pied bien appliqué, puis souffleté gentiment avec les pantoufles.

Les habitués du café, les garçons, les cochers, les valets d'écurie, sans parler d'une demoiselle de comptoir qui regardait par la fenêtre à demi ouverte, avaient l'air, pour le moment, autant qu'on en pouvait juger par leurs clignements d'yeux, leurs hochements de tête, leurs exclamations échangées à voix basse, fortement disposés à prendre parti contre le jeune gentleman qui n'avait plus que ses bas à ses pieds. Nicolas s'en aperçut, et,

voyant un jeune homme à peu près de son âge, qui n'avait point l'air d'un tapageur de profession, dans une situation difficile, cédant à une inspiration généreuse qui n'est pas rare chez les jeunes gens, se sentit au contraire très disposé à prendre son parti contre tout le monde. Aussi se jeta-t-il étourdiment au centre du groupe, demandant, d'un ton plus vif peut-être qu'il n'était prudent de le faire en pareille circonstance, pourquoi tout ce bruit-là.

« Hallo ! dit un des valets d'écurie, voilà quelque prince déguisé !

— Place pour le fils aîné de l'empereur de Russie, messieurs ! » cria l'autre.

Sans faire attention à ces plaisanteries, toujours sûres de l'accueil le plus sympathique lorsqu'elles s'attaquent dans la foule aux personnes bien mises, Nicolas regarda négligemment autour de lui. et, s'adressant au jeune gentleman qui avait eu le temps de ramasser ses pantoufles et de s'en chausser, il lui répéta d'un air courtois sa question.

Le jeune gentleman lui répondit : « Voici ce qu'il y a, c'est bien simple. Cet individu, que vous voyez là-bas, était en train de boire avec un de ses amis, dans le café, quand je suis venu moi-même y passer une demi-heure avant de me mettre au lit ; car j'ai mieux aimé coucher ici que d'aller, à cette heure avancée de la nuit, à la maison, où l'on ne m'attend que demain. Cet individu se mit à s'exprimer en termes malhonnêtes et d'une familiarité insolente sur le compte d'une demoiselle que j'ai l'honneur de connaître, et que je reconnus, dans sa conversation, au portrait qu'il en fit au milieu de quelques inventions de son cru. Comme il parlait assez haut pour se faire entendre des personnes qui étaient là, je lui représentai très poliment qu'il se trompait dans ses conjectures, et, comme elles étaient d'une nature offensante, je le priai de ne pas recommencer. En effet, il se contenta un bout de temps, mais, comme il se mit en sortant à recommencer avec plus d'insolence que jamais, je n'ai pu m'empêcher de sauter sur lui et de faciliter son départ au moyen d'un coup de pied, qui l'a mis dans la position où vous venez de le voir tout à l'heure. Eh bien, je prétends savoir mieux que personne ce que j'ai à faire, ajouta le jeune homme encore un peu échauffé de sa récente querelle, et s'il y a quelqu'un ici qui juge à propos de reprendre la discussion pour son propre compte, ce n'est pas moi qui m'y opposerai, qu'il vienne. »

Dans la situation d'esprit où se trouvait Nicolas, il n'y avait pas au monde une dispute dont le dénouement lui parût plus louable et plus

honorable. Si quelqu'un se fût permis de parler mal devant lui de la jeune fille qu'il avait vue au bureau de placement et dans le cabinet de M. Charles Cheeryble, il aurait agi absolument comme le jeune gentleman. Il épousa donc sa querelle avec une grande chaleur, déclarant qu'il avait bien fait et qu'il ne l'en estimait que plus. Aussitôt John Browdie, sans être aussi sûr du point de droit, protesta avec autant de véhémence que l'avait fait Nicolas. Les protestations d'un géant aussi redoutable que John Browdie produisent toujours leur effet sur la foule.

La demoiselle de comptoir, à laquelle le jeune gentleman avait trouvé le moyen de glisser un adroit compliment sur les charmes de sa personne, prit aussitôt parti pour lui. Elle demanda d'une voix perçante si cet homme qui venait de se faire battre avait l'intention de rester dans le corridor toute la nuit, ou s'il voulait bien débarrasser le passage.

Les garçons transmirent les instructions de la demoiselle aux valets d'écurie, qui jetèrent en un clin d'œil l'infortunée victime à la porte, comme un paquet.

« Je suis sûr d'avoir déjà vu ce drôle-là, dit Nicolas.

— Vraiment ? répliqua sa nouvelle connaissance.

— Oh ! je le parierais, dit Nicolas ; où donc puis-je avoir... ? Tiens ! j'y suis, c'est le commis d'un bureau de placement, dans le beau quartier de Londres. Je savais bien que sa figure ne m'était pas inconnue. »

Et c'était bien en effet Tom, le vilain commis en question.

« Quelle drôle de chose ! dit Nicolas, réfléchissant à tous les incidents étranges qui, de temps en temps, au moment où il s'y attendait le moins, lui ramenaient ce bureau de placement sous les yeux, sans rime ni raison.

— Je vous suis très obligé de la bonté que vous avez mise à vous faire l'avocat de ma cause lorsqu'elle en avait si grand besoin, dit en riant le jeune homme, et il tira sa carte de sa poche pour la lui remettre. Peut-être voudrez-vous bien me faire la faveur de me dire où je puis aller vous offrir mes remerciements ? »

Nicolas prit la carte, y jeta les yeux, et s'écria :

« Monsieur Frank Cheeryble ! Vous ne seriez pas, par hasard, le neveu de Cheeryble frères, que l'on attend demain ?

— Je ne me donne pas d'habitude, répondit M. Frank en plaisantant, le titre de : neveu de Cheeryble frères. Mais je suis en effet le neveu des deux excellents frères connus sous cette raison commerciale, et j'ensuis très fier ; mais vous, monsieur, je vois que vous devez être monsieur Nickleby, dont

j'ai beaucoup entendu parler. Ma foi, je ne m'attendais pas à faire votre connaissance de cette manière-là ; mais, pour être singulière, cette rencontre n'en est pas moins agréable, je vous assure. »

Nicolas paya ces compliments de la même monnaie, et ils échangèrent de cordiales poignées de main. Puis il présenta son ami à M. et Mme Browdie, et finalement ils remontèrent tous, pour passer une demi-heure d'amusement véritable et de satisfaction réciproque.

Ce M. Frank Cheeryble, à en juger par le dernier incident, devait avoir la tête un peu chaude. Mais c'était en même temps un garçon de bonne humeur, qui avait de l'entrain et de la gaieté, dont la physionomie et la manière d'être rappelaient tout à fait à Nicolas les deux excellents frères. Son ton était simple comme le leur. Il avait dans toute sa personne cet air de franche bonhomie qui gagne naturellement le cœur de tous ceux qui ont quelques sentiments généreux. De plus, c'était un garçon de bonne mine, intelligent, plein de vivacité, extrêmement enjoué, et qui, au bout de cinq minutes, s'était fait à toutes les excentricités de John Browdie aussi aisément que s'il le connaissait depuis son enfance. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner qu'au moment de la séparation il eût produit l'impression la plus favorable, non seulement sur le digne enfant du Yorkshire et sur sa femme, mais encore sur Nicolas. Ce dernier, ruminant tout cela le long de son chemin, en retournant chez lui, finit par conclure qu'il venait de jeter là les fondements d'une liaison très agréable et très désirable pour lui.

L'aurore ramena pour Nicolas l'ouverture régulière de son bureau, le train courant des affaires et, par-dessus le marché M. Frank Cheeryble, accompagné d'une suite de sourires et de compliments des dignes frères, et d'une réception plus grave et plus bureaucratique, mais non moins cordiale au fond, de la part de M. Tim Linkinwater.

« Comprend-on que M. Frank et M. Nickleby se soient rencontrés hier au soir ! dit Tim Linkinwater, descendant lentement de son tabouret et promenant ses regards autour du bureau, le dos appuyé contre son pupitre, comme il faisait toujours quand il avait quelque chose de particulier à dire. Il y a, dans cette rencontre des deux jeunes gens hier au soir, une coïncidence vraiment bien remarquable. Et puis, qu'on vienne me dire à présent qu'il y a un lieu au monde comme Londres pour ces coïncidences-là.

— Frère Ned, dit le frère Charles, après avoir donné à Timothée quelques petites tapes d'amitié dans le dos, nous devons nous trouver très heureux

d'avoir près de nous maintenant deux jeunes gens de la force de notre neveu Frank et de M. Nickleby ; ce doit être pour nous une source de plaisir et de grande satisfaction.

— Certainement, Charles, certainement, répondit l'autre.

— Quant à Timothée, ajouta le frère Ned, ce n'est pas la peine d'en parler, c'est un petit garçon, un enfant que nous regardons comme rien du tout, et auquel il ne faut pas penser. Qu'est-ce que vous dites de cela, monsieur Timothée, vilain garnement ?

— Je dis que je suis jaloux de vos deux favoris, et que je vais chercher une autre place. Ainsi vous n'avez qu'à vous pourvoir de votre côté, s'il vous plaît. »

Laissant M. Tim Linkinwater rire tout à son aise de son excellente repartie, le frère Charles tira Nicolas à part et lui dit en lui prenant doucement la main :

« Monsieur Nickleby, je suis impatient de voir si vous êtes établis convenablement et à votre aise dans votre cottage. Nous nous reprocherions de laisser ceux qui nous rendent service souffrir de quelque privation ou de quelque gêne qu'il serait en notre pouvoir de faire disparaître. Je désire aussi beaucoup voir votre mère et votre sœur, faire connaissance avec elles, monsieur Nickleby, et trouver une occasion de relever leur courage en leur faisant savoir ceci : tous les petits services que nous pourrons leur rendre seront bien au-dessous de ce que nous devons à votre zèle et à l'ardeur que vous déployez dans votre emploi. Pas un mot, mon cher monsieur, je vous en prie. C'est demain dimanche, je prendrai la liberté d'y aller vers l'heure du thé, dans l'espérance de vous rencontrer chez vous. Si vous n'y êtes pas, vous savez, ou si ces dames ont de la répugnance pour une visite intempestive, et qu'elles préfèrent ne pas nous voir encore, je puis y retourner un autre jour : tous les jours me conviendront. Que cela soit bien entendu entre nous. Dites-moi, frère Ned, mon cher ami, je voudrais bien vous dire un mot par là. »

Les deux jumeaux sortirent du bureau en se donnant le bras. Nicolas crut voir, dans cette nouvelle preuve d'amitié et dans toutes celles qui lui furent prodiguées ce jour-là, une espèce de bienvenue par laquelle les frères voulaient fêter le retour de leur neveu, en lui renouvelant à lui-même toutes les assurances flatteuses qu'il en avait déjà reçues auparavant, et ces attentions délicates ajoutaient de plus en plus à ses sentiments d'affection reconnaissante.

Jugez si le lendemain soir on mit tout en l'air dans la maison, et si l'on fit d'immenses préparatifs pour la visite annoncée ; on n'oublia même pas un gros bouquet, que l'on se procura chez le jardinier à côté, et que l'on subdivisa en une multitude d'autres petits, pour orner la maison. Mme Nickleby en aurait volontiers tapissé le salon, d'après les principes de goût qui lui étaient tout particuliers, et qui n'auraient pas manqué d'attirer l'attention, si Catherine ne s'était pas offerte à lui en épargner la peine, pour les disposer elle-même avec l'élégance la plus simple et la plus naturelle. Jamais le cottage n'avait paru plus joli que lorsqu'il fut, le lendemain, éclairé par le jour le plus gai et le soleil le plus brillant ; mais ni l'orgueil de SMIKE en regardant le jardin, dont il s'occupait tout particulièrement, ni celui de Mme Nickleby, quand elle passa son mobilier en revue, ni celui de Catherine, lorsqu'elle jeta partout un coup d'œil de maîtresse de maison, n'approchait de l'orgueil avec lequel Nicolas contemplait Catherine elle-même. En effet, le plus riche château de toute l'Angleterre aurait été fier de trouver dans la beauté de ses traits et dans l'élégance de ses formes son ornement le plus rare et le plus précieux.

Vers six heures du soir, Mme Nickleby fut jetée dans la plus vive agitation par le coup de marteau depuis si longtemps attendu, et son agitation ne fit que s'accroître quand elle entendit le bruit de deux paires de bottes dans le corridor, ce qui fit prophétiser à la bonne dame que ce devaient être les deux MM. Cheeryble ; et, tout en se trompant, elle ne se trompait pas. Ce n'étaient pas les deux frères, comme elle l'avait auguré, mais c'étaient MM. Charles Cheeryble et Frank Cheeryble, son neveu, qui commença par s'excuser de cette visite indiscrete, en demandant mille pardons, qui lui furent tous accordés de la meilleure grâce du monde par Mme Nickleby, car elle avait compté ses cuillers, et savait qu'elle en aurait plus qu'il n'en fallait pour le thé. L'apparition de ce visiteur imprévu ne causa donc pas le moindre embarras (si ce n'est à Catherine, qui en fut quitte pour rougir deux ou trois fois dans le commencement). Et d'ailleurs le vieux gentleman fut si cordial et si bon, et le jeune gentleman l'imita si bien en cela, qu'il n'y avait pas trace de cette raideur cérémonieuse qui gâte presque toujours une première entrevue, et Catherine se demanda plusieurs fois quand est-ce que la présentation officielle allait commencer.

A la table de thé, la conversation s'engagea sur une foule de sujets variés ; elle fut même plus d'une fois animée par des discussions qui ne manquaient pas d'avoir leur côté plaisant.

Après le thé, on fit un tour dans le jardin, et, comme la soirée était belle, on quitta le jardin pour enfiler quelques sentiers dans la campagne, et se promener jusqu'à la brune. La société tout entière sembla trouver le temps très court. Catherine conduisait la bande, s'appuyant sur le bras de son frère et causant avec M. Frank Cheeryble. Mme Nickleby et le frère Charles suivaient à une petite distance. La pauvre dame était si sensible à la bonté que son cavalier mettait à lui exprimer son amitié pour Nicolas et son admiration pour Catherine, que le torrent impétueux de ces divagations ordinaires se contint pour cette fois dans des limites raisonnables. Smike, qui n'avait jamais été l'objet d'un si vif intérêt que dans cette journée, marchait près d'eux, voltigeant d'un groupe à l'autre, selon que le frère Charles lui mettait la main sur l'épaule pour le retenir auprès de lui, ou que Nicolas se retournait avec un visage souriant pour lui faire signe de venir causer avec son vieil ami, celui qui le comprenait le mieux, celui qui savait le moyen, inconnu aux autres, de lui dérider le front.

L'orgueil est un des sept péchés capitaux ; mais ce n'est sans doute pas l'orgueil qu'une mère éprouve en pensant à ses enfants, ou bien alors ce serait un péché composé de deux vertus cardinales : la foi et l'espérance. Péché ou vertu, cet orgueil-là gonfla le cœur de Mme Nickleby pendant toute la soirée, et, quand on reprit le chemin de la maison, on voyait encore briller à la lumière, sur ses joues, les traces des plus douces larmes qu'elle eût jamais versées. Après un petit souper, dont la gaieté tranquille était en parfaite harmonie avec ces dispositions d'esprit, les deux gentlemen finirent par prendre congé de ces dames.

LVII

Ralph se tenait debout, regardant Newman Noggs d'un air renfrogné, pendant que l'élégant commis ôtait ses gants sans doigts, les étendait soigneusement sur la paume de sa main gauche, les étalait avec sa main droite pour en polir les plis, et se disposait à les rouler de l'air le plus affairé, comme s'il oubliait en ce moment tout autre soin devant l'intérêt majeur de ce cérémonial.

« Parti de Londres ! dit Ralph lentement, vous vous serez trompé, vous retournerez.

— Pas trompé, répliqua Newman, pas même partant, parti.

— Ce n'est donc plus un homme ? Est-ce une femme ou un enfant ? marmotta Ralph avec un geste courroucé.

— Je ne sais pas, dit Newman, mais il est parti. »

Plus le mot parti semblait désagréable à M. Ralph Nickleby, plus Newman Noggs semblait avoir à le répéter un plaisir inexprimable. Il le prononçait à pleine bouche, appuyant dessus aussi longtemps qu'il le pouvait faire déceimment, et, quand il ne pouvait plus en prolonger le son sans affectation, on voyait qu'il se le répétait encore en dedans, comme si c'était au moins une consolation.

« Et où cela est-il parti ? dit Ralph.

— France, répliqua Newman... Le danger d'une seconde attaque d'érysipèle... une mauvaise attaque... à la tête. Alors les médecins lui ont ordonné de partir, et il est pa-a-r-ti.

— Et lord Frédérick ?

— Pa-a-r-ti aussi, répliqua Newman.

— Alors il emporte avec lui ses taloches, n'est-ce pas ? dit Ralph en se détournant. Il empoche les coups, et file sans dire mot, et sans obtenir la moindre réparation.

— Il est trop malade, dit Newman.

— Trop malade ! répéta Ralph ; mais moi, j'aurais été mourant que je me serais vengé ; au contraire, je n'en aurais été que plus prompt à me venger, si j'avais été à sa place. Mais il est trop malade ! pauvre sir Mulberry ! trop malade ! »

En prononçant ces mots avec un souverain mépris et avec l'apparence d'une grande irritation intérieure, Ralph se hâta de faire signe à Newman de sortir, et, se jetant sur sa chaise, il se mit à frapper le parquet du pied avec impatience.

« Il faut que ce garçon-là soit sorcier, dit-il en grinçant les dents ; les circonstances conspirent pour l'aider. Parlez-moi des faveurs de la fortune ! Qu'est-ce que c'est que l'argent, même au prix d'un bonheur insolent comme celui-là ? »

Il fourra avec colère ses mains dans ses poches, mais cependant ses premières réflexions furent sans doute adoucies par quelques pensées consolantes, car sa figure se détendit, et s'il y avait encore dans les plis de son front une expression sérieuse, elle trahissait plutôt la méditation et le calcul que le désappointement.

« Après tout, murmura Ralph, Hawk finira toujours par revenir, et si je connais bien mon homme, sa fureur n'aura rien perdu de sa violence pour avoir attendu. Obligé de vivre dans la solitude, combien un homme de son caractère doit trouver monotone une chambre de malade ! ne pas vivre ! ne pas boire ! ne pas jouer ! ne rien faire enfin de ce qu'il aime et de ce qui fait le fond de son existence ! Il n'y a pas de danger qu'il oublie de lui faire payer cher tout cela ! Peu de gens en seraient capables, mais lui moins que personne. »

Il sourit et secoua la tête, posa son menton sur sa main, rêva et sourit encore, puis au bout d'un moment il se leva et tira la sonnette.

« Et ce M. Squeers, est-il venu ici ? demanda-t-il.

— Il est venu hier au soir, il était encore ici quand je suis parti, répondit Newman.

— Je le sais bien, imbécile ! Ce n'est pas là ce que je vous demande, dit Ralph furieux. Est-il venu depuis ? a-t-il passé ici ce matin ?

— Non, brailla Newman de toutes ses forces.

— S'il vient en mon absence, — je suis sûr qu'il sera ici ce soir à neuf heures — qu'il attende... et s'il y a un autre homme avec lui, comme c'est possible, qu'il attende aussi.

— Qu'ils attendent tous les deux ? dit Newman.

— Oui, répliqua Ralph, en tournant vers lui des yeux courroucés ; voyons, aidez-moi à passer ce spencer, au lieu de toujours répéter après moi comme un perroquet qui croasse.

— Je voudrais bien être un perroquet, dit Newman d'un air boudeur.

— Je le voudrais bien aussi, répliqua Ralph en boutonnant son spencer, il y a longtemps que je vous aurais tordu le cou. »

Newman ne répondit point à ce compliment ; mais, en ajustant par derrière le collet du spencer de son patron, il regarda un moment par-dessus son épaule, comme s'il avait l'intention de commencer par lui tordre le nez. Cependant, en rencontrant le regard de Ralph, il rappela ses doigts prêts à s'égarer, et frotta son propre nez avec une véhémence étonnante.

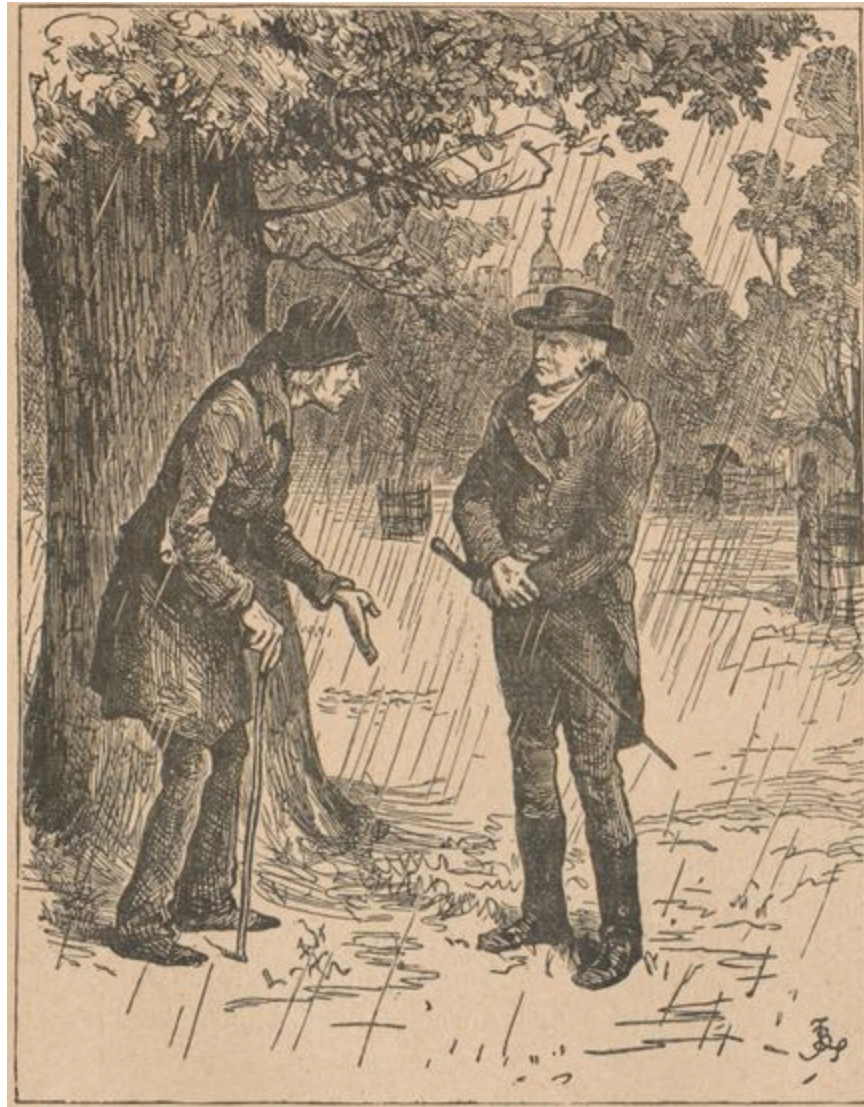
Ralph, qui n'avait pas pénétré ses intentions excentriques, se contenta de jeter sur son commis un regard menaçant, en lui recommandant d'avoir soin de ne pas faire d'erreur, prit ses gants et son chapeau et sortit. Il fallait qu'il eût une clientèle bien extraordinaire et bien mélangée, car il faisait des visites tout à fait hétérogènes, tantôt dans de riches hôtels, tantôt dans de pauvres petites maisons ; mais elles avaient toutes le même but : l'argent.

Quand il avait fait sa tournée jusqu'à Pimlico, en prenant seulement le temps de faire en route un piètre dîner dans quelque cuisine bourgeoise, Ralph revenait chez lui tout le long du parc de Saint-James.

Ce jour-là, les premières gouttes d'un orage violent le forcèrent à chercher un abri sous un arbre. Il se tenait appuyé contre l'arbre, les bras croisés, enseveli dans ses pensées, lorsque, en levant les yeux par hasard, il rencontra tout à coup ceux d'un homme en haillons sordides, qui venait de faire sans bruit le tour du tronc pour le regarder en face d'un air scrutateur. La figure de l'usurier prit à l'instant une expression que l'étranger parut se rappeler sans hésiter, car elle le décida à faire un pas vers lui en l'appelant par son nom.

L'homme vit bientôt que la reconnaissance était réciproque, et fit signe à Ralph de reprendre sa première place au pied de l'arbre. Car, dans le premier moment de surprise, il s'était écarté, et se trouvait maintenant exposé à la pluie, sans y prendre garde.

L'HOMME FIT SIGNE A RALPH DE REPRENDRE SA PLACE.



« Monsieur Nickleby, dit-il d'une voix enrouée et affaiblie, voulez-vous bien entendre quelques mots que j'ai à vous dire ?

— Je suis obligé d'attendre ici que la pluie tombe moins fort, dit Ralph en regardant le temps ; si vous me parlez, monsieur, je n'irai pas me boucher les oreilles, quoique je ne promette pas pour cela d'être moins sourd à vos paroles.

— Il y a un peu plus de vingt ans, dit l'autre d'une voix étouffée, que nous nous sommes rencontrés pour la première fois. Vous vous rappelez : je venais vous réclamer ma part de profit dans une affaire que je vous avais procurée ; et pour punir ma persistance vous m'avez fait arrêter, comme

étant mon créancier, pour une avance de deux cent cinquante francs et quelques centimes, à cinquante pour cent d'intérêt, ou à peu près.

— Je me rappelle quelque chose comme cela, répliqua Ralph d'un air insouciant, et puis après ?

— Nous ne nous sommes pas brouillés là-dessus. J'ai fait ma soumission sous les verrous et derrière les grilles, où vous m'aviez claquemuré ; et comme vous n'étiez pas alors aussi huppé que vous l'êtes aujourd'hui, vous n'avez pas été fâché de reprendre un commis un peu dégourdi, et qui s'entendît à votre genre de trafic.

— Dites que vous avez imploré, mendié mon assistance, et que j'ai cédé à vos prières, répondit Ralph. C'était bien de la bonté de ma part, ou peut-être avais-je besoin de vous, je ne me rappelle pas bien. Cependant je suis porté à croire que vous pouviez me servir, car sans cela je vous aurais bien laissé implorer ma pitié jusqu'à demain. Vous étiez un homme utile, pas trop honnête, pas trop scrupuleux, pas trop délicat ni dans vos actions ni dans vos sentiments, mais enfin vous étiez un homme utile.

— Utile ! je le crois bien, dit l'étranger. Vous m'aviez déjà bien vexé, bien maltraité, plusieurs années auparavant, sans que je vous servisse moins fidèlement jusqu'alors, malgré votre dureté, n'est-ce pas vrai ? »

Ralph ne répondit pas.

« N'est-ce pas vrai ? répéta l'autre.

— Vous aviez fait votre besogne, répéta Ralph, et moi je vous avais payé vos gages. Il me semble que nous ne nous devons rien, nous étions quittes.

— Alors, peut-être, mais depuis ?

— Si nous ne le sommes pas depuis, c'est que nous ne l'étions pas même alors ; car, vous venez de le dire vous-même, vous me deviez de l'argent, et vous m'en devez encore.

— Oui, mais ce n'est pas tout, dit l'étranger avec vivacité, ce n'est pas tout, remarquez bien. Je n'avais pas oublié le mal que vous m'aviez fait, comme vous pouvez le croire ; aussi, la rancune d'un côté, et de l'autre l'espoir de gagner à cela quelque argent, me firent profiter de ma position près de vous pour m'emparer d'un secret qui me donnât prise sur vous. Je le tiens, et vous sacrifierez bien la moitié de ce que vous possédez pour le connaître, mais ce n'est que par moi que vous pouvez le connaître. Je vous ai donc quitté, bien longtemps après, vous vous rappelez, et, pour un pauvre petit démêlé avec la loi, que, vous autres agioteurs, vous ne craignez pas de violer impunément tous les jours, je fus condamné à la transportation pour

sept ans. Vous voyez dans quel état je suis revenu. Maintenant, monsieur Nickleby, ajouta-t-il avec un singulier mélange d'humilité et d'assurance, voyons ! que voulez-vous faire pour moi ? Comment voulez-vous reconnaître, ou plutôt, franchement, combien voulez-vous payer mon secret ? Mes prétentions ne sont pas énormes, mais enfin il faut que je vive, et je ne puis pas vivre sans boire ni manger. L'argent est de votre côté, la faim et la soif du mien. Vous pouvez vous en tirer à bon marché.

— Est-ce tout ? dit Ralph, fixant sur son ancien commis le même regard de mépris inflexible, et remuant seulement les lèvres.

— C'est de vous que cela dépend, monsieur Nickleby, c'est tout, et ce n'est pas tout, selon qu'il vous plaira.

— Eh bien alors, monsieur... je ne sais quel nom vous donner, dit Ralph.

— Mon ancien nom, si vous voulez.

— Eh bien donc ! écoutez-moi, monsieur Brooker, dit Ralph avec un ton de colère rentrée. Écoutez-moi bien, car ce sont les derniers mots que vous entendrez jamais de moi. Il y a longtemps que je vous connais pour un franc coquin ; mais vous n'avez pas le cœur solide, et les travaux forcés avec un boulet au pied et une nourriture moins fortifiante que du temps où je vous vexais et vous maltraçais, ont déjà singulièrement hébété vos esprits, sans cela vous ne viendriez pas me débiter de pareilles fariboles. Vous ! un secret qui vous donne prise sur moi ! eh bien ! gardez-le ou dites-le à tout le monde, comme vous voudrez, je vous laisse le choix. »

Après avoir étonné de son ton dédaigneux le misérable objet de sa colère, qui soutint son regard de mépris sans prononcer un mot, Ralph s'en alla de son pas ordinaire, sans montrer la moindre curiosité de savoir ce que devenait son interlocuteur, et même sans regarder une seule fois derrière lui. L'homme resta à la même place, les yeux toujours fixés sur son ancien patron. Quand il l'eut perdu de vue tout à fait, il se croisa les bras, en mettant ses mains sous ses aisselles, comme si l'humidité et le besoin glaçaient ses membres, et s'en alla le long du chemin, d'un pas traînant, demandant l'aumône aux passants.

« Sont-ils ici ? » demanda Ralph en rentrant chez lui.

Newman fit signe que oui.

« Venus il y a une demi-heure...

— Ils sont deux, dont l'un est un gros homme luisant ?

— Oui, dit Newman, dans votre cabinet.

— Bon, allez me chercher une voiture.

— Une voiture ! quoi ! vous... aller en voiture ?... Eh ! » bégaya Newman.

Ralph répéta ses ordres d'un air mécontent, et Noggs, tien excusable de se montrer surpris d'une circonstance si extraordinaire, si contraire aux habitudes de son patron, car il ne l'avait de sa vie vu prendre un fiacre, alla faire sa commission, et revint promptement avec le véhicule.

M. Squeers y monta d'abord, puis Ralph, puis le troisième personnage, que Newman n'avait jamais vu. Newman se tint sur le pas de la porte pour les voir partir, sans se donner la peine de se demander où ils pouvaient aller et pour quoi faire, jusqu'au moment où il entendit par hasard Ralph donner au cocher le nom et l'adresse de la personne chez laquelle il devait les mener.

Aussi prompt que l'éclair, Newman, dans son étonnement, court chercher son chapeau, et s'élance après la voiture, dans l'intention sans doute de monter derrière ; mais il n'y avait plus moyen : elle avait sur lui trop d'avance ; il fallut renoncer à l'espoir de l'atteindre dans sa course, Newman resta au milieu de la rue à la regarder, bouche béante.

« Au fait, dit-il en s'arrêtant pour reprendre haleine, qu'aurais-je gagné à monter derrière ? il m'aurait vu... Ah ! c'est là qu'il va ! Qu'est-ce que cela va devenir ? Si je l'avais seulement su hier, j'aurais, pu le dire... Ah ! c'est là qu'il va ! Il y a quelque méchanceté là-dessous ; cela ne peut pas être autrement. »

Ses réflexions furent interrompues par l'approche d'un homme à cheveux gris, d'un extérieur fort extraordinaire, mais peu avantageux, qui, s'avancant vers lui d'un pas timide, lui demanda la charité.

Newman, encore plongé dans ses méditations, se détourna sans lui répondre. Mais l'homme le suivit et lui dépeignit sa misère sous des couleurs si vives, que Newman (la dernière personne assurément de qui l'on eût à attendre une aumône) se mit à chercher dans son chapeau pour voir s'il n'aurait pas un sou ; car lorsqu'il avait quelque argent, c'est là qu'il le mettait, dans un coin de son mouchoir.

Pendant qu'il était occupé à en défaire le nœud avec ses dents, l'homme lui dit quelque chose qui attira son attention, et, de fil en aiguille, Newman finit par s'en aller côte à côte avec lui, l'étranger parlant avec chaleur, et Newman l'écoutant avec intérêt.

LVIII

« Comme nous quittons Londres demain soir, et que je ne crois pas avoir été jamais aussi heureux de ma vie ni de mes jours, monsieur Nickleby, ma foi ! je veux boire encore un coup à votre santé, et au plaisir de notre prochaine rencontre. »

Ainsi parlait John Browdie, en se frottant les mains avec de grandes démonstrations de joie, et en regardant autour de lui avec sa bonne face rougeaude, sur laquelle brillait une expression en parfaite harmonie avec la déclaration qu'il venait de faire.

Quant au temps précis où John se trouvait dans ces heureuses dispositions, c'était le même soir dont il est question dans le dernier chapitre ; le lieu de la scène était le cottage de Bow ; l'assistance se composait de Nicolas, de Mme Nickleby, de M. et Mme Browdie, de Catherine Nickleby et de Smike.

Quelle bonne soirée ils avaient passée là ! Mme Nickleby, connaissant les obligations de son fils envers l'honnête villageois du Yorkshire, avait consenti, après s'être fait un peu prier, à inviter M. et Mme Browdie à venir prendre le thé chez elle.

Il était onze heures ; on allait se séparer. Pour complaire à ses hôtes, John avait consenti à chanter, avant de partir, une chanson du Yorkshire.

Il avait à peine achevé le premier couplet, lorsqu'il fut brusquement interrompu par un coup de marteau si violent, à la porte de la rue, que les dames en tressaillirent et que le chanteur s'arrêta tout court.

« Ce ne peut être qu'une méprise, dit tranquillement Nicolas, nous ne connaissons personne qui puisse nous rendre visite à pareille heure. »

Cependant Mme Nickleby n'était pas aussi tranquille : elle fit une foule de suppositions en un moment. Peut-être que la maison Cheeryble venait d'être incendiée, peut-être que les bons frères avaient envoyé prévenir Nicolas qu'ils lui donnaient un intérêt dans la société (jugez comme l'heure était bien choisie pour lui faire cette communication !) ; ou peut-être encore que M. Linkinwater s'était sauvé avec la caisse, ou peut-être que miss La Creevy était malade, ou peut-être...

Mais elle fut arrêtée dans ses conjectures par une exclamation subite de Catherine et par l'apparition de Ralph Nickleby.

« Restez, dit Ralph à Nicolas, qui s'était levé brusquement, et à Catherine qui s'avavançait vers son frère pour s'attacher à son bras. Avant que ce garçon-là dise un mot, écoutez-moi. »

Nicolas se mordit les lèvres et secoua la tête d'un air menaçant, mais il lui fut impossible pour le moment d'articuler une syllabe. Catherine se serra contre lui, Smike se réfugia derrière eux, et John Browdie se mit entre son jeune ami et le vieil usurier avec l'intention de les empêcher l'un et l'autre de faire un pas de plus.

« Écoutez-moi, vous dis-je, répéta Ralph, et lui, ne l'écoutez pas.

— Alors, répliqua John, dépêchez-vous, monsieur, de dire ce que vous avez à dire, et tâchez de ne pas vous échauffer le sang, vous ferez mieux de vous le rafraîchir.

— Oh ! vous, dit Ralph, je vous reconnâtrai à votre langue, comme lui (en montrant Smike) à sa mine.

— Ne lui parlez pas, dit Nicolas recouvrant la parole, je ne souffrirai pas cela ; je ne veux pas l'entendre, je ne connais pas cet homme-là, je ne peux pas respirer l'air qu'il corrompt par sa présence ; sa présence même est une insulte pour ma sœur : je suis honteux de le voir ici, je ne souffrirai pas que...

— Tenez-vous tranquille, cria John en lui appuyant sa large main sur la poitrine.

— Alors, qu'il se retire à l'instant, dit Nicolas en se débattant, qu'il se retire, s'il ne veut pas que je porte la main sur lui ; je ne lui permettrai pas de rester ici. John... John Browdie ! suis-je ici chez moi ? me prenez-vous pour un enfant ? Rien que de le voir là, cria Nicolas enflammé de colère, regarder avec tant de calme des gens qui connaissent trop la noirceur de son âme et la lâcheté de son cœur, j'en deviendrais fou. »

John Browdie ne répondit pas un mot à toutes ces exclamations, mais il retint toujours Nicolas sans lâcher prise, le laissa parler et reprit à son tour :

« Il y a là quelque chose à dire et quelque chose à entendre. Vous y avez plus d'intérêt que vous ne croyez. Quand je vous dis que je me doute déjà de quelque chose ! Tenez, qu'est-ce que c'est donc que cette ombre que je vois là-bas ? Eh ! le maître d'école ! montre-toi donc, mon homme, ne sois pas comme cela tout honteux ; et vous, le vieux monsieur, allons, faites donc entrer le maître d'école. »

En s'entendant apostropher, M. Squeers, qui était resté en arrière dans le corridor, à attendre le moment où son apparition serait utile pour faire son entrée avec plus d'effet, se vit obligé de ne pas la différer davantage, et se présenta comme un intrus, d'un pas timide et d'un air piteux. John ne put s'empêcher de rire d'une gaieté si franche et si divertissante que Catherine elle-même, au milieu de cette scène de surprise et d'inquiétude pénible, eut bien de la peine à ne pas faire comme lui, et cependant elle avait les yeux pleins de larmes.

« Quand vous aurez fini de vous amuser, monsieur... dit Ralph impatienté.

— C'est à peu près fini, pour le quart d'heure, répliqua John.

— Ne vous gênez pas, monsieur, j'ai le temps. »

Et en effet Ralph attendit qu'il y eût un parfait silence ; puis, se tournant du côté de Mme Nickleby, mais sans quitter des yeux le visage de Catherine, parce qu'il tenait beaucoup à surveiller l'effet qu'il produisait sur elle :

« Maintenant, madame, dit-il, écoutez-moi : je n'imagine pas que vous soyez pour rien dans cette très belle tartine que m'a adressée ce petit jeune homme, votre fils ; je sais trop que, soumise à sa volonté, vous n'êtes pas libre de faire la vôtre ; que vos conseils, votre opinion, vos désirs, tout ce qui devrait avoir, selon la nature et la raison, quelque influence sur lui (car autrement à quoi pourrait servir votre haute expérience ?), ne sont absolument d'aucun poids et ne comptent pour rien dans sa décision. »

Mme Nickleby secoua la tête en soupirant ; elle semblait dire :

« Il y a du bon dans ce qu'il dit, certainement ».

« C'est pour cette raison, en partie, et aussi parce que je n'ai pas envie de me laisser déshonorer par les actes d'un petit drôle, que, moi, je me suis vu obligé de renier et qui, après cela, dans sa majesté risible, fait semblant... ah ! ah ! ah ! de me renier moi-même ; c'est pour cela, dis-je, que je me présente ici ce soir. Ma visite a encore un autre motif, un motif d'humanité : je viens ici, ajouta-t-il en promenant ses regards autour de lui avec un sourire provocant et victorieux, traînant et pesant sur les mots, comme s'il ne voulait rien perdre du plaisir de les prononcer : je viens rendre un fils à son père. Oui, monsieur, continua-t-il en s'inclinant vers Nicolas pour jouir de sa surprise (car Nicolas avait changé de couleur), rendre un fils à son père, un fils égaré, entraîné, dérobé peut-être, et séquestré par vos soins,

dans l'intention odieuse de lui voler quelque jour la malheureuse petite portion d'héritage qui pourrait lui revenir un jour.

— Pour ce qui est de cela, vous savez que vous mentez, dit Nicolas fièrement.

— Pour ce qui est de cela, je sais que je dis la vérité : nous avons ici le père.

— Ici même, dit M. Squeers qui s'avança d'un pas en ricanant ; vous entendez bien ? Ici. Est-ce que je ne vous avais pas bien dit de prendre garde que son père ne vînt le reprendre pour me le renvoyer ? Eh bien, il se trouve justement que son père est mon ami : ainsi je vais le ravoir, et tout de suite. Hein ? que dites-vous de cela ? Je suis sûr que vous regrettez de vous être donné tant de mal pour si peu de profit, n'est-ce pas ?

— Ce n'est toujours pas pour rien, dit Nicolas en détournant tranquillement la tête ; car vous portez sur le corps certaines marques bien réelles dont vous m'êtes redevable, et qui vous démangeront longtemps. Vous ne risquez rien de les frotter à votre aise pendant quelques mois pour les faire disparaître, monsieur Squeers. »

Piqué de cette réponse, l'estimable instituteur jeta un coup d'œil rapide sur la table, comme s'il y cherchait un cruchon ou une bouteille pour les jeter à la tête de Nicolas ; mais s'il en eut un instant la pensée, il en fut bientôt détourné par Ralph, qui, le prenant par le coude, lui rappela qu'il était temps de faire entrer le père pour réclamer son enfant.

Ravi d'être élu pour cette mission toute de tendresse paternelle, M. Squeers se hâta de sortir, et revint presque aussitôt, escortant un personnage luisant, à la figure huileuse, qui, s'échappant aussitôt de ses bras et présentant à la compagnie les traits et la tournure de M. Snawley, se précipita sur Smike, et, fourrant sous son bras la tête du pauvre garçon, en manière d'embrassement un peu rude, éleva bien haut en l'air son chapeau à larges bords en signe de reconnaissance profonde pour le ciel qui lui rendait l'objet de son amour, et s'écria en même temps :

« Ah ! qui m'aurait dit, la dernière fois que je l'ai vu, que c'est ici que j'aurais le bonheur de le retrouver encore ! j'étais bien loin de le penser.

— Tranquillisez-vous, monsieur, dit Ralph avec une expression de sympathie qui ne lui allait guère, à présent vous le tenez bien.

— Je le tiens ; ah ! n'est-ce pas que je le tiens enfin ? c'est donc bien vrai que je le tiens ! cria M. Snawley, qui ne croyait pas à tant de bonheur ; oui, c'est bien lui, c'est lui en chair et en os.

— Les os, je ne dis pas, objecta John Browdie, mais la chair, il n’y en a guère. »

M. Snawley, absorbé dans les mouvements de sa sensibilité paternelle, ne releva pas cette remarque inconvenante, et, pour mieux s’assurer que son fils lui était bien rendu, il lui fourrait encore la tête sous son bras, et le tenait ainsi.

« Qu’est-ce qui m’a fait prendre tout de suite à lui un si grand intérêt, dit Snawley, quand ce digne instituteur me l’a ramené dernièrement chez moi ? Qu’est-ce qui me faisait brûler du désir de le châtier sévèrement pour le punir de s’être ainsi dérobé par la fuite aux soins de ses meilleurs amis, ses maîtres, ses pasteurs ?

— C’est l’instinct paternel ; monsieur, dit Squeers.

— Vous l’avez dit, monsieur, répliqua Snawley, c’était ce sentiment élevé que l’on trouve partout, soit dans l’antiquité, chez les Romains et chez les Grecs, soit aujourd’hui même chez les bêtes qui courent les champs, comme chez les oiseaux qui volent dans l’air ! excepté pourtant chez les lapins et les matous, qui dévorent quelquefois leur progéniture. Comme mon cœur soupirait après lui ! je l’aurais... Je ne sais pas ce que je ne lui aurais pas fait pour soulager la colère paternelle que m’avait inspirée sa fuite ! »

Pendant ce dialogue philosophique, les assistants étaient restés dans une espèce de stupeur ; Nicolas n’en revenait pas, il promenait ses regards perçants de Snawley à Squeers, de Squeers à Ralph, partagé entre le dégoût, le doute et la surprise. Smike profita de ce moment de repos pour échapper à son père et se réfugier près de Nicolas, le suppliant, dans les termes les plus émouvants, de ne jamais l’abandonner, de le laisser vivre et mourir près de lui.

« S’il est vrai que vous soyez le père de ce jeune homme, dit Nicolas, regardez le triste état où il est, et dites-moi si vous avez, en effet, l’intention de le renvoyer dans ce repaire honteux d’où je l’ai tiré !

— Encore des calomnies ! cria Squeers ; vous vous appellerez cela ; vous ne valez pas la poudre et le plomb d’un coup de pistolet, mais vous me le payerez d’une façon ou d’une autre.

— Arrêtez, dit Ralph, interrompant cette scène au moment où Snawley allait reprendre la parole ; allons au fait au lieu de nous disputer avec des vauriens sans cervelle. Voici votre fils, et vous êtes prêt à prouver qu’il est votre fils ?... Et vous, monsieur Squeers, vous reconnaissez bien ce garçon

pour être le même que vous avez gardé chez vous depuis nombre d'années sous le nom de Smike, n'est-ce pas ?

— Si je le reconnais, répondit Squeers, par exemple !

— Bien, dit Ralph ! quelques mots suffiront pour tout expliquer. N'aviez-vous pas, monsieur Snawley, un fils de votre première femme ?

— Oui, monsieur, et c'est lui que vous voyez devant vous.

— C'est ce que nous allons faire voir, dit Ralph. N'étiez-vous pas séparé de votre femme, et n'avait-elle pas emmené avec elle son enfant, quand il n'avait qu'un an ? Un an et demi après votre séparation, n'avez-vous pas reçu d'elle la nouvelle que l'enfant était mort, et ne l'avez-vous pas cru ?

— Certainement, je l'ai cru, répliqua Snawley ; aussi ma joie de...

— Soyez raisonnable, monsieur, je vous en prie, dit Ralph, ne mêlons pas la sensibilité aux affaires. Votre femme donc est morte, il y a près de dix-huit mois, dans un petit endroit où elle était femme de charge d'une famille, est-ce bien cela ?

— C'est bien cela, répondit Snawley.

— A son lit de mort, elle vous écrivit une lettre d'aveu qui, ne portant d'autre suscription que votre nom sans adresse, a mis nécessairement beaucoup de temps à vous parvenir ; vous ne l'avez reçue qu'il y a peu de jours ?

— Tout cela, monsieur, dit Snawley, est d'une parfaite exactitude, il n'y a pas un détail inexact.

— Or, reprit Ralph, elle vous confessait, dans cette lettre, que la mort de son fils, dont elle vous avait entretenu, n'était qu'une invention de sa part pour blesser vos sentiments, car il paraît que vous en étiez venus ensemble à vous jouer tous les mauvais tours que vous pouviez. Or cet enfant prétendu mort était réellement vivant, quoique d'une intelligence faible et bornée. Elle l'avait fait placer, par une personne de confiance, dans une pension à bon marché du Yorkshire. Elle avait payé les frais de son éducation pendant quelques années, puis, se voyant pauvre et partant pour un voyage qui la séparait de lui, elle l'avait peu à peu abandonné. Elle finissait en vous demandant pardon de tous ses torts ? »

Snawley répondit par un petit signe de tête et par un grand soupir, en s'essuyant les yeux.

« Cette pension, continua Ralph, c'était celle de M. Squeers : l'enfant lui avait été confié sous le nom de Smike. Toutes les explications ont été satisfaisantes ; les dates correspondent exactement avec les livres de M.

Squeers, qui est en ce moment domicilié chez vous. Vous avez deux autres enfants dans sa pension ; vous lui avez communiqué les dernières déclarations de votre femme mourante : il vous a amené vers moi parce que c'est sur ma recommandation qu'il avait reçu le futur ravisseur de votre fils, et moi je vous amène ici à mon tour, n'est-ce pas cela ?

— Monsieur, répliqua Snawley, vous parlez comme un livre ; mais comme un bon livre qui ne dit rien que de vrai.

— Voilà votre portefeuille, dit Ralph en tirant un portefeuille de la poche de son habit ; il contient, n'est-il pas vrai ? les certificats de votre premier mariage et de la naissance de l'enfant, des lettres de votre femme et plusieurs autres papiers qui peuvent servir directement ou indirectement à confirmer ces faits ?

— Tout y est, monsieur.

— Et vous ne vous opposez pas à ce qu'on en prenne ici connaissance de manière à bien établir, aux yeux de ces gens-là, vos titres, en droit et en raison, à réclamer votre fils, pour exercer sur lui votre autorité ? C'est, du moins, ce que j'ai cru comprendre.

— C'est bien en effet mon intention, je ne l'aurais pas expliquée mieux que vous ne faites, monsieur.

— Eh bien donc ! dit Ralph en déposant le portefeuille sur la table, ils n'ont qu'à les examiner, si cela leur fait plaisir. Seulement, comme ce sont les pièces originales, je vous recommanderai de ne pas vous éloigner pendant qu'on les examine, pour être sûr de ne pas les perdre. »

A ces mots, Ralph prit un siège qu'on ne lui offrait point, et, serrant ses lèvres jusque-là légèrement entr'ouvertes par un sourire diabolique, se croisa les bras et regarda son neveu pour la première fois.

Sensible à l'insulte grossière que contenaient ses dernières paroles, Nicolas jeta sur lui un regard indigné ; cependant il prit sur lui d'examiner de près les documents en question avec l'aide de John Browdie. Ils étaient irréprochables, les certificats étaient des extraits réguliers des registres de la paroisse, avec signatures authentiques ; la première lettre de la femme avait bien l'air d'avoir été écrite et conservée depuis plusieurs années ; elle concordait exactement, pour l'écriture, avec la seconde, en tenant compte, pour celle-ci, de ce qu'elle avait été écrite par une personne in extremis ; enfin, il y avait plusieurs autres chiffons de papier d'enregistrement, et des notes qui paraissaient également à l'abri de tout soupçon.

« Cher Nicolas, lui dit Catherine à l'oreille, après avoir suivi avec inquiétude la lecture de ces pièces par-dessus son épaule, est-ce donc vrai ? faut-il les croire ?

— J'en ai peur, dit Nicolas ; et vous, John, qu'en dites-vous ? »

John se gratta la tête, la secoua, mais ne dit rien du tout.

« Vous remarquerez, madame, dit Ralph en s'adressant à Mme Nickleby, que ce pauvre garçon étant encore mineur et d'une intelligence bornée, nous aurions pu venir ici, armés de tous les pouvoirs de la loi, et soutenus d'une troupe de satellites de la justice, et je n'y aurais pas manqué, madame, si je n'avais tenu à ménager votre sensibilité et celle de votre fille.

— Vous avez déjà bien montré ce que vous savez faire pour ménager sa sensibilité, dit Nicolas en serrant sa sœur contre lui.

— Merci, répliqua Ralph ; je suis on ne peut plus sensible à vos éloges.

— Eh bien, dit Squeers, à présent, qu'est-ce que nous faisons là ? Quel est l'ordre et la marche ?... Hein ! n'emmenons-nous pas avec nous le jeune Snawley ?

— Non, non, s'écria Smike en reculant et en se cramponnant après Nicolas ; non, je vous en prie, non ! Je ne veux pas vous quitter pour aller avec lui, non !

— Voilà qui est bien cruel ! dit Snawley en regardant ses amis, comme pour implorer leur appui. Je vous demande si c'est pour ça que les parents mettent des enfants au monde ?

— Je vous demande si c'est pour ça (montrant du doigt M. Squeers) que les parents mettent des enfants au monde, dit John Browdie tout crûment.

— Ne faites pas attention, repartit M. Squeers en se tapant le bout du nez pour se moquer de John.

— Ne faites pas attention, dit John ; non, c'est vrai, ni moi ni d'autres. Vous voudriez bien qu'on ne fit pas attention à vous, maître d'école. C'est ce qu'il vous faut, qu'on ne regarde pas de trop près les gens de votre trempe. Voyons, où est-ce que vous allez maintenant ? Surtout ne me marchez pas sur les pieds, dîtes donc. »

En effet, Squeers s'avavançait pour s'emparer de Smike ; mais John, qui ne badinait pas, lui avait allongé dans la poitrine un coup de coude si bien dirigé, que l'instituteur tourna en chancelant sur ses talons et se renversa sur Ralph Nickleby. Dans ses efforts impuissants pour reprendre son équilibre, il le poussa sur sa chaise et tomba sur lui lourdement.

Cette circonstance accidentelle devint le signal d'une attaque décisive. Au milieu d'un grand tapage, causé par les prières et les supplications de SMIKE, les cris et les exclamations des femmes, l'altercation véhémence des hommes, les nouveaux venus firent mine d'enlever de vive force l'enfant prodigue. Déjà même Squeers était parvenu à mettre la main sur lui pour l'entraîner dehors, lorsque Nicolas, jusque-là irrésolu, se décida enfin, saisit notre homme par le collet et, le secouant si fort que toutes les dents lui branlaient dans la tête, le conduisit ainsi poliment jusqu'à la porte de la chambre, qu'il ferma sur lui, après l'avoir jeté dans le corridor.

« A présent, dit Nicolas aux deux autres, ayez la complaisance de suivre votre ami.

— Je veux mon fils, dit Snawley.

— Votre fils, répliqua Nicolas, est libre dans son choix. Il veut rester : qu'il reste.

— Vous ne voulez pas me le rendre ? dit Snawley.

— Non, je ne vous le rendrai pas malgré lui, pour que vous en fassiez la victime des brutalités auxquelles vous voulez l'abandonner, quand ce ne serait qu'un chien ou un chat.

— Prenez un chandelier pour frapper ce misérable Nickleby et le jeter par terre, criait Squeers par le trou de la serrure, et surtout n'oubliez pas de m'apporter mon chapeau, quelqu'un de vous, si vous ne voulez pas qu'il me le vole.

— Je suis désolée, assurément, disait Mme Nickleby, qui était restée tout ce temps-là dans un coin avec Mme Browdie à pleurer et à se mordre les doigts, pendant que Catherine, pâle mais calme, s'était tenue le plus près possible de son frère, je suis désolée de tout ceci. Je ne vois pas quel parti prendre, je vous assure. Nicolas doit savoir ce qu'il a à faire, et je m'en rapporte à lui. Mais vraiment c'est aussi une terrible responsabilité à prendre que de garder les enfants des autres, quoique je sois obligée de dire que le jeune M. Snawley est certainement aussi serviable qu'on peut l'être. Mais est-ce que l'on ne pourrait pas arranger cela à l'amiable ? Qui empêcherait, par exemple, le père de M. Snawley de nous payer une petite pension pour son fils ? On pourrait convenir de lui donner du poisson deux fois la semaine, deux fois du pudding, ou du baba ou quelque chose comme cela ; il me semble que tout le monde trouverait son compte à cet arrangement. »

Ce moyen terme, malgré les larmes et les soupirs dont il était accompagné, était trop raisonnable pour avoir le moindre succès. Personne n'y fit seulement attention, et la bonne Mme Nickleby en fut quitte pour développer à Mme Browdie les avantages de ce plan incompris et tous les malheurs qui avaient résulté en mainte et mainte occasion de ce que l'on n'avait pas suivi son avis.

« Vous, monsieur, dit Snawley en s'adressant à Smike qui tremblait de tous ses membres, vous êtes un fils ingrat, dénaturé, méchant. Vous ne voulez pas que je vous aime d'un amour qui ferait mon bonheur. Voulez-vous venir à la maison ?

— Non, non, cria Smike, reculant de plus belle.

— Il n'a jamais aimé personne », brailla Squeers, toujours par le trou de la serrure.

M. Snawley regarda fixement son fils pendant une bonne demi-minute, puis, se couvrant les yeux d'une main, et levant de l'autre son chapeau vers le ciel, parut tout entier à la douleur que lui causait une si noire ingratitude. Enfin, essuyant ses yeux sur sa manche, il ramassa le chapeau de M. Squeers, le mit sous son bras, le sien sous l'autre bras, et sortit d'un pas lent et mélancolique.

Ralph ne resta qu'un moment après lui, pour dire à Nicolas :

« Vous voyez, dans tous les cas, monsieur, que votre roman est tombé dans l'eau. Il ne s'agit plus ici d'un inconnu : ce n'est plus le fils persécuté de quelque grand personnage. C'est tout simplement le fils idiot, imbécile, d'un pauvre petit commerçant. Nous verrons ce que va devenir votre haute sympathie devant une découverte aussi commune.

— Vous le verrez, dit Nicolas, en lui montrant la porte.

— Je veux que vous sachiez bien, monsieur, ajouta Ralph, que je n'ai jamais assez compté sur votre bon sens pour croire que vous le rendriez ce soir. Vous avez pour cela trop d'orgueil, trop d'entêtement ; vous tenez trop à vous faire une réputation de beaux sentiments. Tout cela, monsieur, on l'abattrà, on l'écrasera, on le foulera aux pieds, et avant peu. Vous allez apprendre à connaître à vos dépens, ce que c'est que les poursuites fatigantes et ruineuses de la justice dans ses formalités les plus oppressives ; vous allez en connaître les tortures de toutes les heures, les jours sans repos, les nuits sans sommeil. Voilà les épreuves que je vous prépare, pour briser ce cœur hautain, si confiant dans sa force. Et, quand vous aurez fait de cette maison un enfer, quand vous aurez appelé sur ce malheureux-là et sur tous

ceux qui se plaisent à voir en vous un héros en herbe les cruelles conséquences de votre obstination, alors nous réglerons le vieux compte que nous avons ensemble : nous verrons qui est-ce qui aura le dernier, et qui s'en tirera le plus avantageusement, même aux yeux du monde. »

LIX

Après avoir mûrement réfléchi à la position pénible et embarrassante où il se trouvait placé, Nicolas se décida à s'en ouvrir franchement aux bons frères, sans perdre de temps. Il profita donc de la première occasion qu'il rencontra de se trouver seul avec M. Charles Cheeryble, le lendemain soir, pour lui raconter la petite histoire de Smike et pour lui exprimer, d'un ton modeste mais assuré, l'espoir que son excellent protecteur voudrait bien, en raison des circonstances, approuver le parti extrême qu'il avait pris de s'interposer entre le père et son fils. M. Charles l'écouta sans paraître aussi étonné que Nicolas s'y serait attendu.

« Vous êtes sans doute étonné, mon cher monsieur, dit le frère Charles, que je n'aie pas montré plus de surprise en entendant votre récit ; cela s'explique aisément : votre oncle est venu ici ce matin. »

Nicolas rougit et fit un pas en arrière.

« Oui, dit le vieux gentleman en frappant avec vivacité sur son bureau, il est venu ici, dans cette pièce même, il est resté sourd à la raison, aux sentiments de famille, à la justice ; mais frère Ned ne l'a pas ménagé ; frère Ned, monsieur, aurait tiré des larmes d'une pierre.

» Il est venu pour se plaindre de vous, reprit le frère Charles, pour verser dans nos oreilles le poison du mensonge et de la calomnie ; mais il en a été pour ses frais et n'y a gagné que quelques bonnes vérités qu'on lui a dites. Frère Ned, mon cher monsieur Nickleby, frère Ned est un vrai lion, et Tim Linkinwater aussi. Certainement Timothée est un vrai lion : nous avons commencé par le faire venir pour lui tenir tête, et en effet il lui a sauté sur le corps au premier signal.

— Comment pourrai-je jamais, dit Nicolas, reconnaître toutes les obligations que vos bontés m'imposent chaque jour ?

— En gardant sur ce sujet, mon cher monsieur, un silence absolu, répliqua le frère Charles. On vous rendra justice, ou du moins on ne vous fera pas de mal ; on ne vous arrachera pas un cheveu de la tête, ni à votre jeune ami, ni à votre mère, ni à votre sœur ; je l'ai déclaré, frère Ned l'a déclaré, et Tim Linkinwater l'a déclaré comme nous ; nous tous, nous l'avons déclaré et nous tiendrons tous notre parole. J'ai vu le père, si c'est

vraiment le père, et je ne vois pas de raison pour qu'il ne le soit pas, c'est un barbare et un hypocrite, monsieur Nickleby, je ne le lui ai pas envoyé dire.

« Monsieur, lui ai-je dit, vous êtes un barbare » ; oui, ma foi ! je le lui ai dit comme cela : « Vous êtes un barbare, monsieur ! » et vraiment j'en suis charmé ; je suis charmé de lui avoir dit que c'était un barbare, cela me fait plaisir d'y penser. »

Pendant tout ce temps-là, frère Charles avait été tellement entraîné par son indignation, que Nicolas, croyant le moment favorable, allait se risquer à dire un mot de sa reconnaissance ; mais M. Cheeryble lui mit doucement la main sur le bras, et lui fit signe de s'asseoir, en s'essuyant la figure :

« C'est une affaire finie pour le moment, continua-t-il, n'en dites plus un mot ; j'ai à vous parler sur un autre sujet, monsieur Nickleby ; il faut nous remettre, calmons-nous. »

Il fit deux ou trois tours dans son cabinet, reprit sa chaise et, l'approchant de celle de Nicolas :

« Je vais, lui dit-il, mon cher monsieur, vous charger d'une mission de confiance dans une affaire très délicate.

— Vous n'aurez pas de peine, monsieur, dit Nicolas, à trouver quelque messenger plus habile, mais j'ose dire que vous n'en trouverez pas un qui soit plus disposé à justifier votre confiance par son zèle.

— Pour cela, j'en suis bien sûr, reprit le frère Charles, j'en suis bien sûr ; vous n'aurez pas de peine à croire que je pense comme vous à cet égard, quand je vous dirai que l'objet de cette mission est une jeune demoiselle.

— Une jeune demoiselle, monsieur ! s'écria Nicolas tremblant d'émotion et avide d'entendre la suite.

— Le hasard, dit le frère Charles, vous a fait rencontrer ici, dans ce cabinet, un matin, mon cher monsieur, une demoiselle qui se trouvait mal ; vous le rappelez-vous ? Vous avez peut-être oublié ?

— Non, non, répliqua vivement Nicolas, je... je me rappelle très bien, au contraire.

— Eh bien, dit le frère Charles, c'est d'elle qu'il s'agit. Elle est la fille d'une dame que j'ai connue elle-même jeune, belle et non mariée. J'avais espéré un moment l'épouser. Elle est morte maintenant depuis bien des années. Elle se maria... par inclination, et Dieu sait que, si mes prières avaient eu auprès de lui quelque pouvoir, la vie de la pauvre femme aurait été une vie de bonheur. Hélas ! elle ne fut pas heureuse... Ils tombèrent

bientôt dans des embarras d'affaires et des difficultés sans nombre. Un an avant sa mort, elle se vit réduite à venir faire appel à mon ancienne amitié : elle était bien changée, cruellement changée, abattue par la souffrance et les mauvais traitements ; l'âme brisée, comme le corps, par le chagrin. A l'époque dont je vous parle, la demoiselle en question n'était encore qu'une toute petite fille, et je ne la revis plus jusqu'au jour où vous l'avez rencontrée ici vous-même. Son père alla cacher sa vie dans un coin obscur, pour échapper à ses créanciers. Il est malade, pauvre, aux portes du tombeau ; elle, pendant ce temps-là, cette enfant digne d'un meilleur père (Dieu nous pardonne ce souhait, qui semble accuser sa sagesse !), ne recula devant aucune privation, bravant la honte et la misère, tout ce qu'il y a de plus effrayant pour un jeune cœur si pur et si délicat, afin de pouvoir le soutenir, n'ayant au milieu de ses peines d'autre auxiliaire dans l'accomplissement de ses devoirs pénibles qu'une fidèle servante, autrefois aide de cuisine dans la maison. C'est maintenant leur seule domestique, mais elle est bien digne par sa loyauté et son dévouement d'être, oui, monsieur, d'être la femme de quelque Tim Linkinwater. »

Après cet éloge de la pauvre servante, éloge fait avec une énergie et une complaisance qu'il est impossible de décrire, le frère Charles se renversa sur sa chaise et continua jusqu'à la fin son récit avec plus de sang-froid.

En voici la substance : résistant avec une noble fierté à toutes les offres de secours et de pension que pouvaient lui faire les amis de feu sa mère, parce qu'ils y mettaient pour condition de quitter le misérable qui après tout était son père, et serait par là resté sans ressources et sans amis ; renonçant même par un instinct de délicatesse à vouloir intéresser en leur faveur l'homme noble et loyal que détestait son père et dont il avait outragé les intentions généreuses par des interprétations blessantes, la jeune fille avait lutté seule et sans appui pour le nourrir du fruit de son travail. Au sein de la pauvreté et de l'affliction dont elle était accablée, ses mains infatigables n'avaient jamais quitté sa tâche incessante. Jamais les fantaisies bourruées d'un malade qui n'avait, pour se soutenir, ni les souvenirs consolants du passé ni l'espérance en l'avenir, n'avaient lassé sa patience. Jamais elle n'avait regretté l'existence plus douce qu'on lui avait offerte et qu'elle avait refusée. Jamais elle ne s'était plainte de la destinée pénible qu'elle avait volontairement acceptée. Tous les petits talents qu'elle avait pu acquérir dans des jours plus heureux, elle les avait mis à contribution et pratiqués pour soutenir son père, et cela pendant deux années entières, travaillant tout

le jour, souvent aussi la nuit ; maniant tour à tour l'aiguille, la plume et le pinceau ; ne craignant pas, en qualité d'institutrice à domicile, de s'exposer à tous les caprices, à toutes les indignités que des femmes (et pourtant elles ont aussi des filles) se permettent trop souvent avec les personnes de leur sexe qui remplissent ce rôle dans leur maison. Vaincue par des déceptions continuelles, des difficultés toujours renaissantes, elle s'était vue obligée de recourir à l'ancien ami de sa mère et de finir par lui confier le secret de peines dont son cœur était oppressé.

« Eussé-je été pauvre, dit le frère Charles dont les yeux étincelaient, eussé-je été pauvre, mon cher monsieur, et, Dieu merci ! je ne le suis pas, je me serais refusé les choses les plus nécessaires à la vie pour lui venir en aide. Et pourtant, même avec notre fortune, il ne nous est pas facile de la secourir comme nous voudrions. Si son père était mort, il n'y aurait rien de plus aisé ; elle viendrait chez nous, égayer notre heureux logis : elle deviendrait comme notre enfant ; mais il vit toujours, et personne ne peut la tirer d'affaire. On l'a essayé déjà en vain bien des fois, et ce n'est pas sans de bonnes raisons que tout le monde a été obligé d'y renoncer.

« Nous devons nous plier nous-mêmes aux circonstances où elle se trouve placée. Les secours que j'ai pu lui faire accepter, j'ai été obligé, sur ses propres instances, de les diviser par petites portions ; car, s'il voyait qu'elle peut se procurer trop aisément de l'argent, il le prodiguerait en folles dépenses avec plus d'ardeur. Elle a donc fait secrètement, le soir, bien des allées et venues, pour venir recevoir notre offrande ; mais cela ne peut plus durer comme cela, monsieur Nickleby, j'en suis honteux moi-même. »

Puis, petit à petit, il expliqua comment son frère et lui avaient médité bien des plans et bien des projets, pour venir au secours de cette jeune fille de la manière la plus prudente et la plus délicate, sans que son père soupçonnât la source de leur petit bien-être. Leur plan définitif était de faire semblant de lui acheter à un prix assez élevé les petits dessins et les jolis travaux d'aiguille qu'elle pouvait faire, en ayant soin de lui adresser toujours des commandes. C'est pour arriver à ce résultat, qu'ils avaient résolu de choisir Nicolas comme intermédiaire.

« Le père me connaît, ajouta le frère Charles ; il connaît aussi mon frère Ned ; aussi nous ne pouvons nous présenter ni l'un ni l'autre. Frank est un bon garçon, un excellent garçon, mais nous avons peur qu'il ne soit un peu léger pour une mission qui exige tant de ménagements. C'est donc sur vous, mon cher monsieur, que repose toute notre confiance ; nous avons trouvé en

vous, ou plutôt j'ai trouvé en vous, les vertus et les affections domestiques unies à une grande délicatesse de sentiment, qui vous rendent tout à fait propre à une telle mission ; c'est donc vous, monsieur, qui ferez l'affaire.

— Et la demoiselle, monsieur, dit Nicolas, si embarrassé qu'il ne savait trop que dire, a-t-elle... se prête-t-elle à cette ruse innocente ?

— Oui, oui, répondit M. Cheeryble ; du moins elle sait que vous venez de notre part ; seulement elle ne sait pas l'emploi que nous ferons de ces petits objets que vous irez lui acheter pour nous, de temps en temps. »

Alors le frère Charles se mit à lui donner les pouvoirs et les instructions nécessaires pour faire sa première visite dès le lendemain matin.

L'endroit où l'avait adressé M. Cheeryble formait une rangée de maisons sans élégance et même sans propreté, située dans les limites privilégiées de la prison du Banc du Roi, à quelques centaines de pas de l'Obélisque de Saint-Georges des Champs. Ces limites privilégiées forment comme un asile autour de la prison ; elles comprennent une douzaine de rues, où les débiteurs qui peu vent se procurer de l'argent pour payer des droits assez considérables et dont leurs créanciers ne retirent aucun profit, sont autorisés à résider en toute sûreté.

C'est vers cette rangée de maisons que Nicolas dirigea ses pas, suivant les indications de M. Charles Cheeryble, et c'est à cette rangée de maisons qu'il arriva.

Devant chacune de ces maisons il y avait des jardinets, complètement négligés sous tous les autres rapports, mais qui formaient comme autant de petits magasins à poussière, qui attendait là que le vent tournât le coin pour venir la balayer sur la route. Nicolas s'arrêta devant une de ces maisons, ouvrit la grille mal assurée qui pendillait sur ses gonds brisés, s'entre-bâillant devant les visiteurs, mais pas assez pour les laisser passer. Il y passa pourtant, et d'une main tremblante frappa à la porte d'entrée.

Il eut tout le temps de constater la pauvreté du logis, pendant que le petit saute-ruisseau chargé de faire les commissions des locataires de la maison descendait quatre à quatre l'escalier de la cuisine pour crier après la domestique de Mlle Bray. La servante sortit d'une espèce de cave éloignée, pour faire son apparition au grand jour, et pria Nicolas de la suivre.

Il monta et fut introduit dans une pièce sur le devant. Là il vit, assise près de la fenêtre, à une petite table couverte de tous les ustensiles nécessaires pour les dessins ébauchés, la belle jeune fille qui lui inspirait tant d'intérêt. En ce moment même, entourée de tout le prestige nouveau dont le récit du

frère Charles avait embelli son histoire aux yeux de Nicolas, elle lui sembla mille fois plus belle qu'il ne se l'était figurée.

Jusque-là Nicolas ne s'était pas douté de la présence d'un malade étendu dans un fauteuil, la tête soutenue par des oreillers, et qui, à force de se mouvoir sans trêve ni repos, finit par attirer son attention.

C'était un homme de cinquante ans à peine ; mais sa maigreur le faisait paraître beaucoup plus âgé. Ses traits présentaient les restes d'une belle figure, quoique les traces de l'âge ne pussent dissimuler l'ardeur des passions impétueuses et violentes, au lieu d'y imprimer l'expression d'émotions plus douces, qui donnent souvent plus d'attrait à des visages moins favorisés de la nature. Il avait le regard effaré ; son corps et ses membres étaient usés jusqu'aux os, mais on voyait encore dans ses grands yeux, au fond de leurs orbites, quelque chose de l'ancienne flamme qui les avait animés autrefois. Elle sembla même se ranimer encore lorsqu'il frappa le parquet à coups redoublés avec un gros bâton sur lequel il s'appuyait dans son fauteuil, et se mit à appeler sa fille avec impatience.

« Madeleine, qui est-ce ? Nous n'avons besoin de personne ici. Qui est-ce qui a laissé entrer un étranger ? De quoi s'agit-il ?

— Je crois... dit la jeune demoiselle en s'inclinant, non sans quelque confusion, pour répondre au salut de Nicolas,

— Vous croyez toujours, répondit son père avec impatience ; de quoi s'agit-il ? »

Pendant ce temps-là Nicolas avait retrouvé assez de présence d'esprit pour s'expliquer lui-même. Il annonça, ainsi qu'il avait été convenu, qu'il était envoyé pour commander une paire de petits écrans, et du velours peint pour couvrir une ottomane. Il était aussi chargé de payer les deux dessins déjà livrés ; et, s'avancant vers la petite table avec de grands remerciements, il y déposa un billet de banque plié, sous enveloppe cachetée.

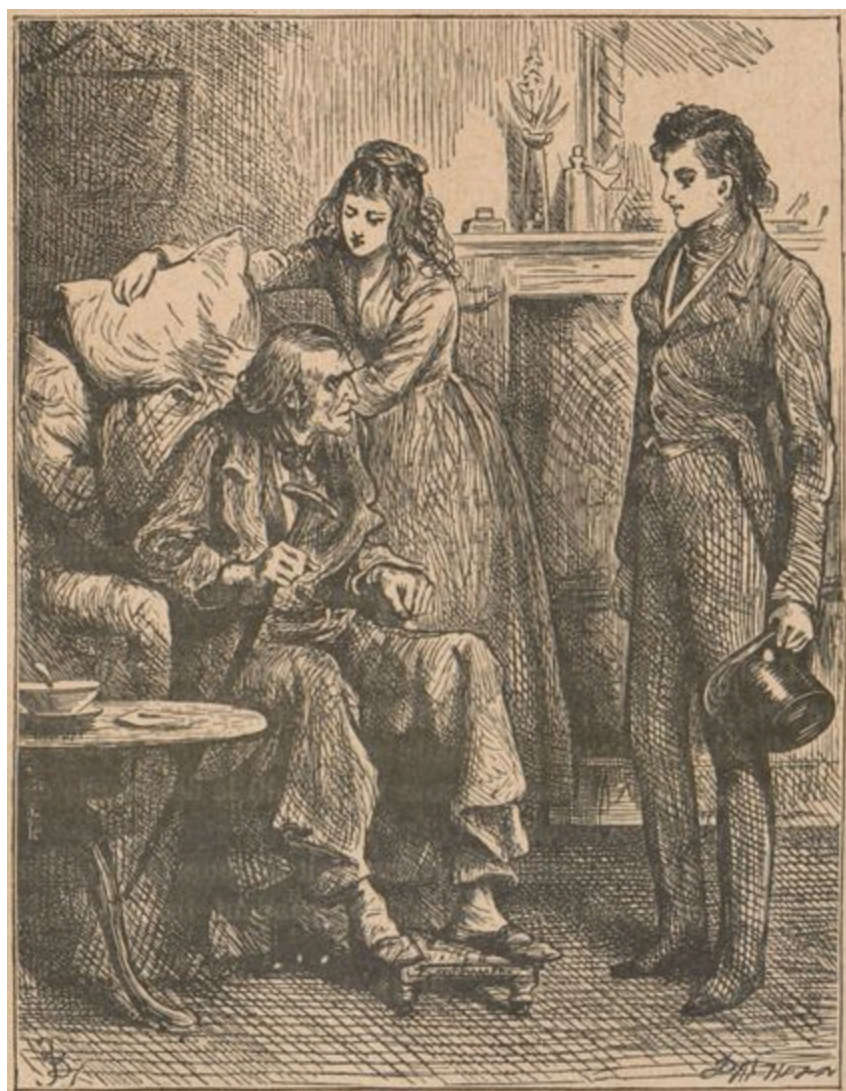
« Donnez-moi cela, dit M. Bray en tendant sa main, dont il ouvrait et fermait les doigts osseux avec une impatience nerveuse. Voyons ! cent vingt-cinq francs, est-ce bien le compte ?

— Tout à fait », dit Madeleine en se penchant sur lui.

Elle mit tant d'empressement à arranger les coussins sous la tête de son père que Nicolas ne put voir sa figure ; mais, au moment où elle s'était penchée, il avait cru surprendre des larmes dans ses yeux.

« Tirez la sonnette ; tirez donc la sonnette ! dit le malade, toujours avec la même vivacité maladive ; et il montrait le cordon de sa main tremblante qui froissait en l'air le billet de banque ; dites à la bonne d'aller le changer... de m'acheter un journal... de m'apporter du raisin... et puis une bouteille du même vin que la semaine dernière... et puis... et puis, je ne me rappelle plus la moitié de ce qu'il me faut, mais elle retournera, qu'elle commence toujours par là ! Allons, Madeleine, ma chère fille, vite, vite, qu'on se dépêche. Mon Dieu ! que vous êtes donc lente. »

NICOLAS S'EXPLIQUA LUI-MÊME.



« Il se rappelle bien ce qu'il lui faut, pensa Nicolas, mais, elle, il ne se demande même pas si elle a besoin de quelque chose. »

— Ah ! Madeleine, ma fille, reprit le malade, donnez-lui un reçu, et à l'avenir n'y manquez jamais ! »

Pendant qu'elle faisait semblant d'écrire et que Nicolas réfléchissait sur ce caractère qui, pour être étrange, n'en est pas moins assez commun, le malade, qui paraissait de temps en temps tourmenté par des douleurs vives, s'affaissa dans son fauteuil, gémissant et murmurant tout ensemble d'une voix faible qu'il y avait une heure que la bonne était partie, et que tout le monde conspirait pour le pousser à bout.

« Quand est-ce que... je dois repasser ? » dit Nicolas en prenant la quittance supposée.

C'est à la demoiselle qu'il adressait cette question, mais ce fut le père qui y répondit immédiatement.

« Quand on vous dira de revenir, monsieur, et pas avant. Il ne s'agit pas de nous ennuyer et de nous persécuter. Ma chère Madeleine, quand est-ce que ce monsieur doit revenir ?

— Oh ! pas de longtemps, pas avant trois ou quatre semaines ; ce n'est pas nécessaire, je puis m'en passer, dit la jeune fille avec beaucoup de vivacité.

— Comment ! nous pouvons nous en passer ? lui dit tout bas son père avec insistance ; trois ou quatre semaines, Madeleine, mais vous n'y pensez pas ; trois ou quatre semaines !

— Alors, plus tôt, plus tôt si vous voulez, dit la demoiselle en se tournant du côté de Nicolas.

— Trois ou quatre semaines ! marmottait toujours le père ; mais, Madeleine, en vérité ! ne rien gagner pendant trois ou quatre semaines !

— C'est bien long, madame, dit Nicolas.

— Ah ! vous trouvez ? reprit le père avec colère. Si j'avais la fantaisie de mendier des secours et de m'incliner seulement pour demander l'aide de gens que je méprise, ce n'est pas trois ou quatre mois, monsieur, c'est trois ou quatre ans, que je pourrais attendre, sans avoir besoin de votre argent. Il faudrait seulement, monsieur, que je voulusse me résoudre à sacrifier mon indépendance ; mais, comme je ne le veux pas, repassez dans huit jours. »

Nicolas fit une salutation profonde à la demoiselle et se retira, en réfléchissant aux singulières idées que M. Bray se faisait de l'indépendance, et en souhaitant ardemment que Dieu n'envoyât que rarement ces caractères indépendants habiter l'humble argile dont il a pétri le cœur humain.

LX

M. Ralph.Nickleby avait formellement enjoint à M. Noggs d'attendre son retour ; mais, comme l'heure du dîner de ce dernier gentleman avait sonné depuis longtemps, il décida de s'en aller, en dépit de son patron et de ses recommandations.

Et, passant à l'exécution immédiate de sa résolution, il était déjà dans le corridor, quand le bruit du passe-partout dans la serrure de la porte d'entrée lui fit opérer précipitamment sa retraite au fond de son bureau.

« Le voici, murmura-t-il, et il y a quelqu'un avec lui, je l'entends déjà me dire : « Attendez que ce monsieur soit parti ! » Eh bien non ! moi, je ne veux pas attendre. Attrape ça ! »

En même temps Newman se glissa dans un grand placard vide à deux battants, et le referma sur lui, dans l'intention de s'échapper aussitôt que Ralph serait entré lui-même dans son cabinet.

« Noggs ! cria Ralph, où est-il fourré ? Noggs ! »

Mais pas plus de Noggs que s'il n'avait jamais existé.

« Je suis sûr que l'animal est allé dîner malgré ma défense, murmura Ralph en regardant dans le bureau et en tirant sa montre pour voir l'heure... Hum ! hum ! tenez, Gride ! vous ferez aussi bien de venir ici ; mon commis est sorti et le soleil donne dans mon cabinet. Cette pièce est à l'ombre et, si cela vous est égal, nous serons plus au frais.

— Cela m'est égal, monsieur Nickleby, tout à fait égal. Je ne tiens pas à une chambre plutôt qu'à une autre. Ah ! comment donc ; mais on est très bien ici, très bien. »

L'individu qui parlait ainsi était un petit vieillard de soixante-dix à soixante-quinze ans, très maigre, très courbé, avec une légère déviation de la colonne vertébrale. Il portait un habit gris à collet très étroit, un gilet noir à raies d'un très ancien modèle et un pantalon si court qu'il laissait voir dans toute leur laideur ses jambes de fuseaux. Son nez et son menton étaient pointus et saillants : ses mâchoires étaient rentrées en elles-mêmes faute de dents pour les retenir. Sa figure était ridée et jaunâtre, excepté vers les pommettes des joues, panachées des couleurs d'une pomme de reinette à la fin de l'hiver. A la place où jadis avait été sa barbe, on voyait encore

quelques touffes grises, dont l'apparence grêle et languissante semblait, comme ses sourcils râpés, protester contre la stérilité du sol où elles prenaient leur nourriture. Toute sa tournure, son air, son attitude, représentaient la docilité basse et rampante du chat. Quant à l'expression de sa figure, elle consistait uniquement en certains plis du coin de l'œil qui laissait lire, dans son regard rusé, un mélange d'astuce, de sounoiserie et d'avarice. Tel est le portrait véritable du vieil Arthur Gride ; il n'avait pas une ride à la face, ni le moindre pli dans son costume qui ne rappelât la ladrerie la plus rapace, et qui ne le désignât clairement comme appartenant à la même catégorie sociale que M. Ralph Nickleby. Tel est le portrait véritable du vieil Arthur Gride tel qu'il était là, assis sur une chaise de canne, les yeux levés sur la figure de Ralph Nickleby. Ralph, du haut du grand tabouret sur lequel il se balançait, les bras étendus sur ses genoux, plongeait aussi ses yeux dans ceux de son visiteur, pour percer ses intentions secrètes ; car il savait bien que, quelle que fût l'affaire qui l'amenait, ils seraient à deux de jeu.

Ils restèrent tous les deux un petit bout de temps sur leurs sièges, sans rien dire. Chacun d'eux observait l'autre, pour l'attaquer à son avantage.

« Eh bien ! Gride, dit Ralph à la fin, d'où vient le vent aujourd'hui ? Qu'est-ce qui vous amène ?

— Là, là, voyez, cria l'autre. Quel homme étonnant, il passe tout de suite aux affaires positives. Ah ! Dieu de Dieu, quel homme !

— Et quelle est l'affaire qui vous amène ? car, je le sais bien, vous ne venez que pour affaire. »

Pendant ce temps Newman Noggs dans son armoire sentait son cœur défaillir à mesure que l'image de son dîner devenait de plus en plus problématique.

Le vieil Arthur Gride approcha sa chaise basse un peu plus près du tabouret de Ralph, et de là, fixant ses regards sur sa physionomie impassible :

« Qu'est-ce que vous diriez, lui demanda-t-il, si je vous annonçais que je vais... que je vais me marier ?

— Mais je dirais, répliqua Ralph, en abaissant froidement ses regards sur lui, que vous avez vos raisons pour me faire un mensonge, et que ce n'est pas la première fois, pas plus que ce ne sera la dernière. Je vous dirais que vous ne m'étonnez pas et que je ne me laisse pas prendre à ça.

— Eh bien, je vous annonce sérieusement que je vais me marier, dit le vieil Arthur.

— Alors, à quelque vieille sorcière ? dit Ralph.

— Non pas, non pas, cria Arthur en se frottant les mains avec un air de ravissement. C'est une profonde erreur ! je suis bien aise de trouver M. Nickleby en défaut ; et cette fois il y est bien... Non, non, c'est une jeune fille.

— Qui s'appelle ?

— Ah ! quel homme profond ! voyez comme il est. profond, s'écria le vieil Arthur ; il devine que j'ai besoin de son aide, il devine qu'il peut me donner un coup d'épaule ; il devine qu'il y trouvera son profit. Il voit tout d'un coup d'oeil ; son nom ? Madeleine Bray, la fille de Walter Bray, ce beau des beaux, qui a rendu sa jolie femme si malheureuse ; celui qui habite maintenant dans les limites du Banc du Roi. Vous ne pouvez pas avoir oublié Bray, nous avons fait assez d'affaires avec lui tous les deux ; il vous doit même de l'argent.

— Ah ! celui-là ? répliqua Ralph ; bon, bon, vous commencez à vous expliquer plus clairement. Ah ! c'est de sa fille que vous parlez.

— Je savais bien, dit Gride, qu'il ne vous faudrait pas longtemps pour vous le rappeler.

— Vous avez raison, répondit Ralph ; mais, voyez-vous, les mots Arthur Gride et mariage jurent tellement ensemble que vous m'aviez troublé ! Franchement, si vous avez besoin que je vous donne un coup de main dans cette affaire, comme je n'en doute pas, puisque vous êtes venu me voir, expliquez-vous ; allez droit au fait. Surtout n'allez pas me rabâcher que c'est dans mon intérêt, parce que je sais bien qu'il faut avant tout que ce soit dans le vôtre, et grandement encore, sans quoi vous ne me serviriez pas ce plat de votre métier.

— Eh bien, reprit Gride, passons au petit plan que j'ai imaginé, car j'aurais dû vous dire, si vous ne l'avez pas déjà deviné, que je ne me suis pas encore présenté au père. J'y ai pensé bien des fois, depuis que j'ai vu la jeune fille, mais je n'ai pas osé. Mais, laissons cela pour le moment : c'est moi qui le fais poursuivre pour trente-sept mille cinq cents francs qu'il me doit.

— Vous avez l'air de dire que vous êtes le seul créancier poursuivant, dit Ralph tirant son portefeuille ; vous auriez tort, car je le suis aussi pour

vingt-quatre mille trois cent soixante-quinze francs quatre-vingt-cinq centimes.

— Oui, je le sais, dit vivement le vieil Arthur, vous êtes le seul avec moi, il n'y en a pas d'autres. Tout le monde ne va pas faire la dépense de faire coffrer un débiteur et l'on s'en rapporte à nous pour le serrer de près, je vous en réponds.

— Votre plan ? dit Ralph sèchement.

— Eh bien, si j'allais m'offrir pour gendre à Bray, à la seule condition que, le jour de mon mariage, il reprendra tout tranquillement sa liberté avec une pension à manger de l'autre côté de la Manche, comme un gentleman (je sais que cela ne peut pas durer longtemps ; j'ai consulté son docteur, et il m'a déclaré qu'il sera emporté un de ces quatre matins par sa maladie de cœur), et si on lui faisait valoir avec esprit, si on lui faisait toucher du doigt les avantages de cette proposition, croyez-vous qu'il pût me résister ? Et s'il ne peut me résister, croyez-vous que sa fille lui résistera, à lui ? Ne croyez-vous pas qu'avant une semaine, un mois, un jour, enfin au moment même où je demanderai, je n'aie pas toutes les chances de faire de Madeleine Mme Arthur Gride, la jolie Mme Arthur Gride ?

— Continuez, dit Ralph en secouant la tête, ce n'est pas pour me parler de ces fadaises-là que vous êtes venu me voir.

— Là, que vous êtes pressant ! cria le vieil Arthur en se rapprochant de Ralph. Eh bien non, c'est vrai, je ne dis pas que c'est pour cela. Je suis venu vous demander ce que vous me prendriez, en cas de réussite du côté du père, pour la créance que vous avez sur lui. Vingt-cinq pour cent ? trente pour cent ? non ? allons ! cinquante. Je veux bien aller jusque-là pour un ami comme vous ; nous avons touj ours été si bien ensemble que vous ne devriez pas être si exigeant. Eh bien, est-ce dit ?

— Vous n'avez pas fini, dit Ralph, immobile comme un pieu.

— C'est vrai, j'ai encore quelque chose à vous dire, mais quoi ! vous ne m'en donnez pas le temps. Voici ce que c'est : il me faut quelqu'un pour m'appuyer dans cette affaire, quelqu'un qui soit en état de parler, de presser, d'emporter une difficulté, un homme de votre force, enfin. Moi, je n'en suis pas capable, je suis un pauvre diable trop timide et trop sensible pour cela. Je vous propose donc pour la peine un bon prix d'une créance dont vous n'attendez plus un sou depuis longtemps.

— Vous n'avez pas tout dit encore, cria Ralph.

— Mais si, je vous assure.

— Non, non, je vous dis que non.

— Ah ! répondit le vieil Arthur, qui fit semblant d'être éclairé tout à coup par un trait de lumière, vous voulez dire que j'ai à vous parler encore de quelque chose qui concerne mes intérêts et mes intentions. Est-ce la peine de vous en parler ?

— Je crois que vous ferez bien, répondit Ralph sèchement.

— Je ne voulais pas vous ennuyer de ces détails, dit Arthur Gride, parce que je supposais qu'il suffisait de vous entretenir de vos propres intérêts dans l'affaire ; c'est bien aimable à vous de vouloir vous intéresser ainsi à ce qui me touche seul. Certainement, c'est bien aimable à vous. Eh bien, supposons que j'aie connaissance de quelque bien, un petit bien, très peu de chose, sur lequel ce charmant petit poulet ait des droits à faire valoir, et dont personne ne se soit douté jusqu'à ce jour, mais dont son mari pourrait faire son profit, connaissant la chose comme je la connais. Cette circonstance expliquerait...

— Elle expliquerait tout, répondit Ralph brusquement ; à présent laissez-moi me rendre compte de la chose et réfléchir à ce que je dois vous demander pour la peine que je prendrai à vous faire réussir. »

Au bout de trois ou quatre minutes de profonde réflexion, Ralph reprit :

« A supposer que vous épousiez cette jeune fille sans mon aide, dit Ralph, vous êtes toujours dans l'obligation de me payer la dette de son père en totalité, car c'est le seul moyen de le mettre en liberté. Il est donc clair que vous devez m'en donner le montant, sans déduction et sans frais, ou bien tout ce que je gagnerais à l'honneur que vous m'avez fait de me choisir pour confident, ce serait de perdre quelque chose que j'aurais eu sans cela. Voilà donc le premier article de notre traité. Voici le second : pour la peine que je me serai donnée à négocier cette affaire, à persuader le père, à vous faire la courte-échelle, il sera stipulé que vous me donnerez deux mille cinq cents francs. Enfin, troisième et dernier article : vous me signerez aujourd'hui même l'engagement de me remettre le tout, le jour de votre mariage avec Madeleine Bray, avant midi sonnant. Vous me disiez tout à l'heure que j'étais en état de parler, de presser, d'emporter une difficulté : eh bien, je tiens à emporter celle-là, et je suis décidé à n'en rien rabattre. Vous accepterez mes conditions si cela vous fait plaisir... mais, mariez-vous sans moi si vous pouvez, ma créance sera toujours payée. »

Arthur Gride, qui, avant de venir, s'était préparé à quelque désagrément de ce genre, finit, bon gré mal gré, par signer tous les articles du traité, y

compris l'engagement en question, sur papier timbré (Ralph en avait toujours une provision sous la main). Il y mit seulement la condition que M. Nickleby l'accompagnerait sur l'heure au logement de Bray, pour entamer immédiatement les négociations, dans le cas où ils trouveraient les circonstances propices et favorables à leur dessein.

En exécution de cette convention, la digne paire d'amis sortit presque aussitôt, et Newman Noggs apparut, et s'élança de son armoire.

« Je n'ai plus faim, dit-il, j'ai dîné. »

Les deux coalisés avaient été reçus par M. Bray, dont la fille était sortie pour l'instant. Après des manœuvres savantes qui faisaient honneur à l'habileté de Ralph, ils avaient fini par rompre la glace, et par mettre sur le tapis le véritable objet de leur visite au malade.

En faisant appel à la vanité et à l'égoïsme de Bray, Ralph le décida, en dépit de toutes ses objections, à consentir au mariage, du moins en principe.

LXI

Pendant que Nicolas, absorbé tout entier dans l'immense intérêt de ses dernières aventures, n'avait pas d'autre occupation pour ses heures de loisir, que de penser à Madeleine Bray ; pendant qu'en exécution des commissions dont le chargeait le frère Charles, dans sa tendre sollicitude, il lui rendait de fréquentes visites et sentait croître son admiration pour elle, Mme Nickleby et Catherine continuaient à vivre dans une solitude paisible, sans autre souci que les tentatives fatigantes, sans cesse renouvelées, de Snawley pour se remettre en possession de son fils.

Pourtant, je me trompe, elles avaient un autre sujet d'alarmes : c'était de voir la santé de Smike, depuis longtemps compromise, *décliner rapidement* ; et souvent elles s'en entretenaient avec Nicolas dans les termes de l'appréhension la plus vive, car le pauvre Smike était éher à toute la maison.

Ce n'est pas qu'il eût à se reprocher de les avoir troublés par la moindre plainte ou par le plus léger murmure : il ne songeait qu'à une chose, à multiplier tous les petits services qu'il pouvait leur rendre, à leur renvoyer au moins, en échange de leurs bienfaits, une expression de visage heureuse et contente, à cacher à leurs yeux amis tous les signes qui auraient pu leur faire lire dans ses traits quelque sombre pressentiment ; mais il avait beau faire : souvent, trop souvent, elles voyaient bien que son œil brillait d'un éclat fiévreux dans l'orbite cave où il était enfoncé, que sa joue creuse était animée d'un éclat trop coloré ; que sa respiration était lourde et gênée ; que sa constitution tout entière devenait de plus en plus faible et épuisée.

Si les frères Cheeryble témoignaient tous les jours à Nicolas, par quelque nouvelle preuve solide de leur bienveillance, qu'ils le trouvaient de plus en plus digne de leur estime et de leur confiance, ils ne négligeaient pas non plus de la répandre sur les siens. Mme Nickleby reçut bien des petits cadeaux, toujours les mieux accommodés à ses besoins, qui ne contribuèrent pas peu à l'amélioration de l'intérieur et à l'embellissement du cottage. Catherine avait fini par se faire, grâce à eux, sur son étagère, une exposition éblouissante des plus jolis objets de fantaisie. Quant à leur société, si ce n'était pas frère Charles ou frère Ned qui venait leur dire un

petit bonjour tous les dimanches ou un petit bonsoir dans la semaine, M. Tim Linkinwater ne manquait guère de faire de leur maison son but de promenade et son lieu de repos tous les soirs. Notez qu'il n'avait pas, dans toute sa vie, voulu faire plus d'une demi-douzaine de connaissances, et qu'il n'avait encore aimé personne comme ses nouveaux amis. Enfin, trois fois au moins la semaine, je ne sais d'où cela venait, mais il y avait toujours quelque étrange concours de circonstances qui faisait que M. Frank Cheeryble, pour une affaire ou pour une autre, passait devant leur porte, et naturellement il entrait par politesse.

LXII

Les petites courses de Hampton étaient en pleine activité.

Les cabarets en plein vent regorgeaient de monde et les clubs de jeu aussi.

Entrons dans un de ces temples de la fortune, nous y trouverons des personnages de notre connaissance.

Voici en effet sir Mulberry Hawk, accompagné de son élève et d'une escorte de gens d'une mise élégante, mais d'un caractère plus que suspect.

Le propriétaire, à voix basse, souhaita le bonsoir à sir Mulberry, qui, à voix basse également, l'envoya au diable, et se retourna pour continuer la conversation avec son cortège.

Il était évidemment agacé par la certitude qu'en se montrant pour la première fois en public après ce qui lui était arrivé, il devenait nécessairement un objet de curiosité, et il était facile de voir que, s'il se montrait aux courses ce jour-là, c'était moins pour prendre sa part des plaisirs de la fête que pour y rencontrer à la fois un grand nombre de ses connaissances et se débarrasser d'un coup de sa rentrée officielle. Il restait encore sur sa figure une légère cicatrice, qu'il ne cessait de dissimuler avec son gant, toutes les fois qu'il rencontrait une connaissance. Car à toute minute quelque flâneur le saluait en passant ; et la précaution qu'il prenait de cacher sa cicatrice ne faisait que rendre plus visible la honte qu'il ressentait de sa mésaventure.

« Eh bien ! dit un élégant, un rival de sir Mulberry Hawk, en affectant de parler tout bas à lord Verisopht, je vous assure qu'il faut avoir la hardiesse et l'aplomb de Hawk pour se montrer sitôt en public ; ce que j'en dis, c'est dans son intérêt, mais vraiment il a du courage. Il s'est absenté tout juste assez, voyez-vous, pour exciter la curiosité, mais pas assez pour faire oublier aux gens cette diable de désagréable... A propos... vous connaissez, comme de raison, les détails publiés sur cette affaire ; pourquoi donc n'avez-vous pas démenti ces maudits journaux ? il est bien rare que je les lise, mais je les ai parcourus dans cette espérance, et franchement...

— Eh bien, parcourez-les demain... non, après-demain ; voulez-vous ? dit sir Mulberry en se retournant tout à coup.

— Ma foi, mon cher ami, je ne lis guère les journaux, dit l'autre en haussant les épaules ; mais je les lirai après-demain pour vous faire plaisir. Qu'est-ce que nous y verrons ?

— Bonjour ! » répondit sir Mulberry en tournant brusquement sur ses talons avec son pupille.

Puis ils reprirent le pas de flâneurs nonchalants, et parcoururent le salon tranquillement, bras dessus bras dessous.

« Ce n'est pas un cas de mort violente que je lui donnerai le plaisir de lire dans le journal d'après-demain, marmotta sir Mulberry avec un gros juron, mais il ne s'en faudra pas de beaucoup. On peut couper la figure à un homme à coups de cravache et l'étriller à coups de canne sans le faire mourir sous le bâton. »

Lord Frédérick ne répondit rien ; mais il y avait dans son air quelque chose de désobligeant pour sir Mulberry, qui continua d'un ton aussi féroce que s'il avait parlé à Nicolas lui-même, au lieu de s'adresser à son ami :

« J'ai envoyé ce matin avant huit heures Jenkins chez le vieux Nickleby ; Nickleby n'a pas perdu de temps ; il était chez moi avant le retour de l'autre. En cinq minutes il m'a mis au courant de tout : je sais où trouver le gredin : il m'a dit le lieu et l'heure ; mais pas tant de paroles, demain sera bientôt venu.

— Et qu'est-ce qu'on fera demain ? » demanda lord Frédérick languissamment.

Sir Mulberry Hawk l'honora d'un regard courroucé, mais ne daigna pas lui faire d'autre réponse. Ils continuèrent leur promenade taciturne, chacun occupé de ses secrètes pensées, tant qu'ils furent dans la foule ; quand ils se trouvèrent seuls, sir Mulberry fit demi-tour, comme pour s'en aller.

« Un instant, lui dit son compagnon, je veux vous parler sérieusement, ne vous en retournez pas, promenons-nous encore quelques minutes.

— Que pouvez-vous avoir à me dire ? lui répondit son mentor en dégageant son bras, ne puis-je l'entendre aussi bien là-bas qu'ici ?

— Hawk ! répliqua l'autre, dites-moi, il faut que je sache...

— Il faut que je sache ! dit Hawk en l'interrompant d'un air dédaigneux. Ouais ! alors continuez ; s'il faut que vous sachiez, je vois bien qu'il n'y a pas moyen que j'y échappe. Ah ! il faut que je sache !

— Eh bien ! il faut que je vous demande, répliqua lord Frédérick, il faut que j'insiste pour obtenir de vous une réponse claire et nette... Ce que vous venez de me dire là, tout à l'heure, était-ce tout simplement une boutade de

mauvaise humeur, un mot en l'air, ou bien avez-vous sérieusement l'intention d'agir comme vous l'avez dit ? Est-ce un projet bien arrêté après mûre réflexion ?

— Mais, dit sir Mulberry en ricanant, est-ce que vous ne vous rappelez pas ce qui s'est passé un certain soir que je suis resté sur le pavé avec une jambe cassée ?

— Parfaitement bien.

— Alors, au nom du diable, reprit sir Mulberry, vous n'avez pas besoin d'autre réponse, celle-là suffit, je pense. »

Tel était l'ascendant qu'il avait pris depuis longtemps sur sa dupe, telle était l'obéissance et la soumission dont il lui avait fait depuis longtemps contracter l'habitude, que le jeune homme sembla hésiter un moment à continuer l'entretien sur le même sujet. Mais bientôt, reprenant courage et comme honteux de lui-même, il répondit avec colère :

« Si je me rappelle bien ce qui s'est passé alors, vous devez vous rappeler aussi que je me suis expliqué franchement à cet égard, et que je vous ai dit que vos menaces ne s'effectueraient jamais à ma connaissance et de mon consentement.

— Est-ce que vous voudriez m'en empêcher ? demanda sir Mulberry avec un éclat de rire.

— Ou... i, je vous en empêcherai, si je peux, répliqua l'autre vivement.

— Voilà du moins une clause prudente ; vous avez bien fait de l'ajouter en cas de besoin, dit sir Mulberry. Écoutez, occupez-vous de vos affaires et laissez-moi m'occuper des miennes.

LORD FRÉDÉRICK RESTA SUR LE TERRAIN.



— C'est que cette affaire-là est aussi bien la mienne que la vôtre, continua lord Frédéric ; j'en ferai mon affaire, ou plutôt j'en fais dès à présent mon affaire : j'y suis déjà assez compromis comme cela.

— En ce cas, faites donc de votre côté ce qu'il vous plaira et comme il vousplaira, dit sir Mulberry, affectant un ton dégagé et un air de bonne humeur. Je ne puis pas mieux dire : je ne vous demande rien, je vous laisse libre, faites comme moi. Je ne conseillerais à personne de venir me contrarier dans l'exécution de mes projets ; j'espère que vous me connaissez assez pour n'en rien faire. »

Pour le moment, ils allèrent rejoindre leur compagnie, mais chacun d'eux emportait dans son cœur le germe d'une haine qui devait bientôt éclater contre l'autre. Le jeune homme, en particulier, était hanté par les menaces de vengeance proférées contre Nicolas, et bien décidé à en empêcher l'exécution, s'il le pouvait, par quelque mesure énergique ; mais le pis de l'affaire, c'est que sir Mulberry, tout fier de l'avoir réduit au silence, ne put

s'empêcher, dans l'ivresse du triomphe, de poursuivre ses prétendus avantages.

Ils dînèrent ensemble. Le dîner était somptueux ; le vin coulait à flots ; on ne l'avait pas ménagé déjà tout le reste du jour. Sir Mulberry buvait pour se dédommager de son abstinence forcée, le jeune lord pour noyer son indignation dans son verre, et les autres convives parce que le vin était bon et ne leur coûtait rien. Il était près de minuit lorsqu'ils se levèrent, hors d'eux-mêmes, échauffés par le vin, le sang bouillonnant, la tête en feu, pour passer à la table de jeu.

Là ils se trouvèrent en face d'une société qui n'était pas plus raisonnable. L'excitation du jeu, la chaleur du salon, l'éclat des bougies n'étaient guère propres à calmer la fièvre de leurs sens. Au milieu de ce tourbillon de bruit et de sensations confuses, ils étaient en proie à un vrai délire.

La discussion s'animait, l'orgie montait toujours, les verres se brisaient en éclats sur le parquet, en s'échappant des mains qui ne pouvaient plus les porter jusqu'aux lèvres ; les lèvres proféraient des jurons dont elles avaient à peine la force de former les sons. Tout à coup on entendit un tapage qui fit taire tous les autres, et l'on vit deux hommes, se tenant l'un l'autre à la gorge, lutter au milieu du salon. Une douzaine de voix appelèrent au secours pour les séparer. Ceux qui avaient eu la prudence de garder leur tête pour gagner au jeu et qui vivaient de ces scènes de désordre, se jetèrent sur les combattants, les séparèrent de force et les entraînèrent à quelque distance l'un de l'autre.

DEUX HOMMES SE TENANT A LA GORGE LUTTAIENT AU MILIEU DU SALON.



« Lâchez-moi, s'écriait sir Mulberry, d'une voix épaisse et enrouée, c'est lui qui m'a frappé ; vous m'entendez, je vous dis qu'il m'a frappé. N'ai-je pas ici quelque ami ? qu'il vienne. Ah ! c'est vous, Westwood, vous venez de m'entendre dire qu'il m'a frappé. »

Le lendemain, les deux anciens amis se battirent en duel, et lord Frédérick resta sur le terrain ; sir Mulberry se hâta de quitter l'Angleterre. Ainsi périt lord Verisopht, de la main même qu'il avait remplie de ses dons et qu'il avait étreinte avec amitié plus de mille fois ; victime de l'homme sans lequel, après une vie heureuse et longue peut-être, il serait mort entouré, à son chevet, des figures bénies de ses chers enfants.

LXIII

Dans une vieille maison, horriblement sombre et poudreuse, qui semblait être tombée en décrépitude avec son maître, et avoir pris, avec lui, les rides et le teint jaunâtre de la vieillesse, demeurait Arthur Gride.

C'est du fond de la chambre la plus triste et la plus affamée de toute cette maison, le temple de la tristesse et de la faim, qu'un beau matin se firent entendre les accents chevrotants de la voix du vieil Arthur Gride, gazouillant d'un ton de croque-mort, la queue de quelque chansonnette oubliée :

Tari ta ta,
Jette-moi là
Tes vieux souliers, car je t'épouse ;
Toute fille en sera jalouse.

Le beau fiancé cherchait dans sa vieille friperie lequel de ses vieux habits, l'habit tabac, l'habit rémoulade, ou l'habit vert bouteille, lui siérait le mieux pour le jour de son mariage.

Tout à coup Marguerite Sliderskew, une vieille sorcière sourde qui lui servait de femme de ménage, interrompit ses chevrottements et ses recherches ; elle entra en boitillant, suivie de Newman Noggs.

« Ah ! monsieur Noggs, cria Arthur Gride en se frottant les mains ; mon bon ami monsieur Noggs, quelle nouvelle m'apportez-vous ? »

Newman, la figure immobile et impassible, l'œil fixe, puisqu'il ne pouvait pas bouger, lui répondit en lui mettant un billet dans la main :

« Une lettre de M. Nickleby, le porteur attend la réponse.

— Ne voudriez-vous pas prendre... ? »

Newman leva les yeux, tout alléché en faisant claquer ses lèvres.

« Une chaise ? dit Arthur Gride.

— Non, répondit Newman, merci. »

Arthur ouvrit la lettre d'une main tremblante, en dévora le contenu avec une avidité sans pareille, et la relut plusieurs fois, toujours avec un rire étouffé. Il n'avait pas le courage de la quitter des yeux. Enfin il la lut et la relut tant de fois que Newman crut devoir lui rappeler qu'il était là à l'attendre.

LE BEAU FIANCÉ CHERCHAIT DANS SA VIEILLE FRIPERIE.



« Réponse, dit-il, le porteur attend.

— C'est vrai, répliqua le vieil Arthur ; oui, oui, ma foi, je l'avais presque oublié. Je vais aller chercher une plume et de l'encre pour écrire deux mots de réponse. »

Là-dessus il sortit de la chambre pour aller chercher la plume et l'écritoire.

En sortant, il avait laissé tomber la lettre par terre. Newman, poussé par le désir de savoir où en était le complot dont il avait entendu dresser le plan du fond de son armoire, commença par regarder avec soin si personne ne pouvait le voir, puis la ramassa et lut rapidement ce qui suit :

« Grïde,

» J'ai revu Bray ce matin, et, selon votre désir, j'ai proposé de faire le mariage après-demain. Il n'y a pas d'objections de sa part ; quant à elle, elle ne tient pas à un jour plutôt qu'à un autre. Nous nous y rendrons ensemble ; soyez chez moi à sept heures dumatin ; je n'ai pas besoin de vous recommander l'exactitude.

» En attendant, suspendez vos visites à la fille ; vous les avez renouvelées dans les derniers temps plus que de raison ; vous savez bien qu'elle ne brûle pas précisément de vous voir ; vous commettez là une imprudence. Contenez, si vous pouvez, votre ardeur juvénile quarante-huit heures encore, et laissez-la seule avec son père. Vous ne feriez que détruire son ouvrage, et ce serait dommage, car il travaille bien.

» Votre très humble,

« RALPH NICKLEBY. »

En entendant le bruit des pas de Gride qui revenait, Newman laissa retomber la lettre au même endroit et, pour l'y mieux fixer, donna dessus un bon coup de talon, puis il se hâta de retourner à sa place d'une seule enjambée, avec l'air innocent de l'enfant qui vient de naître.

La lettre de Gride écrite, Newman l'emporta.

« Vous avez été bien longtemps, lui dit Ralph à son retour.

— C'est lui qui a été bien longtemps, répliqua Newman.

— Bah ! cria Ralph impatienté. Voyons, donnez-moi sa lettre, si vous en avez une ; sa réponse en tout cas ; et surtout restez ; j'ai deux mots à vous dire, monsieur. »

Newman lui remit la lettre, et prit l'air le plus vertueux et le plus innocent, pendant que son patron en brisait le cachet et y jetait les yeux.

« Il ne manquera pas de venir ! marmotta Ralph en déchirant la lettre ; belle nouvelle, ma foi ! C'est bien la peine de me dire cela. Noggs, quel était, je vous prie, monsieur, l'homme avec lequel je vous ai vu dans la rue hier soir ?

— Je ne le connais pas.

— Vous ferez bien de vous rafraîchir la mémoire, monsieur, dit Ralph d'un air menaçant.

— Quand je vous dis, répliqua hardiment Newman, que je ne le connais pas. Il est venu ici deux fois demander après vous ; vous n'y étiez pas. Il est revenu ; vous l'avez mis à la porte vous-même. Il dit qu'il s'appelle Brooker.

— Je sais bien tout cela, dit Ralph ; mais après ?

— Mais après ? Eh bien, il a rôdé autour de la maison ; il m'a suivi dans la rue. Tous les soirs il vient me tourmenter pour que je lui donne les moyens de se trouver avec vous, face à face, comme il prétend s'y être déjà trouvé une fois, il n'y a pas longtemps. Il veut, dit-il, seulement vous voir face à face, et alors vous ne demanderez pas mieux que de l'entendre jusqu'au bout, toujours à ce qu'il dit.

— Et que répondez-vous à cela ? demanda Ralph en jetant un coup d'œil perçant à son souffre-douleur.

— Que cela ne me regarde pas ; que je ne veux pas l'introduire chez vous ; qu'il n'a qu'à vous attraper dans la rue, si c'est là tout ce qu'il demande. Mais non, il ne veut pas de cela : vous refuseriez de l'écouter dans la rue, à ce qu'il dit. Il faut qu'il vous tienne seul dans une chambre, la porte fermée à clef, à vous parler sans crainte, et alors il vous fera bien changer de ton, et vous forcera bien à l'écouter patiemment.

— L'impudent gredin ! murmura Ralph entre ses dents.

— Je n'en sais pas davantage, dit Newman, et je vous répète que je ne le connais pas. Peut-être lui-même n'en sait-il pas là-dessus plus que vous, qui pourriez bien le connaître mieux que personne.

— Je ne dis pas non, répliqua Ralph.

— Eh bien ! cria Newman de mauvaise humeur, ce n'est pas une raison pour me dire que je le connais, voilà tout. »

Là-dessus Newman s'en alla s'enfermer dans son petit bureau, où il resta tout le jour, plongé dans de sérieuses réflexions. Le soir il courut à la Cité pour attendre Nicolas au sortir de la maison des frères Cheeryble. S'il attendait à la porte au lieu d'entrer, c'est qu'il avait son amour-propre ; il ne se sentait pas le courage d'aller se présenter comme l'ami de Nicolas dans l'accoutrement misérable qu'il était réduit à porter.

Il n'y avait pas cinq minutes qu'il attendait quand il eut le plaisir de voir arriver Nicolas. Nicolas ne fut pas moins charmé de sa rencontre, car il y

avait quelque temps qu'il ne l'avait vu ; ils se serrèrent la main avec chaleur.

« Justement je pensais à vous à l'instant même, dit Nicolas.

— Cela se trouve bien ; vous voyez que j'en faisais autant ; je n'ai pas pu m'empêcher de venir vous trouver ce soir. Je voulais vous dire que je me crois sur la voie de quelque découverte.

— Et qu'est-ce que cela peut être ? répliqua Nicolas, en souriant à cette singulière communication.

— Je ne sais pas ce que c'est ou ce que ce n'est pas, dit Newman, mais c'est un secret où votre oncle est intéressé. Malheureusement je n'ai pas pu encore découvrir comment, quoique j'aie déjà là-dessus des soupçons très positifs ; mais je ne veux pas vous en donner encore connaissance, de peur que cela ne vous fasse de la peine.

— A moi ! de la peine ! s'écria Nicolas, est-ce que j'y suis intéressé ?

— Je crois que oui, répliqua Newman ; je me suis fourré dans la tête que vous devez y être intéressé. J'ai rencontré un homme qui en sait plus long qu'il ne veut en dire, et il m'a déjà lâché quelques demi-confidences qui me tourmentent... mais bien fort », dit Newman en grattant son nez, qui devint pourpre, de rouge qu'il était, et en fixant ses yeux sur Nicolas, de toute sa force.

Étonné de le voir devenu tout à coup si mystérieux, Nicolas lui fit une foule de questions pour tirer de lui quelque chose, mais en vain ; il lui fut impossible d'obtenir de Newman le moindre éclaircissement.

C'était toujours la même répétition : combien il était inquiet et perplexe ! combien il fallait de précautions ! Comme quoi Ralph, ce renard aux yeux de lynx, l'avait déjà vu dans la compagnie d'un correspondant inconnu ; toute la peine qu'il avait eue à le dérouter par une extrême discrétion dans ses manières et une grande habileté dans ses réponses ; heureusement qu'il était sur ses gardes, et que dès l'origine il s'était préparé à cette lutte de finesse.

Nicolas n'avait pas oublié les goûts de son compagnon, et il suffisait de voir son nez pour les connaître ; c'était comme un fanal placé sur sa figure pour en avertir les passants. Il l'attira donc dans une petite taverne borgne, où il se mit à repasser avec lui l'origine et les progrès de leur intimité, reprenant un à un, comme il arrive souvent, les petits incidents les plus intéressants et les confidences les plus intimes qui l'avaient signalée.

« A propos, dit Newman, vous ne m'avez jamais dit le nom de cette jeune personne : vous savez qui je veux dire.

— Madeleine ! dit Nicolas.

— Madeleine ! s'écria Newman ; quelle Madeleine ? son autre nom ?... Voyons ! quel est son autre nom ?

— Bray, dit Nicolas, tout étonné de cette ardeur de questions.

— C'est cela même ! cria Newman. Diable ! ça va mal ! Comment aussi restez-vous là à vous croiser les bras, à regarder faire ce mariage abominable, sans remuer le bout du petit doigt pour essayer de la sauver ?

— Que voulez-vous dire ? s'écria Nicolas en bondissant. Un mariage ! Êtes-vous fou ?

— Il y en a un de nous deux qui est fou. Qui sait si ce n'est pas elle qui est folle ? Mais vous êtes donc aveugle, sourd, paralytique et enterré ? Vous ne savez donc pas que dans vingt-quatre heures, grâce à votre oncle Ralph, elle va épouser un homme qui ne vaut pas mieux que lui, un homme pire que lui, si c'est possible ? Vous ne savez donc pas que dans vingt-quatre heures elle va être sacrifiée, aussi sûr que vous êtes là, vivant devant moi, à un vieux coquin, un vrai fils du diable, qui en remontrerait à son père ?

— Faites attention à ce que vous dites, répliqua Nicolas. Au nom du ciel ! faites-y attention. Je suis tout seul à Londres ; je n'ai pas à ma disposition le secours des personnes qui pourraient lui tendre la main dans ce naufrage : les frères Cheeryble sont en voyage. Voyons, qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je n'avais jamais entendu prononcer son nom, dit Newman suffoqué. Pourquoi ne me l'avez-vous jamais dit ? Comment pouvais-je le savoir ? Au moins nous aurions eu le temps de nous retourner.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? » criait toujours Nicolas.

Il ne fut pas facile d'arracher à Newman ce qu'il voulait dire. Pourtant, enfin, après une grande quantité de gestes et de poses qui n'éclaircissaient rien, Nicolas, qui n'était guère moins exaspéré que Newman, le mit de force sur son siège, et de force l'y retint jusqu'à ce qu'il lui eût conté son conte.

La rage, la surprise, l'indignation, toutes les passions déchaînées envahirent le cœur du malheureux, à mesure qu'il entendait dérouler tous les détails du complot. Et il ne les eut pas plus tôt entendus jusqu'au bout, qu'il partit comme un trait, pâle comme la mort et tremblant comme la feuille.

Newman courut à sa poursuite, car il craignait quelque esclandre.

« Arrêtez, criait-il, arrêtez ! Il va faire un mauvais coup ! Il va assassiner un homme ! Holà ! eh ! au voleur ! arrêtez le voleur ! »

LXIV

Voyant que Newman était résolu à employer tous les moyens pour arrêter sa marche, et craignant que quelque passant malencontreux attiré par le cri : « Au voleur ! » ne lui mît en effet la main au collet, et ne le plaçât dans une situation désagréable, Nicolas se décida à ralentir le pas, et se laissa rejoindre par Newman Noggs, et il était grandement temps, car le malheureux clerc était tellement essoufflé qu'il n'aurait pu tenir une minute de plus.

« Je vais de ce pas chez Bray, dit Nicolas ; je veux le voir, et si je n'éveille pas chez lui quelque sentiment d'humanité, quelque étincelle d'affection pour sa fille, privée de l'appui d'une mère et des douceurs de l'amitié, c'est que rien ne bat plus dans sa poitrine.

— Vous n'en ferez rien, répliqua Newman, gardez-vous-en bien.

— Eh bien alors, dit Nicolas avec la même vivacité, je vais suivre ma première idée, je cours tout droit chez Ralph Nickleby.

— Pendant que vous ferez le chemin, il sera déjà au lit

— Je saurai bien l'en faire sortir, s'écria Nicolas.

— Bah ! bah ! reprit Noggs, calmez-vous.

— Écoutez », reprit Nicolas après un moment de silence ; et pendant qu'il parlait, il tenait la main de son ami dans la sienne, « vous êtes le meilleur de mes amis, Newman ; j'ai déjà résisté à bien des épreuves ; mais aujourd'hui l'événement dont il s'agit détruira le bonheur d'une autre, et d'une manière si cruelle que, je vous le déclare, vous voyez en moi un homme au désespoir. »

Et en effet il semblait qu'il n'y eût pas d'espoir. Quel usage faire du secret que Newman Noggs avait surpris du fond de son armoire ? Dans le complot formé entre Ralph Nickleby et Grise il n'y avait rien qui pût donner prétexte à une opposition légale contre le mariage ; rien même qui pût forcer Bray à y renoncer, car, sans en connaître positivement les détails, il devait bien en soupçonner le fond, et cependant il avait passé outre. Quant aux intérêts cachés, indiqués vaguement par quelques mots de Grise, évidemment il y avait là encore quelque fraude nouvelle dont Madeleine

était la victime. Mais, dans la bouche de Newman, les détails en restaient tout à fait inintelligibles et plongés dans les plus profondes ténèbres.

« Je ne vois pas le moindre rayon d'espérance, dit Nicolas.

— Raison de plus pour garder son sang-froid, sa raison, sa réflexion, sa tête libre, dit Newman en pesant sur chaque mot successivement, et en s'arrêtant pour en voir l'effet sur le visage de son ami. Où sont les frères ?

— Ils sont tous deux à l'étranger, pour affaire de commerce, et ne reviendront pas avant huit jours.

— Mais n'y a-t-il pas moyen de correspondre avec eux, d'en avoir seulement un à Londres demain soir ?

— Impossible, dit Nicolas, la mer nous sépare. En supposant les vents les plus favorables, il faudrait trois fois vingt-quatre heures.

— Et leur neveu, dit Newman, ou le vieux caissier ?

— Et que feraient-ils de plus que moi ? répliqua Nicolas ; au contraire, c'est avec eux que l'on m'a recommandé le silence le plus discret sur ce sujet. Quelle excuse pourrais-je donner pour avoir trahi la confiance que l'on me montre, lorsqu'il n'y a plus qu'un miracle qui puisse sauver la victime.

— Réfléchissez, dit Newman avec insistance, n'y a-t-il pas quelque moyen ?

— Non, dit Nicolas dans un profond abattement, non : le père presse le mariage, la fille y consent, les deux démons qui la poursuivent la tiennent maintenant dans leurs griffes ; ils ont pour eux la loi, l'autorité, la force, l'argent, le crédit. Quel espoir voulez-vous qu'il me reste ?

— L'espoir jusqu'au tombeau ! dit Newman en lui donnant une tape d'encouragement sur le dos, toujours l'espoir ! c'est un bon et fidèle ami que l'espoir.

— Je vous remercie de vos bons conseils, Newman, et j'en profiterai. Il y a encore une démarche du moms que je puis faire, que je dois faire, et je m'en occuperai demain.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Noggs avec inquiétude ; surtout vous ne voulez pas aller menacer Ralph ? vous ne voulez pas voir le père ?

— Non, Newman, c'est la fille que je veux aller voir. Je veux faire tout ce qu'auraient pu faire, après tout, les frères eux-mêmes s'ils avaient été ici. Je veux discuter avec elle cette union monstrueuse, lui montrer toutes les horreurs de la situation où elle se précipite, peut-être par un entraînement téméraire et faute de réflexion. Je veux la prier au moins de prendre du

temps. Il ne lui a peut-être manqué qu'un bon conseil pour la sauver : qui sait si ce n'est pas à moi qu'il est donné de lui faire faire ces réflexions salutaires, quoiqu'il soit déjà bien tard, et qu'elle soit déjà suspendue sur le bord de l'abîme.

— Voilà de braves paroles, dit Newman ; à la bonne heure ! bravo ! oui, c'est très bien !

— Et croyez à ma parole, continua Nicolas dans son honnête enthousiasme ; dans cet effort que je veux faire, il n'y a ni égoïsme ni intérêt personnel : il n'y a que de la pitié pour elle, de l'horreur et du mépris pour les machinations auxquelles elle est près de succomber. »

LXV

Toutes les démarches de Nicolas ont échoué. Il a trouvé Madeleine en proie à un morne désespoir, mais fermement résolue à se sacrifier pour l'amour de son père. Il a eu l'idée de faire appel aux bons sentiments de Gride ; Gride lui a ri au nez et, comme il insistait, l'a menacé de crier : « Au voleur ! » et de le faire arrêter.

Le jour du mariage est arrivé. Gride s'est rendu chez Ralph Nickleby, selon les conventions.

« Voulez-vous me payer le billet ? dit Ralph, qui ne perd jamais de vue les affaires. Je suppose que vous serez bien aise de vous épargner ainsi la peine de vous en occuper plus tard.

— Quel homme ! s'écria Arthur, en affectant la plus profonde admiration.

— Pourquoi pas ? reprit Ralph. Je suppose que personne ne vous payera l'intérêt de la somme d'ici midi. Qu'en pensez-vous ?

— Mais, reprit l'autre en regardant Ralph avec toute la finesse que pouvait exprimer sa physionomie sournoise, je suppose que vous êtes dans le même cas.

— Allons ! dites plutôt tout de suite, reprit Ralph avec un sourire moqueur, que vous n'avez pas l'argent sur vous ; que vous ne vous attendiez pas à cette proposition, sans quoi vous n'auriez pas manqué de l'apporter pour satisfaire l'homme que vous étiez le plus disposé à contenter entre tous. Je connais tout cela. Nous avons l'un pour l'autre exactement le même degré de confiance. Êtes-vous prêt à partir ? »

Gride qui, pendant cette dernière tirade, n'avait fait que témoigner par des grimaces, des signes de tête et des exclamations son admiration pour la perspicacité du maître fourbe, répondit qu'il était prêt. Il tira en même temps de son chapeau une paire de grands nœuds de faveur blanche, attacha l'un sur son cœur avec une épingle, et obtint non sans peine que son ami prît l'autre pour en faire autant. Puis, ainsi accoutrés, ils montèrent dans le fiacre que Ralph avait fait attendre à la porte, et se firent mener à la résidence de la belle et triste fiancée.

IL TROUVA MADELEINE EN PROIE A UN MORNE DÉSESPOIR.



Gride, en approchant de la maison, sentait faiblir son courage ; mais à l'entrée son esprit abattu fut plus que jamais saisi d'appréhension et de frayeur, en ne trouvant partout qu'un silence lugubre. Le seul visage qu'ils aperçurent d'abord, celui de la pauvre servante, était défiguré par les larmes et l'insomnie. Personne pour venir les recevoir et leur souhaiter la bienvenue. Ils se glissèrent furtivement le long de l'escalier jusqu'au salon d'attente, comme deux filous, plutôt que comme un prétendu escorté de son garçon d'honneur.

« Ma foi ! dit Ralph en parlant malgré lui à voix basse et d'un ton presque ému, on se croirait plutôt ici à un enterrement qu'à une noce. »

On entendit des pas dans l'escalier, c'était Bray lui-même qui venait sur la pointe des pieds, levant la main avec un geste de mystère, comme s'il y avait là quelque personne dangereusement malade.

« Chut ! dit-il tout bas ; elle a été très mal à son aise la nuit dernière. J'ai vu le moment où son cœur allait se briser. En ce moment elle s'habille et pleure amèrement dans sa chambre ; mais elle est mieux ; la voilà calmée ; nous ne pouvons lui en demander davantage. Il faut que je remonte quelques minutes pour finir ma toilette. Quand je redescendrai, je vous amènerai Madeleine. »

Après une assez longue attente, les deux complices entendirent le frôlement d'une robe de femme. La porte s'ouvrit et donna passage à... non, ce n'était ni Bray ni sa fille, c'étaient Nicolas et Catherine.

Si quelque apparition épouvantable, évoquée du monde infernal, s'était soudainement offerte à sa vue, Ralph n'aurait pas été plus saisi ; on aurait cru qu'il venait d'être frappé de la foudre. Ses bras retombèrent sans vie à ses côtés ; il chancela en reculant d'un pas, la bouche ouverte, la figure pâle comme celle d'un mort. Il resta à les considérer dans un accès de rage muette. Il avait les yeux hors de la tête, et les convulsions de la colère qui défiguraient ses traits empêchaient de reconnaître en lui cet homme impassible, maître de ses sentiments, cet homme de pierre ou de fer qui, une minute auparavant, paraissait inaccessible à toute émotion.

Quant à Nicolas, sa figure pâle, ses narines gonflées, ses lèvres tremblantes, quoique fermement serrées l'une contre l'autre, montraient assez la lutte intérieure à laquelle son âme était en proie. Mais il réprimait son émotion, et, serrant doucement le bras de Catherine pour la rassurer, il se tenait droit et ferme, face à face avec son indigne parent.

Debout, côte à côte, le frère et la sœur, dans une attitude noble et gracieuse qui faisait valoir leur taille élégante, avaient un air de ressemblance qui aurait frappé les yeux de tout le monde, quand même ils n'auraient pas été rapprochés, comme en ce moment. La physionomie, le port, jusqu'au regard et à l'expression du frère, se réfléchissaient dans la sœur comme dans un miroir, mais adoucis et comme affinés, pour ne point faire tort à l'attrait élégant de ses formes délicates et de sa grâce féminine. On était encore plus saisi de retrouver dans le visage de Ralph une ressemblance indéfinissable avec le frère et la sœur. Et cependant, si les autres n'avaient jamais été plus beaux qu'en ce moment, lui, il n'avait jamais été plus laid. Le frère et la sœur n'avaient jamais eu une mine plus

fière ; lui, il n'avait jamais eu une mine plus basse. Singulier rapprochement ! C'est à l'instant même où ses traits empruntaient à ses pensées haineuses leur expression dure et grossière, que cette ressemblance naturelle, en dépit du contraste, se montrait plus sensible.

« Sortez ! fut le premier mot qu'il put prononcer, en grinçant des dents. Sortez ! qu'est-ce que vous venez faire ici, menteur, coquin, lâche, voleur ?

— Je viens ici, dit Nicolas d'une voix sourde, pour sauver votre victime, si je le puis. S'il y a ici un menteur et un coquin, c'est vous, vous n'êtes pas autre chose à toutes les heures de votre vie. Quant au vol, c'est votre métier. Et pour la lâcheté, si vous n'étiez pas le plus lâche des hommes, vous ne seriez pas ici en ce moment. Il n'est pas en votre pouvoir de m'effrayer avec des gros mots ; je vous mets à pis faire. Je suis ici, vous voyez, et j'y resterai jusqu'à ce que j'aie accompli ma mission.

— Vous, petite fille, dit Ralph à Catherine, retirez-vous. Avec lui nous ne craindrons pas d'employer la force, mais il m'en coûterait de vous faire de la peine, si nous pouvons faire autrement. Ainsi retirez-vous, petite sotte, et laissez là ce drôle pour que nous le traitions comme il le mérite.

— Non, je ne me retirerai pas, s'écria Catherine, dont les yeux lançaient des éclairs, et dont la joue s'était animée d'une honnête rougeur. Essayez donc de lui faire violence, et vous allez voir comme vous en serez les bons marchands. Ah ! avec moi, à la bonne heure, vous emploieriez la force, je ne suis qu'une fille, vous n'y regarderiez pas de si près. Mais si j'ai la faiblesse d'une fille, j'ai le cœur d'une femme, et ce n'est pas vous qui le ferez changer de résolution.

— Et quelle est, s'il vous plaît, cette résolution, ma belle dame ? dit Ralph.

— C'est d'offrir dans ce moment suprême, répliqua Nicolas, à l'objet infortuné de votre complot, un refuge et un abri. Si la vue du mari que vous n'avez pas honte de lui proposer ne suffit pas pour la décider, j'espère qu'elle ne résistera pas aux supplications d'une femme comme elle. En tout cas, nous en essayerons. Moi-même, je vais faire connaître à son père de quelle part je viens, et qui je représente, pour qu'il sache bien, s'il consomme le sacrifice, toute l'horreur, toute la cruauté, toute la bassesse de sa conduite. C'est ici que je vais l'attendre avec sa fille. Voilà pourquoi vous nous voyez, ma sœur et moi ; voilà ce que nous sommes venus faire. Et, comme nous ne sommes pas venus pour vous voir et vous parler, nous ne nous abaisserons pas jusqu'à vous dire un mot de plus.

— Voyez-vous ça ! dit Ralph. Et vous, madame, vous persistez à rester là ? répondez. »

Le sein de sa nièce se souleva, gonflé par l'indignation qu'elle éprouvait de son apostrophe railleuse, mais elle ne répondit pas un mot.

« A présent, Gride, faites bien attention, dit Ralph : vous voyez bien ce garnement-là ? je suis honteux de dire que c'est le fils de mon frère ; un réprouvé, un mauvais sujet, souillé de toutes les bassesses et de tous les crimes. Eh bien ! ce garçon-là vient ici aujourd'hui pour troubler une cérémonie solennelle. Il sait d'avance à quoi l'on s'expose quand on se présente en un pareil moment dans une maison étrangère, à vouloir y rester de force, il n'y a donc plus qu'une chose à faire, c'est de le mettre à la porte à coups de pied dans le derrière, et à le traîner dans le ruisseau comme un vagabond qu'il est. Ce drôle-là, remarquez bien, n'amène ici sa sœur que pour lui servir de sauve-garde à lui-même ; il compte que nous n'aurons pas le cœur d'exposer au spectacle des outrages et des corrections qu'il mérite, et qui ne sont pas nouveaux pour lui, une jeune fille assez imbécile pour le protéger de sa présence. J'ai eu beau avertir la petite sotte de s'en aller, il la retient près de lui, comme vous voyez, et s'attache aux cordons de son tablier, comme un moutard aux jupes de sa mère. Ne voilà-t-il pas un joli garçon pour faire le rodomont comme vous l'avez entendu tout à l'heure ? Une fois, deux fois, trois fois, petite fille, ajouta Ralph en se tournant vers Catherine, persistez-vous à rester ici pour vous faire jeter à bas de l'escalier, comme une effrontée ? car, je vous jure que c'est ce que je vais faire, si vous restez plus longtemps ; vous ne répondez pas ? Eh bien ! dans ce cas, ne vous en prenez qu'à votre frère de ce que vous allez voir. Gride, appelez Bray, qu'il descende sans sa fille. Qu'on la garde là-haut. »

Nicolas alla se poster devant la porte, et de cette voix contenue dont il avait déjà parlé tout à l'heure, sans trahir d'ailleurs plus d'émotion qu'auparavant :

« Si vous tenez à votre peau, dit-il, restez où vous êtes, monsieur.

— Ne l'écoutez pas, s'écria Ralph ; c'est moi seul que vous devez écouter ; appelez Bray, Gride.

— N'écoutez ni l'un ni l'autre, si vous voulez, reprit Nicolas ; mais écoutez votre intérêt, et vous vous tiendrez tranquille.

— Voulez-vous appeler Bray, cria Ralph.

— Rappelez-vous, dit Nicolas, que, si vous m'approchez, vous vous en repentirez. »

Grise hésitait. Pendant ce temps-là Ralph, furieux comme un tigre qu'on irrite, fit un pas pour aller ouvrir la porte, et, pour écarter Catherine, la saisit rudement par le bras. Nicolas, l'œil étincelant, le saisit lui-même au collet. Au même instant on entendit tomber à l'étage supérieur, avec une grande violence, un corps pesant, dont la chute fut suivie tout de suite d'un cri de terreur véritablement effrayant.

Ils demeurèrent tous immobiles, se regardant les uns les autres.

Un nouveau cri succéda au premier ; puis un bruit de pieds qui s'agitent avec empressement ; puis des voix perçantes qui s'écrient :

« Il est mort ! »

« Arrière, misérables ! cria Nicolas à son tour, lâchant la bride au sentiment de colère qu'il avait contenu jusque-là. Si je ne me trompe, vous vous êtes pris dans vos propres filets. »

Il se précipite hors de la chambre, s'élance au haut de l'escalier, dans la direction du bruit qu'il avait entendu, perce à travers une foule de personnes qui encombraient une petite chambre à coucher, et trouve Bray raide mort sur le plancher. Sa fille était étendue sur son cadavre, qu'elle serrait dans ses bras.

« Comment cela s'est-il fait ? » cria-t-il en regardant autour de lui d'un œil égaré.

Plusieurs voix lui répondirent ensemble qu'on avait vu Bray, par la porte entr'ouverte, couché sur son fauteuil dans une position singulière et inconfortable ; on lui avait adressé la parole à plusieurs reprises, sans obtenir de réponse ; alors, quelqu'un l'ayant secoué par le bras, il était tombé lourdement sur le plancher : on s'était aperçu qu'il était mort.

« Quel est le propriétaire de cette maison ? » dit précipitamment Nicolas.

On lui montra du doigt une femme âgée.

« Madame, dit-il en mettant un genou en terre, pour détacher doucement les bras de Madeleine de la masse inerte et sans vie autour de laquelle ils étaient enlacés, je représente les amis de mademoiselle ; sa servante ici présente le sait bien ; il faut que je l'arrache à cette scène affreuse. Voici ma sœur, vous pouvez lui confier ce précieux dépôt. Vous verrez sur ma carte mon nom et mon adresse, et vous recevrez de moi toutes les instructions nécessaires pour les arrangements qu'il faudra faire. Voyons, écarterez-vous tous ; au nom du ciel ! donnez-nous de l'air et de l'espace. »

Tous se reculèrent, non moins surpris de la vivacité et du ton impétueux du jeune homme que de l'événement inattendu qui troublait la maison.

Nicolas, prenant dans ses bras la jeune fille privée de sentiment, l'emporta à l'étage inférieur, dans le salon qu'il venait de quitter, suivi de la fidèle servante, qu'il envoya sur-le-champ chercher une voiture. Catherine et lui, penchés sur leur belle pupille, essayaient en vain de la rappeler à elle. Grâce à la diligence de la servante, la voiture fut à la porte en quelques minutes.

Ralph Nickleby et Gride, pétrifiés et comme, paralysés par l'horrible accident qui venait de renverser si rapidement tous leurs plans, subjugués d'ailleurs par l'énergie et la précipitation extraordinaires de Nicolas, qui ne connaissait pas d'obstacles, regardaient passer cette fantasmagorie comme en rêve. Ce n'est que lorsque tout fut prêt pour entraîner Madeleine, que Ralph rompit le silence, et déclara qu'il ne la laisserait pas emmener.

« Qui est-ce qui a dit cela ? cria Nicolas en se relevant des genoux de Madeleine pour le regarder en face, sans quitter la main de la jeune fille, encore sans mouvement.

— Moi ! répondit Ralph d'une voix enrouée.

— Chut ! chut ! cria Gride dans son effroi, en s'accrochant à son bras, laissez-le parler.

— Oui, dit Nicolas, en étendant le bras qu'il avait de libre, laissez-moi parler ; laissez-moi vous dire que vos créances à tous les deux sont absorbées dans celle que vient de réclamer la nature, plus puissante que vous ; le billet payable à midi n'est plus qu'un chiffon sans valeur ; vos intrigues frauduleuses vont apparaître au grand jour ; vos complots sont connus des hommes et condamnés de Dieu ; vous êtes des misérables, et je me ris de votre colère.

— Voilà un homme, dit Ralph d'une voix à peine intelligible, voilà un homme qui réclame sa femme, et il l'aura.

— Cet homme qui la réclame, réclame ce qui ne lui appartient pas ; et il y aurait là cinquante hommes comme vous pour le soutenir, qu'il ne l'aurait pas.

— Et qui l'en empêchera ?

— Moi.

— Je voudrais bien un peu savoir de quel droit ? dit Ralph ; de quel droit, s'il vous plaît ?

— De quel droit ? le voici, pour que vous n'y reveniez plus. C'est que ceux dont je sers la cause, et près desquels vous avez voulu me desservir par de viles calomnies, sont ses meilleurs et ses plus chers amis ; c'est en leur nom que je l'emmène : rangez-vous.

— Encore un mot, cria Ralph, la bouche écumante.

— Pas un mot ! répliqua Nicolas ; ou plutôt, écoutez bien le dernier que je vous adresse. Faites attention à vous, et rappelez-vous bien l'avertissement que je vous donne : le jour décline pour vous, la nuit commence...

— Malédiction ! oui, ma plus mortelle malédiction sur vous, petit drôle !

— Et qui est-ce qui voudra se charger d'accomplir vos malédictions ? Malédiction ou bénédiction d'un homme comme vous, que valent-elles ? Je vous dis que la vérité se fait jour, le malheur s'amoncelle sur votre tête, tout l'édifice des plans odieux que vous avez élevés à grand'peine pendant toute votre vie s'écroule et tombe en poussière ; vous ne faites plus un pas qui ne soit surveillé ; aujourd'hui même deux cent cinquante mille francs de votre fortune mal acquise ont disparu dans une grande ruine.

— C'est faux ! s'écria Ralph, reculant d'horreur.

— C'est vrai, et vous allez bien le savoir. A présent je n'ai plus rien à vous dire. Otez-vous de la porte ; Catherine, sortez la première... Surtout, gardez-vous de porter la main sur elle, ou sur cette jeune fille, ou sur moi ; gardez-vous d'effleurer seulement leur robe... Passez, ma sœur, vous allez voir s'il va encore bloquer la porte. »

Arthur Gride, soit effarement, soit malice, se trouva sur son passage ; Nicolas l'écarta avec une telle violence, que l'autre se mit à pirouetter tout autour de la chambre, et alla s'affaïsser contre le mur. Alors, prenant la jeune fille, Nicolas se précipita dehors, l'emportant dans ses bras vigoureux. Perçant la foule que le bruit de tous ces incidents avait amassée autour de la maison, et portant, dans son émotion, Madeleine aussi aisément qu'il eut porté un enfant, il arriva à la voiture, où l'attendaient Catherine et la servante, leur confia la jeune fille, et sauta sur le siège auprès du cocher, qui toucha les chevaux et partit pour le cottage de Bow.

LXVI

Les frères Cheeryble, à leur retour, donnèrent tant d'éloges à Nicolas pour ses soins intelligents, et montrèrent tant de joie du changement heureux qui leur rendait leur favorite après des épreuves si cruelles et des dangers si menaçants, qu'à partir de ce moment, comme Mme Nickleby le répéta devant sa fille, la fortune de la famille lui parut faite, ou c'était tout comme. M. Charles Cheeryble, dans les premiers transports de sa surprise et de sa joie, le lui avait dit positivement, ou à peu près.

Aussi, sans s'expliquer davantage sur la portée de ces mots un peu ambigus, elle ne revenait jamais sur ce sujet sans prendre un air de mystère et d'importance, et sans se livrer à des visions d'opulence, de grandeur et de dignité, dont les formes vagues et nébuleuses ne l'empêchaient pas d'être alors aussi heureuse que si la fortune eût réellement donné une base solide à ses rêves de magnificence et de splendeur.

Quant à Madeleine, le choc terrible et soudain qu'elle venait de recevoir, sans compter sa grande affliction et ses longues souffrances, avait porté un rude coup à ses forces. Elle ne sortit de l'état de stupeur où l'avait plongée d'abord, pour son bonheur, la mort de son père, que pour tomber dans une fièvre aiguë et dans une maladie dangereuse.

Comment, dès les premiers progrès d'une lente convalescence, n'aurait-elle pas été touchée des attentions incessantes d'une garde aussi tendre, aussi soigneuse que Catherine ? Cette voix prudente et adoucie, ce pas discret dans la chambre, cette main délicate dans ses soins, ces mille petits services de l'amitié rendus à chaque instant sans trouble et sans bruit, que nous sentons si vivement lorsque nous sommes malades, et que nous oublions si vite après, sur qui pouvaient-ils faire une impression plus profonde que sur un jeune cœur qui débordait de tous ces sentiments d'affection vive et pure, le trésor d'une femme ? sur un cœur presque étranger jusque-là aux caresses et au dévouement de son propre sexe, à moins qu'il ne l'eût deviné par lui-même ? sur un cœur rendu, par le malheur et la souffrance, plus avide encore d'une sympathie si longtemps inconnue, si longtemps souhaitée en vain ? Ne nous étonnons donc pas si les premières heures qui les unirent valurent des années entières d'épreuves

pour leur amitié. Ne nous étonnons pas si chaque heure de la convalescence doubla la force de leurs épanchements, lorsque Catherine, émue en racontant le passé à sa malade reconnaissante, un passé de quelques semaines qui paraissait vieux comme un siècle, prodigua les éloges de son enthousiasme à la conduite de son frère bien-aimé.

Cependant l'état de santé de SMIKE était devenu de plus en plus alarmant ; l'épuisement de ses forces ne lui permettait plus d'aller d'une pièce à l'autre sans l'appui d'un bras. Sa maigreur et l'altération de ses traits faisaient peine à voir. Le même médecin que Nicolas avait appelé d'abord l'avertit que la seule et dernière chance qui restait de le sauver, c'était de l'éloigner de Londres au plus vite. On lui désigna, comme la résidence la plus favorable, la partie du Devonshire où Nicolas avait été élevé lui-même. Mais on ne lui laissa pas ignorer, tout en ménageant sa sensibilité le plus possible, que la personne qui l'accompagnerait devait s'attendre à tout, car tous les symptômes d'une consommation rapide s'étaient déclarés, et il était bien possible qu'il n'en revînt jamais.

Les bons frères, qui connaissaient déjà l'état du pauvre SMIKE, avaient envoyé TIMOTHÉE pour assister à la consultation. Le jour même, frère Charles appela Nicolas dans son cabinet, et lui dit :

« Mon cher monsieur, il n'y a pas de temps à perdre. Il ne faut pas laisser mourir ce pauvre garçon sans avoir mis en usage les moyens de lui sauver la vie. Il ne faut pas non plus le laisser mourir seul dans un pays où il sera étranger. Emmenez-le demain matin, veillez à ce qu'il ne lui manque aucun des soins que réclame son état, et ne le quittez pas, ne le quittez pas, mon cher monsieur, avant d'avoir reconnu qu'il n'y a plus de danger immédiat. Il y aurait de la cruauté à vous séparer en ce moment l'un de l'autre ; non, non ! TIMOTHÉE ira ce soir vous faire ses adieux... Frère Ned, mon cher ami, M. Nicolas est là pour vous serrer la main avant son départ. M. Nickleby ne sera pas longtemps absent. Ce pauvre garçon va se remettre promptement, très promptement ; et alors on trouvera là-bas quelques bonnes gens, quelques honnêtes villageois à qui on pourra le confier ; et M. Nickleby ira et viendra de temps en temps, n'est-ce pas, frère Ned ? Et il aurait tort de se laisser aller au chagrin ; son ami se remettra promptement, j'en suis sûr, n'est-ce pas, frère Ned, n'est-ce pas ? »

Il est inutile de dire pourquoi TIMOTHÉE vint le soir même au chalet, et de quelle mission il était chargé. Dès le lendemain matin Nicolas se mit en route avec son camarade défaillant.

LXVII

En rentrant de son expédition manquée, le vieux Gride s'aperçut que sa servante s'était enfuie après lui avoir volé certains documents qui pouvaient le compromettre devant la justice.

Quant à Ralph Nickleby, il trouva en arrivant chez lui une lettre sur sa table. Il l'y laissa quelque temps, comme s'il n'avait pas le courage de l'ouvrir : il finit cependant par là, et devint pâle comme un mort.

« Le malheur est consommé, dit-il, la maison a fait banqueroute. Je vois ce que c'est. Le bruit s'en sera répandu dans la Cité hier soir, et les Cheeryble en auront eu vent. C'est bien, c'est bien ! »

Il parcourut à grands pas son cabinet, dans un état d'agitation violente.

Ses réflexions furent longues et profondes ; elles se terminèrent par une lettre qu'il chargea Newman de porter à l'adresse de M. Squeers, à la Tête de Sarrasin. Noggs devait s'informer si l'autre était arrivé à Londres et, dans ce cas, attendre une réponse. Il revint avec la nouvelle que M. Squeers était arrivé le matin même par la diligence, qu'il avait reçu la lettre, étant encore au lit, mais qu'il faisait ses compliments à M. Nickleby, et qu'il allait se lever à l'instant pour venir le voir.

En effet, il ne se fit pas longtemps attendre. Mais dans l'intervalle Ralph avait eu le temps de faire disparaître tout signe d'émotion, et de reprendre sa physionomie ordinaire, c'est-à-dire une physionomie dure, immobile, inflexible, à laquelle il devait peut-être en grande partie son influence incontestable sur un grand nombre de gens qui ne se piquaient pas d'être pointilleux à l'endroit de la moralité.

« Eh bien ! monsieur Squeers, dit-il en accueillant ce digne homme avec son sourire accoutumé, moitié figue, moitié raisin, comment vous portez-vous ?

— Mais, monsieur, répondit M. Squeers, pas trop mal. Ma famille va bien, sauf une espèce de gourme qui court la maison, et qui coupe l'appétit aux écoliers. Mais ce que je voulais vous dire, monsieur, c'est que cette affaire de SMIKE me crée bien des ennuis et des désagréments, sans compter que cela me prend un temps considérable, pendant lequel je suis obligé de

laisser des semaines entières Mme Squeers dans le veuvage. C'est un plaisir pour moi de traiter avec vous, sans aucun doute...

— Sans aucun doute, répéta Ralph sèchement.

— Oui, c'est ce que je disais, reprit M. Squeers en se frottant les genoux, mais, en même temps, quand on est obligé de venir, comme moi, de plus de quatre-vingts lieues pour une assignation, ce n'est pas amusant, sans compter les risques que l'on court.

— Quels risques ?

— Je dis sans compter les risques, répondit Squeers d'une manière évasive.

— Et moi je vous répète : quels risques ? répliqua Ralph avec hauteur. Combien de fois vous ai-je déjà dit, combien de fois faut-il vous redire que vous ne courez aucun risque ! Qu'est-ce que vous avez affirmé par serment en justice, ou qu'est-ce que vous avez encore à affirmer par serment ? qu'à telle et telle époque on vous a amené un pensionnaire du nom de Smike ; qu'il est resté chez vous un certain nombre d'années ; que vous l'avez perdu dans telles et telles circonstances ; que vous l'avez retrouvé ; que vous avez telle et telle preuve pour constater son identité. Tout cela, c'est la vérité, n'est-ce pas ?

— Oui, répliqua Squeers, tout cela est bien la vérité.

— Eh bien alors, où sont les risques à courir ? S'il y a quelqu'un qui prête un faux serment, c'est Snawley, et je le paye moins cher que vous.

— Il est sûr que Snawley vous a pris bon marché.

— Bon marché ! continua Ralph avec humeur, à la bonne heure, mais cela ne l'empêche pas de faire sa besogne en conscience ; quelle ligure hypocrite dans ses dépositions ! quel air de petit saint !. au lieu que vous... des risques ! je ne sais pas ce que vous voulez dire. Les certificats sont authentiques comme quoi Snawley a eu un autre fils ; comme quoi il a été marié deux fois ; comme quoi sa première femme est morte, et, à moins qu'elle ne revienne elle-même pour dire que ce n'est pas elle qui a écrit la lettre, je ne connais que Snawley qui puisse dire que Smike n'est pas son fils, et que son vrai fils est mort depuis longtemps. S'il y a un parjure, c'est Snawley qui le risque, et j'imagine qu'il n'en est pas à son début. Quels sont donc les risques que vous courez ?

— Dame ! répondit Squeers en s'agitant sur sa chaise, si vous le prenez par là, et vous, où sont les vôtres ?

— Où sont les miens ? Qu'est-ce que cela fait, où sont les miens ? Si je ne parais pas dans l'affaire, vous n'y paraissez pas non plus. Snawley lui-même, après tout, n'a qu'une chose à faire, c'est de ne pas se démentir dans le conte qu'il a forgé : et le seul risque qu'il ait à courir, c'est de se trahir lui-même. Et puis, après cela, venez donc me parler de vos risques dans le complot. J'ai à me venger de mon neveu ; mais vous aussi, vous avez des comptes à régler avec lui, et, malgré cela, tout n'est pas égal entre nous, car c'est moi qui paye la folle enchère. L'argent que je sacrifie à ma haine, vous, vous l'empoechez au profit de la vôtre. Vous êtes au moins aussi avare que vindicatif. Je ne dis pas que je vaille mieux que vous, mais enfin quel est le mieux partagé de celui qui peut tirer de la chose argent et vengeance du même coup de filet, et qui, dans tous les cas, s'il n'est pas sûr de sa vengeance, est bien sûr de l'argent qu'il tient : ou de celui qui n'est sûr que d'une chose, d'avoir dépensé son argent d'abord, qu'il puisse ou non se venger après ? »

Comme M. Squeers en était réduit à ne plus répondre que par un sourire forcé et des haussements d'épaules : « Vous voyez bien, lui dit Ralph, que vous ferez mieux de vous taire et de me remercier de tous ces avantages. »

Puis, fixant sur lui un regard assuré, il se mit à lui raconter les derniers événements.

Premièrement, comme quoi Nicolas était venu lui mettre des bâtons dans les roues à propos d'un projet de mariage qu'il avait formé pour certaine demoiselle, et avait profité de la confusion où les avait jetés la mort du père pour s'adjuger à lui-même la jeune personne et l'emmener en triomphe.

Secondement, qu'en vertu d'un contrat ou d'un testament, dans tous les cas d'un acte authentique, au profit de la demoiselle, et qu'on pourrait aisément trier dans les autres papiers, si on pouvait s'insinuer dans l'endroit où il était déposé, elle se trouvait héritière d'un bien considérable sans le savoir ; mais que, si elle avait connaissance du titre, elle aurait assez de fortune pour faire de son mari (notez que ce serait Nicolas, sans doute), un homme riche et fortuné, c'est-à-dire un ennemi des plus redoutables.

Troisièmement, que ce titre se trouvait mêlé à d'autres papiers volés à un homme qui les avait lui-même obtenus ou recélés d'une manière frauduleuse, ce qui l'empêchait de se hasarder à faire des poursuites judiciaires, et que lui, Ralph, connaissait la personne qui les avait volés.

M. Squeers prêtait avec avidité l'oreille à ces détails intéressants ; il en dévorait chaque syllabe, ouvrant la bouche toute grande, aussi bien que son

œil unique, et se demandant en lui-même quelles raisons particulières lui valaient l'honneur d'une pareille confiance de la part de Ralph, enfin ne voyant pas où il en voulait venir.

« Maintenant, dit Ralph, se penchant en avant vers son auditeur, écoutez bien le plan que j'ai conçu, et qu'il faut, quand je l'aurai mûri, mettre à exécution. Il n'y a personne que la jeune fille ou plus tard son mari qui puisse tirer aucun profit de ce titre, et ils ne peuvent eux-mêmes en tirer aucun avantage que s'ils s'en procurent la possession : c'est un point que j'ai découvert et qui ne souffre pas l'ombre d'un doute. Eh bien, c'est cet acte qu'il me faut entre les mains, et celui qui me l'apportera, je lui donnerai cinquante guinées en beaux louis d'or, et je brûlerai le titre devant lui. »

M. Squeers, après avoir suivi de l'œil le mouvement de Ralph qui étendait la main vers le foyer pour faire le geste d'un homme qui jette le papier au feu, lui dit avec un gros soupir :

« C'est bien, mais qui est-ce qui vous l'apportera ?

— Peut-être personne, car il faudra se donner du mal pour se le procurer, dit Ralph ; mais s'il y a un homme au monde qui en soit capable, c'est vous ! »

Squeers le regarda avec un air consterné, et refusa ; mais Ralph ne se tint pas pour battu ; il fit appel à l'avarice de Squeers et à sa haine contre Nicolas. Squeers en vint à marchander, et finalement il accepta. Avec les indications de Ralph il se mit, sous un déguisement, à la recherche de la vieille voleuse.

Il finit par la découvrir sous les combles d'une maison hideuse. Il loua une mansarde dans le même grenier, et, grâce à leur amour commun pour l'eau-de-vie, s'insinua dans sa confiance.

Frank Cheeryble et Newman Noggs avaient fini par dépister le maître d'école. Ils surveillèrent toutes ses démarches et arrivèrent dans le galetas de la vieille Sliderskew, au moment même où les deux complices faisaient la revue des documents volés.

IL S'INSINUA DANS SA CONFIANCE.



La vieille, qui ne savait pas lire, était obligée de s'en rapporter à Squeers. Franck et Newman s'étaient introduits sans bruit par la porte entr'ouverte, et Newman, à tout hasard, s'était armé d'un soufflet qui traînait par la chambre.

« Tenez, disait Squeers, des billets... gardez-moi cela. Une cédule de procureur... cela aussi... deux garanties, ayez-en soin. Résiliation de bail, au feu... Ah ! Madeleine Bray !... à l'époque de son mariage ou de sa majorité, ladite Madeleine... Tenez, brûlez-moi ça ! »

Mais il se garda bien de passer le document à la vieille ; il y substitua un vieux parchemin qu'il tenait exprès d'avance à la main, et, pendant qu'elle avait le dos tourné, il fourra dans sa poche le titre dont l'intitulé avait frappé sa vue, et poussa un cri de triomphe.

« Je le tiens ! je le tiens ! hurra ! Le plan était bon, malgré les chances contraires, et nous y voilà enfin. »

La vieille sourde lui demanda ce qu'il avait à rire, mais il n'eut pas le temps de répondre. Le soufflet, descendant de tout son poids sous l'impulsion vigoureuse de Newman sur le crâne de M. Squeers, renversa ce digne homme et l'étendit tout de son long sur le carreau, privé de sentiment.

LXVIII

Pour adoucir à son malade la fatigue d'un aussi long voyage dans l'état d'épuisement où il se trouvait, Nicolas le fit en deux jours. A la fin de la seconde journée, il arriva à quelques kilomètres du lieu où il avait passé les plus belles années de sa vie. Il y retrouvait, avec des pensées douces et paisibles, le souvenir vivant et douloureux des circonstances qui l'avaient exilé avec sa famille de leur ancienne résidence, pour aller errer dans la solitude du monde, à la merci des étrangers.

Il n'avait pas besoin de ces réflexions que la mémoire du passé et les retours vers les scènes de notre jeunesse éveillent d'ordinaire dans les âmes les plus insensibles, pour sentir son cœur s'attendrir et le rendre plus compatissant aux souffrances de son ami. Nuit et jour, en tout temps, à toute heure, vigilant, attentif, empressé à remplir le devoir qu'il s'était imposé lui-même de veiller sur l'être dénué de tout autre secours dont la vie approchait de sa fin, il était toujours à ses côtés, sans le quitter un seul instant. Il l'encourageait, il ranimait ses esprits, il épiait ses désirs et ses besoins pour les satisfaire, il le soutenait, il l'égayait de son mieux, il n'avait plus d'autre compagnon.

Ils louèrent un appartement modeste dans une petite ferme entourée de prairies, où Nicolas enfant aimait à s'ébattre avec une troupe de camarades ; c'est là qu'ils choisirent leur lieu de repos.

Dans les premiers temps, SMIKE avait encore la force de faire un tour dans le voisinage de la maison, pas bien loin à la fois, sans autre aide, sans autre soutien que le bras de Nicolas. Rien alors ne paraissait lui inspirer autant d'intérêt que la vue des lieux qui avaient été le plus souvent témoins des jeux de son ami dans son enfance. Pour complaire à son goût et dans l'espérance que son imagination satisfaite tromperait ainsi les tristes heures de son cher malade, en lui procurant l'occasion d'y penser d'abord et d'en parler après, Nicolas choisissait de préférence ce théâtre de ces premiers jeux pour but de leurs excursions journalières. Il le conduisait d'un lieu à l'autre dans une petite carriole attelée d'un poney, et lui prêtait l'appui de son bras pour visiter à pas lents ses anciennes promenades, que SMIKE ne

quittait jamais, au coucher du soleil, sans jeter un long regard d'adieu sur celles qui paraissaient les plus calmes et les plus belles.

Au bout d'une quinzaine, le pauvre Smike ne pouvait déjà plus continuer à marcher. Une fois ou deux Nicolas le mena en voiture, le corps soutenu par des oreillers ; mais le mouvement de la voiture lui faisait mal et lui donnait des évanouissements, dangereux dans l'état de faiblesse où il se trouvait. Il y avait dans la maison un vieux canapé sur lequel il aimait à rester étendu de préférence dans le jour. Quand il faisait du soleil et que le temps était chaud, Nicolas faisait rouler le lit de repos dans le verger qui était à la porte, il enveloppait bien le malade, et l'y transportait doucement pour y passer des heures entières assis près de lui.

Ce fut dans une de ces occasions que se passa un incident que Nicolas regarda d'abord comme une pure vision du cerveau malade de Smike, mais dont il ne reconnut que trop, plus tard, la triste réalité.

Il avait porté là son ami dans ses bras (le pauvre garçon ! ce n'était pas difficile ; un enfant aurait pu en faire autant), pour voir coucher le soleil, et, après l'avoir bien installé sur le canapé, il avait pris une chaise près de lui. Comme il avait passé toute la nuit précédente à veiller ses côtés, il céda à la double fatigue de l'esprit et du corps, et insensiblement finit par s'assoupir.

Il n'y avait pas cinq minutes qu'il avait fermé l'œil, quand il fut réveillé tout à coup par un grand cri. Il sauta sur sa chaise, dans cet état de frayeur où l'on se trouve en sortant soudainement du sommeil, et, à son grand étonnement, il vit que Smike avait eu la force de se lever sur son séant : les yeux lui sortaient de la tête, une sueur froide lui coulait du front, un tremblement convulsif agitait ses membres, il l'appelait avec terreur à son secours.

« Grand Dieu ! qu'y a-t-il ? dit Nicolas en se jetant sur lui. Calmez-vous ; vous venez d'avoir un rêve ?

— Non, non, non, cria Smike en s'accrochant après lui ; tenez-moi bien : ne me lâchez pas... Là, là, derrière l'arbre. »

Nicolas suivit la direction de ses regards, à quelque distance de la chaise qu'il venait de quitter lui-même : mais il n'y avait rien.

« Ce n'est qu'un jeu de votre imagination, lui dit-il en essayant de le calmer ; ce ne peut être que cela.

— Je ne me suis pas trompé, je l'ai vu tout comme je vous vois. Oh ! promettez-moi de me garder avec vous ; jurez-moi que vous ne

m'abandonnerez pas, pas un instant.

— Moi ! vous abandonner ! jamais, répondit Nicolas. Recouchez-vous : vous voyez que je suis près de vous. A présent, contez-moi cela. Qu'est-ce que c'était ?

— Vous rappelez-vous, lui dit SMIKE à voix basse, en jetant des regards effrayés autour de lui, vous rappelez-vous que -je vous ai parlé de l'homme qui m'a amené dans le temps à la pension ?

— Assurément.

— Tout à l'heure, en levant les yeux vers cet arbre, celui-là qui est tout seul avec un gros tronc, eh bien ! il était là, debout, les yeux fixés sur moi.

— Voyons, dit Nicolas, réfléchissez un moment. Je suppose, pour un instant, qu'il soit encore de ce monde et que, par extraordinaire, il vienne errer dans un endroit isolé comme celui-ci, si loin de la grand'route ; est-ce que vous croyez qu'après un si long temps vous pourriez le reconnaître ?

— Partout, sous quelque déguisement que ce soit, répliqua SMIKE. Quand je vous dis que tout à l'heure c'était bien lui qui était là, appuyé sur son bâton, à m'examiner, tel que je vous ai dit qu'il était toujours présent à ma mémoire. Il était tout couvert de la poussière du voyage, mal vêtu, ses vêtements en loques, si je ne me trompe. Mais, aussitôt que je l'ai vu, le souvenir de la nuit pluvieuse, de sa figure quand il m'a quitté, du petit salon où il m'a laissé, tout cela m'est revenu à la fois. Quand il a vu que je l'avais aperçu, il a eu l'air d'avoir peur, car il a tressailli et s'est sauvé. Je n'ai pas passé un jour sans penser à lui. Tel que je le voyais dans mon sommeil, quand je n'étais qu'un tout petit enfant, tel que je l'ai vu toujours dans mes rêves, tel je viens de le revoir tout à l'heure. »

Nicolas n'épargna aucun raisonnement, aucun moyen de persuasion, pour convaincre la frêle créature que ces terreurs étaient imaginaires, que cette ressemblance frappante entre l'objet de ses rêves et la vision qu'il venait d'avoir était elle-même une preuve de plus de son erreur. Tous ses efforts furent inutiles. Il finit pourtant par lui faire accepter de rester un moment sous la garde des gens de la ferme, pour aller s'informer avec soin si l'on avait vu rôder quelque étranger ; il alla lui-même derrière l'arbre, chercha dans le verger, dans le champ voisin, dans tous les endroits du voisinage où un homme pouvait se cacher. Il n'apprit rien, ne trouva rien, et revint confirmé dans ses premières conjectures. Alors il s'appliqua à calmer les craintes de SMIKE, et finit par y réussir en partie, mais sans pouvoir détruire sa première impression ; car il persista toujours à déclarer dans les termes

les plus précis, et de la manière la plus solennelle, qu'il avait vu, positivement vu, l'homme qu'il avait dépeint, et que rien au monde ne pourrait lui donner l'ombre d'un doute à cet égard.

A partir de ce moment, Nicolas vit bien que tout espoir était perdu désormais, et que le monde allait se fermer bientôt pour le compagnon de son infortune passée, l'ami de ses jours plus heureux. Peu de souffrance, peu de douleur, mais pas d'efforts, pas d'élan, pas d'aspirations vers la vie. Il était éteint, usé jusqu'à la dernière fibre ; sa voix était devenue si faible qu'à peine on entendait ce qu'il voulait dire. La nature n'avait plus pour lui de ressources, il n'attendait plus que la mort.

Par un beau jour d'automne, le ciel était pur, tout était calme et tranquille ; l'air doux et frais pénétrait par la fenêtre de la chambre silencieuse ; on n'entendait d'autre bruit que celui du léger frémissement des feuilles, Nicolas occupait sa place accoutumée, assis au chevet du malade, dont il savait que l'heure approchait. C'était une fin paisible, une sorte d'assoupissement dans l'immobilité. Nicolas se penchait vers lui pour prêter l'oreille à sa respiration presque imperceptible, pour s'assurer si la vie ne l'avait pas déjà abandonné, et s'il n'était pas plongé déjà dans ce dernier sommeil dont on ne se réveille plus sur la terre.

Tout à coup il vit les yeux s'ouvrir et la pâle figure s'animer d'un sourire angélique.

« Cela vous a fait du bien, dit-il, de reposer un peu ?

— Je viens d'avoir des rêves si agréables, répondit SMIKE, des rêves si doux et si heureux.

— Qu'est-ce donc que vous avez rêvé ? »

Le pauvre mourant se tourna vers lui, et, lui passant le bras autour du cou, lui répondit : « J'y serai bientôt ».

Il reprit presque aussitôt après :

« Je n'ai pas peur de mourir, au contraire. Vous m'avez si souvent répété, surtout dans ces derniers temps, que nous nous reverrions un jour, et j'en ai aujourd'hui la conviction si solide que je suis résigné à tout, "même à me séparer de vous. »

La voix tremblante, l'œil humide du malade et l'étreinte dont il accompagnait ces paroles exprimaient mieux encore tout ce qu'il ressentait dans son cœur, et Nicolas avait peine à cacher lui-même combien le sien était ému.

« C'est bien, mon ami, lui dit enfin Nicolas, vous ne savez pas tout le plaisir que vous me faites. J'aimerais à vous entendre dire que vous vous trouvez heureux, si c'est possible.

— Eh bien oui, murmura SMIKE, je suis heureux. »

Il retomba dans un sommeil léger, s'éveilla encore une fois avec un sourire, parla de beaux jardins qui s'étendaient au loin devant lui, remplis de figures célestes d'hommes, de femmes, surtout d'enfants, tout brillants et lumineux : puis il murmura à voix basse le nom d'Eden et mourut.

LXIX

Ralph était assis tout seul dans la chambre solitaire où il avait coutume de prendre ses repas et de passer la soirée, quand des occupations lucratives ne l'appelaient pas au dehors. Devant lui était son déjeuner intact. Sa montre était sur la table, où ses doigts battaient la mesure d'un mouvement convulsif. L'aiguille avait depuis longtemps dépassé l'heure où, depuis des années, il avait l'habitude de la remettre dans son gousset, pour descendre l'escalier d'un pas régulier, et aller vaquer à ses affaires du jour ; mais elle avait beau l'avertir de son tic-tac monotone, il n'y faisait pas plus attention qu'aux mets et au carafon qui l'invitaient à manger et à boire ; il restait là, la tête appuyée sur sa main, et les yeux fixés tristement sur le parquet.

Comme Newman n'était pas venu ce matin-là, il envoya sa gouvernante chez lui, pour savoir s'il était malade, et pourquoi il ne l'avait pas fait prévenir. Elle lui apporta pour nouvelle qu'il n'avait pas couché chez lui, et que personne ne savait ce qu'il était devenu.

« Mais, ajouta-t-elle, il y a en bas un gentleman que j'ai trouvé à la porte en arrivant, et qui dit...

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Ralph avec colère. Ne vous ai-je pas répété cent fois que je ne veux voir personne ?

— Il dit, reprit la gouvernante, tout intimidée par ses rebuffades, qu'il vient pour une affaire particulière qui n'admet pas de retard, et j'ai pensé que ce pouvait être pour...

— Pour quoi ? Au nom du diable ! n'allez-vous pas aussi épier et surveiller les affaires qu'on peut avoir avec moi ? Dites.

— Ah ciel ! non, monsieur Je vous voyais tourmenté, et je pensais qu'il venait peut-être vous parler de M. Noggs. Voilà tout, monsieur.

— Elle m'a vu tourmenté ! marmotta Ralph. Ne voilà-t-il pas qu'ils vont se mettre tous à me guetter ? Où est-il ce monsieur ? vous ne lui avez toujours pas dit, j'espère, que je ne suis pas encore descendu d'aujourd'hui ? »

Elle répondit qu'il était dans le petit cabinet, et qu'elle lui avait dit que son maître était occupé, mais qu'elle allait faire sa commission.

« C'est bon, dit Ralph, je vais le recevoir. Retournez à votre cuisine et n'en bougez pas, vous m'entendez ? »

Ravie d'être congédiée, elle eut bientôt tourné les talons. Quant à Ralph, il se recueillit un moment, fit tout ce qu'il put pour reprendre son visage ordinaire, et descendit. Il s'arrêta un moment à la porte du cabinet, la main sur le loquet, et, en entrant dans le bureau de Newman, se trouva en face de M. Charles Cheeryble.

« Ouf ! dit-il en s'arrêtant à la porte, voilà, monsieur, un honneur auquel je ne m'attendais pas.

— En deux mots, monsieur... commença le frère Charles.

— En deux mots, monsieur, dit Ralph en l'interrompant, pour abrégé cette conférence, je vous prie de la finir avant de la commencer. Je devine le sujet dont vous allez m'entretenir, et je ne veux pas vous en entendre parler. Vous aimez la franchise, à ce qu'on m'a dit, en voilà. Voici la porte. Continuez votre chemin, s'il vous plaît, et laissez-moi continuer tranquillement le mien..

— Tranquillement ! répéta M. Cheeryble avec douceur, en le regardant avec plus de pitié que de colère. Continuer votre Chemin tranquillement !

— Enfin, monsieur, vous ne voulez pas, je suppose rester chez moi malgré moi, et sans doute vous n'avez pas la prétention de convaincre un homme fermement décidé à se boucher les oreilles pour ne pas entendre un mot de ce que vous voulez lui dire.

— Écoutez, monsieur Nickleby, reprit le frère Charles, toujours avec le même ton de douceur, mais aussi avec fermeté, si je viens ici, c'est contre mon gré, j'en suis plus fâché, plus désolé que personne. Je n'ai jamais mis les pieds dans cette maison, et, si vous voulez que je vous parle franchement, je ne m'y trouve pas à mon aise ; je sens que je ne suis pas à ma place, et je n'ai nulle envie d'y revenir jamais. Vous ne vous doutez pas du sujet qui m'amène ; vous ne pouvez vous en douter, je le vois bien à votre accueil : vous changeriez bientôt de ton. »

Ralph lui jeta un regard perçant, mais l'œil clair et limpide de l'honnête commerçant rencontra fièrement son regard, et sa physionomie ne changea pas d'expression.

« Faut-il que je continue ? demanda M. Cheeryble.

— Oh ! mon Dieu ! comme il vous plaira, répondit Ralph sèchement. Voici des murs pour vous entendre, monsieur, un bureau, deux tabourets, ce sont des auditeurs très attentifs, et vous n'avez pas à craindre qu'ils vous

interrompent. Continuez, je vous prie ; faites comme chez vous ; je vais aller me promener, peut-être que, quand je reviendrai, vous aurez fini tout ce que vous avez à dire, et qu'alors vous voudrez bien me céder la place. »

En même temps il boutonna son habit, passa dans le corridor et décrocha son chapeau. Le vieux gentleman suivit ses pas, et se disposait à ouvrir la bouche, quand Ralph lui fit de la main signe de se taire, et lui dit :

« Pas un mot, entendez-vous bien, monsieur ? pas un seul mot. Tout vertueux que vous êtes, vous n'êtes pas un ange, après tout, pour vous permettre d'entrer chez les gens bon gré mal gré, et leur ouvrir, quoiqu'ils en aient, les oreilles pour vous écouter. Prêchez à la muraille si cela vous amuse, je vous le répète, mais à moi, non.

— Je ne suis pas un ange, Dieu le sait, répondit le frère Charles en secouant la tête, je ne suis qu'un homme, avec mes erreurs et mes défauts ; mais il y a une qualité que tout le monde peut avoir en communauté avec les anges : l'occasion heureuse d'exercer, quand ils le veulent,... la charité. C'est elle qui m'amène près de vous. Laissez-moi, je vous prie, vous en donner la preuve.

— Moi, repartit Ralph avec un sourire triomphant, je ne me pique pas de charité pour les autres, et je n'en attends de personne. N'en attendez pas non plus de moi, monsieur, pour le drôle qui en a imposé à votre crédulité enfantine ; il n'aura de moi que de la haine.

— Qui ? lui ? implorer votre charité ! s'écria le vieux négociant avec chaleur, c'est à vous à implorer la sienne, monsieur, c'est plutôt à vous. Si vous ne voulez pas m'entendre, à présent que vous le pouvez encore, il faudra que vous m'entendiez plus tard, à moins que vous ne preniez les devants sur ce que j'ai à vous dire, et que vous ne vous arrangiez pour que nous n'ayons plus besoin de nous revoir jamais. Votre neveu est un noble jeune homme, monsieur, un honnête et brave jeune homme. Ce que vous êtes, vous, monsieur Nickleby, je ne veux point vous le dire ; mais ce que vous avez fait, je le sais. Maintenant, monsieur, quand vous sortirez pour l'affaire où vous vous êtes dernièrement engagé, et que vous trouverez, des difficultés d'exécution qui vous embarrasseront, venez me trouver, monsieur, moi, mon frère et Tim Linkinwater. Alors nous vous expliquerons tout. Mais venez promptement, car après il pourrait bien être trop tard, et l'on pourrait vous l'expliquer avec plus de dureté et moins de délicatesse : et surtout rappelez-vous, monsieur, que, si je suis venu vous trouver ce

matin, c'est par charité envers vous, et que je serai encore dans les mêmes dispositions quand vous voudrez m'entendre. »

Après avoir prononcé ces mots avec beaucoup de gravité et d'émotion, le frère Charles mit sur sa tête son couvre-chef à larges bords, et, passant devant Ralph Nickleby sans rien ajouter, gagna lestement la porte et sortit. Ralph le regarda partir sans bouger, et ne sortit de cette stupéfaction silencieuse que par un éclat de rire méprisant.

Après avoir attendu, sans savoir quoi, pendant tout l'après-midi, tourmenté par des appréhensions et des pressentiments de divers genres, il sortit, et, sans se rendre bien compte des motifs, entraîné par son agitation et ses craintes, il se dirigea vers la demeure de Snawley. Mme Snawley, avec un air de défi qu'il ne lui connaissait pas, lui barra résolument le passage, en lui déclarant qu'ils en avaient assez de lui, et qu'il avait assez compromis son mari comme cela. Il eut beau parlementer, se mettre en colère, il lui fallut rebrousser chemin. Alors il alla aux nouvelles à la Tête de Sarrasin. Là on lui déclara qu'on n'a plus entendu parler de M. Squeers. De plus en plus inquiet, Ralph courut au logement que Squeers occupait sous un faux nom. Les gens de la maison ne savaient pas non plus ce qu'il était devenu. En désespoir de cause, le malheureux Ralph s'en alla sonner à la porte de Gride ; mais Gride, d'une des fenêtres d'en haut, avec un air de terreur et de mystère, lui enjoignit de s'en aller. Il ne lui restait plus qu'à aller demander des explications aux frères Cheeryble.

Arrivé au comptoir, il passa la tête par la cage de verre, où il trouva Tim Linkinwater tout seul.

« Je m'appelle Nickleby, dit-il.

— Connu ! répliqua Timothée en le regardant à travers ses lunettes.

— Quel est celui des associés de votre maison qui est venu me trouver ce matin ?

— M. Charles.

— Eh bien, dites à M. Charles que je désire le voir.

— Vous allez voir, dit Timothée en sautant à bas de son tabouret avec agilité, vous allez voir non seulement M. Charles, mais aussi M. Ned. »

Timothée n'en dit pas davantage, mais il fixa sur Ralph un regard froid et sévère, remua la tête d'un air qui voulait dire bien des choses, et disparut. Un moment après il revint pour introduire Ralph chez les deux frères et resta avec eux dans leur cabinet.

« C'est à la personne qui est venue me parler ce matin que je désire parler à mon tour », dit Ralph ; et il montra du doigt le frère Charles.

Le frère Charles lui répondit tranquillement qu'il n'avait pas de secrets pour son frère Ned, ni pour Tim Likinwater.

« Moi, j'en ai, dit Ralph.

— Monsieur Nickleby, lui répondit le frère Ned, le sujet dont mon frère était allé vous entretenir ce matin est de ceux que nous connaissons parfaitement tous les trois, et nous ne sommes pas les seuls ; malheureusement il y en aura bientôt d'autres qui pourront le connaître. Si nous sommes allés chez vous ce matin, monsieur, c'était purement et simplement par délicatesse et par convenance. Nous trouvons que ce sentiment de délicatesse et de convenance serait maintenant déplacé, et, si vous voulez que nous en conférions ensemble, il faut que ce soit avec nous trois ou pas du tout.

— Comme personne ne m'offre un siège, dit Ralph en regardant autour de lui, je vais en prendre un, car je suis las. Et à présent, messieurs, je désire savoir... je demande à savoir, j'en ai le droit, ce que vous avez à me dire qui puisse justifier le ton que vous prenez, et quelle est cette intervention indirecte que j'ai lieu de supposer que vous vous permettez d'exercer dans mes propres affaires. Je vous le dirai franchement, messieurs, bien que je me soucie peu de l'opinion publique, pour parler votre langue, cependant je ne suis pas d'humeur à supporter tranquillement les attaques des mauvaises langues. Que vous soyez dupes de ce que l'on vous dit, ou que vous le preniez volontairement à votre propre compte, le résultat est le même pour moi. Dans l'un comme dans l'autre cas, vous n'espérez pas sans doute d'un homme comme moi trop de résignation et de patience. »

A voir le sang-froid et le sans-gêne avec lequel il parlait, neuf personnes sur dix, à moins d'être au courant, auraient cru que c'était Ralph Nickleby qui était l'offensé. Il était assis, les bras croisés, plus pâle un peu que d'habitude, et toujours laid, mais tout à fait à son aise, peut-être même plus que les bons frères, et surtout que le fougueux Timothée : en un mot, tout prêt à affronter la tempête.

« Très bien, monsieur, dit le frère Charles ; très bien, frère Ned, voulez-vous sonner ? »

LXX

Ralph sourit sans mot dire. On sonne ; la porte s'ouvre ; un homme entre en boitillant. Ralph se retourne et se trouve en face de Newman Noggs. A partir de ce moment le cœur est près de lui manquer.

« Cela commence bien, dit-il d'un ton d'amertume. Oh ! cela commence bien. Certainement vous êtes la crème des honnêtes gens ; je m'incline devant votre candeur, votre loyauté. Au reste, cela ne me surprend pas ; je n'ai jamais été dupe de ces charlatans de probité. Se liguer avec un homme de cette trempe, qui vendrait son âme, s'il en avait une, pour l'aller boire, et ne dit pas un mot qui ne soit un mensonge ! Qui donc peut se flatter d'être en sûreté contre de pareils procédés ? Oh ! cela commence bien.

— Laissez-moi lui parler, cria Newman en se dressant sur la pointe des pieds, pour regarder par-dessus la tête de Timothée, qui s'était interposé pour l'arrêter. Dites donc, vieux Nickleby, qu'est-ce que vous voulez dire par un homme de cette trempe ? Qui est-ce qui a fait de moi ce que je suis ? Si j'avais voulu vendre mon âme pour l'aller boire, j'aurais mieux fait de me faire voleur, filou, de briser les portes, de forcer les serrures, plutôt que de devenir votre souffre-douleur, votre bête de somme. Si je ne savais pas dire un mot qui ne fût un mensonge, je serais plus avant dans votre faveur. Des mensonges ! quand est-ce que vous m'avez vu faire des courbettes et des bassesses ? je vous le demande. Je vous ai servi fidèlement. Vous m'avez fait travailler plus qu'un autre, parce que j'étais pauvre. Vous m'avez fait subir plus d'injures grossières qu'on n'en pourrait entendre dans un corps de garde, et je les ai méprisées comme je vous méprise. Et pourquoi ai-je subi tout cela ? Je me suis mis à votre service parce que j'étais fier, parce qu'au moins j'étais sûr de ne pas avoir chez vous de collègue, d'autre pâtre qui fût témoin de ma misère, et aussi parce que personne ne savait mieux que vous que j'étais un homme ruiné, que je n'avais pas toujours été ce que je suis, et que je serais mieux dans mes affaires si je n'avais pas été assez fou pour tomber dans vos mains ou dans celles de quelques autres coquins comme vous. Pouvez-vous nier cela, hein ?

« LAISSEZ-MOI LUI PARLER », CRIA NEWMAN.



— Doucement, lui dit Timothée, vous aviez promis de vous modérer.

— J'avais promis de me modérer ! cria Newman en l'écartant. et en repoussant de sa main la main de Timothée pour le tenir à distance ; ne me parlez pas de ça. Et vous, Nickleby, n'ayez pas l'air de me narguer, ça ne se passerait pas comme ça. Je ne suis pas si bête que vous croyez. Vous parliez de ligue, tout à l'heure. fui est-ce donc qui a fait une ligue avec les maîtres de pension du Yorkshire, et qui avait pris la précaution de renvoyer soi saute-ruisseau pour qu'il ne pût rien entendre ? Mais celui-là n'avait pas pensé que ces précautions mêmes devaient exciter les soupçons du saute-ruisseau, et l'engager à surveiller son maître dans la ville, laissant à un autre le soin de surveiller le maître d'école. Qui est-ce qui s'est ligué avec un père égoïste pour lui faire vendre sa fille au vieil Arthur Gride ? Qui est-ce qui s'est ligué avec Arthur Gride, et tout cela dans le petit cabinet où il y a une armoire ? »

Ralph s'était jusque-là merveilleusement possédé, mais pour le coup il éprouva un tressaillement qu'il ne put réprimer.

« Ah ! cria Newman, vous ne me narguez plus maintenant, n'est-ce pas ? Et savez-vous ce qui a donné l'idée à votre victime, que voici, d'épier les actions de son maître, et de ne pas devenir aussi méchant, ou pire que lui, en lui laissant faire le mal qu'il pouvait empêcher ? Eh bien ! c'est de voir

les traitements cruels que ce maître impitoyable infligeait à son propre sang ; c'est de voir ses desseins abominables contre une jeune fille, qui avait su intéresser même son misérable clerc, un banqueroutier, un ivrogne, comme vous l'appeler. C'est là ce qui lui a donné le courage de rester encore à votre service, dans l'espérance d'être utile à cette malheureuse, comme il l'avait été déjà à d'autres, en plus d'une occasion. Sans cela il y a longtemps qu'il se serait donné la consolation de rosser son maître solidement, dût-il aller au diable (il l'aurait fait comme il le dit, oui). Et notez bien ceci : si je suis ici à cette heure, c'est que ces messieurs l'ont exigé. Car, lorsque je suis venu franchement les trouver (je ne fais pas de ligue, moi), je leur ai dit que je voulais les aider à vous démasquer, à vous suivre à la piste, à achever ce que j'avais commencé dans l'intérêt de la justice, et qu'une fois la chose faite j'irais vous chercher dans votre cabinet pour vous dire vos vérités en face, d'homme à homme, et comme un homme. A présent que j'ai dit ce que j'avais à dire, chacun son tour : et voilà ! »

Après cette belle péroraison, Newman Noggs, qui n'avait pas cessé, pendant toute sa harangue, de s'asseoir, de se lever, de se rasseoir, dans un mouvement perpétuel, avec des gestes et des soubresauts d'une grande variété, redevint, sans transition, raide, fixe, immobile, dévisageant Ralph Nickleby de toutes ses forces.

Ralph le regarda un instant, rien qu'un instant, puis il fit signe de la main qu'il voulait parler, frappa du pied sur le parquet et dit d'une voix étouffée :

« Continuez, messieurs, continuez. Je suis patient, comme vous voyez. Heureusement qu'il y a des lois pour qu'on se fasse rendre justice. Je vous ferai payer tout cela. Faites attention à ce que vous dites : je vous forcerai bien à donner vos preuves.

— Les preuves sont toutes prêtes, reprit le frère Charles. Votre Snawley a fait hier au soir des aveux complets.

— Qu'est-ce que votre Snawley et ses aveux peuvent avoir de commun avec moi ? »

Au lieu de répondre à cette question, posée avec un aplomb imperturbable, le brave gentleman déclara que, pour lui montrer que tout ceci n'était pas un jeu, il était nécessaire de lui faire connaître non seulement les accusations qui pesaient sur lui, mais les preuves qu'on présentait à l'appui, et la manière dont on les avait obtenues. Une fois la glace rompue, le frère Ned, Tim Linkinwater et Newman Noggs, tous les

trois à la fois, prirent à qui mieux mieux la parole. Enfin, après une scène de confusion générale, Ralph fut mis nettement au courant.

Newman, ayant reçu la parole solennelle d'un tiers, qu'on ne pouvait pas produire, que Smike n'était pas le fils de Snawley, et qu'il était prêt à en prêter serment en justice, si cela était nécessaire, cette première révélation les avait amenés à douter de la valeur de la réclamation de paternité, sur laquelle, sans cela, ils n'avaient aucune raison d'élever une contestation, puisqu'elle se fondait sur des témoignages et des pièces qu'ils n'avaient pas qualité pour désavouer. Soupçonnant dès lors un complot, ils n'avaient pas eu grand'peine à en faire remonter l'origine à la malignité de Ralph, secondée par l'avarice et la rancune de Squeers. Mais, comme soupçonner et prouver sont deux, un jurisconsulte éminent leur avait conseillé de procéder, dans leur résistance aux prétentions de la partie adverse, avec autant de mesure et de ménagements que possible, de s'attacher à Snawley, la cheville ouvrière de toutes ces fausses allégations ; de tâcher de l'amener, si l'on pouvait, à se contredire et à se couper ; de le harceler par tous les moyens, de le prendre par la crainte, par la considération de sa sûreté personnelle, de le pousser à divulguer tout le plan prémédité, à livrer l'instigateur ou tout autre complice. Tout cela avait été conduit avec beaucoup d'habileté ; mais Snawley, qui n'était pas novice dans ces basses intrigues, avait réussi, par sa ruse, à déjouer toutes leurs tentatives, jusqu'au moment où une circonstance inespérée l'avait mis à leurs pieds, la veille au soir.

Et voici comment : quand on avait su par Newman Noggs que Squeers était revenu à Londres, et qu'il avait eu avec Ralph une conférence secrète, on avait mis le maître de pension en surveillance, dans l'espoir de tirer de ses démarches quelque lumière pour éclaircir l'intrigue que l'on soupçonnait. Quand on avait vu qu'il n'entretenait plus aucune communication avec Ralph ni avec Snawley, on avait cru avoir fait fausse route. On cessa de le surveiller, et peut-être aurait-on entièrement renoncé à s'occuper de lui, si Newman ne l'avait pas aperçu un soir, par hasard, dans la rue, en conversation avec M. Nickleby. Il les avait suivis, et, à sa grande surprise, il les avait vus entrer dans un grand nombre de maisons garnies de bas étage, repaires de joueurs et de banqueroutiers, de la connaissance de Ralph. Là il s'était assuré, après leur départ, qu'ils étaient en quête d'une vieille femme dont le signalement répondait exactement à celui de cette vieille sourde de Sliderskew. L'affaire paraissant dès lors prendre une

tournure plus sérieuse, la surveillance reprit avec un redoublement de vigilance. On s'adressa à un agent de la police secrète, qui alla loger dans la même taverne que Squeers. C'est lui qui se mit, avec M. Frank Cheeryble, aux troussees de l'innocent instituteur, qui ne s'en doutait guère, jusqu'au moment où il prit une chambre dans le quartier de Lambeth. Quand M. Squeers eut arrêté son logement, l'agent arrêta le sien dans la même rue, juste en face. De là il put voir que M. Squeers et la Sliderskew étaient constamment en rapport l'un avec l'autre.

Quand on en fut là, on s'adressa à Arthur Gride. Le vol dont il avait à se plaindre était déjà depuis longtemps connu, grâce à la curiosité des voisins et à quelques mots qui lui étaient échappés dans le transport de sa douleur et de sa rage. Mais il avait positivement refusé d'autoriser ou de seconder l'arrestation de la vieille femme, et fut saisi d'une telle panique, rien qu'à l'idée d'être appelé à porter témoignage contre elle en justice, qu'il se mit lui-même au secret, dans sa maison, comme un reclus, sans vouloir plus communiquer avec âme qui vive. Là-dessus on se consulta et on arriva à la presque certitude que Gride et Ralph, avec Squeers et Snawley pour instruments, s'occupaient de remettre la main sur les papiers dérobés dont ils craignaient que le public n'eût connaissance, et qui, d'après certaines allusions recueillies par Newman dans son armoire, pouvaient bien intéresser Madeleine. On se résolut donc à faire arrêter Mme Sliderskew avant qu'elle s'en fût dessaisie, ainsi que Squeers, si l'on pouvait parvenir à le trouver mêlé à quelque manœuvre suspecte. En conséquence, on avait obtenu un mandat de perquisition, et, quand tout fut prêt, on avait surveillé la fenêtre de Squeers, jusqu'au moment où il avait éteint sa chandelle, à l'heure où l'on s'était assuré d'avance qu'il faisait sa visite habituelle à sa voisine. C'est alors que Frank Cheeryble en compagnie de Newman avait monté l'escalier à pas de loup pour venir écouter à la porte et donner à l'agent le signal convenu quand le moment serait arrivé.

M. Squeers, étourdi par le coup de soufflet de Newman, avait été enlevé, ayant encore le titre volé dans sa poche ; on s'était saisi et même temps de Mme Sliderskew. Snawley n'avait pas tardé à être informé de l'arrestation de Squeers, sans qu'on lui dît pourquoi il avait été arrêté. Alors le digne homme, après avoir extorqué la promesse qu'il ne lui serait rien fait, avait déclaré que toute son histoire de paternité à propos de Smike n'était qu'un conte forgé par Ralph Nickleby, qu'il compromit tout du long. Quant à M. Squeers, il avait subi le matin même un interrogatoire secret devant le

magistrat, et, n'ayant pu expliquer d'une manière satisfaisante comment le titre se trouvait en sa possession, pas plus que les raisons de son association avec Mme Sliderskew, il avait été cité à comparaître à huitaine, et maintenu en état d'arrestation.

Voilà toutes les découvertes que l'on exposa à Ralph avec toutes les circonstances, dans le moindre détail. Quelle que fût l'impression secrète qu'il en ressentit, il ne laissa pas échapper un signe d'émotion, et resta parfaitement tranquille sur sa chaise, l'air refrogné, les yeux baissés sur le parquet et la main sur sa bouche. Quand il eut tout entendu jusqu'au bout, il releva précipitamment la tête pour prendre la parole ; mais, voyant que le frère Charles avait encore quelque chose à dire, il reprit sa première attitude.

« Je vous ai dit ce matin, reprit le bon gentleman, en posant la main sur l'épaule de son frère, que je venais vous voir dans un esprit de charité. Vous savez mieux que personne jusqu'à quel point vous pouvez être engagé dans l'affaire, et inculpé par les révélations de l'homme qui est maintenant entre les mains de la justice. Mais il faut que la justice ait son cours ; il faut une réparation à ce pauvre jeune homme, si doux, si inoffensif, si cruellement poursuivi. Ni mon frère ni moi, nous n'avons plus le pouvoir de vous soustraire aux conséquences du procès. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de vous avertir à temps, pour vous donner la possibilité de les éviter par la fuite. Nous serions fâchés de voir un homme de votre âge, puni et déshonoré par son plus proche parent ; nous ne voudrions pas lui voir oublier, à votre exemple, les liens de la nature et du sang. Tous nous vous prions de quitter Londres, d'aller chercher un refuge dans quelque endroit où vous puissiez échapper aux conséquences de ces machinations odieuses, et où vous aurez le temps, monsieur, de les expier et de revenir à de meilleurs sentiments.

— Est-ce que vous croyez par hasard, dit Ralph en se levant, avoir aussi bon marché de moi ? Est-ce que vous croyez qu'il suffit de dresser une centaine de plans plus ou moins bien combinés, de suborner une centaine de témoins, de me lâcher dans les jambes une centaine de mâtins, de me débiter une centaine de harangues, dans votre style doucereux, pour m'émouvoir ? Je vous remercie toujours de m'avoir dévoilé vous-même vos projets, pour que je me prépare à les confondre. Vous ne savez pas à qui vous avez affaire. Vous verrez. Rappelez-vous bien que je ne fais pas plus

de cas de vos belles paroles et de vos trahisons que de la boue de mes souliers, que je me moque de vous, que je vous mets à pis faire. »

C'est ainsi qu'ils se séparèrent cette fois, mais Ralph n'était pas au bout de ses peines.

LXXI

Au lieu de retourner chez lui, Ralph se jeta dans le premier cabriolet qu'il trouva sur son chemin, et, se faisant conduire au poste de police du quartier où avait eu lieu la déconfiture de M. Squeers, se fit descendre à une petite distance, paya le cocher et fit le reste du chemin à pied. Après avoir pris des renseignements sur le digne objet de sa sollicitude, il découvrit qu'il arrivait juste à temps : car M. Squeers allait à l'instant monter en voiture, comme un gentleman, pour aller passer son délai de huitaine à la Conciergerie.

Ralph essaya d'endocliner M. Squeers et de lui souffler ce qu'il aurait à dire devant le juge ; mais M. Squeers était de fort méchante humeur, ce qui se conçoit, et il déclara qu'il se tirerait d'affaire comme il l'entendrait, et que chacun tient plus à sa peau qu'à celle du voisin.

« Mais du moins, demanda Ralph, qu'est-ce que c'est que ce document qu'on a trouvé dans votre poche ?

— Quel document, dites-vous ? Eh bien ! le document, répliqua Squeers : celui de Madeleine je ne sais plus qui ; c'était un testament, voilà ce que c'était que ce document.

— De quelle nature ? quel est le testateur ? la date, le montant du legs, les dispositions ? demanda Ralph avec véhémence.

— C'est un testament en sa faveur, je n'en sais pas davantage, répondit Squeers, et vous n'en sauriez pas plus que moi, si vous aviez reçu comme moi un bon coup de soufflet sur la tête. C'est grâce à vous et à votre prudence soupçonneuse qu'ils le tiennent maintenant ; si vous me l'aviez laissé jeter au feu, et si vous aviez voulu me croire sur parole, on n'aurait eu qu'un petit tas de cendres dans l'âtre, au lieu de le trouver dans la poche de ma redingote.

— Battu sur toute la ligne ! » murmura Ralph, en s'esquivant.

Cette fois c'est chez lui qu'il se rendit ; il fut bien aise de trouver sa gouvernante indisposée, pour avoir une bonne raison de s'enfermer tout seul, et de l'envoyer se coucher à son logis, car elle demeurerait à deux pas de là. Alors il s'assit, à la lueur d'une simple chandelle, et se mit à réfléchir, pour la première fois, à tous les événements de la journée.

Il n'avait ni bu ni mangé depuis la veille au soir, et outre ses souffrances morales il s'était fatigué à aller sans repos d'un lieu à l'autre, pendant plusieurs heures de suite. Il se sentait faible et épuisé, et cependant il ne put prendre autre chose qu'un verre d'eau, et continua de rester assis, la tête dans sa main, sans penser, sans dormir, essayant péniblement l'un et l'autre sans succès, et forcé de reconnaître que tout sentiment était émoussé dans son âme, sauf celui de l'ennui et de la désolation.

M. SQUEERS ÉTAIT DE FORT MAUVAISE HUMEUR.



Il était près de dix heures quand il entendit frapper à sa porte. Il ne bougea pas ; il resta assis sur sa chaise comme s'il n'avait pas même la force d'y faire attention. Les coups, souvent répétés, furent, à plusieurs reprises, accompagnés du son d'une voix qui disait du dehors qu'on voyait de la lumière à la fenêtre ; enfin il se décida à se lever pour descendre.

« Monsieur Nickleby, il y a des nouvelles terribles pour vous, et l'on m'envoie vous prier de revenir tout de suite », lui dit une voix qu'il crut reconnaître.

Il abrita ses yeux de sa main pour regarder à la porte en ouvrant. c'était Tim Linkinwater qui était là sur les marches.

« De venir où ? demanda Ralph.

— Chez nous ; où vous êtes venu ce matin. J'ai une voiture.

— Et pourquoi voulez-vous que j'y aille ? dit Ralph.

— Ne me demandez pas pourquoi ; mais venez vite avec moi, je vous prie.

— Une nouvelle édition de ce matin ? répondit Ralph en faisant mine de refermer la porte.

— Non, non, cria Timothée en lui prenant le bras de l'air le plus sérieux, c'est seulement pour vous dire quelque chose qui vient d'arriver, quelque chose d'épouvantable, monsieur Nickleby, et qui vous touche de très près. Vous imaginez-vous que je vous parlerais comme je vous parle, ou que je viendrais vous trouver à cette heure-ci, sans cela ? »

Ralph le considéra de plus près, et, voyant son agitation, se sentit défaillir, sans savoir que dire ou que penser.

« Vous ferez mieux de venir le savoir plus tôt que plus tard, dit Timothée, cela peut avoir une grande importance pour vous. Au nom du ciel, venez donc ! »

Arrivé chez les frères Cheeryble, Ralph se trouva en présence de Brooker.

« Qu'est-ce que ce coquin fait ici ? s'écria-t-il. Ne savez-vous pas que c'est un galérien, un repris de justice, un voleur ?

— Écoutez ce qu'il a à vous dire, monsieur Nickleby, écoutez-le, quel qu'il soit », crièrent les deux frères avec tant de chaleur que Ralph se retourna vers eux avec surprise, pendant qu'ils lui montraient Brooker ; il se mit donc à le considérer machinalement.

« Cet enfant, dit l'homme, ce jeune garçon que l'on appelait Smike, que j'ai vu étendu mort et glacé sur son lit, et qui est maintenant dans la tombe...

— Qui est maintenant dans la tombe », répéta Ralph comme un écho, du ton d'un homme qui parle en rêve.

L'individu leva les yeux, et, croisant les mains d'un air solennel :

« C'était votre fils unique, j'en prends le ciel à témoin. »

Ralph restait assis, dans un silence lugubre, pressant ses deux mains sur ses tempes. Et lorsqu'il les retira, une minute après, jamais on n'a vu un homme défiguré par la blessure la plus hideuse ressembler au visage de spectre qu'il découvrit aux yeux des frères. Il regarda Brooker, qui, pendant ce temps-là, s'était tenu à distance, sans dire un mot, sans faire le moindre bruit, le moindre geste.

« Messieurs, dit-il, je ne cherche pas à m'excuser : il y a longtemps que je me suis condamné moi-même. Quand je vais vous raconter mon histoire, peut-être me plaindrez-vous d'avoir été entraîné par des traitements odieux

à sortir de mon naturel ; mais, si je parle, c'est seulement parce que je vous dois un récit détaillé, ce n'est pas pour me blanchir devant vous. Je suis coupable. »

Voici en résumé ce qu'il raconta

Ralph avait été marié et avait eu un fils. Sa femme, maltraitée par lui, l'avait quitté. Il était donc resté seul avec un petit garçon à élever. Pendant une longue absence qu'il avait faite, l'enfant, confié aux soins de Brooker, était tombé dangereusement malade : les médecins avaient ordonné un changement d'air. Brooker, afin de se venger des avanies de Ralph, et d'avoir une arme contre lui, avait fait passer l'enfant pour mort, et, après sa guérison, l'avait placé chez Squeers, sous le nom de Smike. Après avoir payé sa pension pendant quelques années, il avait été condamné à la transportation. A son retour, il avait essayé de tirer quelques secours de Ralph en lui parlant d'un secret important pour lui ; mais Ralph l'avait chassé comme un chien. Alors il s'était mis à la recherche de Smike, et c'est lui que le pauvre garçon avait vu à la campagne, le jour où il avait effrayé Nicolas en poussant un grand cri.

Brooker avait à peine fini de parler que la lampe placée sur la table, tout près de Ralph, la seule qui éclairât la chambre, fut renversée par terre et les laissa dans l'obscurité. Durant le court intervalle de temps qui se passa pendant que l'on faisait apporter une autre lumière, Ralph Nickleby avait disparu.

Le lendemain on apprit que Ralph Nickleby, en proie à la rage de l'impuissance, avait porté sur lui-même une main criminelle et qu'il n'existait plus.

LXXII

Le lendemain des révélations de Brooker, Nicolas revint à la maison. Sa première entrevue avec sa famille fut agitée par bien des émotions de part et d'autre, car il les avait tenus au courant, dans ses lettres, de ce qui s'était passé, et, outre qu'ils partageaient naturellement ses chagrins, ils pleuraient tous comme lui la perte d'un pauvre garçon dont la misère et l'abandon avaient été son premier titre à leur compassion, mais que sa candeur et sa reconnaissance leur avaient rendu plus cher de jour en jour.

Mme Nickleby disait en s'essuyant les yeux et en poussant des sanglots amers : « Assurément, je puis bien dire que j'ai perdu la meilleure, la plus zélée, la plus obligeante créature du monde, celle dont j'ai reçu les soins les plus attentifs de toute ma vie, après vous, Nicolas et Catherine, et votre cher papa, et cette coquine de bonne qui est partie en emportant mon linge... et les douze petites fourchettes, cela va sans dire. C'était bien l'être le plus facile, le plus égal, le plus attaché, le plus fidèle. Comment ferai-je maintenant pour reposer mes yeux sur ce jardin qu'il mettait son orgueil à embellir pour moi, ou pour entrer dans sa chambre, pleine de ces petites inventions qu'il se plaisait à imaginer pour nous faire plaisir, et où il réussissait si bien ? Il ne se doutait guère qu'il les laisserait là, encore imparfaites. Non, en effet, je ne puis me résigner à cette idée. Ah ! c'est un grand chagrin pour moi, un grand chagrin. Au moins, mon cher Nicolas, ce sera pour vous une consolation, jusqu'à la fin de vos jours, de vous rappeler combien vous avez toujours été bon et aimable pour lui, et la mienne sera de penser que nous étions aussi en d'excellents termes ensemble, et qu'il m'aimait beaucoup, le pauvre garçon. Votre attachement pour lui, mon cher, était bien naturel et bien profond : c'est un terrible coup pour vous. Il n'y a qu'à voir comme vous êtes changé pour le comprendre. Mais moi, personne ne peut deviner ce que j'éprouve, non, personne, c'est tout à fait impossible. »

Pendant que Mme Nickleby exprimait ainsi, en toute sincérité de cœur, des chagrins réels, mais auxquels, selon sa coutume, elle donnait quelque chose de trop personnel, par l'habitude qu'elle avait de rapporter tout à soi, elle n'était pas la seule qui ressentît de la peine dans la maison. Catherine,

tout accoutumée qu'elle fût à s'effacer devant les autres, ne pouvait contenir son chagrin. Madeleine n'y était guère moins sensible, et la pauvre, la bonne, l'honnête petite demoiselle La Creevy, qui, en l'absence de Nicolas, était venue leur faire une visite, et qui, depuis la mauvaise nouvelle, n'avait fait que les consoler et les distraire de son mieux, ne le vit pas plus tôt arriver à la porte, qu'elle s'assit au bas de l'escalier et fondit en larmes, refusant pendant longtemps toute consolation.

Aussitôt que le frère et la sœur se trouvèrent seuls, Catherine raconta à Nicolas ce qui s'était passé pendant son absence. M. Frank Cheeryble lui avait demandé sa main. Quoiqu'il fût loin de lui déplaire, ou même de lui être indifférent, elle avait loyalement et noblement refusé son offre, parce que, selon elle, c'eût été bien mal reconnaître les bienfaits des bons frères, c'eût été bien mal répondre à leur confiance absolue que d'accepter l'offre de M. Frank, sur lequel ils devaient avoir d'autres desseins.

Mme Nickleby aurait peut-être désapprouvé le refus de Catherine, si elle en avait eu connaissance, mais Nicolas l'approuva sans réserve. Lui aussi, d'ailleurs, avait sa confidence à faire et son sacrifice à raconter. Il avait toujours beaucoup admiré Madeleine, chaque jour il l'appréciait davantage, et, justement pour la même raison qui avait porté Catherine à refuser M. Frank, il allait prier M. Charles Cheeryble de trouver un autre asile pour Madeleine, maintenant qu'elle n'avait plus besoin des soins dévoués de Catherine. Alors ce frère et cette sœur si dignes l'un de l'autre se promirent solennellement de ne jamais se séparer, et de vieillir ensemble, heureux de leur mutuelle affection qui leur tiendrait lieu de tout. Catherine en pleurait de joie par avance, et Nicolas se mordait les lèvres pour n'en pas faire autant.

« Ah ! monsieur Nickleby, cria Timothée en voyant Nicolas, vous voilà donc, Dieu merci ! Comment vous portez-vous ? Bien ? N'est-ce pas que vous ne vous êtes jamais mieux porté ? »

— Très bien, dit Nicolas en lui donnant les deux mains.

— Ah ! reprit Timothée, vous avez l'air fatigué, malgré cela, maintenant que je vous regarde. Tenez, écoutez-moi celui-là, l'entendez-vous ? (C'était Dick, le vieux merle.) Je ne le reconnaissais plus depuis votre départ. Il ne peut plus se passer de vous maintenant. Il vous fait fête comme à moi.

— Dick est perdu dans mon estime, dit Nicolas, s'il me croit aussi digne que vous de son affection, je lui croyais plus d'intelligence.

— Que je vous dise, monsieur, reprit Timothée, se tenant dans son attitude favorite, et montrant du bout de sa plume la cage de Dick : vous me croirez si vous voulez, mais les seules personnes auxquelles il ait jamais voulu faire attention, c'est M. Charles et M. Ned, vous et moi. »

Ici Timothée s'arrêta pour regarder du coin de l'œil Nicolas avec intérêt, et, rencontrant tout à coup le regard de son jeune ami, il répéta avec embarras :

« Vous et moi, monsieur, vous et moi. »

Autre coup d'œil à Nicolas. Puis, lui serrant les mains :

« Mais excusez-moi, lui dit-il, je suis un vilain égoïste de vous parler de choses qui n'intéressent que moi. Parlons plutôt de ce pauvre garçon. A-t-il dit, avant de mourir, quelque chose des frères Cheeryble ?

— Oui, dit Nicolas, il en a parlé bien des fois.

— A la bonne heure, reprit Timothée en s'essuyant les yeux, c'est bien de sa part.

— Et vous aussi, il a parlé de vous vingt fois, en me recommandant de faire ses amitiés à M. Linkinwater.

— Non, non, ne me dites pas cela, cria Timothée avec des sanglots à fendre le cœur. Je ne comptais guère qu'il aurait pensé à moi. Pauvre garçon ! pauvre garçon ! me faire ses amitiés ! »

Timothée était si profondément touché de cette petite marque de bon souvenir, qu'il fut quelque temps sans pouvoir reprendre la conversation. Nicolas en profita pour s'esquiver et se rendre au cabinet du frère Charles.

Ce n'était pas sans peine qu'il avait préparé son cœur et son courage pour cette entrevue. Mais la chaleur de l'accueil, l'air cordial, la compassion simple et naturelle du bon vieillard, lui allèrent à l'âme et l'attendrirent malgré lui.

« Allons ! allons ! mon cher monsieur, lui dit le frère Charles, il ne faut pas vous laisser abattre. Non ! non ! au contraire, il faut apprendre à supporter le malheur, et nous rappeler qu'il y a des consolations au sein de la mort même.

— Je n'ai pas été sans penser à cela, monsieur, répliqua Nicolas, en faisant un effort pour pouvoir parler. Je le sens bien comme vous.

— A la bonne heure, dit M. Cheeryble, qui, tout en donnant des consolations à Nicolas, n'était guère moins ému lui-même que le bon vieux Timothée ; à la bonne heure !

— Je suis bien aise de vous trouver seul, reprit Nicolas avec une hésitation trop naturelle, car je suis impatient de vous dire quelque chose. Pourriez-vous m'accorder quelques minutes ?

— Certainement, certainement, répondit le frère Charles d'un air embarrassé. Parlez, cher monsieur, parlez.

— Je ne sais vraiment par où commencer. Si jamais mortel a eu des raisons de se sentir pénétré d'amour et de respect pour un autre, d'éprouver pour cet autre une affection qui lui ferait du dévouement le plus pénible un plaisir et une grâce, des raisons enfin de lui conserver un souvenir de reconnaissance égal à son zèle et à sa fidélité, ce sont là des sentiments que je dois avoir et que j'ai pour vous, en effet, de tout mon cœur et de toute mon âme, vous pouvez le croire.

— Je le crois, répliqua le vieux gentleman, et je suis heureux de le croire. Je n'en ai jamais douté, je n'en douterai jamais, soyez-en sûr.

— La bonté que vous avez de me le dire m'encourage à continuer. La première fois que vous m'avez chargé d'une mission de confiance auprès de Mlle Bray, j'aurais dû vous dire que je l'avais déjà vue longtemps auparavant, que je l'avais admirée dès le premier jour, et que j'avais fait des efforts inutiles pour la retrouver.

— Monsieur Nickleby, dit le frère Charles, vous n'avez pas trahi la confiance que j'ai placée en vous, et vous n'en avez pas tiré avantage. Je sais bien que non.

— Non, répondit Nicolas avec fermeté, je ne l'ai pas fait. Jamais je ne me suis permis une parole ou un regard qu'il m'eût fallu désavouer si vous aviez été là. Mais, monsieur, je ne peux pas m'en fier à moi-même plus longtemps, et je viens vous prier avec instance d'éloigner Mlle Bray, que vous aviez confiée à ma mère et à ma sœur.

— Monsieur Nickleby, reprit le frère Charles après un moment de silence, on ne peut pas vous demander davantage. C'est moi qui ai eu tort de mettre un jeune homme de votre âge à cette épreuve. J'aurais dû prévoir ce qui arrive. Merci, monsieur, merci, on éloignera Madeleine. Et maintenant, est-ce là tout ce que vous aviez à me dire ?

— Non ! répondit Nicolas en levant les yeux sur lui, ce n'est pas tout.

— C'est bien ! je sais le reste, dit M. Cheeryble très visiblement satisfait de cette prompte et franche réplique. Quand est-ce que vous en avez eu connaissance ?

— Ce matin, à mon retour.

— Vous avez donc cru de votre devoir de venir immédiatement me dire ce que vous teniez apparemment de votre sœur ?

— Oui, monsieur ; mais je dois vous avouer que j'eusse été bien aise de m'en expliquer d'abord avec M. Frank.

— Frank est venu chez moi hier dans la soirée, répliqua le vieux gentleman : vous avez bien fait, monsieur Nickleby, très bien fait, et je vous en remercie de nouveau, monsieur. »

Nicolas demanda d'ajouter quelques mots sur ce chapitre. Il espérait qu'il n'y avait rien dans ce qu'il avait dit qui dût amener une rupture dans l'amitié de Catherine et de Madeleine, unies désormais par un attachement si tendre que l'idée d'y renoncer serait pour elles une source de véritable affliction, pour lui une source de remords et de regrets pour en avoir été la cause malheureuse. Un jour à venir, quand tout serait oublié, il espérait que M. Frank et lui n'en demeureraient pas moins bons amis. Il pouvait promettre, au nom de son modeste intérieur et de celle qui ne demandait qu'à y rester pour partager son humble fortune, que pas un mot, pas un souvenir pénible ne viendrait troubler leur harmonie.

Le frère Charles écouta tout cela dans un profond silence, sa chaise tournée de manière que Nicolas ne pouvait voir son visage. Le peu de mots qu'il avait dits, il ne les avait pas prononcés non plus avec son aisance accoutumée, mais plutôt avec une sorte d'embarras et de raideur qui n'était pas dans ses habitudes. Nicolas crut devoir lui demander s'il ne l'avait pas offensé sans le vouloir

« Non, non, dit-il, vous avez bien fait. » Mais ce fut tout.

« Frank, ajouta-t-il après que Nicolas eut fini, est un imprudent, un écervelé... ; oui, très imprudent ; un vrai fou. Je vais m'occuper de mettre ordre à cela promptement. N'en parlons plus, cela me fait de la peine. »

LXXIII

Quelques semaines se passent, et le premier choc de tous ces événements commence à s'amortir. Madeleine a été retirée de la maison de Mme Nickleby ; Frank a fait une absence ; Nicolas et Catherine se sont mis sérieusement à l'œuvre pour étouffer leurs regrets, et sont résolus à vivre uniquement l'un pour l'autre et pour leur mère, beaucoup moins résignée qu'eux à ces révolutions imprévues, lorsqu'un soir Tim Linkinwater arriva au cottage, chargé par les frères d'une invitation à dîner, pour le surlendemain. Cette invitation ne s'adressait pas seulement à Mme Nickleby, à Catherine et à Nicolas, mais elle comprenait aussi Miss La Creevy, dont le nom était spécifié d'une manière toute particulière.

« Ah ça ! mes chers amis, dit Mme Nickleby quand ils eurent reçu le messenger avec les honneurs qu'il méritait, et que M. Timothée fut retourné chez les frères, qu'est-ce que vous pensez de cela ?

— Et vous, ma mère, dit Nicolas en souriant, qu'est-ce que vous en pensez vous-même ?

— Mon cher fils, je vous le répète, reprit-elle avec un air de mystère impénétrable, qu'est-ce que signifie cette invitation à dîner ? quelle en est l'intention et le but ?

— Moi, dit Nicolas, j'ai bien envie de conclure de là qu'en cette circonstance ils veulent nous donner à boire et à manger chez eux, et que l'intention et le but pourraient bien être de nous faire plaisir.

— Belle conclusion, ma foi !

— Ma chère mère, je n'ai pas encore pu en tirer de plus sérieuse que celle-là.

— Eh bien alors, je vais vous dire une chose, continua Mme Nickleby. Si cela vous étonne, voilà tout. Je vous dis donc que ce dîner-là sera suivi de quelque chose.

— D'un thé ou peut-être d'un souper, ajouta Nicolas.

— Vous feriez bien, mon cher ; de ne pas dire des absurdités, répliqua Mme Nickleby avec dignité. Cela n'est jamais bienséant, mais cela vous va moins qu'à personne. Ce que je veux dire, c'est que les MM. Cheeryble ne nous inviteraient pas à dîner avec tant de cérémonie, si ce n'était pas pour

quelque chose. N'ayez pas peur : vous verrez. Je sais bien qu'il suffit que je dise une chose pour que vous ne vouliez pas la croire. Attendez ; je ne vous dis que cela ; je ne peux pas mieux dire pour tout le monde ; c'est le moyen d'éviter toute discussion. Seulement, rappelez-vous bien ce que je vous dis, et n'allez pas prétendre ensuite que je ne l'ai pas dit. »

Pour une fois, les prophéties de Mme Nickleby s'accomplirent, mais pas à la lettre, car elle avait prédit qu'il se passerait quelque chose après le dîner, et c'est avant le dîner que ce quelque chose se passa.

Le vieux maître d'hôtel les reçut avec un profond respect et des sourires de satisfaction, en les introduisant au salon, où les frères leur firent l'accueil le plus cordial et le plus tendre. Catherine fut très émue de la cérémonie de la réception, car elle savait que les frères étaient instruits de tout ce qui s'était passé entre elle et leur neveu, position embarrassante dont elle sentait toute la délicatesse. Aussi son bras tremblait-il sur celui de Nicolas, quand M. Charles lui offrit le sien pour la conduire à son fauteuil.

« Avez-vous vu. Madeleine, ma chère demoiselle, lui demanda-t-il, depuis qu'elle est sortie de chez vous ?

— Non, monsieur, répliqua-t-elle, pas encore.

— Et vous n'avez pas entendu parler d'elle ? Quoi ! elle ne vous a pas donné de ses nouvelles ?

— Je n'en ai reçu qu'une fois, et par lettre, répondit doucement Catherine. Je n'aurais jamais cru qu'elle dût m'oublier si vite.

— Ah ! dit le vieux gentleman en lui serrant la main et en lui parlant avec l'affection qu'il aurait pu montrer pour une fille chérie ; pauvre petite ! Qu'est-ce que vous dites de cela, frère Ned ? Madeleine ne lui a écrit qu'une fois, une seule fois, Ned ; et Mlle Nickleby n'aurait jamais cru qu'elle pût l'oublier si vite.

— Ah ! c'est mal, c'est très mal », dit le frère.

Ils échangèrent ensemble un coup d'œil, et, regardant quelque temps Catherine sans mot dire, ils se donnèrent une poignée de main et se firent des signes de tête comme s'ils se félicitaient mutuellement de quelque particularité secrète qui leur faisait beaucoup de plaisir.

« Allons ! allons ! dit le frère Charles, passez dans cette chambre, ma petite, la porte là-bas, et voyez si vous n'y trouverez pas une lettre d'elle pour vous. Je crois qu'il y en a une sur le guéridon. Prenez votre temps, nous ne dînons pas encore. Vous avez bien le temps de revenir ici ; ne vous pressez pas. »

Catherine se retira sur cette invitation. Frère Charles suivit des yeux sa gracieuse personne, et se retourna ensuite vers Mme Nickleby en lui disant :

« Nous avons pris la liberté de vous faire venir une heure en avance, madame, parce que nous voulions, d'ici au dîner, vous entretenir d'une petite affaire. Ned, mon cher frère, voudriez-vous vous charger de dire à madame ce dont nous sommes convenus ? Monsieur Nickleby, voulez-vous avoir la complaisance de venir avec moi ? »

Sans autre explication il laissa ensemble Mme Nickleby, miss La Creevy et son frère Ned. Nicolas suivit M. Charles dans son cabinet, où il fut fort surpris de trouver Frank, qu'il croyait bien loin.

« Allons ! jeunes gens, dit M. Cheeryble, qu'on se donne une poignée de main.

— Ma foi ! dit Nicolas tendant sa main, je ne me ferai pas prier pour ça.

— Ni moi », répliqua Frank en la lui serrant avec force.

Le vieux gentleman, en les regardant avec délices, se disait qu'il était impossible de voir à côté l'un de l'autre deux jeunes gens mieux faits ni mieux tournés. Il resta quelque temps avant de pouvoir détacher ses regards de ce spectacle ; puis, rompant le silence, il leur dit, en allant s'asseoir à son bureau :

« Je désire vous voir toujours bons amis, de bons et solides amis, et sans cette assurance je ne sais pas si j'aurais le courage de vous dire ce que j'ai à vous dire. Frank, venez près de moi, et vous, monsieur Nickleby, voulez-vous vous placer de l'autre côté ? »

Les deux jeunes gens s'avancèrent l'un à la droite, l'autre à la gauche du frère Charles, qui tira de son bureau un papier et le déplia en disant :

« Voici une copie du testament du grand-père maternel de Madeleine, par lequel il lui lègue une somme de trois cent mille francs, payables à l'époque de sa majorité ou de son mariage. Il paraît que ce brave homme, fâché contre elle (son unique parente) parce qu'elle n'avait pas voulu, malgré ses instances répétées, venir se mettre sous sa protection, à la condition de se séparer de son père, avait fait d'abord son testament pour assurer cette somme, c'est-à-dire tout son bien, à un établissement de charité. Mais il se repentit plus tard de cette détermination, car, trois semaines après, il se décida à faire celui-ci, qui fut soustrait frauduleusement à l'époque de sa mort, pendant que l'autre, trouvé seul dans sa succession, fut enregistré et exécuté. Des négociations amiables, qui ne viennent que de se terminer, ont été entamées, depuis que ce titre a passé dans nos mains, et, comme

l'authenticité en est incontestable, et qu'on a fini par trouver des témoins, l'argent est restitué. En conséquence, Madeleine est rentrée dans ses droits, et se trouve, ou se trouvera, à l'époque de son mariage ou de sa majorité, maîtresse de sa fortune. Vous m'avez bien compris ?

— Certainement », dit Frank.

Nicolas, qui n'osait pas dire un mot, de peur de trahir son émotion, se contenta d'incliner la tête, en manière d'assentiment.

« C'est vous, Frank, qui avez bien voulu vous charger du recouvrement de ce titre. La fortune n'est pas considérable ; mais nous avons de l'amitié pour Madeleine, et, quelle que soit la modicité de son bien, nous aimerions mieux vous voir vous allier avec elle qu'avec toute autre demoiselle de notre connaissance qui aurait le triple de sa dot ; vous conviendrait-il de demander sa main ?

— Non, monsieur ; quand je me suis occupé de lui faire rendre sa fortune, je la croyais déjà engagée de cœur avec une personne qui a tous les titres du monde à sa reconnaissance, et, si je ne me trompe, à son affection ; des titres que personne ne saurait lui disputer. J'ai peur de m'être trop pressé dans mon jugement à cet égard, mais...

— Vous n'en faites jamais d'autres, cria le frère Charles, oubliant son air de dignité empruntée ; toujours trop pressé dans vos jugements. Comment pouvez-vous croire, Frank, que nous vous laisserions marier par intérêt, quand vous pouvez épouser par affection une jeune fille aimable et belle, un vrai modèle de mérite et de vertu ? Comment avez-vous eu la hardiesse d'aller demander la main de Mlle Nickleby, au lieu de nous charger de cette demande ?

— Je n'osais pas espérer...

— Ah ! vous n'osiez pas espérer ? Alors, raison de plus pour ne pas vous passer de notre entremise. Monsieur Nickleby, je suis bien aise de vous dire que Frank, ordinairement trop pressé dans ses jugements, ne s'est pourtant pas trop pressé cette fois-ci, par hasard. Il a jugé vrai. Le cœur de Madeleine est engagé. Donnez-moi la main, monsieur ; oui, il est engagé avec vous, et elle ne pouvait pas faire un choix plus naturel et plus honorable. Sa petite fortune est donc à vous ; mais elle vous apporte, monsieur, dans sa personne, un trésor plus précieux que si elle vous donnait cinquante fois plus. C'est vous qu'elle préfère, monsieur Nickleby : et nous, ses meilleurs amis, nous lui aurions conseillé cette préférence. Quant à M. Frank, la préférence qu'il donne ailleurs n'est pas moins sûre de notre

agrément. Il faut qu'il ait la main de votre sœur, quand elle l'aurait refusée un million de fois, il la lui faut, et il l'aura. Vous vous êtes conduit noblement avant de connaître nos sentiments ; mais, maintenant que vous les connaissez, vous devez faire ce qu'on vous dit. »

Le frère Ned, qui venait d'entrer avec Mme Nickleby, courut serrer tendrement son frère dans ses bras.

« Amenez-moi ma petite Catherine, dit le frère Charles après un moment de silence. Amenez-la-moi, frère Ned, que je la voie, cette chère Catherine, que je l'embrasse... Ah ! eh bien ! mon petit colibri, n'avez-vous pas trouvé la lettre ? N'avez-vous pas plutôt trouvé Madeleine elle-même qui était là à vous attendre et à vous espérer ? N'avez-vous pas reconnu qu'elle n'avait pas tout à fait oublié son amie, sa garde-malade, sa douce compagne ? Allons, mes enfants, laissez-nous, et allez-vous-en tous ensemble, vous raconter ce que vous devez avoir à vous dire ? »

Il ne resta donc plus que Mme Nickleby et miss La Creevy, qui sanglotaient à qui mieux mieux, les deux frères et Tim Linkinwater, qui circulait à la ronde, distribuant à tout le monde de joyeuses poignées de main, sa face ronde rayonnante et toute pleine de sourires.

« Eh bien, monsieur Tim Linkinwater, dit le frère Charles qui avait toujours la parole en main. Voilà toute cette jeunesse heureuse, monsieur !

— C'est égal, vous n'avez pas pu y tenir : vous ne les avez pas fait languir aussi longtemps que vous l'aviez dit, répondit Timothée d'un air goguenard. Vous deviez tant, à ce que vous prétendiez, garder M. Frank et M. Nickleby dans votre cabinet, je ne sais pas combien d'heures avant d'en venir au fait.

— Là ! a-t-on jamais vu un vilain homme comme ce Timothée ? je vous le demande, frère Ned, a-t-on jamais vu son pareil ? Ne voilà-t-il pas qu'il m'accuse d'impatience. Cela lui va bien à lui qui n'a pas cessé de nous ennuyer du matin jusqu'au soir, et de nous persécuter pour lui permettre d'aller leur vendre la mèche, avant que nous eussions dressé toutes nos batteries ni arrangé un seul mariage. Ah ! le vilain traître.

— Vous avez bien raison, frère Charles, répliqua Ned, Timothée n'est qu'un vilain traître. Tenez ! voulez-vous que je vous dise, c'est de plus un jeune fou. Il n'a ni gravité ni caractère. Que voulez-vous ? Il faut que jeunesse se passe. Quand il aura jeté son premier feu, qui sait s'il ne deviendra pas un membre respectable de la société ? »

Accoutumés comme ils l'étaient à ce genre de badinage aux dépens de Tim Linkinwater, ils en riaient de bon cœur tous les trois ; ils en riraient encore, si les frères, s'apercevant que Mme Nickleby n'en pouvait plus, et qu'elle était littéralement accablée de son bonheur, ne lui avaient pris chacun un bras pour l'emmener, sous prétexte de la consulter sur des arrangements de la dernière importance.

Resté seul avec miss La Creevy, qui sanglotait de joie, Timothée crut de son devoir de la consoler. De fil en aiguille il en vint à lui faire part d'un projet qu'il ruminait depuis longtemps. Miss La Creevy commença par être surprise et éleva des objections, mais Timothée savait être éloquent à ses heures ; il le fut ce soir là, et ce fut, avant l'heure du dîner, chose convenue entre eux que miss La Creevy deviendrait Mme Linkinwater.

Cependant le maître d'hôtel apoplectique ne savait que devenir en voyant différer si longtemps le dîner, sans qu'on eût songé à le prévenir. Nicolas descendit l'escalier en courant, docile à l'appel du vieux serviteur. Mais, en arrivant en bas, il eut une surprise nouvelle : il aperçut sur son chemin, dans un corridor, un étranger, élégamment vêtu de noir, qui se dirigeait aussi du côté de la salle à manger. Comme il boitait un peu et marchait lentement, Nicolas ralentissait le pas par derrière, et le suivait de près, se demandant qui ce pouvait être, quand l'autre se retourna tout à coup et lui prit les deux mains.

MISS LA CREEVY ÉLEVA DES OBJECTIONS.



« Newman Noggs ! cria Nicolas enchanté.

— Oui, Newman, votre vrai Newman, votre vrai, vieux, fidèle Newman. Mon brave garçon, mon petit Nick, je vous souhaite joie, santé, bonheur, tout ce que vous pouvez désirer. Je suis tout saisi de vous revoir ; c'est trop fort pour moi, mon cher ami, j'en suis comme un enfant.

— Qu'est-ce donc que vous êtes devenu ? Qu'avez-vous fait tout ce temps-là ? dit Nicolas. Que de fois j'ai demandé de vos nouvelles, et chaque fois c'était la même réponse : j'entendrais parler de vous avant peu !

— Je le sais, je le sais, reprit Newman. Ils n'étaient pas moins impatients que vous de nous réunir tous. Je leur ai donné un petit coup de main. Et

moi, moi, regardez-moi, Nick, regardez-moi donc.

— Je vois bien, dit Nicolas d'un ton de doux reproche. Ce n'est pas de moi que vous auriez voulu accepter cela.

—Que voulez-vous ? à cette époque-là je ne savais pas seulement où j'en étais. Je n'aurais jamais eu le courage de m'habiller comme un gentleman. Cela m'aurait rappelé mon ancien temps, et je n'en aurais été que plus misérable. Mais, à présent, je suis un autre homme, mon petit Nick. Mon brave garçon, ah ! je ne peux seulement pas parler ; ne me dites rien ; n'ayez pas mauvaise opinion de moi si je pleure comme cela. Vous ne savez pas tout ce que je sens aujourd'hui, vous ne pouvez pas le savoir, vous ne le saurez jamais. »

Ils entrèrent ensemble dans la salle à manger, bras dessus bras dessous, et se mirent à table l'un auprès de l'autre.

Jamais, depuis que le monde est monde, il n'y eut un pareil dîner. Il y avait d'abord le commis suranné de la Banque, l'ami de Tim Linkinwater ; il y avait ensuite une vieille demoiselle joufflue, la sœur de Tim Linkinwater. Et puis, tant de prévenances de la part de la sœur de Tim Linkinwater pour miss La Creevy, et puis tant de plaisanteries amusantes de la part du commis suranné de la Banque ! Et Tim Linkinwater lui-même, était-il gai et léger comme un papillon, et la petite miss La Creevy, était-elle comique ! à eux deux ils auraient fait la plus charmante réunion qu'on pût voir. Et Mme Nickleby donc, avec ses airs de grandeur et de condescendance ! Et Madeleine avec Nicolas, et Frank avec Catherine, quels jolis couples ! Nicolas et Frank étaient tout empressés, tout fiers de leurs conquêtes. A eux quatre ils ne faisaient pas grand bruit, c'était le silence timide et tremblant du bonheur. Il y avait ensuite Newman avec sa joie immodérée qu'il croyait modérer pourtant. Enfin les deux jumeaux, nageant dans la joie, et échangeant entre eux de tels regards, que le vieux maître d'hôtel en restait transpercé derrière la chaise de ses maîtres et sentait ses yeux s'obscurcir pendant qu'il les promenait tout humides autour de la table.

Quand le premier froid qui glace toujours un dîner au début fut passé, et que chacun se fut mis à son aise, la conversation devint plus générale, ce qui ne fit qu'ajouter s'il est possible, à l'harmonie universelle et doubler le plaisir de tout le monde. Les frères étaient en extase, et leur insistance polie pour ne laisser sortir personne de table avant qu'ils eussent adressé leurs compliments individuellement à toutes les dames à la ronde, donna

occasion au commis suranné de dire tant d'excellentes choses, qu'il se surpassa en vérité et se fit la réputation d'un homme d'un esprit prodigieux.

LXXIV

Nicolas était de ces hommes qui ne sont jamais complètement heureux tant qu'ils ne font pas partager leur bonheur à ceux de leurs amis qui ont pris part à leurs jours de détresse. Au milieu de toutes les séductions dont il était entouré, son cœur aimant soupirait après le brave John Browdie. Il résolut donc de faire le voyage du Yorkshire pour annoncer son mariage au bon géant et à sa petite femme.

S'il fut bien reçu, il est inutile de le dire. Il est aussi inutile de demander si ses amis, Mme Browdie surtout, l'accablèrent, sur le compte de sa fiancée, d'une avalanche de questions auxquelles il ne demandait pas mieux que de répondre.

Il apprit sur les lieux mêmes que M. Squeers avait été condamné à sept ans de déportation, et que le délicieux établissement de Dotheboys Hall avait été fermé.

A l'expiration de son deuil, Madeleine donna à Nicolas sa fortune et sa main. Le même jour, à la même heure, Catherine devint Mme Frank Cheeryble. On aurait bien voulu réunir dans la même cérémonie un troisième couple, Tim Linkinwater et miss. La Creevy, mais ils s'y refusèrent, et ce ne fut qu'une quinzaine de jours après qu'ils s'en allèrent un beau matin, avant le déjeuner, et, quand ils revinrent joyeusement ensemble, on apprit qu'ils venaient de se marier tout tranquillement.

L'argent dont Nicolas se trouva possesseur du chef de sa femme fut placé sous la raison Cheeryble frères, dont Frank était devenu l'associé. Peu d'années après, la maison de commerce continuait ses affaires sous les noms réunis de « Cheeryble et Nickleby », de sorte que Mme Nickleby eut le bonheur de voir se réaliser encore une de ses prédictions.

Les deux frères se retirèrent. Qui pourrait douter qu'ils ne fussent heureux, entourés comme ils l'étaient, de l'image d'un bonheur général, leur ouvrage ; et ils vécurent encore assez longtemps pour en augmenter encore la douceur.

Tim Linkinwater eut la condescendance, après bien des supplications, et bien des reproches sur son mauvais caractère, d'accepter enfin un intérêt dans la maison. Mais il ne souffrit jamais que son nom parût dans la raison

sociale : ce qui ne l'empêcha pas de persévérer dans l'accomplissement ponctuel et régulier de ses devoirs à son bureau.

Il habitait avec sa femme dans son ancienne maison, et il continua d'habiter la même chambre où il vivait depuis quarante-quatre ans. En vieillissant, la petite Mlle La Creevy n'en devint que plus gaie et plus avenante. Leurs amis se demandaient toujours, sans pouvoir résoudre le problème, quel était le plus heureux du mari ou de la femme : de Tim Linkinwater assis dans son fauteuil, avec un sourire de béatitude, au coin du feu, ou de la petite dame vive et pimpante, jasant, riant, toujours en mouvement, dans sa chambre ou ailleurs.

Dick, le vieux merle, passa du bureau à un bon petit coin bien chaud du salon de compagnie. Au-dessous de sa cage étaient accrochées deux miniatures de la main de Mme Linkinwater. L'un était son portrait, l'autre celui de Timothée : tous deux le sourire à la bouche, pour faire fête aux visiteurs. La tête de Timothée était poudrée comme un gâteau d'amandes, et ses lunettes étaient imitées avec une exactitude rigoureuse ; aussi les étrangers, au premier coup d'œil, ne se trompaient point sur la ressemblance, ce qui leur faisait naturellement deviner que le pendant devait être sa femme, et les enhardissait à la nommer sans hésiter. Jugez si Mme Linkinwater était alors fière de son ouvrage, qu'elle rangeait parmi les œuvres les mieux réussies de son pinceau. Timothée, comme on pense bien, les avait en profonde estime ; car, pour cela comme pour le reste, ils étaient toujours du même avis.

Ralph étant mort intestat, sans laisser d'autres parents que ceux avec lesquels il était resté pendant sa vie sur le pied d'une inimitié déclarée, c'est à eux que revenait légalement sa fortune par droit d'héritage ; mais ils ne purent supporter la pensée de s'enrichir avec de l'argent mal acquis ; ils auraient craint qu'il ne leur portât malheur. Ils ne réclamèrent rien, et les richesses qu'il s'était donné tant de mal à amasser pendant sa vie, au prix de tant de vilaines actions, finirent par aller s'engouffrer dans les caisses de l'État, sans que personne y gagnât rien.

Arthur Gride fut poursuivi pour détention illégitime du testament, soit qu'il l'eût fait voler à son profit, soit qu'il l'eût acquis ou recélé par des moyens qui n'étaient guère plus honnêtes. Grâce à l'esprit inventif de l'avoué chargé de son affaire et à certains vices de forme entraînant nullité, il trouva moyen d'échapper à une condamnation : mais ce ne fut que pour tomber de Charybde en Scylla. Car, peu d'années après, sa maison fut pillée

de nuit par des voleurs qu'avait attirés le bruit de sa richesse, et on le trouva étranglé dans son lit.

Mme Sliderskew passa les mers presque à la même époque que M. Squeers, et ne les repassa jamais. Sir Mulberry Hawk vécut à l'étranger quelques années encore, fêté, courtié, caressé, sans rien perdre de sa réputation d'homme à la mode. Finalement il revint dans son pays pour s'y voir coffrer dans la prison pour dettes : il y mourut misérablement ; c'est la fin ordinaire de tous ces personnages à grand fracas.

Le premier soin de Nicolas, quand il fut devenu un riche et brillant négociant, fut d'acheter l'ancien manoir de son père. Par la suite des temps, à mesure qu'il vit grandir autour de lui une troupe de charmants enfants, il agrandit la maison et arrondit le domaine ; mais il respecta toutes les chambres d'autrefois ; il n'en détruisit pas une ; il ne déracina pas non plus un seul des arbres qui avaient abrité son enfance. Rien de ce qui rappelait à son esprit une circonstance du passé ne fut sacrifié ni changé.

A une portée de fusil était une autre retraite, animée aussi par les voix charmantes de nombreux enfants. C'était là que vivait Catherine, avec bien des petits soins et des occupations nouvelles, entourée d'une famille nouvelle aussi, une foule de figures fraîches et rondelettes, appelant son doux sourire par leurs caresses ; l'un d'eux lui ressemblait au point que la grand'maman croyait encore la voir dans sa première enfance. Pour elle, c'était toujours la même Catherine, douce et bonne, aussi tendre pour son frère, aussi aimante pour tous les siens.

Mme Nickleby, tantôt avec sa fille, tantôt avec son fils, accompagnant l'un ou l'autre à Londres, dans les moments où les deux familles y étaient appelées par leurs affaires, y résidait avec eux, toujours soucieuse de sa dignité personnelle, toujours mettant beaucoup de solennité et d'importance au récit des observations dues à sa longue expérience, surtout en ce qui concerne la conduite et l'éducation des enfants.

Il y avait aussi un gentleman à tête grise, un brave et paisible gentleman, qui, l'hiver comme l'été, habitait un petit cottage, tout près de la maison de Nicolas, et se chargeait, en son absence, de donner un coup d'œil à ses intérêts. Son plaisir et son bonheur, c'était de réunir autour de lui les enfants, de redevenir enfant avec eux, pour diriger leurs jeux. Tout ce petit peuple ne pouvait se passer de Newman Noggs.

.Autour de la tombe de Smeke, le gazon vert, sous les pieds si petits et si légers de cette troupe innocente, ne courbait pas seulement la tête d'une

seule de ses pâquerettes. Tout le printemps et tout l'été, des guirlandes de fleurs toujours fraîches, tressées par des mains d'enfants, reposaient sur la pierre funéraire. Et, toutes les fois qu'ils allaient les remplacer, avec l'idée de lui faire plaisir, leurs yeux se remplissaient de larmes et ils parlaient doucement, tout bas, tout bas, de feu leur pauvre cousin.

FIN

Vie et aventures de Nicolas Nickleby

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6566403j>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr

décliner rapidement; et souvent elles s'en entretenaient avec

Retour